
U d'/of OTTAWA
39003003419743

8-2-67

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALFRED DE VIGNY



LA PRÉSENTE ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE ALFRED DE VIGNY

A ÉTÉ TIRÉE

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

EN VERTU

D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES

EN DATE DU 31 MAI 1913

Il a été tiré de cette édition :

25 exemplaires, numérotés 1 à 25, sur japon impérial.
50 exemplaires, numérotés 26 à 75, sur japon ancien.

Ces exemplaires contiennent une double suite des portraits.

Texte revu sur les manuscrits de l'auteur pour *Stello* et *Daphné.* En ce qui concerne ce dernier ouvrage, laissé inédit par Vigny, les éditeurs remercient la maison Delagrave qui en a autorisé la publication, sous la réserve que le titre en soit dissimulé.

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
ALFRED DE VIGNY

STELLO

LA DEUXIÈME CONSULTATION DU DOCTEUR-NOIR

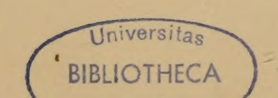
SCÈNES DU DÉSERT

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS
DE
M. FERNAND BALDENSPERGER



PARIS
LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR
6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXV



LES

CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR

PREMIÈRE CONSULTATION

STELLO

> L'analyse est une sonde. Jetée profondément dans l'Océan, elle épouvante et désespère le Faible; mais elle rassure et conduit le Fort qui la tient fermement en main.
>
> LE DOCTEUR-NOIR.

STELLO.

I

CARACTÈRE DU MALADE.

STELLO est né le plus heureusement du monde et protégé par l'étoile du ciel la plus favorable. Tout lui a réussi, dit-on, depuis son enfance. Les grands événements du globe sont toujours arrivés à leur terme de manière à seconder et à dénouer miraculeusement ses événements particuliers, quelque embrouillés et confus qu'ils se trouvassent; aussi ne s'inquiète-t-il jamais lorsque le fil de ses aventures se mêle, se tord et se noue sous les doigts de la Destinée : il est sûr qu'elle prendra la peine de le disposer elle-même dans l'ordre le plus parfait, qu'elle-même y emploiera toute l'adresse de ses mains, à la lueur de l'étoile bienfaisante et infaillible. On dit que, dans les plus petites circonstances, cette étoile ne lui manqua jamais, et qu'elle ne dédaigne pas d'influer pour lui

sur le caprice même des saisons. Le soleil et les nuages lui viennent quand il le faut. Il y a des gens comme cela.

Cependant il se trouve des jours dans l'année où il est saisi d'une sorte de souffrance chagrine que la moindre peine de l'âme peut faire éclater, et dont il sent les approches quelques jours d'avance. C'est alors qu'il redouble de vie et d'activité pour conjurer l'orage, comme font tous les êtres vivants qui pressentent un danger. Tout le monde, alors, est bien vu de lui et bien accueilli; il n'en veut à qui que ce soit, de quoi que ce soit. Agir contre lui, le tyranniser, le persécuter, le calomnier, c'est lui rendre un vrai service; et s'il apprend le mal qu'on lui a fait, il a encore sur la bouche un éternel sourire indulgent et miséricordieux. C'est qu'il est heureux comme les aveugles le sont lorsqu'on leur parle; car si le sourd nous semble toujours sombre, c'est qu'on ne le voit que dans le moment de la privation de la parole des hommes; et si l'aveugle nous paraît toujours heureux et souriant, c'est que nous ne le voyons que dans le moment où la voix humaine le console. — C'est ainsi que Stello est heureux; c'est qu'aux approches de sa crise de tristesse et d'affliction, la vie extérieure avec ses fatigues et ses chagrins, avec tous les coups qu'elle donne à l'âme et au corps, lui vaut mieux que la solitude, où il craint que la moindre peine de cœur ne lui donne un de ses funestes accès. La solitude est empoisonnée pour lui, comme l'air de la Campagne de Rome. Il le sait; mais il s'y abandonne cependant, tout certain qu'il est d'y

trouver une sorte de désespoir sans transports, qui est l'absence de l'espérance. — Puisse la femme inconnue qu'il aime ne pas le laisser seul dans ces moments d'angoisse !

Stello était, hier matin, aussi changé en une heure qu'après vingt jours de maladie, les yeux fixes, les lèvres pâles et la tête abattue sur la poitrine par les coups d'une tristesse impérissable.

Dans cet état, qui précède des douleurs nerveuses auxquelles ne croient jamais les hommes robustes et rubiconds dont les rues sont pleines, il était couché tout habillé sur un canapé, lorsque, par un grand bonheur, la porte de sa chambre s'ouvrit et il vit entrer le Docteur-Noir.

II

SYMPTÔMES.

« Ah! Dieu soit loué ! s'écria Stello en levant les yeux, voici un vivant. Et c'est vous, vous qui êtes le médecin des âmes, quand il y en a qui le sont tout au plus du corps, vous qui regardez au fond de tout, quand le reste des hommes ne voit que la forme et la surface ! — Vous n'êtes point un être fantastique, cher Docteur; vous êtes bien réel, un homme créé pour vivre d'ennui et mourir d'ennui un beau jour. Voilà, pardieu, ce que j'aime de vous, c'est que vous êtes

aussi triste avec les autres que je le suis étant seul. — Si l'on vous appelle *Noir* dans notre beau quartier de Paris, est-ce pour cela ou pour l'habit et le gilet noirs que vous portez? — Je ne le sais pas, Docteur; mais je veux dire ce que je souffre afin que vous m'en parliez, car c'est toujours un grand plaisir pour un malade que de parler de soi et d'en faire parler les autres : la moitié de la guérison gît là-dedans.

« Or, il faut le dire hautement, depuis ce matin j'ai le spleen, et un tel spleen, que tout ce que je vois, depuis qu'on m'a laissé seul, m'est en dégoût profond. J'ai le soleil en haine et la pluie en horreur. Le soleil est si pompeux, aux yeux fatigués d'un malade, qu'il semble un insolent parvenu; et la pluie! ah! de tous les fléaux qui tombent du ciel, c'est le pire à mon sens. Je crois que je vais aujourd'hui l'accuser de ce que j'éprouve. Quelle forme symbolique pourrais-je donner jamais à cette incroyable souffrance? Ah! j'y entrevois quelque possibilité, grâce à un savant. Honneur soit rendu au bon docteur Gall (pauvre crâne que j'ai connu)! Il a si bien numéroté toutes les formes de la tête humaine, que l'on peut se reconnaître sur cette carte comme sur celle des départements, et que nous ne recevrons pas un coup sur le crâne sans savoir avec précision quelle faculté est menacée dans notre intelligence.

« Eh bien, mon ami, sachez donc qu'à cette heure où une affliction secrète a tourmenté cruellement mon âme, je sens autour de mes cheveux tous les Diables de la migraine qui sont à l'ouvrage sur mon crâne

pour le fendre; ils y font l'œuvre d'Annibal aux Alpes. Vous ne les pouvez voir, vous : plût aux docteurs que je fusse de même! Il y a un Farfadet, grand comme un moucheron, tout frêle et tout noir, qui tient une scie d'une longueur démesurée et l'a enfoncée plus d'à moitié sur mon front; il suit une ligne oblique qui va de la protubérance de l'*Idéalité,* n° 19, jusqu'à celle de la *Mélodie,* au-devant de l'œil gauche, n° 32; et là, dans l'angle du sourcil, près de la bosse de l'*Ordre,* sont blottis cinq Diablotins, entassés l'un sur l'autre comme de petites sangsues, et suspendus à l'extrémité de la scie pour qu'elle s'enfonce plus avant dans ma tête; deux d'entre eux sont chargés de verser, dans la raie imperceptible qu'y fait leur lame dentelée, une huile bouillante qui flambe comme du punch et qui n'est pas merveilleusement douce à sentir. Je sens un autre petit Démon enragé qui me ferait crier, si ce n'était la continuelle et insupportable habitude de politesse que vous me savez. Celui-ci a élu son domicile, en roi absolu, sur la bosse énorme de la *Bienveillance,* tout au sommet du crâne; il s'est assis, sachant devoir travailler longtemps; il a une vrille entre ses petits bras, et la fait tourner avec une agilité si surprenante que vous me la verrez tout à l'heure sortir par le menton. Il y a deux Gnomes d'une petitesse imperceptible à tous les yeux, même au microscope que vous pourriez supposer tenu par un ciron; et ces deux-là sont mes plus acharnés et mes plus rudes ennemis; ils ont établi un coin de fer tout au beau milieu de la protubérance dite du *Merveilleux :* l'un tient le coin en atti-

tude perpendiculaire, et s'emploie à l'enfoncer de l'épaule, de la tête et des bras; l'autre, armé d'un marteau gigantesque, frappe dessus, comme sur une enclume, à tour de bras, à grands efforts de reins, à grand écartèlement des deux jambes, se renversant pour éclater de rire à chaque coup qu'il donne sur le coin impitoyable; chacun de ces coups fait dans ma cervelle le bruit de cinq cent quatre-vingt-quatorze canons en batterie tirant à la fois sur cinq cent quatre-vingt-quatorze mille hommes qui les attaquent au pas de charge et au bruit des fusils, des tambours et des tams-tams. A chaque coup mes yeux se ferment, mes oreilles tremblent, et la plante de mes pieds frémit. — Hélas! hélas! mon Dieu, pourquoi avez-vous permis à ces petits monstres de s'attaquer à cette bosse du *Merveilleux?* C'était la plus grosse sur toute ma tête, et celle qui me fit faire quelques poèmes qui m'élevaient l'âme vers le ciel inconnu, comme aussi toutes mes plus chères et secrètes folies. S'ils la détruisent, que me restera-t-il en ce monde ténébreux? Cette protubérance toute divine me donna toujours d'ineffables consolations. Elle est comme un petit dôme sous lequel va se blottir mon âme pour se contempler et se connaître, s'il se peut, pour gémir et pour prier, pour s'éblouir intérieurement avec des tableaux purs comme ceux de Raphaël au nom d'ange, colorés comme ceux de Rubens au nom rougissant (miraculeuse rencontre!). C'était là que mon âme apaisée trouvait mille poétiques illusions dont je traçais de mon mieux le souvenir sur du papier, et voilà

que cet asile est encore attaqué par ces infernales et invisibles puissances ! Redoutables enfants du chagrin, que vous ai-je fait ? — Laissez-moi, Démons glacés et agiles, qui courez sur chacun de mes nerfs en le refroidissant et glissez sur cette corde comme d'habiles danseurs ! Ah ! mon ami, si vous pouviez voir sur ma tête ces impitoyables Farfadets, vous concevriez à peine qu'il me soit possible de supporter la vie. Tenez, les voilà tous à présent réunis, amoncelés, accumulés sur la bosse de l'*Espérance*. Qu'il y a longtemps qu'ils travaillent et labourent cette montagne, jetant au vent ce qu'ils en arrachent ! Hélas ! mon ami, ils en ont fait une vallée si creuse, que vous y logeriez la main tout entière. »

En prononçant ces dernières paroles, Stello baissa la tête et la mit dans ses deux mains. Il se tut, et soupira profondément.

Le Docteur demeura aussi froid que peut l'être la statue du Czar en hiver, à Saint-Pétersbourg, et dit :

« Vous avez les *Diables bleus,* maladie qui s'appelle en anglais *Blue devils.* »

III

CONSÉQUENCES DES DIABLES BLEUS.

Stello reprit d'une voix basse :

« Il s'agit de me donner de graves conseils, ô le plus froid des docteurs ! Je vous consulte comme j'au-

rais consulté ma tête hier soir, quand je l'avais encore; mais, puisqu'elle n'est plus à ma disposition, il ne me reste rien qui me garantisse des mouvements violents de mon cœur; je le sens affligé, blessé, et tout prêt, par désespoir, à se dévouer pour une opinion politique et à me dicter des écrits dans l'intérêt d'une sublime forme de gouvernement que je vous détaillerai...

— Dieu du ciel et de la terre! s'écria le Docteur-Noir en se levant tout à coup, voyez jusqu'à quel degré d'extravagance les *Diables bleus* et le désespoir peuvent entraîner un Poète!»

Puis il se rassit; il remit sa canne entre ses jambes avec une fort grande gravité, et s'en servit pour suivre les lignes du parquet, comme s'il eût géométriquement mesuré ses carrés et ses losanges. Il n'y pensait pas le moins du monde, mais il attendait que Stello prît la parole. Après cinq minutes d'attente, il s'aperçut que son malade était tombé dans une distraction complète, et il l'en tira en lui disant ceci :

«Je veux vous conter...»

Stello sauta vivement sur son canapé.

«Votre voix m'a fait peur, dit-il; je me croyais seul.

— Je veux vous conter, poursuivit le Docteur, trois petites anecdotes qui vous seront d'excellents remèdes contre la tentation bizarre qui vous vient de dévouer vos écrits aux fantaisies d'un parti.

— Hélas! hélas! soupira Stello, que gagnerons-nous à comprimer ce beau mouvement de mon cœur?

— Il vous y enfoncera plus avant, dit le Docteur.

— Il ne peut que m'en tirer, reprit Stello, car je crains fortement que le mépris ne m'étouffe un matin.

— Méprisez, mais n'étouffez pas, reprit l'impassible Docteur; s'il est vrai que l'on guérisse par les semblables, comme les poisons par les poisons mêmes, je vous guérirai en rendant plus complet le mal qui vous tient. Ecoutez-moi.

— Un moment! s'écria Stello; faisons nos conditions sur la question que vous allez traiter et la forme que vous comptez prendre.

« Je vous déclare d'abord que je suis las d'entendre parler de la guerre éternelle que se font la *Propriété* et la *Capacité;* l'une, pareille au dieu Terme et les jambes dans sa gaîne, ne pouvant bouger, regardant en pitié l'autre, qui porte des ailes à la tête et aux pieds, et voltige autour d'elle au bout d'un fil, soufffletant sans cesse sa froide et orgueilleuse ennemie. Quel philosophe me dira jamais laquelle des deux est la plus insolente? Pour moi, je jurerais que la plus bête est la première, et la plus sotte la seconde. — Voyez donc comme notre monde social a bonne grâce à se balancer si mollement entre deux péchés mortels : l'*Orgueil,* père de toutes les *Aristocraties,* et l'*Envie,* mère de toutes les *Démocraties* possibles!

« Ne m'en parlez donc pas, s'il vous plaît; et quant à la forme, ah! Seigneur, faites que je ne la sente pas, s'il vous est possible, car je suis bien las des airs

qu'elle se donne. Pour l'amour de Dieu, prenez donc une forme futile, et contez-moi (si vos contes sont votre remède universel), contez-moi quelque histoire bien douce, bien paisible, qui ne soit ni chaude ni froide : quelque chose de modeste, de tiède et d'affadissant, comme le *Temple de Gnide,* mon ami ! quelque tableau couleur de rose et gris, avec des guirlandes de mauvais goût; des guirlandes surtout, oh ! force guirlandes, je vous en supplie ! et une grande quantité de nymphes, je vous en conjure ! de nymphes aux bras arrondis, coupant les ailes à des Amours sortis d'une petite cage ! — des cages ! des cages ! des arcs, des carquois, oh ! de jolis petits carquois ! Multipliez les lacs d'amour, les cœurs enflammés et les temples à colonnes de bois de senteur ! — Oh ! du musc, s'il se peut, n'épargnez pas le musc du bon temps ! Oh ! le bon temps ! veuillez bien m'en donner, m'en verser dans le sablier pour un quart d'heure, pour dix minutes, pour cinq minutes, s'il ne se peut davantage ! S'il fût jamais un bon temps, faites-m'en voir quelques grains, car je suis horriblement las, comme vous le savez, de tout ce que l'on me dit, et de tout ce que l'on m'écrit, et de tout ce que l'on me fait, et de tout ce que je dis, et de ce que j'écris et de ce que je fais, et surtout des énumérations rabelaisiennes, comme je viens d'en faire une à l'instant même où je parle.

— Cela pourra s'arranger avec ce que j'ai à vous dire, répondit le Docteur en cherchant au plafond comme s'il eût suivi le vol d'une mouche.

— Hélas ! dit Stello, je sais trop que vous prenez

lestement votre parti sur l'ennui que vous donnez aux autres. »

Et il se tourna le visage contre le mur.

Nonobstant cette parole et cette attitude, le Docteur commença avec une honnête confiance en lui-même.

IV

HISTOIRE D'UNE PUCE ENRAGÉE.

C'était à Trianon; mademoiselle de Coulanges était couchée, après dîner, sur un sofa de tapisseries, la tête du côté de la cheminée et les pieds du côté de la fenêtre; et le roi Louis XV était couché sur un autre sofa précisément en face d'elle, les pieds du côté de la cheminée, et tournant le dos à la fenêtre; tous deux en grande toilette des pieds à la tête; lui en talons rouges et bas de soie, elle en souliers à talons et bas brodés en or; lui en habit de velours bleu de ciel, elle en paniers sous une robe damassée rose; lui poudré et frisé, elle frisée et poudrée, lui tenant un livre à la main et dormant, elle tenant un livre et bâillant.

(Ici Stello fut honteux d'être couché sur son canapé, et se tint assis.)

Le soleil entrait de toutes parts dans la chambre, car il n'était que trois heures de l'après-midi, et ses larges rayons étaient bleus, parce qu'ils traversaient de grands rideaux de soie de cette couleur. Il y avait quatre fenêtres très hautes et quatre rayons très longs; chacun de ces rayons formait comme une échelle de Jacob dans laquelle tourbillonnaient des grains de

poussière dorée, qui ressemblaient à des myriades d'esprits célestes montant et descendant avec une rapidité incalculable, sans que le moindre courant d'air se fît sentir dans l'appartement le mieux tapissé et le mieux rembourré qui fût jamais. La plus haute pointe de l'échelle de chaque rayon bleu était appuyée sur les franges du rideau, et la large base tombait sur la cheminée. La cheminée était remplie d'un grand feu, ce grand feu était appuyé sur de gros chenets de cuivre doré, représentant Pygmalion et Ganimède; et Ganimède, Pygmalion, les gros chenets et le grand feu brillaient et étincelaient de flammes toutes rouges dans l'atmosphère céleste des beaux rayons bleus.

Mademoiselle de Coulanges était la plus jolie, la plus faible, la plus tendre et la moins connue des amies intimes du Roi. C'était un corps délicieux que mademoiselle de Coulanges. Je ne vous assurerai pas qu'elle ait jamais eu une âme, parce que je n'ai rien vu qui puisse m'autoriser à l'affirmer; et c'était justement pour cela que son maître l'aimait. — A quoi bon, je vous prie, une âme à Trianon? — Pour s'entendre parler de remords, de principes d'éducation, de religion, de sacrifices, de regrets de famille, de craintes sur l'avenir, de haine du monde, de mépris de soi-même, etc., etc., etc.? Litanies des saintes du beau Parc-aux-Cerfs, que l'heureux prince savait d'avance, et auxquelles il aurait répondu par le verset suivant, tout couramment. Jamais on ne lui avait dit autre chose en commençant, et il en avait assez, sachant que la fin était toujours la même. Voyez quel fatigant dia-

logue : « Ah ! Sire, croyez-vous que Dieu me pardonne jamais ? — Eh ! ma belle, cela n'est pas douteux : il est si bon ! — Et moi, comment pourrais-je me pardonner ? — Nous verrons à arranger cela, mon enfant, vous êtes si bonne ! — Quel résultat de l'éducation que je reçus à Saint-Cyr ! — Toutes vos compagnes ont fait de beaux mariages, ma chère amie. — Ah ! ma pauvre mère en mourra ! — Elle veut être Marquise, elle sera Duchesse avec le tabouret. — Ah ! Sire, que vous êtes généreux ! Mais le ciel ! — Il n'a jamais fait si beau que ce matin depuis le 1er de juin. »

Voilà qui eût été insupportable. Mais avec mademoiselle de Coulanges, rien de semblable : douceur parfaite... c'était la plus naïve et la plus innocente des pécheresses ; elle avait un calme sans pareil, un imperturbable sang-froid dans son bonheur, qui lui semblait tout simplement le plus grand qui fût au monde. Elle ne pensait pas une fois dans la journée ni à la veille ni au lendemain, ne s'informait jamais des maîtresses qui l'avaient précédée, n'avait pas l'ombre de jalousie ni de mélancolie, prenait le Roi quand il venait, et, le reste du temps, se faisait poudrer, friser et épingler, en racine droite, en frimas et en repentirs ; se regardait, se pommadait, se faisait la grimace dans la glace, se tirait la langue, se souriait, se pinçait les lèvres, piquait les doigts de sa femme de chambre, la brûlait avec le fer à papillotes, lui mettait du rouge sur le nez et des mouches sur l'œil ; courait dans sa chambre, tournait sur elle-même jusqu'à ce que sa pirouette eût fait gonfler sa robe comme un ballon, et

s'asseyait au milieu en riant à se rouler par terre. Quelquefois (les jours d'étude), elle s'exerçait à danser le menuet avec une robe à paniers et à longue queue, sans tourner le dos au fauteuil du Roi, mais c'était là la plus grave de ses méditations et le calcul le plus profond de sa vie; et, par impatience, elle déchirait de ses mains la longue robe moirée qu'elle avait eu tant de peine à faire circuler dans l'appartement. Pour se consoler de ce travail, elle se faisait peindre au pastel, en robe de soie bleue ou rose, avec des pompons à tous les nœuds du corset, des ailes au dos, un carquois sur l'épaule et un papillon noyé dans la poudre de ses cheveux; on nommait cela : Psyché ou Diane chasseresse, et c'était fort de mode.

En ses moments de repos ou de langueur, mademoiselle de Coulanges avait des yeux d'une douceur incomparable! Ils étaient tous les deux aussi beaux l'un que l'autre, quoi qu'en ait dit M. l'abbé de Voisenon dans des *Mémoires* inédits venus à ma connaissance : M. l'abbé n'a pas eu honte de soutenir que l'œil droit était un peu plus haut que l'œil gauche, et il a fait là-dessus deux madrigaux fort malicieux, vertement relevés, il est vrai, par M. le premier président. Mais il est temps, dans ce siècle de justice et de bonne foi, de montrer la vérité dans toute sa pureté, et de réparer le mal qu'une basse envie avait fait. Oui, mademoiselle de Coulanges avait deux yeux, et deux yeux parfaitement égaux en douceur; ils étaient fendus en amande, et bordés de paupières blondes très longues; ces paupières formaient une petite ombre

sur ses joues; ses joues étaient roses sans rouge; ses lèvres étaient rouges sans corail; son cou était blanc et bleu, sans bleu et sans blanc; sa taille, faite en guêpe, était à tenir dans la main d'une fille de douze ans, et son corps d'acier n'était presque pas serré, puisqu'il y avait place pour la tige d'un gros bouquet qui s'y tenait tout droit. Ah! mon Dieu! que ses mains étaient blanches et potelées! Ah! ciel! que ses bras étaient arrondis jusqu'aux coudes! ces petits coudes étaient entourés de dentelles pendantes, et son épaule fort serrée par une petite manche collante. Ah! que tout cela était donc joli! Et, cependant, le Roi dormait.

Les deux jolis yeux étaient ouverts tous deux, puis se fermaient longtemps sur le livre (c'était les *Mariages samnites* de Marmontel, livre traduit dans toutes les langues, comme l'assure l'auteur). Les deux beaux yeux se fermaient donc fort longtemps de suite, et puis se rouvraient languissamment en se portant sur la douce lumière bleue de la chambre; les paupières étaient légèrement gonflées et plus légèrement teintes de rose, soit sommeil, soit fatigue d'avoir lu au moins trois pages de suite; car, de larmes, on sait que mademoiselle de Coulanges n'en versa qu'une dans sa vie, ce fut quand sa chatte *Zulmé* reçut un coup de pied de ce brutal M. Dorat de Cubières, vrai dragon s'il en fut, qui ne mettait jamais de mouches sur ses joues, tant il était soldatesque, et frappait tous les meubles avec son épée d'acier, au lieu de porter une *excuse* à lame de baleine.

V

INTERRUPTION.

« Hélas ! s'écria douloureusement Stello, d'où vous vient le langage que vous prenez, cher Docteur ? Vous partez quelquefois du dernier mot de chaque phrase pour grimper à un autre, comme un invalide monte un escalier avec deux jambes de bois.

— D'abord, cela vient de la fadeur du siècle de Louis XV, qui alanguit mes paroles malgré moi ; ensuite, c'est que j'ai la manie de faire du style pour me mettre bien dans l'esprit de quelques-uns de vos amis.

— Ah ! ne vous y fiez pas, dit Stello en soupirant ; car il y en a un, qui n'est pas précisément le plus sot de tous, qui a dit un soir : « Je ne suis pas toujours de « mon opinion. » Parlez donc simplement, ô le plus triste des docteurs ! et il pourra se faire que je m'ennuie un peu moins. »

Et le Docteur reprit en ces termes :

VI

CONTINUATION DE L'HISTOIRE QUE FIT LE DOCTEUR-NOIR.

Tout à coup la bouche de mademoiselle de Coulanges s'entr'ouvrit, et il sortit de sa poitrine adorable

un cri perçant et flûté qui réveilla Louis XV le Bien-Aimé.

« O ma Déité! qu'avez-vous? » s'écria-t-il en étendant vers elle ses deux mains et ses deux manchettes de dentelle.

Les deux jolis pieds de la plus parfaite des maîtresses tombèrent du sofa, et coururent au bout de la chambre avec une vitesse bien surprenante, lorsqu'on considère par quels talons ils étaient empêchés.

Le monarque se leva avec dignité et mit la main sur la garde damasquinée de son épée, il la tira à demi dans le premier mouvement, et chercha l'ennemi autour de lui. La jolie tête de mademoiselle de Coulanges se trouva renversée sur le jabot du prince, ses cheveux blonds s'y répandirent avec un nuage léger de poudre odoriférante.

« J'ai cru voir, dit sa douce voix...

— Ah! je sais, je sais, ma belle... dit le Roi, les larmes aux yeux, tout en souriant avec tendresse et jouant avec les boucles de la tête languissante et parfumée, je sais ce que vous voulez dire. Vous êtes une petite folle.

— Non, vraiment, dit-elle; votre médecin sait bien qu'il y en a qui enragent.

— On le fera venir, dit le Roi; mais quand cela serait, voyons... l'enfant! ajouta-t-il en lui tapant sur la joue, comme à une petite fille; quand cela serait, leur croyez-vous la bouche assez grande pour vous mordre?

— Oui, oui, je le crois et j'en souffre à la mort »,

dirent les lèvres roses de mademoiselle de Coulanges.

Et ses beaux yeux se mirent en devoir de se lever au ciel et de laisser échapper deux larmes. Il en tomba une de chaque côté : celle de droite coula rapidement du coin de l'œil d'où elle avait jailli, comme Vénus sortant de la mer d'azur; cette jolie larme descendit jusqu'au menton et s'y arrêta d'elle-même, comme pour se faire voir, au coin d'une petite fossette, où elle demeura comme une perle enchâssée dans un coquillage rose. La séduisante larme de gauche eut une marche tout opposée; elle se montra fort timidement, toute petite et un peu allongée; puis elle grossit à vue d'œil et resta prise dans les cils blonds les plus doux, les plus longs et les plus soyeux qui se soient jamais vus. Le Roi bien-aimé les dévora toutes les deux.

Cependant le sein de mademoiselle de Coulanges se gonflait de soupirs et paraissait devoir se briser sous les efforts de sa voix, qui dit encore ceci :

« J'en ai pris une... j'en ai pris une avant-hier, et certainement elle était enragée; il fait si chaud cette année !

— Calmez-vous! calmez-vous! ma reine; je chasserai tous mes gens et tous mes ministres, plutôt que de souffrir que vous trouviez encore un de ces monstres dans des appartements royaux. »

Les joues bienheureuses de mademoiselle de Coulanges pâlirent tout à coup, son beau front se contracta horriblement, ses doigts potelés prirent

quelque chose de brun, gros comme la tête d'une épingle, et sa bouche vermeille, qui était bleue en ce moment, s'écria :

« Voyez si ce n'est pas une puce !

— O félicité parfaite ! s'écria le prince d'un ton tant soit peu moqueur, c'est un grain de tabac ! Fassent les dieux qu'il ne soit pas enragé ! »

Et les bras blancs de mademoiselle de Coulanges se jetèrent au cou du Roi. Le Roi, fatigué de cette scène violente, se recoucha sur le sofa. Elle s'étendit sur le sien comme une chatte familière, et dit :

« Ah ! Sire, je t'en prie, fais appeler le Docteur, le premier médecin de Votre Majesté. »

Et l'on me fit appeler.

VII

UN CREDO.

« Où étiez-vous ? » dit Stello, tournant la tête péniblement.

Et il la laissa retomber avec pesanteur un instant après.

« Près du lit d'un Poète mourant, répondit le Docteur-Noir avec une impassibilité effrayante. Mais, avant que de continuer, je dois vous adresser une seule question. Êtes-vous Poète ? Examinez-vous bien, et dites-moi si vous vous sentez intérieurement Poète. »

Stello poussa un profond soupir, et répondit après un moment de recueillement, sur le ton monotone d'une prière du soir, demeurant le front appuyé sur un oreiller, comme s'il eût voulu y ensevelir sa tête entière :

« Je crois en moi, parce que je sens au fond de mon cœur une puissance secrète, invisible et indéfinissable, toute pareille à un pressentiment de l'avenir et à une révélation des causes mystérieuses du temps présent. Je crois en moi, parce qu'il n'est dans la nature aucune beauté, aucune grandeur, aucune harmonie qui ne me cause un frisson prophétique, qui ne porte l'émotion profonde dans mes entrailles, et ne gonfle mes paupières par des larmes toutes divines et inexplicables. Je crois fermement en une vocation ineffable qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la pitié sans bornes que m'inspirent les hommes, mes compagnons en misère, et aussi à cause du désir que je me sens de leur tendre la main et de les élever sans cesse par des paroles de commisération et d'amour. Comme une lampe toujours allumée ne jette qu'une flamme très incertaine et vacillante lorsque l'huile qui l'anime cesse de se répandre dans ses veines avec abondance, et puis lance jusqu'au faîte du temple des éclairs, des splendeurs et des rayons lorsqu'elle est pénétrée de la substance qui la nourrit, de même je sens s'éteindre les éclairs de l'inspiration et les clartés de la pensée lorsque la force indéfinissable qui soutient ma vie, l'Amour, cesse de me remplir de sa chaleureuse puissance; et, lorsqu'il

circule en moi, toute mon âme en est illuminée, je crois comprendre tout à la fois l'Éternité, l'Espace, la Création, les créatures et la Destinée; c'est alors que l'Illusion, phénix au plumage doré, vient se poser sur mes lèvres, et chante.

« Mais je crois que, lorsque le don de fortifier les faibles commencera de tarir dans le Poète, alors aussi tarira sa vie; car, s'il n'est bon à tous, il n'est plus bon au monde.

« Je crois au combat éternel de notre vie intérieure, qui féconde et appelle, contre la vie extérieure, qui tarit et repousse, et j'invoque la pensée d'en haut, la plus propre à concentrer et rallumer les forces poétiques de ma vie : le Dévouement et la Pitié.

— Tout cela ne prouve qu'un bon instinct, dit le Docteur-Noir; cependant il n'est pas impossible que vous soyez Poète, et je continuerai. »

Et il continua :

VIII

DEMI-FOLIE.

Oui, j'étais près d'un jeune homme fort singulier. L'archevêque de Paris, M. de Beaumont, m'avait fait prier de venir à son palais, parce que cet inconnu était venu chez lui, tout seul, en chemise et en redingote, lui demander gravement les sacrements. J'allai vite à l'Archevêché, où je trouvai, en effet, un homme

d'environ vingt-deux ans, d'une figure grave et douce, assis, dans ce costume plus que léger, sur un grand fauteuil de velours, où le bon vieil archevêque l'avait fait placer. Monseigneur de Paris était en grand habit ecclésiastique, en bas violets, parce que ce jour-là même il devait officier pour la Saint-Louis; mais il avait eu la bonté de laisser toutes ses affaires jusqu'au moment du service, pour ne pas quitter ce bizarre visiteur qui l'intéressait vivement.

Lorsque j'entrai dans la chambre à coucher de M. l'archevêque, il était assis près de ce pauvre jeune homme, et il lui tenait la main dans ses deux mains ridées et tremblotantes. Il le regardait avec une espèce de crainte, et il s'attristait de voir que le malade (car il l'était) refusait de rien prendre d'un bon petit déjeuner que deux domestiques avaient servi devant lui. Du plus loin que M. de Beaumont m'aperçut, il me dit d'une voix émue :

« Eh ! venez donc ! Eh ! arrivez donc, bon Docteur ! Voilà un pauvre enfant qui vient de se jeter dans mes bras, *Venite ad me !* Il vient comme un oiseau échappé de sa cage, que le froid a pris sur les toits, et qui se jette dans la première fenêtre venue. Le pauvre petit ! J'ai commandé pour lui des vêtements. Il a de bons principes, du moins, car il est venu me demander les sacrements; mais il faut que j'entende sa confession auparavant. Vous n'ignorez pas cela, Docteur, et il ne veut pas parler. Il me met dans un bien grand embarras. Oh ! dame ! oui ! il m'embarrasse beaucoup.

Je ne connais pas l'état de son âme. Sa pauvre tête est bien affaiblie. Tout à l'heure il a beaucoup pleuré, le cher enfant! J'ai encore les mains toutes mouillées de ses larmes. Tenez, voyez! »

En effet, les mains du bon vieillard étaient encore humides comme un parchemin jaune sur lequel l'eau ne peut pas sécher. Un vieux domestique, qui avait l'air d'un religieux, apporta une robe de séminariste qu'il passa au malade en le faisant soulever par les gens de l'archevêque, et on nous laissa seuls. Le nouveau venu n'avait nullement résisté à cette toilette. Ses yeux, sans être fermés, étaient voilés et comme recouverts à demi par ses sourcils blonds; ses paupières très rouges, la fixité de ses prunelles, me parurent de très mauvais symptômes. Je lui tâtai le pouls et je ne pus m'empêcher de secouer la tête assez tristement.

A ce signe-là, M. de Beaumont me dit :

« Donnez-moi un verre d'eau : j'ai quatre-vingts ans, moi; cela me fait mal.

— Ce ne sera rien, monseigneur, lui dis-je : seulement, il y a dans ce pouls quelque chose qui n'est ni la santé ni la fièvre de la maladie... C'est la folie », ajoutai-je tout bas.

Je dis au malade :

« Comment vous nommez-vous? »

Rien... ses yeux demeurèrent fixes et mornes...

« Ne le tourmentez pas, Docteur, dit M. de Beaumont, il m'a déjà dit trois fois qu'il s'appelait Nicolas-Joseph-Laurent.

— Mais ce ne sont que des noms de baptême, dis-je.

— N'importe! n'importe! dit le bon archevêque avec un peu d'impatience, cela suffit à la religion : ce sont les noms de l'âme que les noms de baptême. C'est par ces noms-là que les saints nous connaissent. Cet enfant est bien bon chrétien. »

Je l'ai souvent remarqué, entre la pensée et l'œil il y a un rapport direct et si immédiat, que l'un agit sur l'autre avec une égale puissance. S'il est vrai qu'une idée arrête le regard, le regard, en se détournant, détourne aussi l'idée. J'en ai fait l'épreuve auprès des fous.

Je passai les mains sur les yeux fixes de ce jeune homme, et je les lui fermai. Aussitôt la raison lui vint, et il prit la parole.

« Ah! monseigneur, dit-il, donnez-moi les sacrements. Ah! bien vite, monseigneur, avant que mes yeux se soient rouverts à la lumière; car les sacrements seuls peuvent me délivrer de mon ennemi, et l'ennemi qui me possède, c'est une idée que j'ai, et cette idée me reviendra tout à l'heure.

— Mon système est le bon », dis-je en souriant. Il continua :

« Ah! monseigneur, Dieu est certainement dans l'hostie... Je ne croyais pas qu'une idée pût devenir dans la tête comme un fer rouge... Dieu est certainement dans l'hostie; et si vous me la donnez, monseigneur, l'hostie chassera l'idée, et Dieu chassera les philosophes...

— Vous voyez qu'il pense très bien, me dit tout bas le bon archevêque. Laissons-le dire pour voir. »

Le pauvre garçon continua :

« Si quelque chose peut chasser le raisonnement, c'est la foi, la foi du charbonnier; si quelque chose peut donner la foi, c'est l'hostie. Oh! donnez-moi l'hostie, si l'hostie a donné la foi à Pascal. Je serai guéri si vous me la donnez, monseigneur, tandis que j'ai les yeux fermés; hâtez-vous, donnez-moi l'hostie.

— Savez-vous votre *Confiteor ?* » dit l'archevêque.

Il n'entendit pas et poursuivit.

« Oh! qui m'expliquera la SOUMISSION DE LA RAISON ? ajouta-t-il avec une voix de tonnerre lorsqu'il prononça les derniers mots... Saint Augustin a dit : « La Raison ne se soumettrait jamais si elle ne jugeait « qu'elle doit se soumettre. Il est donc juste qu'elle « se soumette quand elle juge qu'elle le doit. » Et moi, Nicolas-Joseph-Laurent, né à Fontenoy-le-Château, de parents pauvres, j'ajoute que, si elle se soumet à son propre jugement, c'est à elle-même qu'elle se soumet, et que, si elle ne se soumet qu'à elle-même, elle ne se soumet donc pas et continue d'être reine... Cercle vicieux. Sophisme de saint! Raison d'école à rendre le diable fou! Ah! d'Alembert, joli pédant, que tu me tourmentes! »

Il ajouta ceci en se grattant l'épaule. Je crois que cela vint de ce que j'avais laissé un de ses yeux libre. Je le refermai de la main gauche.

« Hélas! dit-il, monseigneur, faites que je m'écrie comme Pascal :

Joye!
Certitude, joye, certitude, sentiment, vue;
Joye, joye, joye et pleurs de joye!
Dieu de Jésus-Christ... oubli de tout, hormis Dieu.

« Il avait vu le Dieu de Jésus-Christ ce jour-là, depuis dix heures et demie du soir jusqu'à minuit et demi, le lundi 25 novembre 1654; et en conséquence, il était tranquille et sûr de son affaire. Il était bien heureux, celui-là... — Aïe! aïe! aïe! voici La Harpe qui me tire les pieds... — Que me veux-tu? On a jeté La Harpe dans le trou du souffleur avec les *Barmécides*. — Tu es mort. »

En ce moment j'ôtai ma main, et il ouvrit les yeux.

« Un rat! cria-t-il... Un lapin!... Je jure sur l'Évangile que c'est un lapin... C'est Voltaire! C'est Vol-à-terre!... Oh! le joli jeu de mots! n'est-ce pas? Hein! mon cher seigneur... il est gentil, mon jeu de mots?... Il n'y a pas un libraire qui veuille me le payer un sou... Je n'ai pas dîné hier, ni la veille... mais je m'en moque parce que je n'ai jamais faim... Mon père est à sa charrue, et je ne voudrais pas lui prendre la main, parce qu'elle est enflée et dure comme du bois. D'ailleurs, il ne sait pas parler français, ce gros paysan en blouse! Cela fait rougir quand il passe quelqu'un. Où voulez-vous que j'aille lui faire boire du vin? Entrerai-je au cabaret, moi, s'il vous plaît? et que dira M. de Buffon avec ses manchettes

et son jabot?... Un chat... C'est un chat que vous avez sous votre soulier, l'abbé... »

M. de Beaumont n'avait pu s'empêcher, malgré son extrême bonté, de sourire quelquefois, les larmes aux yeux. Ici il recula en faisant rouler son fauteuil en arrière, et fut un peu effrayé.

Je pris la tête du jeune homme, je la secouai doucement dans mes mains, comme on roule le sac du jeu de loto, et je laissai mes doigts sur ses paupières baissées. Les numéros sortants furent tous changés. Il soupira profondément, et dit, d'un ton aussi calme qu'il s'était montré emporté jusque-là :

« Trois fois malheur à l'insensé qui veut dire ce qu'il pense avant d'avoir assuré le pain de toute sa vie!... Hypocrisie, tu es la raison même! tu fais que l'on ne blesse personne, et le pauvre a besoin de tout le monde... Dissimulation sainte! tu es la suprême loi sociale de celui qui est né sans héritage... Tout homme qui possède un champ ou un sac est son maître, son seigneur et son protecteur. Pourquoi le sentiment du bien et du juste s'est-il établi dans mon cœur? Mon cœur s'est gonflé sans mesure; des torrents de haine en ont coulé, et se sont fait jour comme une lave. Les méchants ont eu peur; ils ont crié, ils se sont tous levés contre moi. Comment voulez-vous que je résiste à tous, moi seul, moi qui ne suis rien, moi qui n'ai rien au monde qu'une pauvre plume, et qui manque d'encre quelquefois? »

Le bon archevêque n'y tint plus. Il y avait un quart d'heure qu'il tremblait et étendait les bras vers celui

qu'il nommait déjà son enfant; il se leva pesamment de son fauteuil et vint pour l'embrasser. Moi, qui tenais mes doigts sur ses yeux avec une constance inébranlable, je fus pourtant forcé de les ôter, parce que je sentais quelque chose qui les repoussait, comme si les paupières se fussent gonflées. A l'instant où je cessai de les presser, des pleurs abondants se firent jour entre mes doigts et inondèrent ses joues pâles. Des sanglots faisaient bondir son cœur, les veines du cou étaient grosses et bleues, et il sortait de sa poitrine de petites plaintes comme celles d'un enfant dans les bras de sa mère.

« Peste! monseigneur, laissez-le, dis-je à M. de Beaumont : cela va mal. Le voilà qui rougit bien vite, et puis il est tout blanc, et le pouls s'en va... Il est évanoui... Bien! le voilà sans connaissance... Bonsoir... »

Le bon prélat se désolait et me gênait beaucoup en voulant toujours m'aider. J'employai tous mes petits moyens pour faire revenir le malade; et cela commençait à réussir, lorsqu'on vint pour me dire qu'une chaise de poste de Versailles m'attendait de la part du Roi. J'écrivis ce qui restait à faire, et je sortis.

« Parbleu! dis-je, je parlerai de ce jeune homme-là.

— Vous nous rendrez bien heureux, mon cher Docteur, car notre caisse d'aumônes est toute vide. Partez vite, dit M. de Beaumont, je garde ici mon pauvre enfant trouvé. »

Et je vis qu'il lui donnait sa bénédiction en tremblotant et en pleurant.

Je me jetai dans la chaise de poste.

IX

SUITE DE L'HISTOIRE DE LA PUCE ENRAGÉE.

Lorsque je partis pour Versailles, la nuit était close. J'allais ce qu'on appelle le train du Roi, c'est-à-dire le postillon au galop et le cheval de brancard au grand trot. En deux heures je fus à Trianon. Les avenues étaient éclairées, et une foule de voitures s'y croisaient. Je crus que je trouverais toute la Cour dans les petits appartements; mais c'étaient des gens qui étaient allés s'y casser le nez et s'en revenaient à Paris. Il n'y avait foule qu'en plein air, et je ne trouvai dans la chambre du Roi que mademoiselle de Coulanges.

« Eh! le voilà donc enfin! » dit-elle en me donnant sa main à baiser. Le Roi, qui était le meilleur homme du monde, se promenait dans la chambre en prenant le café dans une petite tasse de porcelaine bleue.

Il se mit à rire de bon cœur en me voyant.

« Jésus-Dieu! Docteur, me dit-il, nous n'avons plus besoin de vous. L'alarme a été chaude, mais le danger est passé. Madame que voici en a été quitte pour la peur. — Vous savez notre petite manie, ajouta-t-il en s'appuyant sur mon épaule et me parlant à l'oreille tout haut, nous avons peur de la rage, nous la voyons partout! Ah! parbleu! il ferait bon voir un chien

dans la maison! Je ne sais s'il me sera permis de chasser dorénavant.

— Enfin, dis-je en m'approchant du feu qu'il y avait malgré l'été (bonne coutume à la campagne, soit dit entre parenthèses), enfin, dis-je, à quoi puis-je être bon au Roi?

— Madame prétend, dit-il en se balançant d'un talon rouge sur l'autre, qu'il y a des animaux, ma foi, pas plus gros que ça, et il donnait une chiquenaude à un grain de tabac attaché aux dentelles de ses manchettes, qu'il y a des animaux qui... Allons, madame, dites-le vous-même. »

Mademoiselle de Coulanges s'était blottie comme une chatte sur son sofa, et cachait son front sous l'un de ces petits rabats de soie que l'on posait alors sur le dossier des meubles pour les préserver de la poudre des cheveux. Elle regardait à la dérobée comme un enfant qui a volé une dragée et qui est bien aise qu'on le sache. Elle était jolie comme tous les Amours de Boucher et toutes les têtes de Greuze.

« Ah! Sire, dit-elle tout doucement, vous parlez si bien!...

— Mais, madame, en vérité, je ne puis pas dire vos idées en médecine...

— Ah! Sire, vous parlez si bien de tout!

— Mais, Docteur, aidez-la donc à se confesser! vous voyez bien qu'elle ne s'en tirera jamais. »

A dire vrai, j'étais assez embarrassé moi-même, car je ne savais pas ce qu'il voulait dire, et je ne l'ai appris que depuis, en 90.

« Eh bien, mais comment donc ! dis-je en m'approchant de la petite bien-aimée ; eh bien, mais qu'est-ce que c'est donc que ça, madame ? eh bien, donc, qu'est-ce qui nous est arrivé, mademoiselle ?... Nous avons des petites peurs ! des petites fantaisies, madame ?... Fantaisies de femme ! — Hé ! hé ! de jeune femme, Sire !... Nous connaissons ça !... — Eh bien, donc, qu'est-ce que c'est donc que ça ?... Comment donc ça se nomme-t-il, ces animaux ?... Allons, madame !... Eh bien, donc, est-ce que nous voulons nous trouver mal ?... »

Enfin, tout ce qu'on dit d'agréable et d'aimable aux jeunes femmes.

Tout d'un coup mademoiselle de Coulanges regarda le Roi et moi, et je regardai le Roi et elle, le Roi regarda sa maîtresse et moi, et nous partîmes ensemble du plus long éclat de rire que j'aie entendu de mes jours. Mais c'est qu'elle étouffait véritablement, et me montrait du doigt ; et pour le Roi, il en renversa le café sur sa veste d'or.

Quand il eut bien ri :

« Çà, me dit-il en me prenant par le bras et me faisant asseoir de force sur son sofa, parlons un peu raison, et laissons cette petite folle se moquer de nous tout à son aise. Nous sommes aussi enfants qu'elle. Dites-moi, Docteur, comment on vit à Paris depuis huit jours. »

Comme il était en bonne humeur, je lui dis :

« Mais je dirais plutôt au Roi comment on y meurt.

Assez mal à son aise, en vérité, pour peu qu'on soit Poète.

— Poète! dit le Roi, et je remarquai qu'il renversait la tête en arrière en fronçant le sourcil, et croisait les jambes avec humeur.

— Poète! dit mademoiselle de Coulanges; et je remarquai que sa lèvre inférieure faisait la cerise fendue, comme les lèvres de tous les portraits féminins du temps de Louis XIV.

— Bien! me dis-je, j'en étais sûr. Il ne faut que ce nom dans le monde pour être ridicule ou odieux.

— Mais qui diable veut-il donc dire à présent? reprit le Roi; est-ce que La Harpe est mort? est-ce qu'il est malade?...

— Ce n'est pas lui, Sire; au contraire, dis-je, c'est un autre petit Poète, tout petit, qui est fort mal, et je ne sais trop si je le sauverai, parce que, toutes les fois qu'il est guéri, un accès d'indignation le fait retomber dans un mauvais état. »

Je me tus, et ni l'un ni l'autre ne me dit : « Qu'a-t-il ? »

Je repris avec le sang-froid que vous savez :

« L'indignation produit des débordements affreux dans le sang et la bile, qui vous inondent un honnête homme intérieurement, de manière à faire frémir. »

Profond silence. Ni l'un ni l'autre ne frémit.

« Et si le Roi, poursuivis-je, s'intéresse avec tant de bonté aux moindres écrivains, que serait-ce s'il connaissait celui que je viens de quitter ? »

Long silence. Et personne ne me dit : « Comment se nomme-t-il ? » Ce fut assez malheureux, car je savais son nom de lugubre mémoire, son triste nom, synonyme d'amertume satirique et de désespoir... Ne me le demandez pas encore... Écoutez.

Je poursuivis d'un air insouciant pour éviter le ton solliciteur :

« Si ce n'était pas abuser des bontés du Roi, en vérité, je me hasarderais jusqu'à lui demander quelque secours... quelque léger secours pour...

— Accablé ! accablé ! nous sommes accablé, monsieur, me dit Louis XV, de demandes de ce genre pour des faquins qui emploient à nous attaquer l'aumône que nous leur faisons. »

Puis, se rapprochant de moi :

« Ah çà, me dit-il, je suis vraiment surpris qu'avec votre usage du monde vous ne sachiez pas encore que, lorsqu'on se tait, c'est qu'on ne veut pas répondre... Vous m'avez forcé dans mes derniers retranchements; eh bien, je veux bien vous parler de vos Poètes, et vous dire que je ne vois pas la nécessité de me ruiner à soutenir ces petites bonnes gens-là, qui font le lendemain les jolis cœurs à nos dépens. Sitôt qu'ils ont quelques sous, ils se mettent à l'ouvrage pour nous régenter, et font leur possible pour se faire fourrer à la Bastille. Cela donne des airs de Richelieu, n'est-ce pas !... C'est là ce qu'aiment les beaux esprits, que je trouve bien sots. Tudieu ! je suis las de servir de plastron à ces petites gens. Ils feront bien assez de mal sans que je les y aide... Je ne suis

plus bien jeune, et je me suis tiré d'affaire; je ne sais trop si mon successeur s'en tirera; au surplus, cela le regarde... Savez-vous, Docteur, qu'avec mon air insouciant je suis tout au moins un homme de sens, et je vois bien où l'on nous mène? »

Ici le Roi se leva et marcha assez vite dans la chambre, secouant son jabot. Vous pensez que je n'étais guère à mon aise, et que je me levai aussi.

« C'est peut-être mon cher frère le roi de Prusse qui s'en est bien trouvé de son bon accueil à vos Poètes? Il a cru me jouer un tour en accueillant Voltaire comme il l'a fait : il m'a fait grand plaisir en m'en débarrassant, et il y a gagné des impertinences qui l'ont forcé de faire bâtonner ce petit monsieur-là. — Vraiment, parce qu'ils habillent des *à peu près* philosophiques et des *à peu près* politiques en figures de rhétorique, ils croient pouvoir, en sortant des bancs, monter en chaire et nous prêcher! »

Il s'arrêta ici et continua plus gaiement :

« Il n'y a rien de pis qu'un sermon, Docteur, et je m'en laisse faire le moins possible ailleurs qu'à ma chapelle. Que voulez-vous que je fasse pour votre protégé? Voyons : que je le pensionne? Qu'arrivera-t-il? Demain il m'appellera *Mars,* à cause de Fontenoy, et nommera *Minerve* cette bonne petite mams'elle de Coulanges, qui n'y a aucune prétention. »

(Je crus qu'elle se fâcherait. Elle ne sourcilla pas. Elle jouait avec son éventail.)

« Dans deux jours il voudra faire l'homme d'État

et raisonnera sur le gouvernement anglais pour avoir un grand emploi; il ne l'aura pas, et on fera bien. Dans quatre jours il tournera en ridicule mon père, mon grand-père et tous mes aïeux jusqu'à saint Louis inclusivement. Il appellera *Socrate* le roi de Prusse, avec tous ses pages, et me nommera *Sardanapale,* à cause de ces dames qui viennent me voir à Trianon. On lui enverra une lettre de cachet; il sera ravi : le voilà martyr de sa philosophie.

— Ah! Sire, m'écriai-je, celui-là l'est des philosophes...

— C'est la même chose, interrompit le Roi; Jean-Jacques n'en fut pas plus mon ami pour être leur ennemi. *Se faire un nom à tout prix,* voilà leur affaire. Tous ces gens-là sont pétris de la même pâte; chacun, pour se faire gros, veut ronger avec ses petites dents un morceau du gâteau de la monarchie, et comme je le leur abandonne, il en ont bon marché. Ce sont nos ennemis naturels que vos beaux-esprits; il n'y a de bon parmi eux que les musiciens et les danseurs : ceux-là n'offensent personne sur leurs théâtres et ne chantent ni ne dansent la politique. Aussi je les aime; mais qu'on ne me parle pas des autres. »

Comme je voulais insister et que j'entr'ouvrais la bouche pour répondre, il me prit doucement le bras, moitié riant et moitié sérieusement, et se mit à marcher avec moi, en se dandinant à sa manière, du côté de la porte de l'appartement. Il fallut bien suivre.

« Vous aimez donc les vers, Docteur? — Je

vais vous les dire aussi bien que ceux qui les font, tenez :

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que, pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font le destin des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions
Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
Que sur eux l'univers a la vue attachée;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu, trente ans, des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres :
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres,
Riches, pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

« Vous voyez qu'*après tout la Cour n'est pas si bête,* ajouta-t-il quand nous fûmes arrivés au bout de la chambre : vous voyez qu'ils sont plus sots que nous, vos chers Poètes, car ils nous donnent des verges pour les fouetter... »

Là-dessus le Roi m'ouvrit; je passai en saluant. Il quitta mon bras, il rentra et s'enferma... J'entendis un grand éclat de rire de mademoiselle de Coulanges.

Je n'ai jamais bien su si cela pouvait s'appeler *être mis à la porte.*

X

AMÉLIORATION.

Stello cessa d'appuyer sa tête sur le coussin de son canapé. Il se leva et étendit les bras vers le ciel, rougit subitement et s'écria avec indignation :

« Eh ! qui vous donnait le droit d'aller ainsi mendier pour lui ? Vous en avait-il prié ? N'avait-il pas souffert en silence jusqu'au moment où la Folie secoua ses grelots dans sa pauvre tête ? S'il avait soutenu pendant toute sa jeunesse l'âpre dignité de son caractère ; s'il avait pendant une vingtaine d'années singé l'aisance et la fortune par orgueil et pour ne rien demander, vous lui auriez fait perdre en une heure toute la fierté de sa vie. C'est une mauvaise action, Docteur, et je ne voudrais pas l'avoir faite pour tous les jours qui me restent encore à subir. Je la mets au rang des plus mauvaises (et il y en a un grand nombre) que n'atteignent pas les lois, comme celle de tromper les dernières volontés d'un mourant illustre et de vendre ou de brûler ses Mémoires, quand son dernier regard les a caressés comme une partie de lui-même qui allait rester sur la terre après lui, quand son dernier souffle les a bénis et consacrés. — Vous avez trahi ce jeune homme lorsque vous avez quêté pour lui l'aumône d'un roi insouciant. — Pauvre enfant ! lorsqu'il avait

des lueurs de raison, lorsque ses yeux étaient fermés (selon votre expérience), il pouvait, se sentant mourir, se féliciter de la pudeur de sa pauvreté, s'enorgueillir de ce qu'il ne laissait à aucun homme le droit de dire : *Il s'est abaissé;* et pendant ce temps-là vous alliez prostituer ainsi la dignité de son âme? Voilà, en vérité, une mauvaise action ! »

Le Docteur-Noir sourit avec une parfaite tranquillité.

« Asseyez-vous, dit-il; je vous trouve déjà mieux, vous sortez un peu de la contemplation de votre maladie. Lâche habitude de bien des hommes, habitude qui double la puissance du mal. — Eh! pourquoi ne voulez-vous pas que j'aie été attaqué une fois moi-même d'une maladie bien répandue : la *manie de protéger ?* Mais revenons à ma sortie de Trianon.

« J'en fus tellement déconcerté, que je ne remis plus les pieds chez l'archevêque et m'efforçai de ne plus penser au malade que j'avais trouvé dans son palais. — Je parvins en quelques minutes à chasser cette idée par la grande habitude que j'ai de dompter ma sensibilité.

— Mince victoire ! dit Stello en grondant.

— Je me croyais débarrassé de ce fou depuis longtemps, lorsqu'un beau soir on me fit appeler pour monter dans un grenier où me conduisit une vieille portière sourde... »

— « Que voulez-vous que je lui fasse? dis-je en entrant; c'est un homme mort. »

Elle ne me répondit pas; elle me laissa seul avec le même homme, que je reconnus difficilement.

XI

UN GRABAT.

Il était à demi couché, le pauvre malade, sur un lit de sangle placé au milieu d'une chambre vide. Cette chambre était aussi toute noire, et il n'y avait pour l'éclairer qu'une chandelle placée dans un encrier en guise de flambeau, et élevée sur une grande cheminée de pierre. Il était assis dans son lit de mort, sur son matelas mince et enfoncé, les jambes chargées d'une couverture de laine en lambeaux, la tête nue, les cheveux en désordre, le corps droit, la poitrine découverte et creusée par les convulsions douloureuses de l'agonie. Moi, je vins m'asseoir sur le lit de sangle, parce qu'il n'y avait pas de chaise; j'appuyai mes pieds sur une petite malle de cuir noir, sur laquelle je posai un verre et deux petites fioles d'une potion, inutile pour le sauver, mais bonne à le faire moins souffrir. Sa figure était très noble et très belle; il me regardait fixement, et il avait au-dessus des joues, entre le nez et les yeux, cette contraction nerveuse que nulle convulsion ne peut imiter, que nulle maladie ne donne, qui dit au médecin : *Va-t'en !* et qui est comme l'étendard que la Mort plante sur sa conquête. Il serrait dans l'une de ses mains sa plume, sa dernière, sa pauvre plume, bien tachée d'encre, bien pelée et toute héris-

sée; dans l'autre main, une croûte bien dure de son dernier morceau de pain. Ses deux jambes se choquaient et tremblaient de manière à faire craquer le lit mal assuré. J'écoutai avec attention le souffle embarrassé de la respiration du malade et j'entendis le râle avec son enrouement caverneux : je reconnus la mort à ce bruit, comme un marin expérimenté reconnaît la tempête au petit sifflement du vent qui la précède.

« Tu viendras donc toujours la même avec tous? dis-je à la Mort, assez bas pour que mes lèvres ne fissent aux oreilles du mourant qu'un bourdonnement incertain. Je te reconnais partout à ta voix creuse que tu prêtes au jeune et au vieux. Ah! comme je te connais, toi et tes terreurs qui n'en sont plus pour moi; je sens la poussière que tes ailes secouent dans l'air; en approchant, j'en respire l'odeur fade, et j'en vois voler la cendre pâle, imperceptible aux yeux des autres hommes. — Te voilà bien, l'Inévitable, c'est bien toi! — Tu viens sauver cet homme de la Douleur; prends-le dans tes bras comme un enfant, et emporte-le. Sauve-le, je te le donne : sauve-le de la dévorante douleur qui nous accompagne sans cesse sur la terre jusqu'à ce que nous reposions en toi, bienfaisante amie! »

C'était elle, je ne me trompais pas; car le malade cessa de souffrir, et jouit tout à coup de ce divin moment de repos qui précède l'éternelle immobilité du corps; ses yeux s'agrandirent et s'étonnèrent, sa bouche se desserra et sourit; il y passa sa langue deux fois, comme pour goûter encore, dans quelque coupe

invisible, une dernière goutte du baume de la vie, et dit de cette voix rauque des mourants qui vient des entrailles et semble venir des pieds :

Au banquet de la vie infortuné convive...

— C'était Gilbert! s'écria Stello en frappant des mains.

— Ce n'était plus Gilbert, poursuivit le Docteur-Noir en souriant d'un seul côté de la bouche; car il ne put en dire davantage : son menton tomba sur sa poitrine et ses deux mains broyèrent à la fois la croûte de pain et la plume du Poète. Le bras droit me resta longtemps dans la main, et j'y cherchai le pouls inutilement; je pris la plume et la posai sur sa bouche : un léger souffle l'agita encore, comme si l'âme l'eût baisée en passant. Ensuite rien ne bougea dans le duvet de la plume, qui ne fut pas terni par la moindre vapeur. Alors je fermai les yeux du mort et je pris mon chapeau...

XII

UNE DISTRACTION.

« Voilà une horrible fin, dit Stello, relevant son front de l'oreiller qui le soutenait, et regardant le Docteur avec des yeux troublés... Où donc étaient ses parents?

— Ils labouraient leur champ, et j'en fus charmé. Près du lit de mes mourants, les parents m'ont toujours importuné.

— Eh! pourquoi cela? dit Stello...

— Quand une maladie devient un peu longue, les parents jouent le plus médiocre rôle qui se puisse voir. Pendant les huit premiers jours, sentant la mort qui vient, ils pleurent et se tordent les bras; les huit jours suivants, ils s'habituent à la mort de l'homme, calculent ses suites et spéculent sur elle; les huit jours qui suivent, ils se disent à l'oreille : *Les veilles nous tuent; on prolonge ses souffrances; il serait plus heureux pour tout le monde que cela finît.* Et s'il reste encore quelques jours après, on me regarde de travers. Ma foi, j'aime mieux les garde-malades; elles tâtent bien, à la dérobée, les draps du lit, mais elles ne parlent pas.

— O noir Docteur! soupira Stello, — d'une vérité toujours inexorable!...

— D'ailleurs, Gilbert avait maudit avec justice son père et sa mère, d'abord pour lui avoir donné naissance, ensuite pour lui avoir appris à lire.

— Hélas! oui, dit Stello, il a écrit ceci :

Malheur à ceux dont je suis né !
Père aveugle et barbare! impitoyable mère!
Pauvres, vous fallait-il mettre au jour un enfant
Qui n'héritât de vous qu'une affreuse indigence?
Encor si vous m'eussiez laissé mon ignorance!
J'aurais vécu paisible en cultivant mon champ...
Mais vous avez nourri les feux de mon génie.

— Voilà des vers raisonnables, dit le Docteur.

— Mauvaises rimes, dit l'autre par habitude.

— Je veux dire qu'il avait raison de se plaindre de savoir lire, parce que du jour où il sut lire il fut Poète,

et dès lors il appartint à la race toujours maudite par les puissants de la terre... Quant à moi, comme j'avais l'honneur de vous le dire, je pris mon chapeau et j'allais sortir lorsque je trouvai à la porte les propriétaires du grabat, qui gémissaient sur la perte d'une clef... Je savais où elle était.

— Ah! quel mal vous me faites, impitoyable! N'achevez pas, dit Stello, je sais cette histoire.

— Comme il vous plaira, dit le Docteur avec modestie; je ne tiens pas aux descriptions chirurgicales, et ce n'est pas en elles que je puiserai les germes de votre guérison. Je vous dirai donc simplement que je rentrai chez ce pauvre petit Gilbert; je l'ouvris; je pris la clef dans l'œsophage et je la rendis aux propriétaires. »

XIII

UNE IDÉE POUR UNE AUTRE.

Lorsque le désespérant Docteur eut achevé son histoire, Stello demeura longtemps muet et abattu. Il savait comme tout le monde la fin douloureuse de Gilbert; mais comme tout le monde, il se trouva pénétré de cette sorte d'effroi que nous donne la présence d'un témoin qui raconte. Il voyait et touchait la main qui avait touché et les yeux qui avaient vu. Et plus le froid conteur était inaccessible aux émotions de son récit, plus Stello en était pénétré jusqu'à la moelle des os. Il éprouvait déjà l'influence de ce rude méde-

cin des âmes qui, par ses raisonnements précis et ses insinuations préparatrices, l'avait toujours conduit à des conclusions inévitables. Les idées de Stello bouillonnaient dans sa tête et s'agitaient en tous sens, mais elles ne pouvaient réussir à sortir du cercle redoutable où le Docteur-Noir les avait enfermées comme un magicien. Il s'indignait à l'histoire d'un pareil talent et d'un pareil dédain, mais il hésitait à laisser déborder son indignation, se sentant comprimé d'avance par les arguments de fer de son ami. Des larmes gonflaient ses paupières, et il les retenait en fronçant les sourcils. Une fraternelle pitié remplissait son cœur. En conséquence, il fit ce que trop souvent l'on fait dans le monde, il n'en parla pas, et il exprima une idée toute différente :

«Qui vous dit que j'aie pensé à une monarchie absolue et héréditaire, et que ce soit pour elle que j'aie médité quelque sacrifice? D'ailleurs, pourquoi prendre cet exemple d'un homme oublié? Combien dans le même temps n'eussiez-vous pas trouvé d'écrivains qui furent encouragés, comblés de faveurs, caressés et choyés!

— A la condition de vendre leur pensée, reprit le Docteur; et je n'ai voulu vous parler de Gilbert que parce que cela m'a été une occasion pour vous dévoiler la *pensée intime* monarchique touchant messieurs les Poètes, et nous convenons bien d'entendre par Poètes tous les hommes de la *Muse* ou des *Arts*, comme vous le voudrez. J'ai pris cette pensée secrète sur le fait, comme je viens de vous le raconter, et je vous la

transmets fidèlement. J'y ajouterai, si vous voulez bien, l'histoire de Kitty Bell, en cas que votre dévouement politique soit réservé à cette triple machine assez connue sous le nom de *monarchie représentative.* Je fus témoin de cette anecdote en 1770, c'est-à-dire dix ans précisément avant la fin de Gilbert.

— Hélas! dit Stello, êtes-vous né sans entrailles? N'êtes-vous pas saisi d'une affliction interminable, en considérant que chaque année dix mille hommes en France, appelés par l'éducation, quittent la table de leur père pour venir demander à une table supérieure un pain qu'on leur refuse?

— Eh! à qui parlez-vous? je n'ai cessé de chercher toute ma vie un ouvrier assez habile pour faire une table où il y eût place pour tout le monde! Mais, en cherchant, j'ai vu quelles miettes tombent de la table Monarchique : vous les avez goûtées tout à l'heure. J'ai vu aussi celles de la table Constitutionnelle, et je vous en veux parler. Ne croyez pas qu'en ce que j'ai dessein de vous conter, il se trouve la plus légère apparence d'un drame, ni la moindre complication de personnages nouant leurs intérêts tout le long d'une petite ficelle entortillée que dénoue proprement le dernier chapitre ou le cinquième acte : vous ne cessez d'en faire de cette sorte sans moi. Je vous dirai la simple histoire de ma naïve Anglaise Kitty Bell. La voici telle qu'elle s'est passée sous mes yeux. »

Il tourna un instant dans ses doigts une grosse tabatière où étaient entrelacés en losange les cheveux de je ne sais qui, et commença ainsi :

XIV

HISTOIRE DE KITTY BELL.

Kitty Bell était une jeune femme comme il y en a tant en Angleterre, même dans le peuple. Elle avait le visage tendre, pâle et allongé, la taille élevée et mince, avec de grands pieds et quelque chose d'un peu maladroit et décontenancé que je trouvais plein de charme. A son aspect élégant et noble, à son nez aquilin, à ses grands yeux bleus, vous l'eussiez prise pour une des belles maîtresses de Louis XIV dont vous aimez tant les portraits sur émail, plutôt que pour ce qu'elle était, c'est-à-dire une marchande de gâteaux. Sa petite boutique était située près du Parlement, et quelquefois, en sortant, les membres des deux Chambres descendaient de cheval à sa porte, et venaient manger des *buns* et des *mince-pies* en continuant la discussion sur le Bill. C'était devenu une sorte d'habitude, par laquelle la boutique s'agrandissait chaque année, et prospérait sous la garde des deux petits enfants de Kitty. Ils avaient huit ans et dix ans, le visage frais et rose, les cheveux blonds, les épaules toutes nues et

un grand tablier blanc devant eux et sur le dos, tombant comme une chasuble.

Le mari de Kitty, *master Bell,* était un des meilleurs selliers de Londres, et si zélé pour son état, pour la confection et le perfectionnement de ses brides et de ses étriers, qu'il ne mettait presque jamais le pied à la boutique de sa jolie femme dans la journée. Elle était sérieuse et sage; il le savait, il y comptait, et je crus, en vérité, qu'il n'était pas trompé.

En voyant Kitty, vous eussiez dit la statue de la Paix. L'ordre et le repos respiraient en elle, et tous ses gestes en étaient la preuve irrécusable. Elle s'appuyait à son comptoir et penchait sa tête, dans une attitude douce, en regardant ses beaux enfants. Elle croisait les bras, attendait les passants avec la plus angélique patience, et les recevait ensuite en se levant avec respect, répondait juste et seulement le mot qu'il fallait, faisait signe à ses garçons, ployait modestement la monnaie dans du papier pour la rendre, et c'était là toute sa journée, à peu de chose près.

J'avais toujours été frappé de la beauté et de la longueur de ses cheveux blonds, d'autant plus qu'en 1770 les femmes anglaises ne mettaient plus sur leur tête qu'un léger nuage de poudre, et qu'en 1770 j'étais assez disposé à admirer les beaux cheveux attachés en large chignon dernière le cou, et détachés en longs repentirs devant le cou. J'avais d'ailleurs une foule de comparaisons agréables au service de cette belle et chaste personne. Je parlais assez ridiculement l'anglais, comme nous faisons d'habitude, et je m'installais

devant le comptoir, mangeant ses petits gâteaux et la comparant. Je la comparais à Paméla, ensuite à Clarisse, un instant après à Ophélia, quelques heures plus tard à Miranda. Elle me faisait verser du *soda-water* et me souriait avec un air de douceur et de prévenance, comme s'attendant toujours à quelque saillie extrêmement gaie de la part du *Français;* elle riait même quand j'avais ri. Cela durait une heure ou deux, après quoi elle me disait qu'elle me demandait bien pardon, mais ne comprenait pas l'allemand. N'importe, j'y revenais, sa figure me reposait à voir. Je lui parlais toujours avec la même confiance et elle m'écoutait avec la même résignation. D'ailleurs, ses enfants m'aimaient pour ma canne à la Tronchin, qu'ils sculptaient à coups de couteau; un beau jonc pourtant!

Il m'arriva quelquefois de rester dans un coin de sa boutique à lire le journal, entièrement oublié d'elle et des acheteurs, causeurs, disputeurs, mangeurs et buveurs qui s'y trouvaient; c'était alors que j'exerçais mon métier chéri d'observateur. Voici une des choses que j'observai :

Tous les jours, à l'heure où le brouillard était assez épais pour cacher cette espèce de lanterne sourde que les Anglais prennent pour le soleil, et qui n'est que la caricature du nôtre comme le nôtre est la parodie du soleil d'Égypte, à cette heure, qui est souvent deux heures après midi; enfin dès que venait l'*entre-chien-et-loup,* entre le jour et les flambeaux, il y avait une ombre qui passait sur le trottoir devant les vitres de la boutique; Kitty Bell se levait sur-le-champ de son

comptoir, l'aîné de ses enfants ouvrait la porte, elle lui donnait quelque chose qu'il courait porter dehors; l'ombre disparaissait, et la mère rentrait chez elle.

« Ah ! Kitty ! Kitty ! dis-je en moi-même, cette ombre est celle d'un jeune homme, d'un adolescent imberbe! Qu'avez-vous fait, Kitty Bell ? Que faites-vous, Kitty Bell ? Kitty Bell, que ferez-vous ? Cette ombre est élancée et leste dans sa démarche. Elle est enveloppée d'un manteau noir qui ne peut réussir à la rendre grossière dans sa forme. Cette ombre porte un chapeau triangulaire dont un des côtés est rabattu sur les yeux; mais on voit deux flammes sous ce large bord, deux flammes comme Prométhée les dut puiser au soleil. »

Je sortis en soupirant, la première fois que je vis ce petit manège, parce que cela me gâtait l'idée de ma paisible et vertueuse Kitty; et puis vous savez que jamais un homme ne voit ou ne croit voir le bonheur d'un autre homme auprès d'une femme sans le trouver haïssable, n'eût-il nulle prétention pour lui-même... La seconde fois je sortis en souriant; je m'applaudissais de ma finesse pour avoir deviné cela, tandis que les gros Lords et les longues Ladies sortaient sans avoir rien découvert. La troisième fois je m'y intéressai, et je me sentis un tel désir de recevoir la confidence de ce joli petit secret, que je crois que je serais devenu complice de tous les crimes de la famille d'Agamemnon, si Kitty Bell m'eût dit : « Oui, monsieur, c'est cela même ».

Mais non, Kitty Bell ne me disait rien. Toujours

paisible, toujours placide comme au sortir du prêche, elle ne daignait pas même me regarder avec embarras, comme pour me dire : *Je suis sûre que vous êtes un homme trop bien élevé et trop délicat pour en rien dire; je voudrais bien que vous n'eussiez rien vu; il est bien mal à vous de rester si tard chaque jour.* Elle ne me regardait pas non plus d'un air de mauvaise humeur et d'autorité, comme pour me dire : *Lisez toujours, ceci ne vous regarde pas.* Une Française impatiente n'y eût pas manqué, comme bien vous savez; mais elle avait trop d'orgueil, ou de confiance en elle-même, ou de mépris pour moi; elle se remettait à son comptoir avec un sourire aussi pur, aussi calme et aussi religieux que si rien ne se fût passé. Je fis de vains efforts pour attirer son attention. J'avais beau me pincer les lèvres, aiguiser mes regards malins, tousser avec importance et gravité comme un abbé qui réfléchit sur la confession d'une fille de dix-huit ans, ou un juge qui vient d'interroger un faux monnayeur; j'avais beau ricaner dans mes dents en marchant vite et me frottant les mains, comme un fin matois qui se rappelle ses petites fredaines, et se réjouit de voir certains petits tours où il est expert; j'avais beau m'arrêter tout à coup devant elle, lever les yeux au ciel et laisser tomber mes bras avec abattement, comme un homme qui voit une jeune femme se noyer de gaieté de cœur et se précipiter dans l'eau du haut du pont; j'avais beau jeter mon journal tout à coup et le chiffonner comme un mouchoir de poche, ainsi que pourrait faire un philanthrope désespéré, renonçant à conduire les hommes au bonheur par la vertu;

j'avais beau passer devant elle d'un air de grandeur, marchant sur les talons et baissant les yeux dignement, comme un monarque offensé de la conduite trop leste qu'ont tenue en sa présence un page et une fille d'honneur; j'avais beau courir à la porte vitrée, un instant après la disparition de l'ombre, et m'arrêter là comme un voyageur parisien au bord d'un torrent, arrangeant ses cheveux rares, de manière qu'ils aient l'air dérangé par les zéphyrs, et parlant du vague des passions tandis qu'il ne pense qu'au positif des intérêts; j'avais beau prendre mon parti tout à coup et marcher vers elle comme un poltron qui fait le brave et se lance sur son adversaire jusqu'à ce qu'étant à portée, il s'arrête, manquant à la fois de pensée, de parole et d'action. — Toutes mes grimaces de réflexion, de pénétration, de confusion, de contrition, de componction, de renonciation, d'abnégation, de consomption, de résolution, de domination et d'explication, toute ma pantomime enfin vint échouer devant ce doux visage de marbre, dont l'inaltérable sourire et le regard candide et bienfaisant ne me permirent pas de dire une seule parole intelligible.

J'y serais encore (car j'avais résolu de n'en pas avoir le démenti, et je fus toujours persévérant en diable); oui, monsieur, j'y serais encore, j'en jure par ce que vous voudrez (j'en jure sur votre Panthéon, deux fois décanonisé par les canons, et d'où sainte Geneviève est allée coucher deux fois dans la rue; ô galant Attila, qu'en dis-tu?); je jure que j'y serais encore, s'il ne fût arrivé une aventure qui m'éclaira sur l'ombre amou-

reuse, comme elle vous éclairera vous-même, je le désire, sur l'ombre politique que vous poursuivez depuis une heure.

XV

UNE LETTRE ANGLAISE.

Jamais la vénérable ville de Londres n'avait étalé avec tant de grâce les charmes de ses vapeurs naturelles et artificielles, et n'avait répandu avec autant de générosité les nuages grisâtres et jaunâtres de son brouillard mêlés aux nuages noirâtres de son charbon de terre; jamais le soleil n'avait été aussi mat ni aussi plat que le jour où je me trouvai plus tôt que de coutume à la petite boutique de Kitty. Ses deux beaux enfants étaient debout devant la porte de cuivre de la maison. Ils ne jouaient pas, mais se promenaient gravement les mains derrière le dos, imitant leur père avec un air sérieux charmant à voir, placé comme il était sur des joues fraîches, sentant encore le lait, bien roses et bien pures, et sortant du berceau. En entrant je m'amusai un instant à les regarder faire, et puis je portai la vue sur leur mère. Ma foi, je reculai. C'était la même figure, les mêmes traits réguliers et calmes; mais ce n'était plus Kitty Bell, c'était sa statue très ressemblante. Oui, jamais statue de marbre ne fut aussi décolorée; j'atteste qu'il n'y avait pas sous la peau blanche de sa figure une seule goutte de sang; ses

lèvres étaient presque aussi pâles que le reste, et le feu de la vie ne brûlait que le bord de ses grands yeux. Deux lampes l'éclairaient et disputaient le droit de colorer la chambre à la lueur brumeuse et mourante du jour. Ces lampes, placées à droite et à gauche de sa tête penchée, lui donnaient quelque chose de funéraire dont je fus frappé. Je m'assis en silence devant le comptoir : elle sourit.

Quelle que soit l'opinion que vous aient donnée sur mon compte l'inflexibilité de mes raisonnements et la dure analyse de mes observations, je vous assure que je suis très bon; seulement je ne le dis pas. En 1770 je le laissais voir; cela m'a fait tort, et je m'en suis corrigé.

Je m'approchai donc du comptoir, et je lui pris la main en ami. Elle serra la mienne d'une façon très cordiale et je sentis un papier doux et froissé qui roulait entre nos deux mains : c'était une lettre qu'elle me montra tout à coup en étendant le bras d'un air désespéré, comme si elle m'eût montré un de ses enfants mort à ses pieds.

Elle me demanda en anglais si je saurais la lire.

« J'entends l'anglais avec les yeux », lui dis-je en prenant sa lettre du bout du doigt, n'osant pas la tirer à moi et y porter la vue sans sa permission.

Elle comprit mon hésitation et m'en remercia par un sourire plein d'une inexprimable bonté et d'une tristesse mortelle qui voulait dire : « Lisez, mon ami, je vous le permets, et cela m'importe peu. »

Les médecins jouent à présent dans la société le

rôle des prêtres dans le moyen âge. Ils reçoivent les confidences des ménages troublés, des parentés bouleversées par les fautes et les passions de famille. L'Abbé a cédé la ruelle au Docteur, comme si cette société, en devenant matérialiste, avait jugé que la cure de l'âme devait dépendre désormais de celle du corps.

Comme j'avais guéri les gencives et les ongles des deux enfants, j'avais un droit incontestable à connaître les peines secrètes de leur mère. Cette certitude me donna confiance, et je lus la lettre que voici. Je l'ai prise sur moi comme un des meilleurs remèdes que je puisse apporter à vos dispositions douloureuses. Écoutez.

Le Docteur tira lentement de son portefeuille une lettre excessivement jaune, dont les angles et les plis s'ouvraient comme ceux d'une vieille carte géographique, et lut ce qui suit avec l'air d'un homme déterminé à ne pas faire grâce au malade d'une seule parole :

My dear madam,

I will only confide to you...

« O ciel! s'écria Stello, vous avez un accent français d'une pesanteur insupportable. Traduisez cette lettre, Docteur, dans la langue de nos pères, et tâchez que je ne sente pas trop les angoisses, les bégayements et les anicroches des traducteurs, qui fait que l'on croit marcher avec eux dans la terre labourée, à la pour-

suite d'un lièvre, emportant sur ses guêtres dix livres de boue.

— Je ferai de mon mieux pour que l'émotion ne se perde pas en route, dit le Docteur-Noir, plus noir que jamais, et si vous sentez l'émotion en trop grand péril, vous crierez, ou vous sonnerez, ou vous frapperez du pied pour m'avertir. »

Il poursuivit ainsi :

« Ma chère madame,

« A vous seule je me confierai, à vous, madame, à vous, Kitty, à vous, beauté paisible et silencieuse qui seule avez fait descendre sur moi le regard ineffable de la pitié. J'ai résolu d'abandonner pour toujours votre maison, et j'ai un moyen sûr de m'acquitter envers vous. Mais je veux déposer en vous le secret de mes misères, de ma tristesse, de mon silence et de mon absence obstinée. Je suis un hôte trop sombre pour vous, il est temps que cela finisse. Écoutez bien ceci.

« J'ai dix-huit ans aujourd'hui. Si l'âme ne se développe, comme je le crois, et ne peut étendre ses ailes qu'après que nos yeux ont vu pendant quatorze ans la lumière du soleil; si, comme je l'ai éprouvé, la mémoire ne commence qu'après quatorze années à ouvrir ses tables et à en suivre les registres toujours incomplets, je puis dire que mon âme n'a que quatre ans encore depuis qu'elle se connaît, depuis qu'elle agit au dehors, depuis qu'elle a pris son vol. Dès le jour où

elle a commencé de fendre l'air du front et de l'aile, elle ne s'est pas posée à terre une fois; si elle s'y abat, ce sera pour y mourir, je le sais. Jamais le sommeil des nuits n'a été une interruption au mouvement de ma pensée; seulement je la sentais flotter et s'égarer dans le tâtonnement aveugle du rêve, mais toujours les ailes déployées, toujours le cou tendu, toujours l'œil ouvert dans les ténèbres, toujours élancée vers le but où l'entraînait un mystérieux désir. Aujourd'hui la fatigue accable mon âme, et elle est semblable à celle dont il est dit dans le Livre saint : *Les âmes blessées pousseront leurs cris vers le ciel.*

« Pourquoi ai-je été créé tel que je suis ? J'ai fait ce que j'ai dû faire, et les hommes m'ont repoussé comme un ennemi. Si dans la foule il n'y a pas place pour moi, je m'en irai.

« Voici maintenant ce que j'ai à vous dire :

« On trouvera dans ma chambre, au chevet de mon lit, des papiers et des parchemins confusément entassés. Ils ont l'air vieux, et ils sont jeunes : la poussière qui les couvre est factice; c'est moi qui suis le Poète de ces poèmes; le moine Rowley, c'est moi. J'ai soufflé sur sa cendre; j'ai reconstruit son squelette; je l'ai revêtu de chair; je l'ai ranimé; je lui ai passé sa robe de prêtre; il a joint les mains et il a chanté.

« Il a chanté comme Ossian. Il a chanté la *Bataille d'Hastings*, la tragédie d'*Ella*, la ballade de *Charité*, avec laquelle vous endormiez vos enfants; celle de *Sir William Canynge* qui vous a tant plu; la tragédie de

Goddwyn, le *Tournoi* et les vieilles *Églogues* du temps de Henri II.

«Ce qu'il m'a fallu de travaux durant quatre ans pour arriver à parler ce langage du quinzième siècle, dont le moine Rowley est supposé se servir pour traduire le moine Turgot et ses poèmes composés au dixième siècle, eût rempli les quatre-vingts années de ce moine imaginaire. J'ai fait de ma chambre la cellule d'un cloître; j'ai béni et sanctifié ma vie et ma pensée; j'ai raccourci ma vue et j'ai éteint devant mes yeux les lumières de notre âge; j'ai fait mon cœur plus simple et l'ai baigné dans le bénitier de la foi catholique; je me suis appris le parler enfantin des vieux temps; j'ai écrit, comme le roi Harold au duc Guillaume, en demi-saxon et demi-franc, et ensuite j'ai placé ma Muse religieuse dans sa châsse comme une sainte.

«Parmi ceux qui l'ont vue, quelques-uns ont prié devant elle et ont passé outre; beaucoup d'autres ont ri; un grand nombre m'a injurié; tous m'ont foulé aux pieds. J'espérais que l'illusion de ce nom supposé ne serait qu'un voile pour moi; je sens qu'elle m'est un linceul.

«O ma belle amie, sage et douce hospitalière qui m'avez recueilli! croirez-vous que je n'ai pu réussir à renverser le fantôme de Rowley que j'avais créé de mes mains? Cette statue de pierre est tombée sur moi et m'a tué; savez-vous comment?

«O douce et simple Kitty Bell! savez-vous qu'il existe une race d'hommes au cœur sec et à l'œil mi-

croscopique, armée de pinces et de griffes? Cette fourmilière se presse, se roule, se rue sur le moindre de tous les livres, le ronge, le perce, le lacère, le traverse plus vite et plus profondément que le ver ennemi des bibliothèques. Nulle émotion n'entraîne cette impérissable famille, nulle inspiration ne l'enlève, nulle clarté ne la réjouit ni l'échauffe; cette race indestructible et destructive, dont le sang est froid comme celui de la vipère et du crapaud, voit clairement les trois taches du soleil et n'a jamais remarqué ses rayons; elle va droit à tous les défauts; elle pullule sans fin dans les blessures mêmes qu'elle a faites, dans le sang et les larmes qu'elle a fait couler; toujours mordante et jamais mordue, elle est à l'abri des coups par sa ténuité, son abaissement, ses détours subtils et ses sinuosités perfides; ce qu'elle attaque se sent blessé au cœur comme par les insectes verts et innombrables que la peste d'Asie fait pleuvoir sur son chemin; ce qu'elle a blessé se dessèche, se dissout intérieurement, et, sitôt que l'air le frappe, tombe au premier souffle ou au moindre toucher.

« Épouvantés de voir comment quelques esprits élevés se passaient de main en main les parchemins que j'avais passé les nuits à inventer, comment le moine Rowley paraissait aussi grand qu'Homère à lord Chatham, à lord North, à sir William Draper, au juge Blackstone, à quelques autres hommes célèbres, ils se sont hâtés de croire à la réalité de mon Poète imaginaire; j'ai pensé d'abord qu'il me serait facile de me faire reconnaître. J'ai fait des antiquités en un matin,

plus antiques encore que les premières. On les a reniées sans me rendre hommage des autres. D'ailleurs, tout à la fois a été dédaigné ; mort et vivant, le Poëte a été repoussé par les têtes solides dont un signe ou un mot décide des destinées de la Grande-Bretagne : le reste n'a pas osé lire. Cela reviendra quand je ne serai plus ; ce moment-là ne peut tarder beaucoup : j'ai fini ma tâche :

Othello's occupation 's gone.

Ils ont dit qu'il y avait en moi la patience et l'imagination ; ils ont cru que de ces deux flambeaux on pouvait souffler l'un et conserver l'autre. — *Ynne Heav'n Godd's mercie synge !* dis-je avec Rowley. Que Dieu leur remette leurs péchés ! ils allaient tout éteindre à la fois ! J'essayai de leur obéir, parce que je n'avais plus de pain et qu'il en fallait envoyer à Bristol pour ma mère qui est très vieille, et qui va mourir après moi. J'ai tenté leurs travaux exacts, et je n'ai pu les accomplir ; j'étais semblable à un homme qui passe du grand jour à une caverne obscure, chaque pas que je faisais était trop grand, et je tombais. Ils en ont conclu que je ne savais pas marcher. Ils m'ont déclaré incapable de choses utiles ; j'ai dit : *Vous avez raison,* et je me suis retiré.

« Aujourd'hui que me voici hors de chez moi (je devrais dire de chez vous) plus tôt que de coutume, j'avais projeté d'attendre M. Beckford, que l'on dit bienfaisant, et qui m'a fait annoncer sa visite ; mais je n'ai pas le courage de voir en face un protecteur. Si

ce courage me revient, je rentrerai chez moi. Tout le matin j'ai rôdé sur le bord de la Tamise. Nous voici en novembre, au temps des grands brouillards; celui d'aujourd'hui s'étend devant les fenêtres comme un drap blanc. J'ai passé dix fois devant votre porte, je vous ai regardée sans être aperçu de vous, et j'ai demeuré le front appuyé sur les vitres comme un mendiant. J'ai senti le froid tomber sur moi et couler sur mes membres; j'ai espéré que la mort me prendrait ainsi, comme elle a pris d'autres pauvres sous mes yeux; mais mon corps faible est doué pourtant d'une insurmontable vitalité. Je vous ai bien considérée pour la dernière fois, et sans vouloir vous parler, de crainte de voir une larme dans vos beaux yeux; j'ai cette faiblesse encore de penser que je reculerais devant ma résolution si je vous voyais pleurer.

« Je vous laisse tous mes livres, tous mes parchemins et tous mes papiers, et je vous demande en échange le pain de ma mère, vous n'aurez pas longtemps à le lui envoyer.

« Voici la première page qu'il me soit arrivé d'écrire avec tranquillité. On ne sait pas assez quelle paix intérieure est donnée à celui qui a résolu de se reposer pour toujours. On dirait que l'Éternité se fait sentir d'avance, et qu'elle est pareille à ces belles contrées de l'Orient dont on respire l'air embaumé longtemps avant d'en avoir touché le sol.

« Thomas Chatterton. »

XVI

OÙ LE DRAME EST INTERROMPU PAR L'ÉRUDITION D'UNE MANIÈRE DÉPLORABLE AUX YEUX DE QUELQUES DIGNES LECTEURS.

Lorsque j'eus achevé de lire cette grande lettre, qui me fatigua beaucoup la vue et l'entendement, à cause de la finesse de l'écriture et de la quantité d'*e* muets et d'*y* que Chatterton y avait entassés par habitude d'écrire le vieil anglais, je la rendis à la sérieuse Kitty. Elle était restée appuyée sur son comptoir; son cou long et flexible laissait aller sur l'épaule sa tête rêveuse, et ses deux coudes, appuyés sur le marbre blanc, s'y réfléchissaient, ainsi que tout son buste charmant. Elle ressemblait à une petite gravure de Sophie Western, la patiente maîtresse de Tom Jones, gravure que j'ai vue autrefois à Douvres, chez...

«Ah! vous allez encore la comparer, interrompit Stello; qu'ai-je besoin que vous me fassiez un portrait en miniature de tous vos personnages? Une esquisse suffit, croyez-moi, à ceux qui ont un peu d'imagination; un seul trait, Docteur, quand il est juste, me vaut mieux que tant de détails, et si je vous laisse faire, vous me direz de quelle manufacture était la soie qui servit à nouer la rosette de ses souliers : per-

nicieuse habitude de narration, qui gagne d'une manière effrayante.

— Là! là! s'écria le Docteur-Noir, avec autant d'indignation qu'il put forcer son visage impassible à en indiquer; sitôt que je veux devenir sensible vous m'arrêtez tout court; ma foi, vogue la galère! vive Démocrite! Habituellement j'aime mieux qu'on ne rie ni ne pleure, et qu'on voie froidement la vie comme un jeu d'échecs, mais, s'il faut choisir d'Héraclite ou de Démocrite pour parler aux hommes d'eux-mêmes, j'aime mieux le dernier, comme plus dédaigneux. C'est vraiment par trop estimer la vie que la pleurer : les *larmoyeurs* et les *baïsseurs* la prennent trop à cœur. C'est ce que vous faites, dont bien me fâche. L'espèce humaine, qui est incapable de rien faire de bien ou de mal, devrait moins vous agiter par son spectacle monotone. Permettez donc que je poursuive à ma manière.

— Vous me poursuivez en effet», soupira Stello d'un ton de victime.

L'autre poursuivit fort à son aise :

«Kitty Bell reprit la lettre, tourna languissamment sa tête vers la rue, la secoua deux fois et me dit :

«*He is gone!*»

«Assez! assez! La pauvre petite! s'écria Stello. Oh! assez! N'ajoutez rien à cela. Je la vois tout entière dans ce seul mot : *Il est parti!* Ah! silencieuse Anglaise, c'est bien tout ce que vous avez dû dire! Oui, je vous entends; vous lui aviez donné asile, vous

ne lui faisiez jamais sentir qu'il était chez vous; vous lisiez respectueusement ses vers, et vous ne vous permettiez jamais un compliment audacieux; vous ne lui laissiez voir qu'ils étaient beaux, à vos yeux, que par votre soin à les apprendre à vos enfants avec leur prière du soir. Peut-être hasardiez-vous un timide trait de crayon en marge des adieux de Bertha à son ami; une croix, presque imperceptible et facile à effacer, au-dessus du vers qui renferme la tombe du roi Harold; et, si une de vos larmes a enlevé une lettre du précieux manuscrit, vous avez cru sincèrement y avoir fait une tache, et vous avez cherché à la faire disparaître. Et *il est parti!* Pauvre Kitty! L'ingrat, *he is gone!*

— Bien! très bien! dit le Docteur, il n'y a qu'à vous lâcher la bride; vous m'épargnez bien des paroles vaines, et vous devinez très juste. Mais qu'avais-je besoin de vous donner d'aussi inutiles détails sur Chatterton! Vous connaissez aussi bien que moi ses ouvrages.

— C'est assez ma coutume, reprit Stello nonchalamment, de me laisser instruire avec résignation sur les choses que je sais le mieux, afin de voir si on les sait de la même manière que moi; car il y a diverses manières de savoir les choses.

— Vous avez raison, dit le Docteur; et, si vous faisiez plus de cas de cette idée au lieu de la laisser s'évaporer, comme au dehors d'un flacon débouché, vous diriez que c'est un spectacle curieux que de voir et mesurer le peu de chaque connaissance que con-

tient chaque cerveau : l'un renferme d'une Science le pied seulement, et n'en a jamais aperçu le corps; l'autre cerveau contient d'elle une main tronquée; un troisième la garde, l'adore, la tourne, la retourne en lui-même, la montre et la démontre quelquefois dans l'état précisément du fameux Torse, sans la tête, les bras et les jambes; de sorte que, tout admirable qu'elle est, sa pauvre Science n'a ni but, ni action, ni progrès; les plus nombreux sont ceux qui n'en conservent que la peau, la surface de la peau, la plus mince pellicule imaginable, et passent pour avoir le tout en eux bien complet. Ce sont là les plus fiers. Mais, quant à ceux qui, de chaque chose dont ils parleraient, posséderaient le tout, intérieur et extérieur, corps et âme, ensemble et détail, ayant tout cela également présent à la pensée pour en faire usage sur-le-champ, comme un ouvrier de tous ses outils, lorsque vous les rencontrerez, vous me ferez plaisir de me donner leur carte de visite, afin que je passe chez eux leur rendre mes devoirs très humbles. Depuis que je voyage, étudiant les sommités intellectuelles de tous les pays, je n'ai pas trouvé l'espèce que je viens de vous décrire.

« Moi-même, monsieur, je vous avoue que je suis fort éloigné de savoir si complètement ce que je dis, mais je le sais toujours plus complètement que ceux à qui je parle ne me comprennent et même ne m'écoutent. Et remarquez, s'il vous plaît, que la pauvre humanité a cela d'excellent que la médiocrité des masses exige fort peu des médiocrités d'un ordre supérieur, par les-

quelles elle se laisse complaisamment et fort plaisamment instruire.

« Ainsi, monsieur, nous raisonnions sur Chatterton; j'allais vous faire, avec une grande assurance, une dissertation scientifique sur le vieil anglais, sur son mélange de saxon et de normand, sur ses *e* muets, ses *y*, et la richesse de ses rimes en *aie* et en *ynge*. J'allais pousser des gémissements pleins de gravité, d'importance et de méthode, sur la perte irréparable des vieux mots si naïfs et si expressifs de *emburled* au lieu de *armed*, de *deslavatie* pour *unfaithfulness*, de *acrool* pour *faintly*; et des mots harmonieux de *myndbruche* pour *firmness of mind*, *mysterk* pour *mystic*, *ystorven* pour *dead*. Certainement, traduisant si facilement l'anglais de 1449 en anglais de 1832, il n'y a pas une chaire de bois de sapin tachée d'encre d'où je ne me fusse montré très imposant à vos yeux. Dans ce fauteuil même, malgré sa propreté, j'aurais pu encore vous jeter dans un de ces agréables étonnements qui font que l'on se dit : *C'est un puits de Science*, lorsque je me suis aperçu fort à propos que vous connaissiez votre Chatterton, ce qui n'arrive pas souvent à Londres (ville où l'on voit pourtant beaucoup d'Anglais, me disait un voyageur très considéré à Paris); me voici donc retombé dans l'état fâcheux d'un homme forcé de causer au lieu de prêcher, et par-ci par-là d'écouter! Écouter! ô la triste et inusitée condition pour un Docteur! »

Stello sourit pour la première fois depuis bien longtemps.

« Je ne suis pas fatigant à écouter, dit-il lentement; je suis trop vite fatigué de parler...

— Fâcheuse disposition, interrompit l'autre, en la bonne ville de Paris, où celui-là est déclaré éloquent qui, le dos à la cheminée ou les mains sur la tribune, dévide pour une heure et demie des syllabes sonores, à la condition toutefois qu'elles ne signifient rien qui n'ait été lu ou entendu quelque part.

— Oui, continua Stello les yeux attachés au plafond comme un homme qui se souvient, et dont le souvenir devient plus clair et plus pur de moment en moment; oui, je me sens ému à la mémoire de ces œuvres naïves et puissantes que créa le génie primitif et méconnu de *Chatterton, mort à dix-huit ans!* Cela ne devrait faire qu'un nom, comme *Charlemagne,* tant cela est beau, étrange, unique et grand.

« O triste, ô douloureux, ô profond et noir Docteur! si vous pouvez vous émouvoir, ne sera-ce pas en vous rappelant le début simple et antique de la *Bataille d'Hastings?* Avoir ainsi dépouillé l'homme moderne! S'être fait par sa propre puissance moine du dixième siècle! un moine bien pieux et bien sauvage, un vieux Saxon révolté contre son joug normand, qui ne connaît que deux puissances au monde, le Christ et la Mer. A elles il adresse son poème, et s'écrie :

« O Christ, quelle douleur pour moi que de dire
« combien de nobles comtes et de valeureux chevaliers
« sont bravement tombés en combattant pour le roi
« Harold dans la plaine d'Hastings!

« O mer! mer féconde et bienfaisante! comment,

« avec ton intelligence puissante, n'as-tu pas soulevé le « flux de tes eaux contre les chevaliers du duc Wyl- « liam ? »

— Oh ! que ce duc Guillaume leur a fait d'impression ! interrompit le Docteur. Saint-Valery est un joli petit port de mer, sale et embourbé ; j'y ai vu de jolis bocages verdoyants, dignes des bergers du Lignon ; j'ai vu de petites maisons blanches, mais pas une pierre où il soit écrit : *Guillaume est parti d'ici pour Hastings.*

« De ce duc Wylliam, continua Stello en déclamant « pompeusement, dont les lâches flèches ont tué tant « de comtes et arrosé les champs d'une large pluie de « sang. »

— C'est un peu bien homérique, grommela le Docteur.

Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς Ἄϊδι προΐαψεν.

Autrement :

The souls of many chiefs untimely slain.

— Que le jeune Harold est donc beau dans sa force et sa rudesse ! continuait l'enthousiasme de Stello.

« *Kynge Harolde bie in ayre majestic raysd,* etc. » Guillaume le voit et s'avance en chantant l'air de Roland…

— Très exact ! très historique ! murmurait sourdement la Science du Docteur ; car Malmesbury dit

positivement que Guillaume commença l'engagement par le chant de Roland :

« *Tunc cantilena Rolandi incboata, ut martium viri exemplum pugnatores accenderet.* »

« Et Warton, dans ses *Dissertations*, dit que les Huns chargeaient en criant : *Hiu! biu!* C'était l'usage barbare.

« Et maistre Robert de Wace, donc, que l'on a nommé Gace, Gape, Eustache et Wistace, ne dit-il pas de Taillefer le Normand :

Taillefer, qui moult bien chantout,
Sorr un cheval qui tost allout,
Devant le duc allout chantant,
De Karlemagne et de Rollant,
Et d'Olivier et des vassals
Qui morurent en Rouncevals.

— Et les deux races se mesurent, disait Stello avec ardeur, en même temps que le Docteur récitait avec lenteur et satisfaction ses citations; la flèche normande heurte la cotte de mailles saxonne. C'est le sire de *Châtillon* qui attaque le *earl Aldhelme;* le sire *de Torcy* tue *Hengist.* La France inonde la vieille île saxonne; la face de l'île est renouvelée, sa langue changée; et il ne reste que dans quelques vieux couvents quelques vieux moines, comme Turgot et, depuis, Rowley, pour gémir et prier auprès des statues de pierre des saints rois saxons, qui portent chacun une petite église dans leur main.

— Et quelle érudition! s'écria le Docteur. Il a

fallu joindre les lectures françaises aux traditions saxonnes. Que d'historiens depuis Hue de Longueville jusqu'au sire de Saint-Valery! Le vidame de Patay, le seigneur de Picquigny, Guillaume des Moulins, que Stowe appelle *Moulinous,* et le prétendu Rowley, *du Mouline;* et le bon sire de Sanceaulx, et le vaillant sénéchal de Torcy, et le sire de Tancarville, et tous nos vieux faiseurs de chroniques et d'histoires mal rimées, balladées et versiculées! C'est le monde d'Ivanhoe.

— Ah! soupirait Stello, qu'il est rare qu'une si simple et si magnifique création que celle de la *Bataille d'Hastings* vienne du même poète anglais que ces chants élégiaques qui la suivent; quel poète anglais écrivit rien de semblable à cette ballade de Charité si naïvement intitulée : *An excelente balade of Charitie?* comme l'honnête *Francisco de Leefdael* imprimait la *famosa comedia de Lope de Vega Carpio;* rien de naïf comme le dialogue de l'abbé de Saint-Godwyn et de son pauvre; que le début est simple et beau! que j'ai toujours aimé cette tempête qui saisit la mer dans son calme! quelles couleurs nettes et justes! quel large tableau, tel que depuis l'Angleterre n'en a pas eu de meilleurs en ses poétiques galeries!

« Voyez :

« C'était le mois de la Vierge. Le soleil était rayon-
« nant au milieu du jour, l'air calme et mort, le ciel
« tout bleu. Et voilà qu'il se leva sur la mer un amas
« de nuages d'une couleur noire, qui s'avancèrent dans
« un ordre effrayant et se roulèrent au-dessus des bois

« en cachant le front éclatant du soleil. La noire tem-
« pête s'enflait et s'étendait à tire d'aile… »

« Et n'aimez-vous pas (qui ne l'aimerait?) à remplir vos oreilles de cette sauvage harmonie des vieux vers?

The sun was glemeing in the midde of daie,
Deadde still the aire, and eke the welken blue,
When from the sea arist in drear arraie
A hepe of cloudes of sable sullen hue,
The which full fast unto the woodlande drewe
Hiltring attenes the sunnis fetyve face,
And the blacke tempeste swolne and gatherd up apace.

Le Docteur n'écoutait pas.

« Je soupçonne fort, dit-il, cet abbé de Saint-Godwyn de n'être autre chose que *sir Ralph de Bellomont,* grand partisan des Lancastre, et il est visible que Rowley est yorkiste.

— O damné commentateur ! vous m'éveillez ! s'écria Stello sorti des délices de son rêve poétique.

— C'était bien mon intention, dit le Docteur-Noir, afin qu'il me fût permis de passer du livre à l'homme, et de quitter la nomenclature de ses ouvrages pour celle de ses événements, qui furent très peu compliqués, mais qui valent la peine que j'en achève le récit.

— Récitez donc », dit Stello avec humeur.

Et il se ferma les yeux avec les deux mains, comme ayant pris la ferme résolution de penser à autre chose, résolution qu'il ne put mettre à exécution, comme on le pourra voir si l'on se condamne à lire le chapitre suivant.

XVII

SUITE DE L'HISTOIRE DE KITTY BELL.

UN BIENFAITEUR.

Je disais donc, reprit le plus glacé des docteurs, que Kitty m'avait regardé languissamment. Ce regard douloureux peignait si bien la situation de son âme, que je dus me contenter de sa céleste expression pour explication générale et complète de tout ce que je voulais savoir de cette situation mystérieuse que j'avais tant cherché à deviner. La démonstration en fut plus claire encore un moment après; car tandis que je travaillais les nerfs de mon visage pour leur donner, les tirant en long et en large, cet air de commisération sentimentale que chacun aime à trouver dans son semblable…

« Il se croit le semblable de la belle Kitty! » murmura Stello.

— … Tandis que j'apitoyais mon visage, on entendit rouler avec fracas un carrosse lourd et doré qui s'arrêta devant la boutique toute vitrée où Kitty était éternellement renfermée, comme un fruit rare dans une serre chaude. Les laquais portaient des torches devant les chevaux et derrière la voiture; nécessaire

précaution, car il était deux heures après midi à l'horloge de Saint-Paul.

« *The Lord-Mayor! Lord-Mayor!* » s'écria tout à coup Kitty en frappant ses mains l'une contre l'autre avec une joie qui fit devenir ses joues enflammées et ses yeux brillants de mille douces lumières; et, par un instinct maternel inexplicable, elle courut embrasser ses enfants, elle qui avait une joie d'amante! — Les femmes ont des mouvements inspirés on ne sait d'où.

C'était, en effet, le carrosse du Lord-Maire, le très honorable M. Beckford, *roi de Londres,* élu parmi les soixante-douze corporations des marchands et artisans de la ville, qui ont à leur tête les douze corps des orfèvres, poissonniers, tanneurs, etc., dont il est le chef suprême. Vous savez que jadis le Lord-Maire était si puissant qu'il alarmait les rois et se mettait à la tête de toutes les révolutions, comme Froissart le dit en parlant des *Londriens* ou *vilains de Londres.* M. Beckford n'était nullement révolutionnaire en 1770; il ne faisait nullement trembler le Roi; mais c'était un digne *gentleman,* exerçant sa juridiction avec gravité et politesse, ayant son palais et ses grands dîners, où quelquefois le Roi était invité, et où le Lord-Maire buvait prodigieusement, sans perdre un instant son admirable sang-froid. Tous les soirs, après dîner, il se levait de table le premier, vers huit heures, allait lui-même ouvrir la grande porte de la salle à manger aux femmes qu'il avait reçues, ensuite se rasseyait avec tous les hommes, et demeurait à boire jusqu'à minuit. Tous

les vins du globe circulaient autour de la table et passaient de main en main, emplissant pour une seconde des verres de toutes les dimensions, que M. Beckford vidait le premier avec une égale indifférence. Il parlait des affaires publiques avec le vieux lord Chatham, le duc de Grafton, le comte de Mansfield, aussi à son aise après la trentième bouteille qu'avant la première, et son esprit, strict, droit, bref, sec et lourd ne subissait aucune altération dans la soirée. Il se défendait avec bon sens et modération des satiriques accusations de Junius, ce redoutable inconnu qui eut le courage ou la faiblesse de laisser éternellement anonyme un des livres les plus mordants de la langue anglaise, comme fut laissé le second Évangile, l'*Imitation de Jésus-Christ*.

— Et que m'importent à moi les trois ou quatre syllabes d'un nom ? soupira Stello. Le Laocoon et la Vénus de Milo sont anonymes, et leurs statuaires ont cru leurs noms immortels en cognant leurs blocs avec un petit marteau. Le nom d'Homère, ce nom de demi-dieu, vient d'être rayé du monde par un monsieur grec ! Gloire, rêve d'une ombre ! a dit Pindare, s'il a existé, car on n'est sûr de personne à présent.

— Je suis sûr de M. Beckford, reprit le Docteur; car j'ai vu, dis-je, sa grosse et rouge personne en ce jour-là, que je n'oublierai jamais. Le brave homme était d'une haute taille, avait le nez gros et rouge tombant sur un menton rouge et gros. Il a existé, celui-là ! personne n'a existé plus fort que lui ! Il avait un ventre paresseux, dédaigneux et gourmand, lon-

guement emmailloté dans une veste de brocart d'or; des joues orgueilleuses, satisfaites, opulentes, paternelles, pendant largement sur la cravate; des jambes solides, monumentales et goutteuses, qui le portaient noblement d'un pas prudent, mais ferme et honorable, et une queue poudrée, enfermée dans une grande bourse qui couvrait ses rondes et larges épaules, dignes de porter, comme un monde, la charge de *Lord-Mayor.*

Tout cet homme descendit de voiture lentement et péniblement.

Tandis qu'il descendait, Kitty Bell me dit, en huit mots anglais, que M. Chatterton n'avait été si désespéré que parce que cet homme, son dernier espoir, n'était pas venu, malgré sa promesse.

— Tout cela en huit mots! dit Stello; *la belle langue que la langue turque!*

— Elle ajouta en quatre mots (et pas un de plus), continua le Docteur, qu'elle ne doutait pas que M. Chatterton ne revînt avec le Lord-Maire.

En effet, tandis que deux laquais tenaient de chaque côté du marchepied une grosse torche résineuse, qui ajoutait au charme du brouillard ceux d'une vapeur noire et d'une détestable odeur, et que M. Beckford faisait son entrée dans la boutique, l'ombre de tous les jours, l'ombre pâle, aux yeux bruns, se glissa le long des vitres et entra à sa suite. Je vis et contemplai avidement Chatterton.

Oui, dix-huit ans; tout au plus dix-huit! Des cheveux bruns tombant sans poudre sur les oreilles,

le profil d'un jeune Lacédémonien, un front haut et large, des yeux noirs très grands, fixes, creux et perçants, un menton relevé sous des lèvres épaisses, auxquelles le sourire ne semblait pas avoir été possible. Il s'avança d'un pas régulier, le chapeau sous le bras, et attacha ses yeux de flamme sur la figure de Kitty; elle cacha sa belle tête dans ses deux mains. Le costume de Chatterton était entièrement noir de la tête aux pieds; son habit, serré et boutonné jusqu'à la cravate, lui donnait tout ensemble l'air militaire et ecclésiastique. Il me sembla parfaitement fait et d'une taille élancée. Les deux petits enfants coururent se pendre à ses mains et à ses jambes, comme accoutumés à sa bonté. Il s'avança, en jouant avec leurs cheveux, sans les regarder. Il salua gravement M. Beckford, qui lui tendit la main et la lui secoua vigoureusement, de manière à arracher le bras avec l'omoplate. Ils se toisèrent tous deux avec surprise.

Kitty Bell dit à Chatterton, du fond de son comptoir et d'une voix toute timide, qu'elle n'espérait plus le voir. Il ne répondit pas, soit qu'il n'eût pas entendu, soit qu'il ne voulût pas entendre.

Quelques personnes, femmes et hommes, étaient entrées dans la boutique, mangeaient et causaient indifféremment. Elles se rapprochèrent ensuite et firent cercle, lorsque M. Beckford prit la parole avec l'accent rude des gros hommes rouges et le ton fulminant d'un protecteur. Les voix se turent par degrés et, comme vous dites entre Poètes, les éléments semblèrent attentifs, et même le feu jeta partout des lueurs éclatantes

qui sortaient des lampes allumées par Kitty Bell, heureuse jusqu'aux larmes de voir pour la première fois un homme puissant tendre la main à Chatterton. On n'entendait plus que le bruit que faisaient les dents de quelques petites Anglaises fourrées, qui sortaient timidement leurs mains de leurs manchons pour prendre sur le comptoir des macarons, des *cracknels* et des *plumbuns* qu'elles croquaient.

M. Beckford dit donc à peu près ceci :

« Je ne suis pas Lord-Maire pour rien, mon enfant; je sais bien ce que c'est que les pauvres jeunes gens, mon garçon. Vous êtes venu m'apporter vos vers hier, et je vous les rapporte aujourd'hui, mon fils : les voilà. J'espère que je suis prompt, hein ? Et je viens moi-même voir comment vous êtes logé et vous faire une petite proposition qui ne vous déplaira pas. Commencez par me reprendre tout cela. »

Ici l'honorable M. Beckford prit des mains d'un laquais plusieurs manuscrits de Chatterton, et les lui remit en s'asseyant lourdement et s'étalant avec ampleur. Chatterton prit ses parchemins et ses papiers avec gravité et les mit sous son bras, regardant le gros Lord-Maire avec ses yeux de feu.

« Il n'y a personne, continua le généreux M. Beckford, à qui il ne soit arrivé, comme à vous, de vérailler dans sa jeunesse. Eh ! eh ! — cela plaît aux jolies femmes. — Eh ! eh ! c'est de votre âge, mon beau garçon. — Les *young Ladies* aiment cela. — N'est-il pas vrai, la belle ?... »

Et il allongea le bras pour toucher le menton de

Kitty Bell par-dessus le comptoir. Kitty se rejeta jusqu'au fond de son fauteuil et regarda Chatterton avec épouvante, comme si elle se fût attendue à une explosion de colère de sa part; car vous savez ce que l'on a écrit du caractère de ce jeune homme :

He was violent and impetuous to a strange degree.

« J'ai fait comme vous dans mon printemps, dit fièrement le gros M. Beckford, et jamais Lyttleton, Swift et Wilkes n'ont écrit pour les belles dames des vers plus galants et plus badins que les miens. Mais j'avais la raison assez avancée, même à votre âge, pour ne donner aux Muses que le temps perdu; et mon été n'était pas encore venu que j'étais déjà tout aux affaires : mon automne les a vues mûrir dans mes mains et mon hiver en recueille aujourd'hui les fruits savoureux. »

Ici l'élégant M. Beckford ne put s'empêcher de regarder autour de lui, pour lire dans les yeux des personnes qui l'entouraient la satisfaction excitée par la facilité de son élocution et la fraîcheur de ses images.

Les affaires mûrissant dans l'automne de sa vie parurent faire, sur deux ministres, un Quaker noir et un Lord rouge, qui se trouvaient là, une impression aussi profonde que celle que produisent à notre tribune de l'an 1832 les discours des bons petits vieux généraux *del signor Buonaparte,* lorsqu'ils nous demandent, en phrases de collège et d'*humanités,* nos enfants et nos petits-enfants pour en faire de grands corps d'armée, et pour nous montrer comment, parce qu'on s'est occupé durant dix-sept ans du débit des vins et de la

tenue des livres, on saurait bien encore perdre sa petite bataille comme on faisait en l'absence du grand maître.

L'honnête M. Beckford, ayant ainsi séduit les assistants par sa bonhomie mêlée de dignité et de bonne façon, poursuivit sur un ton plus grave :

« J'ai parlé de vous, mon ami, et je veux vous tirer d'où vous êtes. On ne s'est jamais adressé en vain au Lord-Maire depuis un an ; je sais que vous n'avez rien pu faire au monde que vos maudits vers, qui sont d'un anglais inintelligible, et qui, en supposant qu'on les comprît, ne sont pas très beaux. Je suis franc, moi, et je vous parle en père, voyez-vous ; — et quand même ils seraient très beaux, — à quoi bon ? je vous le demande, à quoi bon ? »

Chatterton ne bougeait non plus qu'une statue. Le silence des sept ou huit assistants était profond et discret : mais il y avait dans leurs regards une approbation marquée de la conclusion du Lord-Maire, et ils se disaient du sourire : A quoi bon ?

Le bienfaisant visiteur continua :

« Un bon Anglais qui veut être utile à son pays doit prendre une carrière qui le mette dans une ligne honnête et profitable. Voyons, enfant, répondez-moi. — Quelle idée vous faites-vous de vos devoirs ? »

Et il se renversa de façon doctorale.

J'entendis la voix creuse et douce de Chatterton qui fit cette singulière réponse en saccadant ses paroles et s'arrêtant à chaque phrase :

« L'Angleterre est un vaisseau : notre île en a la

forme ; la proue tournée au nord, elle est comme à l'ancre au milieu des mers, surveillant le continent. Sans cesse elle tire de ses flancs d'autres vaisseaux faits à son image et qui vont la représenter sur toutes les côtes du monde. Mais c'est à bord du grand Navire qu'est notre ouvrage à tous. Le Roi, les Lords et les Communes sont au pavillon, au gouvernail et à la boussole ; nous autres, nous devons tous avoir la main aux cordages, monter aux mâts, tendre les voiles et charger les canons ; nous sommes tous de l'équipage, et nul n'est inutile dans la manœuvre de notre glorieux Navire. »

Cela fit sensation. On s'approcha sans trop comprendre et sans savoir si l'on devait se moquer ou applaudir, situation accoutumée du vulgaire.

« *Well, very well !* cria le gros Beckford, c'est bien, mon enfant ! c'est noblement représenter notre bienheureuse patrie ! *Rule Britannia !* chanta-t-il en fredonnant l'air national. Mais, mon garçon, je vous prends par vos paroles. Que diable peut faire le Poète dans la manœuvre ? »

Chatterton resta dans sa première immobilité : c'était celle d'un homme absorbé par un travail intérieur qui ne cesse jamais et qui lui fait voir des ombres sur ses pas. Il leva seulement les yeux au plafond, et dit :

« Le Poète cherche aux étoiles quelle route nous montre le doigt du Seigneur. »

Je me levai et courus malgré moi lui serrer la main. Je me sentais du penchant pour cette jeune tête montée, exaltée, et en extase comme est toujours la vôtre.

Le Beckford eut de l'humeur.

« Imagination ! » dit-il…

— Imaginations ! Célestes vérités !

pouviez-vous répondre, dit Stello.

— Je sais mon *Polyeucte* comme vous, reprit le Docteur, mais je n'y songeais guère en ce moment.

« Imagination ! dit M. Beckford, toujours l'imagination au lieu du bon sens et du jugement ! Pour être Poète à la façon lyrique et somnambule dont vous l'êtes, il faudrait vivre sous le ciel de Grèce, marcher avec des sandales, une chlamyde et les jambes nues, et faire danser les pierres avec le psaltérion. Mais avec des bottes crottées, un chapeau à trois cornes, un habit et une veste, il ne faut guère espérer se faire suivre dans les rues par le moindre caillou, et exercer le plus petit pontificat ou la plus légère direction morale sur ses concitoyens.

« La Poésie est à nos yeux une étude de style assez intéressante à observer, et faite quelquefois par des gens d'esprit ; mais qui la prend au sérieux ? quelque sot ! Outre cela, j'ai retenu ceci de Ben Jonson, et je vous le donne comme certain, savoir : que la plus belle Muse du monde ne peut suffire à nourrir son homme, et qu'il faut avoir ces demoiselles-là pour maîtresses, mais jamais pour femmes. Vous avez essayé de tout ce que vous pouvait donner la vôtre ; quittez-la, mon garçon ; croyez-moi, mon petit ami. D'un autre côté, nous vous avons essayé dans des emplois

de finance et d'administration, où vous ne valez rien. Lisez ceci ; acceptez l'offre que je vous fais, et vous vous en trouverez bien, avec de bons compagnons autour de vous. Lisez ceci, et réfléchissez mûrement ; cela en vaut la peine. »

Ici, remettant un petit billet à ce sauvage enfant, le Lord-Maire se leva majestueusement.

« C'est, dit-il en se retirant au milieu des saluts et des hommages, c'est qu'il s'agit de cent livres sterling par an. »

Kitty Bell se leva, et salua comme si elle eût été prête à lui baiser la main à genoux. Toute l'assistance suivit jusqu'à la porte le digne magistrat qui souriait et se retournait, prêt à sortir avec l'air bénin d'un évêque qui va confirmer des petites filles. Il s'attendait à se voir suivi de Chatterton, mais il n'eut que le temps d'apercevoir le mouvement violent de son protégé. — Chatterton avait jeté les yeux sur le billet; tout à coup il prit ses manuscrits, les lança sur le feu de charbon de terre qui brûlait dans la cheminée, à la hauteur des genoux, comme une grande fournaise, et disparut de la chambre.

M. Beckford sourit avec satisfaction et, saluant de la portière de sa voiture : « Je vois avec plaisir, cria-t-il, que je l'ai corrigé; il renonce à sa Poésie. » Et ses chevaux partirent.

« C'est à la vie, me dis-je, qu'il renonce. » — Je me sentis serrer la main avec une force surnaturelle. C'était Kitty Bell qui, les yeux baissés et n'ayant l'air, aux yeux de tous, que de passer près de moi, m'entraînait

vers une petite porte vitrée, au fond de la boutique, porte que Chatterton avait ouverte pour sortir.

On parlait bruyamment de la bienfaisance du Lord-Maire; on allait, on venait. On ne la vit pas. Je la suivis.

XVIII

UN ESCALIER.

Saint Socrate, priez pour nous! disait Érasme le savant. J'ai fait souventes fois cette prière en ma vie, continua le Docteur, mais jamais si ardemment, vous m'en pouvez croire, qu'au moment où je me trouvai seul avec cette jeune femme dont j'entendais à peine le langage, qui ne comprenait pas le mien, et dont la situation n'était pas claire à mes yeux plus que sa parole à mes oreilles.

Elle ferma vite la petite porte par laquelle nous étions arrivés au bas d'un long escalier, et là elle s'arrêta tout court, comme si les jambes lui eussent manqué au moment de monter. Elle se retint un instant à la rampe; ensuite elle se laissa aller assise sur les marches, et quittant ma main qui la voulait retenir, me fit signe de passer seul.

« *Vite! vite! allez!* » me dit-elle en français, à ma grande surprise; je vis que la crainte de parler mal avait, jusqu'alors, arrêté cette timide personne.

Elle était glacée d'effroi; les veines de son front

étaient gonflées, ses yeux étaient ouverts démesurément; elle frissonnait et essayait en vain de se lever; ses genoux se choquaient. C'était une autre femme que sa frayeur me découvrait. Elle tendait sa belle tête en haut pour écouter ce qui arrivait, et paraissait sentir une horreur secrète qui l'attachait à la place où elle était tombée. J'en frémis moi-même, et la quittai brusquement pour monter. Je ne savais vraiment où j'allais, mais j'allais comme une balle qu'on a lancée violemment.

« Hélas! me disais-je en gravissant au hasard l'étroit escalier, hélas! quel sera l'Esprit révélateur qui daignera jamais descendre du ciel pour apprendre aux sages à quels signes ils peuvent deviner les vrais sentiments d'une femme quelconque pour l'homme qui la domine secrètement? Au premier abord, on sent bien quelle est la puissance qui pèse sur son âme, mais qui devinera jamais jusqu'à quel degré cette femme est possédée? Qui osera interpréter hardiment ses actions et qui pourra, dès le premier coup d'œil, savoir le secours qu'il convient d'apporter à ses douleurs? Chère Kitty! me disais-je (car en ce moment je me sentais pour elle l'amour qu'avait pour Phèdre sa nourrice, son excellente nourrice, dont le sein frémissait des passions dévorantes de la fille qu'elle avait allaitée), chère Kitty! pensais-je, que ne m'avez-vous dit : *Il est mon amant?* J'aurais pu nouer avec lui une utile et conciliante amitié; j'aurais pu parvenir à sonder les plaies inconnues de son cœur; j'aurais... Mais ne sais-je pas que les sophismes et les arguments sont inutiles

où le regard d'une femme aimée n'a pas réussi? Mais comment l'aime-t-elle? Est-elle plus à lui qu'il n'est à elle? N'est-ce pas le contraire? Où en suis-je? Et même je pourrais dire : Où suis-je?»

En effet, j'étais au dernier étage de l'escalier assez négligemment éclairé, et je ne savais de quel côté tourner, lorsqu'une porte d'appartement s'ouvrit brusquement. Mon regard plongea dans une petite chambre dont le parquet était entièrement couvert de papiers déchirés en mille pièces. J'avoue que la quantité en était telle, les morceaux en étaient si petits, cela supposait la destruction d'un si énorme travail, que j'y attachai longtemps les yeux avant de les reposer sur Chatterton, qui m'ouvrait la porte.

Lorsque je le regardai, je le pris vite dans mes bras par le milieu du corps; et il était temps, car il allait tomber et se balançait comme un mât coupé par le pied. — Il était devant sa porte; je l'appuyai contre cette porte, et je le retins ainsi debout, comme on soutiendrait une momie dans sa boîte. — Vous eussiez été épouvanté de cette figure. — La douce expression du sommeil était paisiblement étendue sur ses traits; mais c'était l'expression d'un sommeil de mille ans, d'un sommeil sans rêve, où le cœur ne bat plus, d'un sommeil imposé par l'excès du mal. Les yeux étaient encore entr'ouverts, mais flottants au point de ne pouvoir saisir aucun objet pour s'y arrêter : la bouche était béante et la respiration forte, égale et lente, soulevant la poitrine comme dans un cauchemar.

Il secoua la tête, et sourit un moment comme pour

me faire entendre qu'il était inutile de m'occuper de lui. — Comme je le soutenais toujours très ferme par les épaules, il poussa du pied une petite fiole qui roula jusqu'au bas de l'escalier, sans doute jusqu'aux dernières marches où Kitty s'était assise, car j'entendis jeter un cri et monter en tremblant. — Il la devina. — Il me fit signe de l'éloigner, et s'endormit debout sur mon épaule, comme un homme pris de vin.

Je me penchai, sans le quitter, au bord de l'escalier. J'étais saisi d'un effroi qui me faisait dresser les cheveux sur la tête. J'avais l'air d'un assassin.

J'aperçus la jeune femme qui se traînait pour monter les degrés en s'accrochant à la rampe, comme n'ayant gardé de force que dans les mains pour se hisser jusqu'à nous. Heureusement elle avait encore deux étages à gravir avant de le rencontrer.

Je fis un mouvement pour porter dans la chambre mon terrible fardeau. Chatterton s'éveilla encore à demi — il fallait que ce jeune homme eût une force prodigieuse, car il avait bu soixante grains d'opium. — Il s'éveilla encore à demi, et employa, le croiriez-vous? — employa le dernier souffle de sa voix à me dire ceci :

« Monsieur... *you*... médecin... achetez-moi mon corps, et payez ma dette. »

Je lui serrai les deux mains pour consentir. — Alors il n'eut plus qu'un mouvement. Ce fut le dernier. Malgré moi, il s'élança vers l'escalier, s'y jeta sur les deux genoux, tendit les bras vers Kitty, poussa un long cri et tomba mort, le front en avant.

Je lui soulevai la tête. « Il n'y a rien à faire, me dis-je. — A l'autre. »

J'eus le temps d'arrêter la pauvre Kitty ; mais elle avait vu. Je lui pris le bas, et la forçai de s'asseoir sur les marches de l'escalier. Elle obéit, et resta accroupie comme une folle, avec les yeux ouverts. Elletremblait de tout le corps.

Je ne sais, monsieur, si vous avez le secret de faire des phrases dans ces cas-là ; pour moi, qui passe ma vie à contempler ces scènes de deuil, j'y suis muet.

Pendant qu'elle voyait devant elle fixement et sans pleurer, je retournais dans mes mains la fiole qu'elle avait apportée dans la sienne ; elle alors, la regardant de travers, semblait dire, comme Juliette : « L'ingrat ! avoir tout bu ! ne pas me laisser une goutte amie ! »

Nous restions ainsi l'un à côté de l'autre, assis et pétrifiés : l'un consterné, l'autre frappée à mort ; aucun n'osant souffler le mot, et ne le pouvant.

Tout d'un coup une voix sonore, rude et pleine, cria d'en bas :

«Come, mistress Bell!»

A cet appel, Kitty se leva comme mue par un ressort ; c'était la voix de son mari. Le tonnerre eût été moins fort d'éclat et ne lui eût pas causé, même en tombant, une plus violente et plus électrique commotion. Tout le sang se porta aux joues ; elle baissa les yeux et resta un instant debout pour se remettre.

«Come, mistress Bell!» répéta la terrible voix.

Ce second coup la mit en marche, comme l'autre l'avait mise sur ses pieds. Elle descendit avec lenteur, droite, docile, avec l'air insensible, sourd et aveugle d'une ombre qui revient. Je la soutins jusqu'en bas; elle rentra dans sa boutique, se plaça les yeux baissés à son comptoir, tira une petite Bible de sa poche, l'ouvrit, commença une page, et resta sans connaissance, évanouie dans son fauteuil.

Son mari se mit à gronder, des femmes à l'entourer, les enfants à crier, les chiens à aboyer.

— Et vous! s'écria Stello en se levant avec chagrin.

— Moi? je donnai à M. Bell trois guinées, qu'il reçut avec plaisir et sang-froid en les comptant bien.

— C'est, lui dis-je, le loyer de la chambre de M. Chatterton, qui est mort.

— Oh! dit-il avec l'air satisfait.

— Le corps est à moi, dis-je; je le ferai prendre.

— Oh! me dit-il avec un air de consentement. »

Il était bien à moi, car cet étonnant Chatterton avait eu le sang-froid de laisser sur sa table un billet qui portait à peu près ceci :

« Je vends mon corps au Docteur [le nom en blanc], à la condition de payer à M. Bell six mois de loyer de ma chambre, montant à la somme de trois guinées. Je désire qu'il ne reproche pas à ses enfants les gâteaux qu'ils m'apportaient chaque jour et qui, depuis un mois, ont seuls soutenu ma vie. »

Ici le Docteur se laissa couler dans la bergère sur laquelle il était placé, et s'y enfonça jusqu'à ce qu'il se trouvât assis sur le dos et même sur les épaules.

«Là! — dit-il avec un air de satisfaction et de soulagement, comme ayant fini son histoire.

— Mais Kitty Bell? Kitty, que devint-elle? dit Stello, en cherchant à lire dans les yeux froids du Docteur-Noir.

— Ma foi, dit celui-ci, si ce n'est la douleur, le calomel des médecins anglais dut lui faire bien du mal... car, n'ayant pas été appelé, je vins quelques jours après visiter les gâteaux de sa boutique. Il y avait là ses deux beaux enfants qui jouaient et chantaient en habit noir. Je m'en allai en frappant la porte de manière à la briser.

— Et le corps du Poète?

— Rien n'y toucha que le linceul et la bière. Rassurez-vous.

— Et ses poèmes?

— Il fallut dix-huit mois de patience pour réunir, coller et traduire les morceaux des manuscrits qu'il avait déchirés dans sa fureur. Quant à ceux que le charbon de terre avait brûlés, c'était la fin de la *Bataille d'Hastings*, dont on n'a que deux chants.

— Vous m'avez écrasé la poitrine avec cette histoire», dit Stello en retombant assis.

Tous deux restèrent en face l'un de l'autre pendant trois heures quarante-quatre minutes, tristes et silen-

cieux comme Job et ses amis. Après quoi Stello s'écria comme en continuant :

« Mais que lui offrait donc M. Beckford dans son petit billet?

— Ah! à propos, dit le Docteur-Noir, comme en s'éveillant en sursaut...

« C'était une place de premier valet de chambre chez lui. »

XIX

TRISTESSE ET PITIÉ.

Pendant les longs récits et les plus longs silences du Docteur-Noir, la nuit était venue. Une haute lampe éclairait une partie de la chambre de Stello ; car cette chambre était si grande, que la lueur n'en pouvait atteindre les angles ni le haut plafond. Des rideaux épais et longs, un antique ameublement, des armes jetées sur des livres, une énorme table couverte d'un tapis qui en cachait les pieds, et sur cette table deux tasses de thé : tout cela était sombre, et brillait par intervalles de la flamme rouge d'un large feu, ou bien se laissait deviner à demi, et par reflets, sous la lueur jaunâtre de la lampe. Les rayons de cette lampe tombaient d'aplomb sur la figure impassible du Docteur-Noir et sur le large front de Stello, qui reluisait comme un crâne d'ivoire poli. Le Docteur attachait sur ce front un œil fixe, dont la paupière ne s'abaissait jamais.

Il semblait y suivre en silence le passage de ses idées et la lutte qu'elles avaient à livrer aux idées de l'homme dont il avait entrepris la guérison, comme un général contemplerait, d'une hauteur, l'attaque de son corps d'armée montant à la brèche, et le combat intérieur qui lui resterait à gagner contre la garnison, au milieu de la forteresse à demi conquise.

Stello se leva brusquement et se mit à marcher à grands pas d'un bout à l'autre de la chambre. Il avait passé sa main droite sous ses habits, comme pour contenir ou pour déchirer son cœur. On n'entendait que le bruit de ses talons qui frappaient sourdement sur le tapis, et le sifflement monotone d'une bouilloire d'argent placée sur la table, source inépuisable d'eau chaude et de délices pour les deux causeurs nocturnes. Stello laissait échapper, en marchant vite, des exclamations douloureuses, des hésitations pénibles, des jurements étouffés, des imprécations violentes, autant que ces signes se pouvaient manifester dans un homme à qui l'usage du grand monde avait donné la retenue comme seconde nature.

Il s'arrêta tout d'un coup et toucha de ses deux mains les mains du Docteur. « Vous l'avez donc vu, aussi ? s'écria-t-il. — Vous avez vu et tenu dans vos bras le malheureux jeune homme qui s'était dit : *Désespère et meurs,* comme souvent vous me l'avez entendu crier la nuit ! Mais j'aurais honte d'avoir pu gémir, j'aurais honte d'avoir souffert, s'il n'était vrai que les tortures que l'on se donne par les passions égalent celles que l'on reçoit par le malheur. — Oui, cela

s'est dû passer ainsi ; oui, je vois chaque jour des hommes semblables à ce Beckford, qui est miraculeusement incarné d'âge en âge sous la peau blafarde des *plaideurs d'affaires publiques.*

« O cérémonieux complimenteurs! lents paraphraseurs de banalités sentencieuses! fabricateurs légers de cette chaîne lourde et croissante pompeusement appelée Code, dont vous forgez les quarante mille anneaux qui s'entrelacent au hasard, sans suite, le plus souvent inégaux comme les grains du chapelet, et ne remontant jamais à l'immuable anneau d'or d'un religieux principe! — O membres rachitiques des corps politiques, impolitiques plutôt! fibres détendues des Assemblées, dont la pensée flasque, vacillante, multiple, égarée, corrompue, effarée, sautillante, colérique, engourdie, évaporée, émerillonnée, et toujours et sempiternellement commune et vulgaire; dont la pensée, dis-je, ne vaut pas, pour l'unité et l'accord des raisonnements, la simple et sérieuse pensée d'un Fellah jugeant sa famille, au désert, selon son cœur! N'est-ce pas assez pour vous d'être glorieusement employés à charger de tout votre poids le bât, le double bât du maître que le pauvre âne appelle son ennemi *en bon français?* Faut-il encore que vous ayez hérité du dédain monarchique, moins sa grâce héréditaire et plus votre grossièreté élective?

« Oui, noir et trop véridique Docteur! oui, ils sont ainsi. — Ce qu'il faut au Poète, dit l'un, c'est trois cents francs et un grenier! — La misère est leur Muse, dit un autre. — Bravo! — Courage! — Ce rossignol

a une belle voix! crevez-lui les yeux, il chantera mieux encore! l'expérience en a été faite. Ils ont raison, vive Dieu!

« Triple divinité du ciel! que t'ont-ils donc fait, ces Poètes que tu créas les premiers des hommes, pour que les derniers des hommes les renient et les repoussent ainsi? »

Stello parlait à peu près de la sorte en marchant. Le Docteur tournait la pomme de sa canne sous son menton et souriait.

« Où se sont envolés vos *diables bleus?* » dit-il.

Le malade s'arrêta. Il ferma les yeux et sourit aussi, mais ne répondit pas, comme s'il n'eût pas voulu donner au Docteur le plaisir d'avouer sa maladie vaincue.

Paris était plongé dans le silence du sommeil, et l'on n'entendait au dehors que la voix rouillée d'une horloge sonnant lourdement les trois quarts d'une heure très avancée au delà de minuit. Stello s'arrêta tout à coup au milieu de l'appartement, écoutant le marteau dont le bruit parut lui plaire; il passa ses doigts dans ses cheveux comme pour s'imposer les mains à lui-même et calmer sa tête. On aurait pu dire, en l'examinant bien, qu'il ressaisissait intérieurement les rênes de son âme, et que sa volonté redevenait assez forte pour contenir la violence de ses sentiments désespérés. — Ses yeux se rouvrirent, s'arrêtèrent fixement sur les yeux du Docteur, et il se mit à parler avec tristesse, mais avec fermeté :

« Les heures de la nuit, quand elles sonnent, sont

pour moi comme les voix douces de quelques tendres amies qui m'appellent et me disent, l'une après l'autre : *Qu'as-tu ?*

« Jamais je ne les entends avec indifférence quand je me trouve seul à cette place où vous êtes, dans ce dur fauteuil où vous voilà. — Ce sont les heures des Esprits, des Esprits légers qui soutiennent nos idées sur leurs ailes transparentes et les font étinceler de clartés plus vives. Je sens que je porte la vie librement durant l'espace de temps qu'elles mesurent; elles me disent que tout ce que j'aime est endormi, qu'à présent il ne peut arriver malheur à qui m'inquiète. Il me semble alors que je suis seul chargé de veiller, et qu'il m'est permis de prendre sur ma vie ce que je voudrai du sommeil. — Certes, cette part m'appartient, je la dévore avec joie, et je n'en dois pas compte à des yeux fermés. — Ces heures m'ont fait du bien. Il est rare que ces chères compagnes ne m'apportent pas, comme un bienfait, quelque sentiment ou quelque pensée du ciel. Peut-être que le temps, invisible comme l'air, et qui se pèse et se mesure comme lui, comme lui aussi apporte aux hommes des influences inévitables. Il y a des heures néfastes. Telle est pour moi celle de l'aube humide, tant célébrée, qui ne m'amène que l'affliction et l'ennui, parce qu'elle éveille tous les cris de la foule pour toute la démesurée longueur du jour, dont le terme me semble inespéré. Dans ce moment, si vous voyez revenir la vie dans mes regards, elle y revient par des larmes. Mais c'est la vie enfin, et c'est le calme adoré des heures noires qui me la rend.

« Ah ! je sens en mon âme une ineffable pitié pour ces glorieux pauvres dont vous avez vu l'agonie, et rien ne m'arrête dans ma tendresse pour ces morts bien-aimés.

« J'en vois, hélas ! d'aussi malheureux qui prennent de diverses sortes leur destinée amère. Il y en a chez qui le chagrin devient bouffonnerie et grosse gaieté ; ce sont les plus tristes à mes yeux. Il y en a d'autres à qui le désespoir tourne sur le cœur. Il les rend méchants. Eh ! sont-ils bien coupables de l'être ?

« En vérité, je vous le dis : l'homme a rarement tort, et l'ordre social toujours. — Quiconque y est traité comme Gilbert et Chatterton, qu'il frappe, qu'il frappe partout ! — Je sens pour lui (s'attaquerait-il à moi-même) l'attendrissement d'une mère pour son fils atteint injustement dans son berceau d'une maladie douloureuse et incurable.

« Frappe-moi, mon fils, dit-elle, mords-moi, pauvre « innocent ! tu n'as rien fait de mal pour mériter de « tant souffrir ! — Mords mon sein, cela te soulagera ! « — Mords, enfant, cela fait du bien ! »

Le Docteur sourit dans un calme profond ; mais ses yeux devenaient plus sombres et plus sévères de moment en moment, et, avec son inflexibilité de marbre, il répondit :

« Que m'importe, s'il vous plaît, de voir à découvert que votre cœur a d'inépuisables sources de miséricorde et d'indulgence, et que votre esprit, venant à son aide, jette incessamment sur toute sorte de criminels autant d'intérêt que Godwin en répandit sur l'as-

sassin Falkland? — Que m'importe cet instinct de tendresse angélique auquel vous vous livrez tout d'abord, à tout sujet? Suis-je une femme en qui l'émotion puisse dérouter la pensée? — Remettez-vous, monsieur, les larmes troublent la vue.»

Stello revint s'asseoir brusquement, baissa les yeux, puis les releva pour regarder son homme de travers.

«Suivez à présent, reprit le Docteur, le cours de l'idée qui nous a conduits jusqu'où nous sommes arrivés. Suivez-la, s'il vous plaît, comme on suit un fleuve à travers ses sinuosités. Vous verrez que nous n'avons fait encore qu'un chemin très court. Nous avons trouvé sur les bords une monarchie et un gouvernement représentatif, chacun avec leur Poète historiquement maltraité et dédaigneusement livré à misère et à mort, et il ne m'a point échappé que vous espériez, en vous voyant transporté à la seconde forme du Pouvoir, y trouver les Grands du moment plus intelligents et comprenant mieux les Grands de l'avenir. Votre espoir a été déçu, mais pas assez complètement pour vous empêcher, en ce moment même, de concevoir une vague espérance qu'une forme de Pouvoir plus populaire encore serait tout naturellement, par ses exemples, le correctif des deux autres. Je vois rouler dans vos yeux toute l'histoire des Républiques, avec ses magnanimités de collège. Épargnez-m'en les citations, je vous en supplie, car à mes yeux l'Antiquité tout entière est *hors la loi* philosophique à cause de l'Esclavage qu'elle aimait tant; et puisque je me suis fait conteur aujourd'hui, contre ma coutume, laissez-moi dire paisible-

ment une troisième et dernière aventure que j'ai toujours eue sur le cœur depuis le jour où j'en fus témoin. Ne soupirez pas si profondément, comme si votre poitrine voulait repousser l'air même que frappe ma voix. — Vous savez bien que cette voix est inévitable pour vous. N'êtes-vous pas fait à ses paroles ?— Si Dieu nous a mis la tête plus haut que le cœur, c'est pour qu'elle le domine. »

Stello courba son front avec la résignation d'un condamné qui entend la lecture de son arrêt.

« Et tout cela, s'écria-t-il, pour avoir eu, un jour de *diables bleus,* la mauvaise pensée de me mêler de politique? comme si cette idée, jetée au vent avec les mille paroles d'angoisse qu'arrache la maladie, valait la peine d'être combattue avec un tel acharnement ! comme si ce n'était pas un regard fugitif, un coup d'œil de détresse comme celui que jette le matelot submergé sur tous les points du rivage, ou celui...

— Poésie ! poésie ! ce n'est point cela, interrompit le Docteur en frappant de sa canne avec une force et une pesanteur de marteau. Vous essayez de vous tromper vous-même. Cette idée, vous ne la laissiez pas sortir au hasard; cette idée vous préoccupait depuis longtemps; cette idée, vous l'aimez, vous la contemplez, vous la caressez avec un attachement secret. Elle est, à votre insu, établie profondément en vous, sans que vous en sentiez les racines plus qu'on ne sent celles d'une dent. L'orgueil et l'ambition de l'universalité d'esprit l'ont fait germer et grandir en vous comme dans bien d'autres que je n'ai pas guéris. Seu-



lement vons n'osiez pas vous avouer sa présence, et vous vouliez l'éprouver sur moi, en la montrant comme par hasard, négligemment et sans prétention.

« O funeste penchant que nous avons tous à sortir de notre voie et des conditions de notre être ! — D'où vient cela, sinon de l'envie qu'a tout enfant de s'essayer au jeu des autres, ne doutant pas de ses forces et se croyant tout possible ? — D'où vient cela, sinon de la peine qu'ont les âmes les plus libres à se détacher complètement de ce qu'aime le profane vulgaire? — D'où vient cela, sinon d'un moment de faiblesse, où l'esprit est las de se contempler, de se replier sur lui-même, de vivre sur sa propre essence et de s'en nourrir pleinement et glorieusement dans sa solitude ? Il cède à l'attraction des choses extérieures; il se quitte lui-même, cesse de se sentir, et s'abandonne au souffle grossier des événements communs.

« Il faut, vous dis-je, que j'achève de vous relever de cet abattement, mais par degrés et en vous contraignant à suivre, malgré ses fatigues, le chemin fangeux de la vie réelle et publique, dans lequel, ce soir, nous avons été forcés de poser le pied. »

Ce fut, cette fois, avec une sombre résolution d'entendre, toute semblable aux forces que rassemble un homme qui va se poignarder, que Stello s'écria :

« Parlez, monsieur. »

Et le Docteur-Noir parla ainsi qu'il suit, dans le silence d'une nuit froide et sinistre :

XX

UNE HISTOIRE DE LA TERREUR.

Quatre-vingt-quatorze sonnait à l'horloge du dix-huitième siècle, Quatre-vingt-quatorze, dont chaque minute fut sanglante et enflammée. L'an de Terreur frappait horriblement et lentement au gré de la terre et du ciel, qui l'écoutaient en silence. On aurait dit qu'une puissance, insaisissable comme un fantôme, passait et repassait parmi les hommes, tant leurs visages étaient pâles, leurs yeux égarés, leurs têtes ramassées entre leurs épaules reployées, comme pour les cacher et les défendre. — Cependant un caractère de grandeur et de gravité sombre était empreint sur tous ces fronts menacés et jusque sur la face des enfants; c'était comme ce masque sublime que nous met la mort. Alors les hommes s'écartaient les uns des autres ou s'abordaient brusquement comme des combattants. Leur salut ressemblait à une attaque, leur bonjour à une injure, leur sourire à une convulsion, leur habillement aux haillons d'un mendiant, leur coiffure à une

guenille trempée dans le sang, leurs réunions à des émeutes, leurs familles à des repaires d'animaux mauvais et défiants, leur éloquence aux cris des halles, leurs amours aux orgies bohémiennes, leurs cérémonies publiques à de vieilles tragédies romaines manquées sur des tréteaux de province; leurs guerres à des migrations de peuples sauvages et misérables, les noms du temps à des parodies poissardes.

Mais tout cela était grand, parce que, dans la cohue républicaine, si tout homme jouait au pouvoir, tout homme du moins jetait sa tête au jeu.

Pour cela seul, je vous parlerai des hommes de ce temps-là plus gravement que je n'ai fait des autres. Si mon premier langage était scintillant et musqué comme l'épée de bal et la poudre, si le second était pédantesque et prolongé comme la perruque et la queue d'un alderman, je sens que ma parole doit être ici forte et brève comme le coup d'une hache qui sort fumante d'une tête tranchée.

Au temps dont je veux parler, la Démocratie régnait. Les Décemvirs, dont le premier fut Robespierre, allaient achever leur règne de trois mois. Ils avaient fauché autour d'eux toutes les idées contraires à celle de la Terreur. Sur l'échafaud des Girondins ils avaient abattu les idées d'*amour pur de la liberté;* sur celui des Hébertistes, les idées du *culte de la raison* unies à l'*obscénité* montagnarde et *républicaniste;* sur l'échafaud de Danton ils avaient tranché la dernière pensée de *modération;* restait donc LA TERREUR. Elle donna son nom à l'époque.

Le Comité de salut public marchait librement sur sa grande route, l'élargissant avec la guillotine. Robespierre et Saint-Just menaient la machine roulante : l'un la traînait en jouant le grand prêtre, l'autre la poussait en jouant le prophète *apocalyptique.*

Comme la Mort, fille de Satan, l'épouvante lui-même, la Terreur, leur fille, s'était retournée contre eux et les pressait de son aiguillon. Oui, c'étaient leurs effrois de chaque nuit qui faisaient leurs horreurs de chaque jour.

Tout à l'heure, monsieur, je vous prendrai par la main et je vous ferai descendre avec moi dans les ténèbres de leur cœur; je tiendrai devant vos yeux le flambeau dont les yeux faibles détestent la lumière, l'inexorable flambeau de Machiavel, et dans ces cœurs troublés vous verrez clairement et distinctement naître et mourir des sentiments immondes, nés, à mon sens, de leur situation dans les événements et de la faiblesse de leur organisation incomplète, plus que d'une aveugle perversité dont leurs noms porteront toujours la honte et resteront les synonymes.

Ici Stello regarda le Docteur-Noir avec l'expression d'une grande surprise. L'autre continua :

— C'est une doctrine qui m'est particulière, monsieur, qu'il n'y a ni héros ni monstre. — Les enfants seuls doivent se servir de ces mots-là. — Vous êtes surpris de me voir ici de votre avis, c'est que j'y suis arrivé par le raisonnement lucide, comme vous par le sentiment aveugle. Cette différence seule est entre

nous, que votre cœur vous inspire, pour ceux que les hommes qualifient de *monstres*, une profonde pitié, et ma tête me donne pour eux un profond mépris. C'est un mépris glacial, pareil à celui du passant qui écrase la limace. Car, s'il n'y a de monstres qu'aux cabinets anatomiques, toujours y a-t-il de si misérables créatures, tellement livrées, et si brutalement, à des instincts obscurs et bas, tellement poussées, sous le vent de leur sottise, par le vent de la sottise d'autrui, tellement enivrées, étourdies et abruties du sentiment faux de leur propre valeur et de leurs droits établis on ne sait sur quoi, que je ne me sens ni rire ni larmes pour eux, mais seulement le dégoût qu'inspire le spectacle d'une nature manquée.

Les Terroristes sont de ces gens qui souvent m'ont fait ainsi détourner la vue; mais aujourd'hui je l'y ramène pour vous, cette vue attentive et patiente que rien ne détournera de leurs cadavres jusqu'à ce que nous y ayons tout observé, jusqu'aux os du squelette.

Il n'y a pas d'année qui ait fait autant de théories sur ces hommes que n'en fait cette année 1832 en un seul de ses jours, parce qu'il n'y a pas d'époque où plus grand nombre de gens ait nourri plus d'espérances et amassé plus de probabilités de leur ressembler et de les imiter.

C'est en effet une chose toute commode aux médiocrités qu'un temps de révolution. Alors que le beuglement de la voix étouffe l'expression pure de la pensée, que la hauteur de la taille est plus prisée que la grandeur du caractère, que la harangue sur la borne

fait taire l'éloquence à la tribune, que l'injure des feuilles publiques voile momentanément la sagesse durable des livres; quand un scandale de la rue fait une petite gloire et un petit nom; quand les ambitieux centenaires feignent, pour les piper, d'écouter les écoliers imberbes qui les endoctrinent; quand l'enfant se guinde sur le bout du pied pour prêcher les hommes; quand les grands noms sont secoués pêle-mêle dans des sacs de boue, et tirés à la loterie populaire par la main des pamphlétaires; quand les vieilles hontes de famille redeviennent des espèces d'honneurs, hérédité chère à bien des Capacités connues; quand les taches de sang font auréole au front, sur ma foi, c'est un bon temps!

A quelle médiocrité, s'il vous plaît, serait-il défendu de prendre un grain luisant de cette grappe du Pouvoir politique, fruit réputé si plein de richesse et de gloire? Quelle petite coterie ne peut devenir club? quel club, assemblée? quelle assemblée, comices? quels comices, sénat? et quel sénat ne peut régner? Et ont-ils pu régner sans qu'un homme y régnât? Et qu'a-t-il fallu? — Oser! — Ah! le beau mot que voilà! Quoi! c'est là tout? — Oui, tout! Ceux qui l'ont fait l'ont dit. — Courage donc, vides cerveaux, criez et courez! — Ainsi font-ils.

Mais l'habitude des synthèses a été prise dès longtemps par eux sur les bancs; on en a pour tout, on les attelle à tout : le sonnet a la sienne. Quand on veut user des morts, on peut bien leur prêter son système; chacun s'en fait un, bon ou mauvais; selle à tous che-

vaux, il faut qu'elle aille. Monterez-vous le Comité de salut public ? Qu'il endosse la selle !

On a cru les membres de ce Comité farouche dévoués profondément aux intérêts du peuple et tout sacrifiant aux progrès de l'humanité, tout, jusqu'à leur sensibilité naturelle, tout, jusqu'à l'avenir de leur nom, qu'ils vouaient sciemment à l'exécration. — Système de l'année, à son usage.

Il est vrai qu'on les a presque dits aussi hydrophobes. — On les a peints comme décidés à raser de la surface de la terre toutes les têtes dont les yeux avaient vu la monarchie, et gouvernant tout exprès pour se donner la joie d'égorger. — Système de trembleurs surannés.

On leur a construit un projet édifiant d'adoucissement successif dans leur pouvoir, de confiance dans le règne de la vertu, de conviction dans la moralité de leurs crimes. — Système d'honnêtes enfants qui n'ont que du blanc et du noir devant les yeux, ne rêvent qu'anges ou démons et ne savent pas quel incroyable nombre de masques hypocrites de toute forme, de toute couleur, de toute taille, peuvent cacher les traits des hommes qui ont passé l'âge des passions dévouées et se sont livrés sans réserve aux passions égoïstes.

Il s'en trouve qui, plus forts, font à ces gens l'honneur de leur supposer une doctrine religieuse. Ils disent :

S'ils étaient Athées et Matérialistes, peu leur importait : un meurtre impuni ne faisait qu'écraser, selon leur foi, une chose agissante.

S'ils étaient Panthéistes, peu leur importait-il, puisqu'ils ne faisaient qu'une transformation selon leur foi.

Reste donc le cas fort douteux où ils eussent été Chrétiens sincères, et alors la condamnation était réservée pour eux-mêmes, et le salut et l'indulgence pour la victime. A ce compte, il y aurait encore dévouement et service rendu à ses ennemis.

O Paradoxes! que j'aime à vous voir sauter dans le cerceau!

— Et vous, que dites-vous ? interrompit Stello, passionnément attentif.

— Et moi, je vais chercher à suivre pas à pas les chemins de l'opinion publique relativement à eux.

La mort est pour les hommes le plus attachant spectacle parce qu'elle est le plus effrayant des mystères. Or, comme il est vrai qu'un sanglant dénouement suffit à illustrer quelque médiocre drame, à faire excuser ses défauts et vanter ses moindres beautés, de même l'histoire d'un homme public est illustrée aux yeux du vulgaire par les coups qu'il a portés et le grand nombre de morts qu'il a données, au point d'imprimer pour toujours je ne sais quel lâche respect de son nom. Dès lors, ce qu'il a osé faire d'atroce est attribué à quelque faculté surnaturelle qu'il posséda. Ayant fait peur à tant de gens, cela suppose une sorte de courage pour ceux qui ne savent pas combien de fois ce fut une lâcheté. Son nom étant une fois devenu synonyme d'Ogre, on lui sait gré de tout ce qui sort un peu des habitudes du bourreau. Si l'on trouve dans son histoire qu'il a souri à un petit enfant et qu'il a mis

des bas de soie, cela devient trait de bonté et d'urbanité. En général, le Paradoxe nous plaît fort. Il heurte l'idée reçue, et rien n'appelle mieux l'attention sur le parleur ou l'écrivain. — De là les apologies paradoxales des grands tueurs de gens. — La Peur, éternelle reine des masses, ayant grossi, vous dis-je, ces personnages à tous les yeux, met tellement en lumière leurs moindres actes qu'il serait malheureux de n'y pas voir reluire quelque chose de passable. Dans l'un ce fut tel plaidoyer hypocrite; en l'autre, telle ébauche de système, tous deux donnant un faux air d'orateur et de législateur; informes ouvrages où le style, empreint de la sécheresse et de la brusquerie du combat qui les enfantait, singe la concision et la fermeté du génie. Mais ces hommes gorgés de pouvoir et soûlés de sang, dans leur inconcevable orgie politique, étaient médiocres et étroits dans leurs conceptions, médiocres et faux dans leurs œuvres, médiocres et bas dans leurs actions. — Ils n'eurent quelques moments d'éclat que par une sorte d'énergie fiévreuse, une rage de nerfs qui leur venait de leurs craintes d'équilibristes sur la corde, et surtout du sentiment qui avait comme remplacé leur âme, je veux dire l'*émotion continue de l'assassinat.*

Cette émotion, monsieur, poursuivit le Docteur en se croisant les jambes et prenant une prise de tabac plus à son aise, l'*émotion de l'assassinat* tient de la colère, de la peur et du spleen tout à la fois. Lorsqu'un suicide s'est manqué, si vous ne lui liez les mains, il redouble (tout médecin le sait). Il en est de même de

l'assassin, il croit se défaire d'un vengeur de son premier meurtre par un second, d'un vengeur du second par un troisième, et ainsi de suite pour sa vie entière s'il garde le Pouvoir (cette chose divine et sainte à jamais à ses yeux myopes!). Il opère alors sur une nation comme sur un corps qu'il croit gangrené : il coupe, il taille, il charpente. Il poursuit la tache noire, et cette tache, c'est son ombre, c'est le mépris et la haine qu'on a de lui : il la trouve partout. Dans son chagrin mélancolique et dans sa rage, il s'épuise à remplir une sorte de tonneau de sang percé par le fond, et c'est aussi là son enfer.

Voilà la maladie qu'avaient ces pauvres gens dont nous parlons, assez aimables du reste.

Je les ai, je crois, bien connus, comme vous allez voir par les choses que je vous conterai, et je ne haïssais pas leur conversation; elle était originale, il y avait du bon et du curieux surtout. Il faut qu'un homme voie un peu de tout pour bien savoir la vie vers la fin de la sienne — science bien utile au moment de s'en aller.

Toujours est-il que je les ai vus souvent et bien examinés; qu'ils n'avaient pas le pied fourchu, qu'ils n'avaient point de tête de tigre, de hyène et de loup, comme l'ont assuré d'illustres écrivains; ils se coiffaient, se rasaient, s'habillaient et déjeunaient. Il y en avait dont les femmes disaient : *Qu'il est bien!* Il y en avait plus encore dont on n'eût rien dit s'ils n'eussent rien été; et les plus laids ont ici d'honnêtes grammairiens et de polis diplomates qui les surpassent

en airs féroces, et dont on dit : *Laideur spirituelle !* — Idées ! idées en l'air ! phrases de livres que toutes ces ressemblances animales ! Les hommes sont partout et toujours de simples et faibles créatures plus ou moins ballottées et contrefaites par leur destinée. Seulement les plus forts ou les meilleurs se redressent contre elle et la façonnent à leur gré au lieu de se laisser pétrir par sa main capricieuse.

Les Terroristes se laissèrent platement entraîner à l'instinct absurde de la cruauté et aux nécessités dégoûtantes de leur position. Cela leur advint à cause de leur médiocrité, comme j'ai dit.

Remarquez bien que, dans l'histoire du monde, tout homme régnant qui a manqué de grandeur personnelle a été forcé d'y suppléer en plaçant à sa droite le bourreau comme un ange gardien. Les pauvres Triumvirs dont nous parlons avaient profondément au cœur la conscience de leur dégradation morale. Chacun d'eux avait glissé dans une route meilleure, et chacun d'eux était quelque chose de manqué : l'un, avocat mauvais et plat; l'autre, médecin ignorant; l'autre, demi-philosophe; un autre, cul-de-jatte, envieux de tout homme debout et entier.

Intelligences confuses et mérites avortés de corps et d'âme, chacun d'eux savait donc quel était le mépris public pour lui, et ces rois honteux, craignant les regards, faisaient luire la hache pour les éblouir et les abaisser à terre.

Jusqu'au jour où ils avaient établi leur autorité triumvirale et décemvirale, leur ouvrage n'avait été

qu'une critique continuelle, calomniatrice, hypocrite et toujours féroce des pouvoirs ou des influences précédentes. Dénonciateurs, accusateurs, destructeurs infatigables, ils avaient renversé la Montagne sur la Plaine, les Danton sur les Hébert, les Desmoulins sur les Vergniaud, en présentant toujours à la Multitude régnante la Méduse des conspirations, dont toute Multitude est épouvantée, la croyant cachée dans son sang et dans ses veines. Ainsi, selon leur dire, ils avaient tiré du corps social une sueur abondante, une sueur de sang; mais lorsqu'il fallut le mettre debout et le faire marcher, ils succombèrent à l'essai. Impuissants organisateurs, étourdis, pétrifiés par la solitude où ils se trouvèrent tout à coup, ils ne surent que recommencer à se combattre dans leur petit troupeau souverain. Tout haletants du combat, ils s'essayaient à griffonner quelque bout de système dont ils n'entrevoyaient même pas l'application probable : puis ils retournaient à la tâche plus facile de la monstrueuse saignée. Les trois mois de leur puissance souveraine furent pour eux comme le rêve d'une nuit de malade. Ils n'eurent pas la force d'y prendre le temps de penser. Et d'ailleurs, la Pensée, la Pensée calme, sainte, forte et pénétrante comme je la conçois, est une chose dont ils n'étaient plus dignes. — Elle ne descend pas dans l'homme qui a horreur de soi.

Ce qui leur restait d'idées pour leur usage dans la conversation, vous l'allez entendre, comme j'en eus moi-même l'occasion. L'ensemble de leur vie et les jugements qu'on en porte ne sont pas d'ailleurs ce qui

m'occupe, mais toujours l'idée première de notre conversation, leurs dispositions envers les Poètes et tous les artistes de leur temps. Je les prends pour dernier exemple, et comme, après tout, ils furent la dernière expression du pouvoir Républicain-Démocratique, ils me seront un type excellent.

Je ne puis que gémir, avec les Républicains sincères et loyaux, du tort que tous ces hommes-là ont fait au beau nom latin de la *chose publique :* je conçois leur haine pour ces malheureux (âmes qui n'eurent pas une heure de paix), pour ces malheureux qui souillèrent aux yeux des nations leur forme gouvernementale favorite. Mais, en cherchant un peu, ne pourront-ils garder la *chose* avec un autre nom ? La langue est souple. J'en gémis, mais je n'y fus pour rien, je vous jure. — Je m'en lave les mains, lavez vos noms.

XXI

UN BON CANONNIER.

Il me souvient fort bien que, le 5 Thermidor an II de la République, ou 1794, ce qui m'est totalement indifférent, j'étais assis, absolument seul, près de ma fenêtre qui donnait sur la place de la Révolution, et je tournais dans mes doigts la tabatière que j'ai là, quand on vint sonner à ma porte assez violemment, vers huit heures du matin.

J'avais alors pour domestique un grand flandrin de fort douce et paisible humeur qui avait été un terrible canonnier pendant dix ans, et qu'une blessure au pied avait mis hors de combat. Comme je n'entendis pas ouvrir, je me levai pour voir dans l'antichambre ce que faisait mon soldat. Il dormait, les jambes sur le poêle.

La longueur démesurée de ses jambes maigres ne m'avait jamais frappé aussi vivement que ce jour-là. Je savais qu'il n'avait pas moins de cinq pieds neuf pouces quand il était debout; mais je n'en avais accusé que sa taille et non ses prodigieuses jambes, qui se développaient en ce moment dans toute leur étendue, depuis le marbre du poêle jusqu'à la chaise de paille d'où le reste de son corps et, en outre, sa tête maigre et longue s'élevaient, pour retomber en avant en forme de cerceau sur ses bras croisés. — J'oubliai entièrement la sonnette pour contempler cette innocente et heureuse créature dans son attitude accoutumée; oui, accoutumée; car depuis que les laquais dorment dans les antichambres, et cela date de la création des antichambres et des laquais, jamais homme ne s'endormit avec une quiétude plus parfaite, ne sommeilla avec une absence plus complète de rêves et de cauchemars, et ne fut réveillé avec une égalité d'humeur aussi grande. Blaireau faisait toujours mon admiration, et le noble caractère de son sommeil était pour moi une source éternelle de curieuses observations. Ce digne homme avait dormi partout pendant dix ans, et jamais il n'avait trouvé qu'un lit fût meilleur ou plus mauvais

qu'un autre. Quelquefois seulement, en été, il trouvait sa chambre trop chaude, descendait dans la cour, mettait un pavé sous sa tête et dormait. Il ne s'enrhumaît jamais, et la pluie ne le réveillait pas. Lorsqu'il était debout, il avait l'air d'un peuplier prêt à tomber. Sa longue taille était voûtée et les os de sa poitrine touchaient à l'os de son dos. Sa figure était jaune et sa peau luisante comme un parchemin. Aucune altération ne s'y pouvait remarquer en aucune occasion, sinon un sourire de paysan à la fois niais, fin et doux. Il avait brûlé beaucoup de poudre depuis dix ans à tout ce qu'il y avait eu d'affaires à Paris, mais jamais il ne s'était tourmenté beaucoup du point où frappait le boulet. Il servait son canon en artiste consommé et, malgré les changements de gouvernement, qu'il ne comprenait guère, il avait conservé un dicton des anciens de son régiment et ne cessait de dire : *Quand j'ai bien servi ma pièce, le Roi n'est pas mon maître.* Il était excellent pointeur et devenu chef de pièce depuis quelques mois, quand il fut réformé pour une large entaille qu'il avait reçue au pied, de l'explosion d'un caisson sauté par maladresse au Champ de Mars. Rien ne l'avait plus profondément affligé que cette réforme, et ses camarades, qui l'aimaient beaucoup et le trouvaient souvent nécessaire, l'employaient toujours à Paris et le consultaient dans les occasions importantes. Le service de son artillerie s'accommodait assez avec le mien ; car, étant rarement chez moi, j'avais rarement besoin de lui et souvent, lorsque j'en avais besoin, je me servais moi-même de peur de l'éveiller. Le citoyen

Blaireau avait donc pris, depuis deux ans, l'habitude de sortir sans m'en demander permission, mais ne manquait pourtant jamais à ce qu'il nommait *l'appel du soir,* c'est-à-dire le moment où je rentrais chez moi, à minuit ou deux heures du matin. En effet, je l'y trouvais toujours endormi devant mon feu. Quelquefois il me protégeait, lorsqu'il y avait revue, ou combat, ou révolution dans la Révolution. En ma qualité de curieux, j'allais à pied dans les rues, en habit noir comme me voici, et la canne à la main comme me voilà. Alors je cherchais de loin les canonniers (il en faut toujours un peu en révolution), et quand je les avais trouvés, j'étais sûr d'apercevoir, au-dessus de leurs chapeaux et de leurs pompons, la tête longue de mon paisible Blaireau qui avait repris l'uniforme et me cherchait de loin avec ses yeux endormis. Il souriait en m'apercevant et disait à tout le monde de laisser passer un citoyen de ses amis. Il me prenait sous le bras; il me montrait tout ce qu'il y avait à voir, me nommait tous ceux qui avaient, comme on disait, gagné à la *loterie de sainte Guillotine,* et le soir nous n'en parlions pas : c'était un arrangement tacite. Il recevait ses gages de ma main à la fin du mois, et refusait ses appointements de canonnier de Paris. Il me servait pour son repos, et servait la nation pour l'honneur. Il ne prenait les armes qu'en grand seigneur : cela l'arrangeait fort, et moi aussi.

Tandis que je contemplais mon domestique... (ici je dois m'interrompre et vous dire que c'est pour être compris de vous que j'ai dit *domestique;* car, en l'an II,

cela s'appelait *un associé*), tandis que je le contemplais dans son sommeil, la sonnette allait toujours son train et battait le plafond avec une vigueur inusitée. Blaireau n'en dormait que mieux. Voyant cela, je pris le parti d'aller ouvrir ma porte.

« Vous êtes peut-être, au fond, un excellent homme, dit Stello.

— On est toujours bon maître quand on n'est pas le maître, répondit le Docteur-Noir. J'ouvris ma porte. »

XXII

D'UN HONNÊTE VIEILLARD.

Je trouvai devant moi deux envoyés d'espèces différentes : un vieillard et un enfant. Le vieux était poudré assez proprement; il portait un habit de livrée où la place des galons se voyait encore. Il m'ôta son chapeau avec beaucoup de respect, mais en même temps il jeta les yeux avec défiance autour de lui, regarda derrière moi si personne ne me suivait, et se tint à l'écart sans entrer, comme pour laisser passer avant lui le jeune garçon qui était arrivé en même temps et qui secouait encore le cordon de la sonnette par le pied de biche. Il sonnait sur la mesure de la *Marseillaise,* qu'il sifflait (vous savez l'air probablement, en 1832 où nous sommes); il continua de siffler en me regardant effrontément, et de sonner jusqu'à ce qu'il fût arrivé

à la dernière mesure. J'attendis patiemment et je lui donnai deux sous en lui disant :

« Recommence-moi ce refrain-là, mon enfant. »

Il recommença sans se déconcerter ; il avait fort bien compris l'ironie de mon présent, mais il tenait à me montrer qu'il me bravait. Il était fort joli de figure, portait sur l'oreille un petit bonnet rouge tout neuf, et le reste de son habillement déguenillé à faire soulever le cœur ; les pieds nus, les bras nus, et tout à fait digne du nom de Sans-Culotte.

« Le citoyen Robespierre est malade, me dit-il d'un ton de voix clair et très impérieux, en fronçant ses petits sourcils blonds. Faut venir à deux heures le voir. »

En même temps il jeta de toute sa force ma pièce de deux sous contre une des vitres du carré, la mit en morceaux et descendit l'escalier à cloche-pied en sifflant : *Ça ira !*

« Que demandez-vous ? » dis-je au vieux domestique ; et, comme je vis que celui-là avait besoin d'être rassuré, je lui pris le bras par le coude et le fis entrer dans l'antichambre.

Le bonhomme referma la porte de l'escalier avec de grandes précautions, regarda autour de lui encore une fois, s'avança en rasant la muraille, et me dit à voix basse :

« C'est que... monsieur, c'est que madame la duchesse est bien souffrante aujourd'hui...

— Laquelle ? lui dis-je : voyons, parlez plus vite et plus haut. Je ne vous ai pas encore vu. »

Le pauvre homme parut un peu effrayé de ma brusquerie et, de même qu'il avait été déconcerté par la présence du petit garçon, il le fut complètement par la mienne ; ses vieilles joues pâles rougirent sur leurs pommettes; il fut obligé de s'asseoir et ses genoux tremblaient un peu.

« C'est madame de Saint-Aignan, me dit-il timidement et le plus bas qu'il put.

— Eh bien, lui dis-je, du courage, je l'ai déjà soignée. J'irai la voir ce matin à la maison Lazare : soyez tranquille, mon ami. La traite-t-on un peu mieux ?

— Toujours de même, dit-il en soupirant; il y a quelqu'un là qui lui donne un peu de fermeté, mais j'ai bien des raisons de craindre pour cette personne-là, et alors, certainement, madame succombera. Oui, telle que je la connais, elle succombera, elle n'en reviendra pas.

— Bah! bah! mon brave homme, les femmes facilement abattues se relèvent aisément. Je sais des idées pour soutenir bien des faibles. J'irai lui parler ce matin. »

Le bonhomme voulait bien m'en dire plus long, mais je le pris par la main et lui dis : « Tenez, mon ami, réveillez-moi mon domestique, si vous le pouvez, et dites-lui qu'il me faut un chapeau pour sortir. »

J'allais le laisser dans l'antichambre et je ne prenais plus garde à lui, lorsqu'en ouvrant la porte de mon cabinet, je m'aperçus qu'il me suivait, et il entra avec moi. Il avait, en entrant, jeté un long regard de terreur sur Blaireau, qui n'avait garde de s'éveiller.

« Eh bien, lui dis-je, êtes-vous fou ?

— Non, monsieur ; je suis *suspect,* me dit-il.

— Ah ! c'est différent. C'est une position assez triste, mais respectable, repris-je. J'aurais dû vous deviner à cet amour de se déguiser en domestique qui vous tient tous. C'est une monomanie. Eh bien, monsieur, j'ai là une grande armoire vide, s'il peut vous être agréable d'y entrer ? »

J'ouvris les deux battants de l'armoire, et le saluai comme lorsqu'on fait à quelqu'un les honneurs d'une chambre à coucher.

« Je crains, ajoutai-je, que vous n'y soyez pas commodément ; pourtant j'y ai déjà logé six personnes l'une après l'autre. »

C'était ma foi vrai.

Mon bonhomme prit, lorsqu'il fut seul avec moi, un air tout différent de sa première façon d'être. Il se grandit et se mit à son aise : je vis un beau vieillard, moins voûté, plus digne, mais toujours pâle. Sur mes assurances qu'il ne risquait rien et pouvait parler, il osa s'asseoir et respirer.

« Monsieur, me dit-il en baissant les yeux pour se remettre et s'efforcer de reprendre la dignité de son rang, monsieur, je veux sur-le-champ vous mettre au fait de ma personne et de ma visite. Je suis monsieur de Chénier. J'ai deux fils qui, malheureusement, ont assez mal tourné : ils ont tous deux donné dans la Révolution. L'un est Représentant, j'en gémirai toute ma vie, c'est le plus mauvais ; l'aîné est en prison, c'est le meilleur. Il est un peu dégrisé, monsieur, dans ce mo-

ment-ci, et je ne sais vraiment pas plus que lui pourquoi on me l'a coffré, ce pauvre garçon; car il a fait des écrits bien révolutionnaires et qui ont dû plaire à tous ces buveurs de sang...

— Monsieur, lui dis-je, je vous demanderai la permission de vous rappeler qu'il y a un de ces buveurs qui m'attend à déjeuner.

— Je le sais, monsieur, mais je croyais que c'était seulement en qualité de docteur, profession pour laquelle j'ai la plus haute vénération; car après les médecins de l'âme, qui sont les prêtres et tous les ecclésiastiques généralement parlant, je ne veux excepter aucun des ordres monastiques, certainement les médecins du corps...

— ...doivent arriver à temps pour le sauver, interrompis-je encore en lui secouant le bras pour le réveiller du radotage qui commençait à l'assoupir; je connais messieurs vos fils...

— Pour abréger, monsieur, la seule chose qui me console, me dit-il, c'est que l'aîné, le prisonnier, l'officier, n'est pas poète comme celui de *Charles IX,* et par conséquent, lorsque je l'aurai tiré d'affaire comme j'espère, avec votre aide, si vous voulez bien le permettre, il n'attirera pas les yeux sur lui par une publicité d'auteur.

— Bien jugé, dis-je, prenant mon parti d'écouter.

— N'est-ce pas, monsieur? continua cet excellent homme. André a de l'esprit, du reste, et c'est lui qui a rédigé la lettre de Louis XVI à la Convention. Si je me suis travesti, c'est par égard pour vous, qui fréquentez

tous ces coquins-là, et pour ne pas vous compromettre.

— L'indépendance de caractère et le désintéressement ne peuvent jamais être compromis, dis-je en passant; allez toujours,

— Mort-Dieu! monsieur, reprit-il avec une certaine vieille chaleur militaire, savez-vous qu'il serait affreux de compromettre un galant homme comme vous, à qui l'on vient demander un service!

— J'ai déjà eu l'honneur de vous offrir... repris-je en montrant mon armoire avec galanterie.

— Ce n'est point là ce qu'il me faut, me dit-il; je ne prétends point me cacher; je veux me montrer au contraire plus que jamais. Nous sommes dans un temps où il faut se remuer : à tout âge il faut se remuer, et je ne crains pas pour ma vieille tête. Mon pauvre André m'inquiète, monsieur; je ne puis supporter qu'il reste à cette effroyable maison de Saint-Lazare.

— Il faut qu'il reste en prison, dis-je rudement, c'est ce qu'il a de mieux à faire.

— J'irai...

— Gardez-vous d'aller.

— Je parlerai...

— Gardez-vous de parler. »

Le pauvre homme se tut tout à coup, et joignit les mains entre ses deux genoux avec une tristesse et une résignation capables d'attendrir les plus durs des hommes. Il me regardait comme un criminel à la question regardait son juge dans quelque bienheureuse Époque Organique. Son vieux front nu se cou-

vrit de rides, comme une mer paisible se couvre de vagues, et ces vagues prirent cours d'abord du bas en haut par étonnement, puis du haut en bas par affliction.

« Je vois bien, me dit-il, que madame de Saint-Aignan s'est trompée ; je ne vous en veux point, parce que dans ces temps mauvais chacun suit sa route, mais je vous demande seulement le secret, et je ne vous importunerai plus, citoyen. »

Ce dernier mot me toucha plus que tout le reste, par l'effort que fit le bon vieillard pour le prononcer. Sa bouche sembla jurer, et jamais depuis sa création le mot de *citoyen* n'eut un pareil son. La première syllabe siffla longtemps, et les deux autres murmurèrent rapidement comme le coassement d'une grenouille qui barbote dans un marais. Il y avait un mépris, une douleur suffocante, un désespoir si vrai dans ce *citoyen,* que vous en eussiez frissonné, surtout si vous eussiez vu le bon vieillard se lever péniblement en appuyant ses deux mains à veines bleues sur ses deux genoux, pour réussir à s'enlever du fauteuil. Je l'arrêtai au moment où il allait arriver à se tenir debout, et je le replaçai doucement sur le coussin.

« Madame de Saint-Aignan ne vous a point trompé, lui dis-je ; vous êtes devant un homme sûr, monsieur. Je n'ai jamais trahi les soupirs de personne, et j'en ai reçu beaucoup, surtout des derniers soupirs, depuis quelque temps… »

Ma dureté le fit tressaillir.

« Je connais mieux que vous la situation des prison-

niers, et surtout de celui qui vous doit la vie, et à qui vous pouvez l'ôter si vous continuez à vous *remuer,* comme vous dites, Souvenez-vous, monsieur, que dans les tremblements de terre il faut rester en place et immobile. »

Il ne répondit que par un demi-salut de résignation et de politesse réservée, et je sentis que j'avais perdu sa confiance par ma rudesse. Ses yeux étaient plus que baissés et presque fermés, quand je continuai à lui recommander un silence profond et une retraite absolue. Je lui disais (le plus poliment possible cependant) que tous les âges ont leur étourderie, toutes les passions leurs imprudences, et que l'amour paternel est presque une passion.

J'ajoutai qu'il devait penser, sans attendre de moi de plus grands détails, que je ne m'avançais pas à ce point auprès de lui, dans une circonstance aussi grave, sans être certain du danger qu'il y aurait à faire la plus légère démarche; que je ne pouvais lui dire pourquoi, mais qu'enfin il me pouvait croire; que personne n'était plus avant que moi dans la confidence des chefs actuels de l'État; que j'avais souvent profité des moments favorables de leur intimité pour soustraire quelques têtes humaines à leurs griffes et les faire glisser entre leurs ongles; que cependant, dans cette occasion, une des plus intéressantes qui se fût offerte, puisqu'il s'agissait de son fils aîné, intime ami d'une femme que j'avais vue naître et que je regardais comme mon enfant, je déclarais formellement qu'il fallait demeurer muet et laisser faire la Destinée, comme un

pilote sans boussole et sans étoiles laisse faire le vent quelquefois. — Non! il est dit qu'il existera toujours des caractères tellement polis, usés, énervés et débilités par la civilisation, qu'ils se referment par le froissement d'un mot comme des sensitives. Moi, j'ai parfois le toucher rude. — A présent j'avais beau parler, il consentait à tout ce que je conseillais, il tombait d'accord avec moi de tout ce que je disais; mais je sentais sa politesse à fleur d'eau et un roc au fond. — C'était l'entêtement des vieillards, ce misérable instinct d'une volonté myope qui surnage en nous quand toutes nos facultés sont englouties par le temps, comme un mauvais mât au-dessus d'un vaisseau submergé.

XXIII

SUR LES HIÉROGLYPHES DU BON CANONNIER.

Je passe aussi rapidement d'une idée à l'autre que l'œil de la lumière à l'ombre. Sitôt que je vis mon discours inutile, je me tus. M. de Chénier se leva, et je le reconduisis en silence jusqu'à la porte de l'escalier. Là seulement je ne pus m'empêcher de lui prendre la main et de la lui serrer cordialement. Le pauvre vieillard! il en fut ému. Il se retourna et ajouta d'une voix douce (mais quoi de plus entêté que la douceur?) : «Je suis bien peiné de vous avoir importuné de ma demande.

— Et moi, lui dis-je, de voir que vous ne voulez pas me comprendre, et que vous prenez un bon conseil pour une défaite. Vous y réfléchirez, j'espère. »

Il me salua profondément et sortit. Je revins me préparer à partir, en haussant les épaules. Un grand corps me ferma le passage de mon cabinet : c'était mon canonnier, c'était Blaireau, réveillé aussi bien qu'il était en lui. Vous croyez peut-être qu'il pensait à me servir? — point; à ouvrir les portes? — pas le moins du monde; à s'excuser? — encore moins. Il avait ôté une manche de son habit de canonnier de Paris, et il s'amusait gravement à terminer, de la main droite, avec une aiguille, un dessin symbolique sur son bras gauche. Il se piquait jusqu'au sang, semait de la poudre dans les piqûres, l'enflammait, et se trouvait *tatoué* pour toujours. C'est un vieil usage des soldats, comme vous le savez mieux que moi. Je ne pus m'empêcher de perdre encore trois minutes à considérer cet original. — Je lui pris le bras : il se dérangea peu et me l'abandonna avec complaisance et une satisfaction secrète. Il se regardait le bras avec douceur et vanité.

« Eh ! mon garçon, m'écriai-je, ton bras est un almanach de la cour et un calendrier républicain. »

Il se frotta le menton avec un rire de finesse : c'était son geste favori, et il cracha loin de lui, en mettant sa main devant sa bouche par politesse. Cela remplaçait chez lui tous les discours inutiles : c'était son signe de

consentement ou d'embarras, de réflexion ou de détresse, manie de corps de garde, tic de régiment. Je contemplai sans opposition ce bras héroïque et sentimental. — La dernière inscription qu'il y avait faite était un bonnet phrygien placé sur un cœur, et autour : *Indivisibilité ou la mort.*

« Je vois bien, lui dis-je, que tu n'es pas fédéraliste comme les Girondins. »

Il se gratta la tête. « Non, non, me dit-il, ni la citoyenne Rose non plus. »

Et il me montrait finement une petite rose dessinée avec soin, à côté du cœur, sous le bonnet.

« Ah ! ah ! je vois pourquoi tu boites si longtemps, lui dis-je; mais je ne te dénoncerai pas à ton capitaine.

— Ah ! dame ! me dit-il, pour être canonnier on n'est pas de pierre, et Rose est fille d'une dame tricoteuse, et son père est geôlier à Lazare. — Fameux emploi ! » ajouta-t-il avec orgueil.

J'eus l'air de ne pas entendre ce renseignement, dont je fis mon profit : il avait l'air aussi de me donner cet avis par mégarde. Nous nous entendions ainsi parfaitement, toujours selon notre arrangement tacite.

Je continuais à examiner ses hiéroglyphes de caserne avec l'attention d'un peintre en miniature. Immédiatement au-dessus du cœur républicain et amoureux, on voyait peint en bleu un grand sabre, tenu par un petit blaireau debout, ou, comme on eût dit en langue héraldique, un blaireau rampant, et au-

dessus, en gros caractères : *Honneur à Blaireau, le bourreau des crânes !*

Je levai vite la tête, comme on ferait pour voir si un portrait est ressemblant.

« Ceci, c'est toi, n'est-ce pas? Ceci n'est plus pour la politique, mais pour la gloire ? »

Un léger sourire rida la longue figure jaune de mon canonnier, et il me dit paisiblement :

« Oui, oui, c'est moi. Les crânes sont les six maîtres d'armes à qui j'ai fait passer l'arme à gauche.

— Cela veut dire tuer, n'est-ce pas ?

— Nous disons ça comme ça », reprit-il avec la même innocence.

En effet, cet homme primitif, habile sans le savoir, à la manière des héros d'Otaïti, avait gravé sur son bras jaune, au bout du sabre du blaireau, six fleurets renversés qui semblaient l'adorer.

Je voulais passer outre et remonter au-dessus du coude; mais je vis qu'il faisait quelque difficulté de relever sa manche.

« Oh ! ça, me dit-il, c'est quand j'étais recrue : ça ne compte plus à présent. »

Je compris sa pudeur en apercevant une fleur de lis colossale, et au-dessus : *Vivent les Bourbons et la Sainte-Barbe ! amour éternel à Madeleine !*

« Porte toujours des manches longues, mon enfant, lui dis-je, pour garder ta tête. Je te conseille aussi de n'ouvrir que des bras bien couverts à la citoyenne Rose.

— Bah ! bah ! reprit-il d'un air de niaiserie affectée,

pourvu que son père m'ouvre les verrous, quelquefois, entre les heures du guichet, c'est tout ce qu'il faut pour...»

Je l'interrompis, afin de n'être pas forcé de le questionner.

«Allons, lui dis-je en le frappant sur le bras, tu es un prudent garçon, tu n'as rien fait de mal depuis que je t'ai mis ici; tu ne commenceras pas à présent. Accompagne-moi ce matin où je vais : j'aurai peut-être besoin de toi. Tu me suivras de loin dans le chemin, et tu n'entreras dans les maisons que si cela te plaît. Que je te retrouve du moins dans la rue!»

Il s'habilla en bâillant encore deux ou trois fois, se frotta les yeux et me laissa sortir avant lui, tout disposé à me suivre, son chapeau à trois cornes sur l'oreille et tenant en main une baguette blanche aussi longue que lui.

XXIV

LA MAISON LAZARE.

Saint-Lazare est une vieille maison couleur de boue. Ce fut jadis un Prieuré. Je crois ne me tromper guère en disant qu'on n'acheva de la bâtir qu'en 1465, à la place de l'ancien monastère de Saint-Laurent dont parle Grégoire de Tours, comme vous le savez parfaitement, au sixième livre de son *Histoire*, chapitre neuvième. Les rois de France y faisaient halte deux

fois : à leur entrée à Paris, ils s'y reposaient; à leur sortie, on les y déposait en les portant à Saint-Denis. En face le Prieuré était, à cet effet, un petit hôtel dont il ne reste pas pierre sur pierre et qui se nommait le Logis du Roi. Le Prieuré devint caserne, prison d'État et maison de correction pour les moines, les soldats, les *conspirateurs* et les filles; on a tour à tour agrandi, élargi, barricadé et verrouillé ce bâtiment sale, où tout était alors d'un aspect assez gris, maussade et maladif. Il me fallut quelque temps pour me rendre de la place de la Révolution à la rue du Faubourg-Saint-Denis, où est située cette prison. Je la reconnus de loin à une sorte de guenille bleue et rouge toute mouillée de pluie, attachée à un grand bâton noir planté au-dessus de la porte. Sur un marbre noir, en grosses lettres blanches, était gravée l'inscription générale de tous les monuments, l'inscription qui me semblait l'épitaphe de la Nation :

Unité, Indivisibilité de la République.
Égalité, Fraternité ou la Mort.

Devant la porte du corps de garde infect, des Sans-Culottes, assis sur des bancs de chêne, aiguisaient leurs piques dans le ruisseau, jouaient à la drogue, chantaient la *Carmagnole,* et ôtaient la lanterne d'un réverbère pour la remplacer par un homme qu'on voyait amené du haut du faubourg par des poissardes qui hurlaient le *Ça ira!*

On me connaissait, on avait besoin de moi, j'entrai. Je frappai à une porte épaisse, placée à droite sous la

voûte. La porte s'ouvrit à moitié, comme d'elle-même, et comme j'hésitais, attendant qu'elle s'ouvrît tout à fait, la voix du geôlier me cria : « Allons donc ! entrez donc ! » Et dès que j'eus mis le pied dans l'intérieur, je sentis le froissement de la porte sur mes talons, et je l'entendis se refermer violemment, comme pour toujours, de tout le poids de ses ais massifs, de ses clous épais, de ses garnitures de fer et de ses verrous.

Le geôlier riait dans les trois dents qui lui restaient. Ce vieux coquin était accroupi dans un grand fauteuil noir, de ceux qu'on nomme à crémaillère, parce qu'ils ont de chaque côté des crans de fer qui soutiennent le dossier et mesurent sa courbe lorsqu'il se renverse pour servir de lit. Là dormait et veillait, sans se déranger jamais, l'immobile portier. Sa figure ridée, jaune, ironique, s'avançait au-dessus de ses genoux, et s'y appuyait par le menton. Ses deux jambes passaient à droite et à gauche par-dessus les deux bras du fauteuil, pour se délasser d'être assis à la manière accoutumée, et il tenait de la main droite ses clefs, de la gauche la serrure de la porte massive. Il l'ouvrait et la fermait comme par ressort et sans fatigue. — Je vis derrière son fauteuil une jeune fille debout, les mains dans les poches de son petit tablier. Elle était toute ronde, grasse et fraîche, un petit nez retroussé, des lèvres d'enfant, de grosses hanches, des bras blancs, et une propreté rare en cette maison. Robe d'étoffe rouge relevée dans les poches, et bonnet blanc orné d'une grande cocarde tricolore. Je l'avais déjà remarquée en passant, mais jamais avec atten-

tion. Cette fois, tout rempli des demi-confidences de mon canonnier Blaireau, je reconnus sa bonne amie Rose avec ce sentiment inné qui fait qu'on se dit, sans se tromper, d'un inconnu que l'on désirait voir : C'est lui.

Cette belle fille avait un air de bonté et de prestance tout à la fois qui faisait, à la voir là, l'effet de redoubler la tristesse du lieu, pour lequel elle ne semblait pas faite. Toute cette fraîche personne sentait si bien le grand air de la campagne, le village, le thym et le serpolet, que je mets en fait qu'elle devait arracher un soupir à chaque prisonnier par sa présence, en leur rappelant les plaines et les blés.

« C'est une cruauté, dis-je en m'arrêtant, une cruauté véritable que de montrer cette enfant-là aux détenus. »

Elle ne comprit pas plus que si j'eusse parlé grec, et je ne prétendais pas être compris. Elle fit de grands yeux, montra les plus belles dents du monde, et cela sans sourire, en ouvrant ses lèvres, qui s'épanouirent comme un œillet que l'on presse du doigt.

Le père grogna. Mais il avait la goutte, et il ne me dit rien. J'entrai dans les corridors en tâtant la pierre avec ma canne devant mes pieds, parce qu'alors les larges et longues avenues humides étaient sombres et mal éclairées, en plein jour, par des reverbères rouges et infects.

Aujourd'hui que tout devient propre et poli, si vous alliez visiter Saint-Lazare, vous verriez une belle infirmerie, des cellules neuves et bien rangées, des murs blanchis, des carreaux lavés, de la lumière, de l'air,

de l'ordre partout. Les geôliers, les guichetiers, les porte-clefs d'aujourd'hui se nomment directeurs, conducteurs, correcteurs, surveillants, portent uniforme bleu à boutons d'argent, parlent d'une voix douce, et ne connaissent que par ouï-dire leurs anciens noms, qu'ils trouvent *ridicules.*

Mais en 1794, cette noire *Maison Lazare* ressemblait à une grande cage d'animaux féroces. Il n'existait là que le vieux bâtiment gris qu'on y voit encore, bloc énorme et carré. Quatre étages de prisonniers gémissaient et hurlaient l'un sur l'autre. Au dehors, on voyait aux fenêtres des grilles, des barreaux énormes, formant en largeur des anneaux, en hauteur des piques de fer, et entrelaçant de si près la lance et la chaîne, que l'air y pouvait à peine pénétrer. Au dedans, trois larges corridors mal éclairés divisaient chaque étage, coupés eux-mêmes par quarante portes de loges dignes d'enfermer des loups, et souvent pénétrées d'une odeur de tanière; de lourdes grilles de fer massives et noires au bout de chaque corridor, et à toutes les portes des loges de petites ouvertures carrées et grillées, que l'on nomme *guichets,* et que les geôliers ouvrent en dehors pour surprendre et surveiller le prisonnier à toute heure.

Je traversai, en entrant, la grande cour vide où l'on rangeait d'ordinaire les terribles chariots destinés à emporter des charges de victimes. Je grimpai sur le perron à demi détruit par lequel elles descendaient pour monter dans leur dernière voiture. Je passai un lieu abominable, humide et sinistre, usé par le frotte-

ment des pieds, brisé et marqué sur les murs, comme s'il s'y passait chaque jour quelque combat. Une sorte d'auge pleine d'eau, d'une mauvaise odeur, en était le seul meuble. Je ne sais ce qu'on y faisait, mais ce lieu se nommait et se nomme encore *le Casse-Gueule.*

J'arrivai au préau, large et laide cour enchâssée dans de hautes murailles; le soleil y jette quelquefois un rayon triste, du haut d'un toit. Une énorme fontaine de pierre est au milieu, quatre rangées d'arbres autour. Au fond, tout au fond, un grand Christ blanc sur une croix rouge, rouge d'un rouge de sang. Deux femmes étaient au pied de ce grand Christ, l'une très jeune et l'autre très âgée. La plus jeune priait à deux genoux, à deux mains, la tête baissée et fondant en larmes; elle ressemblait tant à la belle princesse de Lamballe que je détournai la tête. Ce souvenir m'était odieux.

La plus âgée arrosait deux vignes qui poussaient lentement au pied de la croix. Les vignes y sont encore. Que de gouttes et de larmes ont arrosé leurs grappes, rouges et blanches comme le sang et les pleurs!

Un guichetier lavait son linge, en chantant, dans la fontaine du milieu. J'entrai dans les corridors, et à la douzième loge du rez-de-chaussée je m'arrêtai. Un porte-clefs vint, me toisa, me reconnut, mit sa patte grossière sur la main plus élégante du verrou, et l'ouvrit. — J'étais chez madame la duchesse de Saint-Aignan.

XXV

UNE JEUNE MÈRE.

Comme le porte-clefs avait ouvert brusquement la porte, j'entendis un petit cri de femme, et je vis que madame de Saint-Aignan était surprise, et honteuse de l'être. Pour moi, je ne fus étonné que d'une chose à laquelle je ne pouvais m'accoutumer : c'était la grâce parfaite et la noblesse de son maintien, son calme, sa résignation douce, sa patience d'ange et sa timidité imposante. Elle se faisait obéir les yeux baissés, par un ascendant que je n'ai vu qu'à elle. Cette fois, elle était déconcertée de notre entrée; mais elle s'en tira à merveille, et voici comment.

Sa cellule était petite et brûlante, exposée au midi, et Thermidor était, je vous l'assure, tout aussi chaud que l'eût été juillet à sa place... Madame de Saint-Aignan n'avait d'autre moyen de se garantir du soleil qui tombait d'aplomb dans sa pauvre petite chambre, que de suspendre à la fenêtre un grand châle, le seul, je pense, qu'on lui eût laissé. Sa robe très simple était fort décolletée, ses bras étaient nus, ainsi que tout ce que laisserait voir une robe de bal, mais rien de plus que cela. C'était peu pour moi, mais beaucoup trop pour elle. Elle se leva en disant : « Eh! mon Dieu! » et croisa ses deux bras sur sa poitrine comme une bai-

gneuse surprise l'aurait pu faire. Tout rougit en elle, depuis le front jusqu'au bout des doigts, et ses yeux se mouillèrent un instant.

Ce fut une impression très passagère. Elle se remit bientôt en voyant que j'étais seul et, jetant sur ses épaules une sorte de peignoir blanc, elle s'assit sur le bord de son lit pour m'offrir une chaise de paille, le seul meuble de sa prison. — Je m'aperçus alors qu'un de ses pieds était nu, et qu'elle tenait à la main un petit bas de soie noir et brodé à jour.

« Bon Dieu ! dis-je ; si vous m'aviez fait dire un mot de plus...

— La pauvre reine en a fait autant ! » dit-elle vivement, et elle sourit avec une assurance et une dignité charmantes, en levant ses grands yeux sur moi ; mais bientôt sa bouche reprit une expression grave, et je remarquai sur son noble visage une altération profonde et nouvelle, ajoutée à sa mélancolie accoutumée.

— Asseyez-vous ! asseyez-vous ! me dit-elle en parlant vite, d'une voix altérée et avec une prononciation saccadée. Depuis que ma grossesse a été déclarée, grâce à vous, et je vous en dois...

— C'est bon, c'est bon, dis-je en l'interrompant à mon tour, par aversion pour les phrases.

— J'ai un sursis, continua-t-elle ; mais il va, dit-on, arriver des chariots aujourd'hui, et ils ne partiront pas vides pour le tribunal révolutionnaire. »

Ici ses yeux s'attachèrent à la fenêtre et me parurent un peu égarés.

« Les chariots ! les terribles chariots ! dit-elle. Leurs

roues ébranlent tous les murs de Saint-Lazare! Le bruit de leurs roues m'ébranle tous les nerfs. Comme ils sont légers et bruyants quand ils roulent sous la voûte en entrant, et comme ils sont lents et lourds en sortant avec leur charge! — Hélas! ils vont venir se remplir d'hommes, de femmes et d'enfants aujourd'hui, à ce que j'ai entendu dire. C'est Rose qui l'a dit dans la cour, sous ma fenêtre, en chantant. La bonne Rose a une voix qui fait du bien à tous les prisonniers. Cette pauvre petite!»

Elle se remit un peu, se tut un moment, passa sa main sur ses yeux qui s'attendrissaient, et reprenant son air noble et confiant :

«Ce que je voulais vous demander, me dit-elle en appuyant légèrement le bout de ses doigts sur la manche de mon habit noir, c'est un moyen de préserver de l'influence de mes peines et de mes souffrances l'enfant que je porte dans mon sein. J'ai peur pour lui...»

Elle rougit; mais elle continua malgré la pudeur, et la soumit à entendre ce qu'elle voulait me dire...

Elle s'animait en parlant.

«Vous autres hommes, et vous, tout docteur que vous êtes, vous ne savez pas ce que c'est que cette fierté et cette crainte que ressent une femme dans cet état. Il est vrai que je n'ai vu aucune femme pousser aussi loin que moi ces terreurs.»

Elle leva les yeux au ciel.

«Mon Dieu! quel effroi divin! quel étonnement toujours nouveau! Sentir un autre cœur battre dans

mon cœur, une âme angélique se mouvoir dans mon âme troublée, et y vivre d'une vie mystérieuse qui ne lui sera jamais comptée, excepté par moi qui la partage! Penser que tout ce qui est agitation pour moi est peut-être souffrance pour cette créature vivante et invisible, que mes craintes peuvent lui être des douleurs, mes douleurs des angoisses, mes angoisses la mort! — Quand j'y pense, je n'ose plus remuer ni respirer. J'ai peur de mes idées, je me reproche d'aimer comme de haïr, de crainte d'être émue. — Je me vénère, je me redoute comme si j'étais une sainte! — Voilà mon état.»

Elle avait l'air d'un ange en parlant ainsi, et elle pressait ses deux bras croisés sur sa ceinture, qui commençait à peine à s'élargir depuis deux mois.

«Donnez-moi une idée qui me reste toujours présente, là, dans l'esprit, poursuivit-elle en me regardant fixement, et qui m'empêche de faire mal à mon fils.»

Ainsi, comme toutes les jeunes mères que j'ai connues, elle disait d'avance *mon fils*, par un désir inexplicable et une préférence instinctive. Cela me fit sourire malgré moi.

«Vous avez pitié de moi, dit-elle; je le vois bien, allez! — Vous savez que rien ne peut cuirasser notre pauvre cœur au point de l'empêcher de bondir, de faire tressaillir tout notre être et de marquer au front nos enfants pour le moindre de nos désirs.

«Cependant, poursuivit-elle en laissant tomber sa belle tête avec abandon sur sa poitrine, il est de mon

devoir d'amener mon enfant jusqu'au jour de sa naissance, qui sera la veille de ma mort. — On ne me laisse sur la terre que pour cela, je ne suis bonne qu'à cela, je ne suis rien que la frêle coquille qui le conserve et qui sera brisée après qu'il aura vu le jour. Je ne suis pas autre chose! pas autre chose, monsieur! Croyez-vous... (et elle me prit la main), croyez-vous qu'on me laisse au moins quelques bonnes heures pour le regarder, quand il sera né? — S'ils vont me tuer tout de suite, ce sera bien cruel, n'est-ce-pas? — Eh bien! si j'ai seulement le temps de l'entendre crier et de l'embrasser tout un jour, je leur pardonnerai, je crois, tant je désire ce moment-là!»

Je ne pouvais que lui serrer les mains; je les baisai avec un respect religieux et sans rien dire, crainte de l'interrompre.

Elle se mit à sourire avec toute la grâce d'une jolie femme de vingt-quatre ans, et ses larmes parurent joyeuses un moment.

«Il me semble toujours que vous savez tout, vous. Il me semble qu'il n'y a qu'à dire : Pourquoi? et que vous allez répondre, vous. — Pourquoi, dites-moi, une femme est-elle tellement mère qu'elle est moins toute autre chose? moins amie, moins fille, moins épouse même, et moins vaine, moins délicate, et peut-être moins pensante? — Qu'un enfant qui n'est rien soit tout! — Que ceux qui vivent soient moins que lui! c'est injuste, et cela est. Pourquoi cela est-il? — Je me le reproche.

— Calmez-vous! calmez-vous! lui dis-je; vous avez

un peu de fièvre, vous parlez vite et haut. Calmez-vous.

— Eh! mon Dieu! cria-t-elle, celui-là, je ne le nourrirai pas!»

En disant cela, elle me tourna le dos tout d'un coup, et se jeta la figure sur son petit lit, pour y pleurer quelque temps sans se contraindre devant moi : son cœur débordait.

Je regardais avec attention cette douleur si franche qui ne cherchait point à se cacher, et j'admirais l'oubli total où elle était de la perte de ses biens, de son rang, des recherches délicates de la vie. Je retrouvais en elle ce qu'à cette époque j'eus souvent occasion d'observer, c'est que ceux qui perdent le plus sont toujours aussi ceux qui se plaignent le moins.

L'habitude du grand monde et d'une continuelle aisance élève l'esprit au-dessus du luxe que l'on voit tous les jours, et ne plus le voir est à peine une privation. Une éducation élégante donne le dédain des souffrances physiques, et ennoblit par un doux sourire de pitié les soins minutieux et misérables de la vie, apprend à ne compter pour quelque chose que les peines de l'âme, à voir sans surprise une chute mesurée d'avance par l'instruction, les méditations religieuses, et même toutes les conversations des familles et des salons, et surtout à se mettre au-dessus de la puissance des événements par le sentiment de ce qu'on vaut.

Madame de Saint-Aignan avait, je vous assure, autant de dignité en cachant sa tête sur la couverture de

laine de son lit de sangle, que je lui en avais vu lorsqu'elle appuyait son front sur ses meubles de soie. La dignité devient à la longue une qualité qui passe dans le sang, et de là dans tous les gestes, qu'elle ennoblit. Il ne serait venu à la pensée de personne de trouver ridicule ce que je vis mieux que jamais en ce moment, c'est-à-dire le joli petit pied nu que j'ai dit, croisé sur l'autre que chaussait un bas de soie noir. Je n'y pense même à présent que parce qu'il y a des traits caractéristiques dans tous les tableaux de ma vie, qui ne s'effacent jamais de ma mémoire. Malgré moi je la revois ainsi. Je la peindrais dans cette attitude.

Comme on ne pleure guère une journée de suite, je regardai mes deux montres : je vis à l'une dix heures et demie, à l'autre onze heures précises; je pris le terme moyen, et jugeai qu'il devait être dix heures trois quarts. J'avais du temps, et je me mis à considérer la chambre, et particulièrement ma chaise de paille.

XXVI

UNE CHAISE DE PAILLE.

Comme j'étais placé de côté sur cette chaise, ayant le dossier sous mon bras gauche, je ne pus m'empêcher de le considérer. Ce dossier fort large était devenu noir et luisant, non à force d'être bruni et ciré, mais par la quantité de mains qui s'y étaient posées, qui l'avaient frotté dans les crispations de leur déses-

poir; par la quantité de pleurs qui avaient humecté le bois, et par les morsures de la dent même des prisonniers. Des entailles profondes, de petites coches, des marques d'ongles sillonnaient ce dos de chaise. Des noms, des croix, des lignes, des signes, des chiffres y étaient gravés au couteau, au canif, au clou, au verre, au ressort de montre, à l'aiguille, à l'épingle.

Ma foi! je devins si attentif à les examiner que j'en oubliai presque ma pauvre petite prisonnière. Elle pleurait toujours; moi, je n'avais rien à lui dire, si ce n'est : « Vous avez raison de pleurer »; car lui prouver qu'elle avait tort m'eût été impossible, et pour m'attendrir avec elle, il aurait fallu pleurer encore plus fort. Non, ma foi!

Je la laissai donc continuer, et je continuai, moi, la lecture de ma chaise.

C'étaient des noms, charmants quelquefois, quelquefois bizarres, rarement communs, toujours accompagnés d'un sentiment ou d'une idée. De tous ceux qui avaient écrit là, pas un n'avait en ce moment sa tête sur ses épaules. C'était un *album* que cette planche! Les voyageurs qui s'y étaient inscrits étaient tous au seul port où nous soyons sûrs d'arriver, et tous parlaient de leur traversée avec mépris et sans beaucoup de regrets, sans espoir non plus d'une vie meilleure, ou seulement d'une vie nouvelle, ou d'une autre vie où l'on se sente vivre. Ils paraissaient s'en peu soucier. Aucune foi dans leurs inscriptions, aucun athéisme non plus; mais quelques élans de passions, de passions cachées, secrètes, profondes, indiquées vaguement

par le prisonnier présent au prisonnier à venir, dernier legs du mort au mourant.

Quand la foi est morte au cœur d'une nation vieillie, ses cimetières (et ceci en était un) ont l'aspect d'une décoration païenne. Tel est votre *Père-Lachaise.* Amenez-y un Indou de Calcutta, et demandez-lui : « Quel est ce peuple dont les morts ont sur leur poussière des jardins tout petits remplis de petites urnes, de colonnes d'ordre dorique ou corinthien, de petites arcades de fantaisie à mettre sur sa cheminée comme pendules curieuses; le tout bien badigeonné, marbré, doré, enjolivé, vernissé; avec des grillages tout autour, pareils aux cages des serins et des perroquets; et, sur la pierre, des phrases semi-françaises de sensiblerie *Riccobonienne,* tirées des romans qui font sangloter les portières et dépérir toutes les brodeuses ? »

L'Indou sera embarrassé; il ne verra ni pagodes, ni Brahma, ni statues de Wichnou aux trois têtes, aux jambes croisées et aux sept bras; il cherchera le *Lingam,* et ne le trouvera pas; il cherchera le turban de Mahomet, et ne le trouvera pas; il cherchera la Junon des morts, et ne la trouvera pas; il cherchera la Croix, et ne la trouvera pas, ou, la démêlant avec peine à quelques détours d'allées, enfouie dans des bosquets et honteuse comme une violette, il comprendra bien que les Chrétiens font exception dans ce grand peuple; il se grattera la tête en la balançant et jouera avec ses boucles d'oreilles en les faisant tourner rapidement comme un jongleur. Et, voyant des noces bourgeoises courir, en riant, dans les chemins sablés,

et danser sous les fleurs et sur les fleurs des morts, remarquant l'urne qui domine les tombeaux, n'ayant vu que rarement : *Priez pour lui, priez pour son âme,* il vous répondra : « Très certainement ce peuple brûle ses morts et enferme leurs cendres dans ces urnes. Ce peuple croit qu'après la mort du corps tout est dit pour l'homme. Ce peuple a coutume de se réjouir de la mort de ses pères, et de rire sur leurs cadavres parce qu'il hérite enfin de leurs biens, ou parce qu'il les félicite d'être délivrés du travail et de la souffrance.

« Puisse Siwa aux boucles dorées et au col d'azur, adoré de tous les lecteurs du Véda, me préserver de vivre parmi ce peuple qui, pareil à la fleur *dou-rouy,* a comme elle deux faces trompeuses ! »

Oui, le dossier de la chaise qui m'occupait et qui m'occupe encore était tout pareil à nos cimetières. Une idée religieuse pour mille indifférentes, une croix sur mille urnes.

J'y lus :

Mourir? — Dormir.

ROUGEOT DE MONTCRIF,
Garde du corps.

Il avait apporté, me dis-je, la moitié d'une idée d'Hamlet. C'est toujours penser.

Frailty, thy name is woman!

J.-F. GAUTHIER.

A quelle femme pensait celui-là ? me demandai-je. C'est bien le moment de se plaindre de leur fragilité ! — Eh ! Pourquoi pas ? me dis-je ensuite en lisant sur

la liste des prisonniers sur le mur : *âgé de vingt-six ans, ex-page du tyran.* — Pauvre jeune page! une jalousie d'amour le suivait à Saint-Lazare! Ce fut peut-être le plus heureux des prisonniers. Il ne pensait pas à lui-même. Oh! le bel âge où l'on rêve d'amour sous le couteau!

Plus bas, entouré de festons et de lacs d'amour, un nom d'imbécile :

Ici a gémi dans les fers Agricola-Adorable FRANCONVILLE, de la section Brutus; bon patriote, ennemi du Négociantisme, ex-huissier, ami du Sans-Culottisme. Il ira au néant avec un Républicanisme sans tache.

Je détournai un moment la tête à demi, pour voir si ma douce prisonnière était un peu remise de son trouble; mais comme j'entendais toujours ses pleurs, je ne voulus pas les voir, décidé à ne pas l'interroger, de peur de redoublement; il me parut d'ailleurs qu'elle m'avait oublié et je continuai.

Une petite écriture de femme, bien fine et déliée :

Dieu protège le roi Louis XVII et mes pauvres parents.

MARIE DE SAINT-CHAMANS,
Agée de quinze ans.

Pauvre enfant! j'ai retrouvé hier son nom, et vous le montrerai sur une liste annotée de la main de Robespierre. Il y a en marge :

« *Beaucoup* prononcée en fanatisme et contre la liberté, quoique très jeune. »

Quoique très jeune! Il avait eu un moment de pudeur, le galant homme!

En réfléchissant, je me retournai. Madame de Saint-Aignan, entièrement et toujours abandonnée à son chagrin, pleurait encore. Il est vrai que trois minutes m'avaient suffi, comme vous pensez bien, pour lire, et lire lentement, ce qu'il me faut bien plus de temps pour me rappeler et vous raconter.

Je trouvai pourtant qu'il y avait une sorte d'obstination ou de timidité à conserver cette attitude aussi longtemps. Quelquefois on ne sait par quel chemin revenir d'un éclat de douleur, surtout en présence des caractères puissants et contenus, qu'on appelle froids parce qu'ils renferment des pensées et des sensations hors de la mesure commune, et qui ne tiendraient pas dans des dialogues ordinaires. Quelquefois aussi on ne veut pas en revenir, à moins que l'interlocuteur ne fasse quelque question sentimentale. Moi, cela m'embarrasse. Je me retournai encore, comme pour suivre l'histoire de ma chaise et de ceux qui y avaient veillé, pleuré, blasphémé, prié ou dormi.

XXVII

UNE FEMME EST TOUJOURS UN ENFANT.

J'eus le temps de lire encore ceci, qui vous fera battre le cœur :

> Souffre, ô cœur gros de haine, affamé de justice.
> Toi, Vertu, pleure si je meurs.

Point de signature, et plus bas :

J'ai vu sur d'autres yeux, qu'Amour faisait sourire,
Ses doux regards s'attendrir et pleurer,
Et du miel le plus doux que sa bouche respire
Un autre s'enivrer.

Comme j'approchais minutieusement les yeux de l'écriture, y portant aussi la main, je sentis sur mon épaule une main qui n'était point pesante. Je me retournai : c'était la gracieuse prisonnière, le visage encore humide, les joues moites, les lèvres humectées, mais ne pleurant plus. Elle venait à moi et je sentis, à je ne sais quoi, que c'était pour s'arracher du cœur quelque chose de difficile à dire et que je n'y avais pas voulu prendre.

Il y avait dans ses regards et sa tête penchée quelque chose de suppliant qui disait tout bas : « Mais interrogez-moi donc !

— Eh bien, quoi ? lui dis-je tout haut en détournant la tête seulement.

— N'effacez pas cette écriture-là, dit-elle d'une voix douce et presque musicale, en se penchant tout à fait sur mon épaule. Il était dans cette cellule ; on l'a transféré dans une autre chambre, dans l'autre cour. M. de Chénier est tout à fait de nos amis, et je suis bien aise de conserver ce souvenir de lui pendant le temps qui me reste. »

Je me retournai, et je vis une sorte de sourire effleurer sa bouche sérieuse.

« Que pourraient vouloir dire ces derniers vers ?

continua-t-elle. On ne sait vraiment pas quelle jalousie ils expriment.

— Ne furent-ils pas écrits avant qu'on ne vous eût séparée de M. le duc de Saint-Aignan ? » lui dis-je avec indifférence.

Depuis un mois, en effet, son mari avait été transféré dans le corps de logis le plus éloigné d'elle.

Elle sourit sans rougir.

« Ou bien, poursuivis-je sans le remarquer, seraient-ils faits pour mademoiselle de Coigny ? »

Elle rougit sans sourire, cette fois, et retira ses bras de mon épaule avec un peu de dépit. Elle fit un tour dans la chambre.

« Qui peut, dit-elle, vous faire soupçonner cela ? Il est vrai que cette petite est bien coquette ; mais c'est une enfant. Et, poursuivit-elle avec un air de fierté, je ne sais pas comment on peut penser qu'un homme d'esprit comme M. de Chénier soit occupé d'elle à ce point-là.

— Ah ! jeune femme, pensai-je en l'écoutant, je sais bien ce que tu veux que l'on te dise ; mais j'attendrai. Fais encore un pas vers moi. »

Voyant ma froideur, elle prit un grand air et vint à moi comme une reine.

« J'ai une très haute idée de vous, monsieur, me dit-elle, et je veux vous le prouver en vous confiant cette boîte qui renferme un médaillon précieux. Il est question, dit-on, de fouiller une seconde fois les prisons. Nous fouiller, c'est nous dépouiller. Jusqu'à ce

que cette inquiétude soit passée, soyez assez bon pour garder ceci. Je vous le redemanderai quand je me croirai en sûreté pour tout, hormis pour la vie, dont je ne parle pas.

— Bien entendu, dis-je.

— Vous êtes franc au moins, dit-elle en riant malgré qu'elle en eût, mais vous vous adressez bien, et je vous remercie de me connaître assez de courage pour qu'on puisse me parler gaiement de ma mort. »

Elle prit sous son chevet une petite boîte de maroquin violet, dans laquelle un ressort ouvert me fit entrevoir une peinture. Je pris la boîte, et, la serrant avec le pouce, je la refermai à dessein. Je baissais les yeux, je faisais la moue, je balançais la tête d'un air de président; enfin j'avais l'air doctoral et distrait d'un homme qui, par délicatesse, ne veut même pas savoir ce qu'il se charge de conserver en dépôt. — Je l'attendais là.

« Mon Dieu! dit-elle, que n'ouvrez-vous cette boîte? je vous le permets.

— Eh! madame la duchesse, lui dis-je, croyez bien que la nature du dépôt ne peut influer sur ma discrétion et ma fidélité. Je ne veux pas savoir ce que renferme la boîte. »

Elle prit un autre ton un peu bref, absolu et vif.

« Ah çà! je ne veux point que vous pensiez que ce soit un mystère : c'est la chose la plus simple du monde. Vous savez que M. de Saint-Aignan, à vingt-sept ans, est à peu près du même âge que M. de Ché-

nier. Vous avez pu remarquer qu'ils ont beaucoup d'attachement l'un pour l'autre. M. de Chénier s'est fait peindre ici : il nous a fait promettre de conserver ce souvenir si nous lui survivions. C'est un quine à la loterie, mais enfin nous avons promis; et j'ai voulu garder moi-même ce portrait, qui certainement serait celui d'un grand homme si on connaissait les choses qu'il m'a lues.

— Quoi donc ? » dis-je d'un air surpris.

Elle fut bien aise de mon étonnement, et prit à son tour un air de discrétion en se reculant un peu.

« Il n'y a que moi, absolument que moi, qui aie la confidence de ses idées, dit-elle, et j'ai donné ma parole de n'en rien révéler à qui que ce soit, même à vous. Ce sont des choses d'un ordre très élevé. Il se plaît à en causer avec moi.

— Et quelle autre femme pourrait l'entendre ? » dis-je en courtisan véritable; car depuis longtemps une autre femme et M. de Pange m'en avaient donné des fragments.

Elle me tendit la main : c'était tout ce qu'elle voulait. Je baisai le bout effilé de ses doigts blancs, et je ne pus empêcher mes lèvres de dire sur sa main en l'effleurant : « Hélas ! madame, ne dédaignez pas mademoiselle de Coigny, car une femme est toujours un enfant. »

XXVIII

LE RÉFECTOIRE.

On m'avait enfermé, selon l'usage, avec la gracieuse prisonnière; comme je tenais encore sa main, les verrous s'ouvrirent, un guichetier cria : « Bérenger, femme Aignan ! — Allons ! hé ! au réfectoire ! Ho ! hé !

— Voilà, me dit-elle avec une voix bien douce et un sourire très fin, voilà mes gens qui m'annoncent que je suis servie. »

Je lui donnai le bras et nous entrâmes dans une grande salle au rez-de-chaussée, en baissant la tête pour passer les portes basses et les guichets.

Une table large et longue, sans linge, chargée de couverts de plomb, de verres d'étain, de cruches de grès, d'assiettes de faïence bleue; des bancs de bois de chêne noir, luisant, usé, rocailleux et sentant le goudron; des pains ronds entassés dans des paniers; des piliers grossièrement taillés posant leurs pieds lourds sur des dalles fendues, et supportant de leur tête informe un plancher enfumé; autour de la salle, des murs couleurs de suie, hérissés de piques mal montées et de fusils rouillés, tout cela éclairé par quatre gros réverbères à fumée noire, et rempli d'un

air de cave humide qui faisait tousser en entrant : voilà ce que je trouvai.

Je fermai les yeux un instant pour mieux voir ensuite. Ma résignée prisonnière en fit autant. Nous vîmes, en les ouvrant, un cercle de quelques personnes qui s'entretenaient à l'écart. Leur voix douce et leur ton poli et réservé me firent deviner des gens bien élevés. Ils me saluèrent de leur place et se levèrent quand ils aperçurent la duchesse de Saint-Aignan. Nous passâmes plus loin.

A l'autre bout de la table était un autre groupe plus nombreux, plus jeune, plus vif, tout remuant, bruyant et riant; un groupe pareil à un grand quadrille de la Cour en négligé, le lendemain du bal. C'étaient des jeunes personnes assises à droite et à gauche de leur grand'-tante; c'étaient des jeunes gens chuchotant, se parlant à l'oreille, se montrant du doigt avec ironie ou jalousie; on entendait des demi-rires, des chansonnettes, des airs de danse, des glissades, des pas, des claquements de doigts remplaçant castagnettes et triangles; on s'était formé en cercle, on regardait quelque chose qui se passait au milieu d'un groupe nombreux. Ce quelque chose causait d'abord un moment d'attente et de silence, puis un éclat bruyant de blâme ou d'enthousiasme, des applaudissements ou des murmures de mécontentement, comme après une scène bonne ou mauvaise. Une tête s'élevait tout à coup, et tout à coup on ne la voyait plus.

« C'est quelque jeu innocent », dis-je en faisant lentement le tour de la grande table longue et carrée.

Madame de Saint-Aignan s'arrêta, s'appuya sur la table et quitta mon bras pour presser sa ceinture de l'autre main, son geste accoutumé.

« Eh! mon Dieu, n'approchons pas! c'est encore leur horrible jeu, me dit-elle; je les avais tant priés de ne plus recommencer! mais les conçoit-on? C'est d'une dureté inouïe! — Allez voir cela, je reste ici. »

Je la laissai s'asseoir sur le banc, et j'allai voir.

Cela ne me déplut pas tant qu'à elle, moi. J'admirai au contraire ce jeu de prison, comparable aux exercices des gladiateurs. Oui, monsieur, sans prendre les choses aussi pesamment et gravement que l'antiquité, la France a tout autant de philosophie quelquefois. Nous sommes latinistes de père en fils pendant notre première jeunesse, et nous ne cessons de faire des stations et d'adorer devant les mêmes images où ont prié nos pères. Nous avons tous, à l'école, crié miracle sur cette étude de *mourir avec grâce* que faisaient les esclaves du peuple romain. Eh bien, monsieur, j'en vis faire là tout autant, sans prétention, sans apparat, en riant, en plaisantant, en disant mille mots moqueurs aux esclaves du peuple souverain.

« A vous, madame de Périgord, dit un jeune homme en habit de soie bleue rayée de blanc, voyons comment vous monterez.

— Et ce que vous montrerez, dit un autre.

— A l'amende! cria-t-on, voilà qui est trop libre et de mauvais ton.

— Mauvais ton tant qu'il vous plaira, dit l'accusé; mais le jeu n'est pas fait pour autre chose que pour

voir laquelle de ces dames montera le plus décemment.

— Quel enfantillage! dit une femme fort agréable, d'environ trente ans; moi, je ne monterai pas si la chaise n'est pas mieux placée.

— Oh! oh! c'est une honte, madame de Périgord, dit une femme; la liste de nos noms porte Sabine Vériville devant le vôtre : montez en Sabine, voyons!

— Je n'en ai pas le costume, fort heureusement. Mais où mettre le pied?» dit la jeune femme embarrassée.

On rit. Chacun s'avança, chacun se baissa, chacun gesticula, montra, décrivit :

«Il y a une planche ici. — Non, là. — Haute de trois pieds. — De deux seulement. — Pas plus haute que la chaise. — Moins haute. — Vous vous trompez. — Qui vivra verra. — Au contraire, qui mourra verra.»

Nouveau rire.

«Vous gâtez le jeu, dit un homme grave, sérieusement dérangé, et lorgnant les pieds de la jeune femme.

— Voyons. Faisons bien les conditions, reprit madame de Périgord au milieu du cercle. Il s'agit de monter sur la machine.

— Sur le théâtre, interrompit une femme.

— Enfin sur ce que vous voudrez, continua-t-elle, sans laisser sa robe s'élever à plus de deux pouces au-dessus de la cheville du pied. — M'y voilà.»

En effet, elle avait volé sur la chaise, où elle resta debout.

On applaudit.

« Et puis après ? dit-elle gaiement.

— Après ? Cela ne vous regarde plus, dit l'un.

— Après ? La bascule, dit un gros guichetier en riant.

— Après ? N'allez pas haranguer le peuple, dit une chanoinesse de quatre-vingts ans ; il n'y a rien qui soit de plus mauvais goût.

— Et plus inutile », dis-je.

M. de Loiserolles lui offrit la main pour descendre de la chaise ; le marquis d'Usson, M. de Micault, conseiller au parlement de Dijon, les deux jeunes Trudaine, le bon M. de Vergennes, qui avait soixante-seize ans, s'avancèrent aussi pour l'aider. Elle ne donna la main à personne et sauta comme pour descendre de voiture, aussi décemment, aussi gracieusement, aussi simplement.

« Ah ! ah ! nous allons voir à présent ! » s'écria-t-on de tous côtés.

Une jeune, très jeune personne s'avançait avec l'élégance d'une fille d'Athènes pour aller au milieu du cercle ; elle dansa en marchant, à la manière des enfants, puis s'en aperçut, s'efforça d'aller tranquillement et marcha en dansant, en se soulevant sur les pieds, comme un oiseau qui sent ses ailes. Ses cheveux noirs en bandeaux, rejetés en arrière en couronne, tressés avec une chaîne d'or, lui donnaient l'air de la plus jeune des Muses : c'était une mode grecque, qui commençait à remplacer la poudre. Sa taille aurait pu, je crois, avoir pour ceinture le bracelet de bien des

femmes. Sa tête, petite, penchée en avant avec grâce, comme celle des gazelles et des cygnes; sa poitrine faible et ses épaules un peu courbées, à la manière des jeunes personnes qui grandissent, ses bras minces et longs, tout lui donnait un aspect élégant et intéressant à la fois. Son profil régulier, sa bouche sérieuse, ses yeux tout noirs, ses sourcils sévères et arqués comme ceux des Circassiennes, avaient quelque chose de déterminé et d'original qui étonnait et charmait la vue! C'était mademoiselle de Coigny; c'était elle que j'avais vue priant Dieu dans le préau.

Elle avait l'air de penser avec plaisir à tout ce qu'elle faisait, et non à ceux qui la regardaient faire. Elle s'avança avec les étincelles de la joie dans les yeux. J'aime cela à cet âge de seize ou dix-sept ans; c'est la meilleure innocence possible. Cette joie, pour ainsi dire innée, électrisait les visages fatigués des prisonniers. C'était bien la jeune captive qui ne veut pas mourir encore.

Son air disait :

> Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,

et :

> L'illusion féconde habite dans mon sein.

Elle allait monter :

« Oh! pas vous! pas vous! dit un jeune homme en habit gris, que je n'avais pas remarqué et qui sortit de la foule. Ne montez pas, vous! je vous en supplie. »

Elle s'arrêta, fit un petit mouvement des épaules,

comme un enfant qui boude, et mit ses doigts sur sa bouche avec embarras. Elle regrettait sa chaise et la regardait de côté.

En ce moment-là, quelqu'un dit : « Mais madame de Saint-Aignan est là. » Aussitôt, avec une vive présence d'esprit et une délicatesse de très bonne grâce, on enleva la chaise, on rompit le cercle, et l'on forma une petite contredanse, pour lui cacher cette singulière répétition du drame de la place de la Révolution.

Les femmes allèrent la saluer et l'entourèrent de manière à lui voiler ce jeu, qu'elle haïssait et qui pouvait la frapper dangereusement. C'étaient les égards, les attentions que la jeune duchesse eût reçus à Versailles. Le bon langage ne s'oublie pas. En fermant les yeux, rien n'était changé : c'était un salon.

Je remarquai, à travers ces groupes, la figure pâle, un peu usée, triste et passionnée de ce jeune homme qui errait silencieusement à travers tout le monde, la tête basse et les bras croisés. Il avait quitté sur-le-champ mademoiselle de Coigny et marchait à grands pas, rôdant autour des piliers et lançant sur les murailles et les barreaux de fer les regards d'un lion enfermé. Il y avait dans son costume, dans cet habit gris taillé en uniforme, dans ce col noir et ce gilet croisé, un air d'officier. Costume et visage, cheveux noirs et plats, yeux noirs, tout était très ressemblant. C'était le portrait que j'avais sur moi, c'était André de Chénier. Je ne l'avais pas encore vu.

Madame de Saint-Aignan nous rapprocha l'un de l'autre. Elle l'appela, il vint s'asseoir près d'elle, il lui

prit la main avec vitesse, la baisa sans rien dire et se mit à regarder partout avec agitation. De ce moment aussi, elle ne nous répondit plus, et suivit ses yeux avec inquiétude.

Nous formions un petit groupe dans l'ombre, au milieu de la foule qui parlait, marchait et bruissait doucement. On s'éloigna de nous peu à peu, et je remarquai que mademoiselle de Coigny nous évitait. Nous étions assis tous trois sur le banc de bois de chêne, tournant le dos à la table et nous y appuyant. Madame de Saint-Aignan, entre nous deux, se reculait comme pour nous laisser causer, parce qu'elle ne voulait pas parler la première. André de Chénier, qui ne voulait pas non plus lui parler de choses indifférentes, s'avança vers moi, par-devant elle. Je vis que je lui rendrais service en prenant la parole.

« N'est-ce pas un adoucissement à la prison que cette réunion au réfectoire ?

— Cela réjouit, comme vous voyez, tous les prisonniers excepté moi, dit-il avec tristesse; je m'en défie, j'y sens quelque chose de funeste, cela ressemble au repas libre des martyrs. »

Je baissai la tête. J'étais de son avis et ne voulais pas le dire.

« Allons, ne m'effrayez pas, lui dit madame de Saint-Aignan, j'ai assez de raisons de chagrins et de craintes : que je ne vous entende pas dire d'imprudences. »

Et, se penchant à mon oreille, elle ajouta à demi-voix :

« Il y a ici des espions partout, empêchez-le de se

compromettre; je ne puis en venir à bout, il me fait trembler pour lui, tous les jours, par ses accès de mauvaise humeur.»

Je levai les yeux au ciel involontairement et sans répondre. Il y eut un moment de silence entre nous trois. «Pauvre jeune femme! pensais-je; qu'elles sont donc belles et riantes ces illusions dorées dont nous escorte la jeunesse, puisque tu les vois à tes côtés, dans cette triste maison d'où l'on enlève chaque jour une *fournée* de malheureux!»

André Chénier (puisque son nom est demeuré ainsi façonné par la voix publique, et ce qu'elle fait est immuable) me regarda et pencha la tête de côté avec pitié et attendrissement. Je compris ce geste et il vit que je le comprenais. Entre gens qui sentent, rien de superflu comme les paroles. — Je suis certain qu'il eût signé la traduction que je fis intérieurement de ce signe :

«Pauvre petite, voulait-il dire, qui croit que je peux encore me compromettre!»

Pour ne pas sortir brusquement de la conversation, maladresse grande devant une personne d'esprit comme madame de Saint-Aignan, je pris le parti de rester dans les idées tracées, mais de les rendre générales.

«J'ai toujours pensé, dis-je à André Chénier, que les poètes avaient des révélations de l'avenir.»

D'abord son œil brilla et sympathisa avec le mien, mais ce ne fut qu'un éclair; il me regarda ensuite avec défiance.

« Pensez-vous ce que vous dites là ? me dit-il ; moi, je ne sais jamais si les gens du monde parlent sérieusement ou non : car le mal français, c'est le persiflage.

— Je ne suis point seulement un homme du monde, lui dis-je, et je parle toujours sérieusement.

— Eh bien, reprit-il, je vous avoue naïvement que j'y crois. Il est rare que ma première impression, mon premier coup d'œil, mon premier pressentiment, m'aient trompé.

— Ainsi, interrompit madame de Saint-Aignan en s'efforçant de sourire et pour tourner court sur-le-champ, ainsi vous avez deviné que mademoiselle de Coigny se ferait mal au pied en montant sur la chaise ? »

Je fus surpris moi-même de cette promptitude d'un coup d'œil féminin, qui percerait les murailles quand un peu de jalousie l'anime.

Un salon avec ses rivalités, ses coteries, ses lectures, ses futilités, ses prétentions, ses grâces et ses défauts, son élévation et ses petitesses, ses aversions et ses inclinations, s'était formé dans cette prison, comme sur un marais, dont l'eau est verdâtre et croupie, se forme lentement une petite île de fleurs que le moindre vent submergera.

André Chénier me sembla seul sentir cette situation qui ne frappait pas les autres détenus. La plus grande partie des hommes s'accoutume à l'oubli du péril, et y prend position comme les habitants du Vésuve dans des cabanes de lave. Ces prisonniers s'étourdissaient sur le sort de leurs compagnons enlevés successive-

ment : peut-être étaient-ils relâchés, peut-être étaient-ils mieux à la Conciergerie; puis ils avaient pris la mort en plaisanterie par bravade d'abord, ensuite par habitude; puis, n'y pensant plus, ils s'étaient mis à songer à autre chose et à recommencer la vie, et leur vie élégante, avec son langage, ses qualités et ses défauts.

« Ah! j'espérais bien, dit André Chénier avec un ton grave et prenant dans ses deux mains l'une des mains de madame de Saint-Aignan, j'espérais bien que nous vous avions caché ce cruel jeu. Je craignais qu'il ne se prolongeât, c'était là mon inquiétude. Et cette belle enfant...

— Enfant, si vous voulez, dit la duchesse en retirant sa main vivement; elle a sur votre esprit plus d'influence que vous ne le croyez vous-même, elle vous fait dire mille imprudences avec son étourderie, et elle est d'une coquetterie qui serait bien effrayante pour sa mère si elle la voyait. Tenez, regardez-la seulement avec tous ces hommes. »

En effet, mademoiselle de Coigny passait devant nous étourdiment, entre deux hommes à qui elle donnait le bras, et qui riaient de ses propos; d'autres la suivaient, ou la précédaient en marchant à reculons. Elle allait en glissant et en regardant ses pieds, s'avançait en cadence et comme pour se préparer à danser, et dit en passant à M. de Trudaine, comme une suite de conversation :

« ... Puisqu'il n'y a plus que les femmes qui sachent tuer avant de mourir, je trouve très naturel que les

hommes meurent très humblement, comme vous allez tous faire un de ces jours...»

André Chénier continuait de parler; mais comme il rougit et se mordit les lèvres, je vis qu'il avait entendu, et que la jeune captive savait se venger sûrement d'une conversation qu'elle trouvait trop intime.

Et pourtant, avec une délicatesse de femme, madame de Saint-Aignan lui parlait haut, de peur qu'il n'entendît, de peur qu'il ne prît le reproche pour lui, de peur qu'il ne fût piqué d'honneur et ne se laissât emporter à d'imprudents propos.

Je voyais s'approcher de nous de mauvaises figures qui rôdaient derrière les piliers; je voulus couper court à tout ce petit manège qui me donnait de l'humeur, à moi qui venais du dehors et voyais mieux qu'eux tous l'ensemble de leur situation.

«J'ai vu monsieur votre père ce matin,» dis-je brusquement à Chénier.

Il recula d'étonnement.

«Monsieur, me dit-il, je l'ai vu aussi à dix heures.

— Il sortait de chez moi, m'écriai-je; que vous a-t-il dit?

— Quoi! dit André Chénier en se levant, c'est Monsieur qui...»

Le reste fut dit à l'oreille de sa belle voisine.

Je devinai quelles préventions ce pauvre homme avait données à son fils contre moi.

Tout à coup André se leva, marcha vivement, revint, et, se plaçant debout devant madame de Saint-

Aignan et moi, croisa les bras et dit d'une voix haute et violente :

« Puisque vous connaissez ces misérables qui nous déciment, citoyen, vous pouvez leur répéter de ma part tout ce qui m'a fait arrêter et conduire ici, tout ce que j'ai dit dans le *Journal de Paris,* et ce que j'ai crié aux oreilles de ces sbires déguenillés qui venaient arrêter mon ami chez lui. Vous pouvez leur dire ce que j'ai écrit là, là...

— Au nom du ciel! ne continuez pas, » dit la jeune femme arrêtant son bras. Il tira, malgré elle, un papier de sa poche, et le montra en frappant dessus.

« Qu'ils sont des *bourreaux barbouilleurs de lois;* que, puisqu'*il est écrit que jamais une épée n'étincellera dans mes mains,* il me reste ma plume, *mon cher trésor;* que, si je vis un jour encore, ce sera pour *cracher sur leurs noms,* pour *chanter leur supplice* qui viendra bientôt, pour *hâter le triple fouet* déjà levé sur ces triumvirs, et que je vous ai dit cela au milieu de mille *autres moutons comme moi,* qui, *pendus aux crocs sanglants du charnier populaire, seront servis au peuple-roi.* »

Aux éclats de sa voix, les prisonniers s'étaient assemblés autour de lui, comme autour du bélier les moutons du troupeau malheureux auquel il les comparait. Un incroyable changement s'était fait en lui. Il me parut avoir grandi tout à coup, l'indignation avait doublé ses yeux et ses regards; il était beau.

Je me tournai du côté de M. de Lagarde, officier aux gardes-françaises. « Le sang est trop ardent aux

veines de cette famille, dis-je; je ne puis réussir à l'empêcher de couler.»

En même temps je me levai en haussant les épaules et me retirai à quelques pas.

Le mot de *réussir* l'avait sans doute frappé, car il se tut sur-le-champ et s'appuya contre un pilier en se mordant les lèvres. Madame de Saint-Aignan n'avait cessé de le regarder comme on regarderait une éruption de l'Etna, sans rien dire et sans tenter de s'y opposer.

Un de ses amis, M. de Roquelaure, qui avait été colonel du régiment de Beauce, vint lui taper sur l'épaule.

« Eh bien! lui dit-il, tu te fâches encore contre cette canaille régnante. Il vaut mieux siffler ces mauvais acteurs, jusqu'à ce que le rideau tombe sur nous d'abord et sur eux ensuite.»

Là-dessus il fit une pirouette et se mit à table en fredonnant : *La vie est un voyage.*

Une crécelle bruyante annonça le moment du déjeuner. Une sorte de poissarde qu'on nommait, je crois, la femme Semé, vint s'établir au milieu de la table pour en faire les honneurs : c'était la femelle de l'animal appelé geôlier, accroupi à la porte d'entrée.

Les prisonniers de cette partie du bâtiment se mirent à table : ils étaient cinquante environ. Saint-Lazare en contenait sept cents. Dès qu'ils furent assis, leur ton changea. Ils s'entre-regardèrent et devinrent tristes. Leurs figures, éclairées par les quatre gros réverbères rouges et enfumés, avaient des reflets lu-

gubres comme ceux des mineurs dans leurs souterrains ou des damnés dans leurs cavernes. La rougeur était noire, la pâleur était enflammée, la fraîcheur était bleuâtre, les yeux flamboyaient. Les conversations devinrent particulières et à demi-voix.

Debout derrière ces convives s'étaient rangés des guichetiers, des porte-clefs, des agents de police et des Sans-Culottes amateurs, qui venaient jouir du spectacle. Quelques *dames* de la Halle, portant et traînant leurs enfants, avaient eu le privilège d'assister à cette fête d'un goût tout démocratique. J'eus la révélation de leur entrée par une odeur de poisson qui se répandit et empêcha quelques femmes de manger devant ces princesses du ruisseau et de l'égout.

Ces gracieux spectateurs avaient à la fois l'air farouche et hébété : ils semblaient s'être attendus à autre chose qu'à ces conversations paisibles, à ces apartés décents, que les gens bien élevés ont à table, partout et en tout temps. Comme on ne leur montrait pas le poing, ils ne savaient que dire. Ils gardèrent un silence idiot, et quelques-uns se cachèrent en reconnaissant à cette table ceux dont ils avaient servi et volé les cuisiniers.

Mademoiselle de Coigny s'était fait un rempart de cinq ou six jeunes gens qui s'étaient placés en cercle autour d'elle pour la garantir du souffle de ces harengères, et, prenant un bouillon debout, comme elle aurait pu faire au bal, elle se moquait de la galerie avec son air accoutumé d'insouciance et de hauteur.

Madame de Saint-Aignan ne déjeunait pas, elle

grondait André Chénier, et je vis qu'elle me montrait à plusieurs reprises, comme pour lui dire qu'il avait fait une sortie fort déplacée avec un de ses amis. Il fronçait le sourcil et baissait la tête avec un air de douceur et de condescendance. Elle me fit signe d'approcher; je revins.

« Voici M. de Chénier, me dit-elle, qui prétend que la douceur et le silence de tous ces jacobins sont de mauvais symptômes. Empêchez-le donc de tomber dans ses accès de colère. »

Ses yeux étaient suppliants; je voyais qu'elle voulait nous rapprocher. André Chénier l'y aida avec grâce et me dit le premier avec assez d'enjouement :

« Vous avez vu l'Angleterre, monsieur; si vous y retournez jamais et que vous rencontriez Edmund Burke, vous pouvez bien l'assurer que je me repens de l'avoir critiqué : car il avait bien raison de nous prédire le règne des portefaix. Cette commission vous est, j'espère, moins désagréable que l'autre. — Que voulez-vous? la prison n'adoucit pas le caractère. »

Il me tendait la main, et à la manière dont je la serrai il me sentit son ami.

En ce moment même un bruit pesant, rauque et sourd, fit trembler les plats et les verres, trembler les vitres et trembler les femmes. Tout se tut. C'était le roulement des chariots. Leur son était connu, comme celui du tonnerre l'est de toute oreille qui l'a une fois entendu; leur son n'était pas celui des roues ordinaires, il avait quelque chose du grincement des chaînes rouillées et du bruit de la dernière pelletée de

terre sur nos bières. Leur son me fit mal à la plante des pieds.

« Hé! mangez donc, les citoyennes! » dit la grossière voix de la femme Semé.

Ni mouvement ni réponse. — Nos bras étaient restés dans la position où les avait saisis ce roulement fatal. Nous ressemblions à ces familles étouffées de Pompéia et d'Herculanum que l'on trouva dans l'attitude où la mort les avait surprises.

La Semé avait beau redoubler d'assiettes, de fourchettes et de couteaux, rien ne remuait, tant était grand l'étonnement de cette cruauté. Leur avoir donné un jour de réunion à table, leur avoir permis des embrassements et des épanchements de quelques heures, leur avoir laissé oublier la tristesse, les misères d'une prison solitaire, leur avoir laissé goûter la confidence, savourer l'amitié, l'esprit et même un peu d'amour, et tout cela pour faire voir et entendre à tous la mort de chacun! — Oh! c'était trop! c'était vraiment là un jeu d'hyènes affamées ou de jacobins hydrophobes.

Les grandes portes du réfectoire s'ouvrirent avec bruit et vomirent trois commissaires en habits sales et longs, en bottes à revers, en écharpes rouges, suivis d'une nouvelle troupe de bandits à bonnets rouges, armés de longues piques. Ils se ruèrent en avant avec des cris de joie, en battant des mains, comme pour l'ouverture d'un grand spectacle. Ce qu'ils virent les arrêta tout court, et les égorgés déconcertèrent encore les égorgeurs par leur contenance; car leur surprise ne dura qu'un instant, et l'excès du mépris leur vint

donner à tous une force nouvelle. Ils se sentirent tellement au-dessus de leurs ennemis qu'ils en eurent presque de la joie, et tous leurs regards se portaient avec fermeté et curiosité même sur celui des commissaires qui s'approcha, un papier à la main, pour faire une lecture. C'était un appel nominal. Dès qu'un nom était prononcé, deux hommes s'avançaient et enlevaient de sa place le prisonnier désigné. Il était remis aux gendarmes à cheval au dehors, et on le chargeait sur un des chariots. L'accusation était d'avoir conspiré dans la prison contre le peuple et d'avoir projeté l'assassinat des représentants et du Comité de salut public. La première personne accusée fut une femme de quatre-vingts ans, l'abbesse de Montmartre, madame de Montmorency : elle se leva avec peine et, quand elle fut debout, salua avec un sourire paisible tous les convives. Les plus proches lui baisèrent la main. Personne ne pleura, car à cette époque la vue du sang rendait les yeux secs. — Elle sortit en disant : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Un morne silence régnait dans la salle.

On entendit au dehors des huées féroces qui annoncèrent qu'elle paraissait devant la foule, et des pierres vinrent frapper les fenêtres et les murs, lancées sans doute contre la première prisonnière. Au milieu de ce bruit, je distinguai même l'explosion d'une arme à feu. Quelquefois la gendarmerie était obligée de résister pour conserver aux prisonniers vingt-quatre heures de vie.

L'appel continua. Le deuxième nom fut celui d'un

jeune homme de vingt-trois ans, M. de Coatarel, autant que je puis me souvenir de son nom, lequel était accusé d'avoir un fils émigré qui portait les armes contre la patrie. L'accusé n'était même pas marié. Il éclata de rire à cette lecture, serra la main à ses amis et partit. — Mêmes cris au dehors.

Même silence à la table sinistre d'où l'on arrachait les assistants un à un; ils attendaient à leur poste comme des soldats attendent le boulet. Chaque fois qu'un prisonnier partait, on enlevait son couvert, et ceux qui restaient s'approchaient de leurs nouveaux voisins en souriant amèrement.

André Chénier était resté debout près de madame de Saint-Aignan, et j'étais près d'eux. Comme il arrive que, sur un navire menacé de naufrage, l'équipage se presse spontanément autour de l'homme qu'on sait le plus puissant en génie et en fermeté, les prisonniers s'étaient d'eux-mêmes groupés autour de ce jeune homme. Il restait les bras croisés et les yeux élevés au ciel, comme pour se demander s'il était possible que le ciel souffrît de telles choses, à moins que le ciel ne fût vide.

Mademoiselle de Coigny voyait, à chaque appel, se retirer un de ses gardiens, et peu à peu elle se trouva presque seule à l'autre bout de la salle. Alors elle vint en suivant le bord de la table, qui devenait déserte; et s'appuyant sur ce bord, elle arriva jusqu'où nous étions et s'assit à notre ombre, comme une pauvre enfant délaissée qu'elle était. Son noble visage avait conservé sa fierté, mais la nature succombait en

elle, et ses faibles bras tremblaient comme ses jambes sous elle. La bonne madame de Saint-Aignan lui tendit la main. Elle vint se jeter dans ses bras et fondit en larmes malgré elle.

La voix rude et impitoyable du commissaire continuait son appel. Cet homme prolongeait le supplice par son affectation à prononcer lentement et à suspendre longtemps les noms de baptême, syllabe par syllabe ; puis il laissait tout à coup tomber le nom de famille comme une hache sur le cou.

Il accompagnait le passage du prisonnier d'un jurement qui était le signal des huées prolongées. — Il était rouge de vin et ne me parut pas solide sur ses jambes.

Pendant que cet homme lisait, je remarquai une tête de femme qui s'avançait à sa droite dans la foule et presque sous son bras et, fort au-dessus de cette tête, une longue figure d'homme qui lisait facilement d'en haut. C'était Rose d'un côté, et de l'autre mon canonnier Blaireau. Rose me paraissait curieuse et joyeuse comme les commères de la Halle qui lui donnaient le bras. Je la détestai profondément. Pour Blaireau, il avait son air de somnolence ordinaire, et son habit de canonnier me parut lui valoir une grande considération parmi les gens à pique et à bonnet qui l'environnaient. La liste que tenait le commissaire était composée de plusieurs papiers mal griffonnés, et que ce digne agent ne savait pas mieux lire qu'on n'avait su les écrire. Blaireau s'avança avec zèle, comme pour l'aider, et lui prit par égard son chapeau, qui le gênait.

Je crus m'apercevoir qu'en même temps Rose ramassait quelque papier par terre, mais le mouvement fut si prompt et l'ombre était si noire dans cette partie du réfectoire, que je ne fus pas sûr de ce que j'avais vu.

La lecture continuait. Les hommes, les femmes, les enfants même, se levaient et passaient comme des ombres. La table était presque vide et devenait énorme et sinistre par tous les convives absents. Trente-cinq venaient de passer : les quinze qui restaient, disséminés un à un, deux à deux, avec huit ou dix places entre eux, ressemblaient à des arbres oubliés dans l'abatis d'une forêt. Tout à coup le commissaire se tut. Il était au bout de sa liste, on respirait. Je poussai, pour ma part, un soupir de soulagement.

André Chénier dit : « Continuez donc, je suis là. »

Le commissaire le regarda d'un œil hébété. Il chercha dans son chapeau, dans ses poches, à sa ceinture, et, ne trouvant rien, dit qu'on appelât l'huissier du tribunal révolutionnaire. Cet huissier vint. Nous étions en suspens. L'huissier était un homme pâle et triste comme les cochers de corbillard.

« Je vais compter le troupeau, dit-il au commissaire ; si tu n'as pas toute la *fournée,* tant pis pour toi.

— Ah ! dit le commissaire troublé, il y a encore Beauvilliers Saint-Aignan, ex-duc, âgé de vingt-sept ans... »

Il allait répéter tout le signalement, lorsque l'autre l'interrompit en lui disant qu'il se trompait de logement et qu'il avait trop bu. En effet, il avait confondu,

dans son *recrutement des ombres*, le second bâtiment avec le premier, où la jeune femme avait été laissée seule depuis un mois. Là-dessus ils sortirent, l'un en menaçant, l'autre en chancelant. La cohue poissarde les suivit. La joie retentit au dehors et éclata par des coups de pierres et de bâton.

Les portes refermées, je regardai la salle déserte, et je vis que madame de Saint-Aignan ne quittait pas l'attitude qu'elle avait prise pendant la dernière lecture : ses bras appuyés sur la table, sa tête sur ses bras. — Mademoiselle de Coigny releva et rouvrit ses yeux humides comme une belle nymphe qui sort des eaux. André Chénier me dit tout bas en désignant la jeune duchesse :

« J'espère qu'elle n'a pas entendu le nom de son mari; ne lui parlons pas, laissons-la pleurer.

— Vous voyez, lui dis-je, que monsieur votre frère, qu'on accuse d'indifférence, se conduit bien en ne remuant pas. Vous avez été arrêté sans mandat, il le sait, il se tait; il fait bien : votre nom n'est sur aucune liste. Si on le prononçait, ce serait l'y faire inscrire. C'est un temps à passer, votre frère le sait.

— Oh! mon frère! » dit-il. Et il secoua longtemps la tête en la baissant avec un air de doute et de tristesse. Je vis pour la seule fois une larme rouler entre les cils de ses yeux et y mourir.

Il sortit de là brusquement.

« Mon père n'est pas si prudent, dit-il avec ironie. Il s'expose, lui. Il est allé ce matin lui-même chez Robespierre demander ma liberté.

— Ah! grand Dieu! m'écriai-je en frappant des mains, je m'en doutais. »

Je pris vivement mon chapeau. Il me saisit le bras. « Restez donc, cria-t-il; elle est sans connaissance. »

En effet, madame de Saint-Aignan était évanouie. Mademoiselle de Coigny s'empressa. Deux femmes qui restaient encore vinrent les aider. La geôlière même s'en mêla pour un louis que je lui glissai. Elle commençait à revenir. Le temps pressait. Je partis sans dire adieu à personne et laissant tout le monde mécontent de moi, comme cela m'arrive partout et toujours. Le dernier mot que j'entendis fut celui de mademoiselle de Coigny, qui dit, d'un air de pitié forcée et un peu maligne, à la petite baronne de Soyecourt :

« Ce pauvre M. de Chénier! que je le plains d'être si dévoué à une femme mariée et si profondément attachée à son mari et à ses devoirs! »

XXX

LE CAISSON.

Je marchais, je courais dans la rue du Faubourg-Saint-Denis, emporté par la crainte d'arriver trop tard et un peu par la pente de la rue. Je faisais passer et repasser devant mes yeux les tableaux qu'ils venaient de voir. Je les resserrais en mon âme, je les résumais, je les plaçais entre le point de vue et le point de dis-

tance. Je commençais sur eux ce travail d'optique philosophique auquel je soumets toute la vie. J'allais vite, ma tête et ma canne en avant. Les verres de mon optique étaient arrangés. Mon idée générale enveloppait de toutes parts les objets que je venais de voir et que j'y rangeais avec un ordre sévère. Je construisais intérieurement un admirable système sur les voies de la Providence qui avait réservé un poète pour un temps meilleur et avait voulu que sa mission sur la terre fût entièrement accomplie; que son cœur ne fût pas déchiré par la mort de l'une de ces faibles femmes, toutes deux enivrées de sa poésie, éclairées de sa lumière, animées par son souffle, émues par sa voix, dominées par son regard, et dont l'une était aimée, dont l'autre le serait peut-être un jour. Je sentais que c'était beaucoup d'avoir gagné une journée dans ces temps de meurtre, et je calculais les chances du renversement du Triumvirat et du Comité de salut public. Je lui comptais peu de jours de vie, et je pensais bien pouvoir faire durer mes trois chers prisonniers plus que cette bande gouvernante. De quoi s'agissait-il? De les faire oublier. Nous étions au 5 Thermidor. Je réussirais bien à occuper d'autre chose que d'eux mon second malade, Robespierre, quand je devrais lui faire croire qu'il était plus mal encore, pour le ramener à lui-même. Il s'agissait, pour tout cela, d'arriver à temps.

Je cherchais inutilement une voiture des yeux. Il y en avait peu dans les rues, cette année-là. Malheur à qui eût osé s'y faire rouler sur le pavé brûlant de l'an II de la République! Cependant j'entendis der-

rière moi le bruit de deux chevaux et de quatre roues qui me suivaient et s'arrêtèrent. Je me retournai et je vis planer au-dessus de ma tête la bénigne figure de Blaireau.

« O figure endormie, figure longue, figure simple, figure dandinante, figure désœuvrée, figure jaune! que me veux-tu? m'écriai-je.

— Pardon si je vous dérange, me dit-il en ricanant, mais j'ai là un petit papier pour vous. C'est la citoyenne Rose qui l'a trouvé, comme ça, sous son pied. »

Et il s'amusait, en parlant, à frotter son grand soulier dans le ruisseau.

Je pris le papier avec humeur, et je lus avec joie et avec l'épouvante si grande du danger passé :

« Suite :

« C.-L.-S. Soyecourt, âgée de trente ans, née à Paris, ex-baronne, veuve d'Inisdal, rue du Petit-Vaugirard.

« F.-C.-L. Maillé, âgé de dix-sept ans, fils de l'ex-vicomte.

« André Chénier, âgé de trente et un ans, né à Constantinople, homme de lettres, rue de Cléry.

« Créquy de Montmorency, âgé de soixante ans, né à Chitzlembert, en Allemagne, ex-noble.

« M. Bérenger, âgée de vingt-quatre ans, femme Beauvilliers Saint-Aignan, rue de Grenelle-Saint-Germain.

« L.-J. Dervilly, quarante-trois ans, épicier, rue Mouffetard.

« F. Coigny, seize ans et huit mois, fille de l'ex-noble du nom, rue de l'Université.

« C.-J. Dorival, ex-ermite. »

Et vingt autres noms encore. Je ne continuerai pas : c'était le reste de la liste, c'était la liste perdue, la liste que l'imbécile commissaire avait cherchée dans son chapeau d'ivrogne.

Je la déchirai, je la broyai, je la mis en mille pièces entre mes doigts, et je mangeai les pièces entre mes dents. Ensuite, regardant mon grand canonnier, je lui serrai la main avec... oui, ma foi, je puis le dire, oui, vraiment, avec... attendrissement.

« Bah ! dit Stello en se frottant les yeux.

— Oui, avec attendrissement. Et lui, il se grattait la tête comme un grand niais désœuvré, et me dit en ayant l'air de s'éveiller :

« C'est drôle ! il paraît que l'huissier, le grand pâle, « s'est fâché contre le commissaire, le gros rouge, et « l'a mis dans sa charrette à la place des autres dé- « tenus. C'est drôle ! »

— Un mort supplémentaire ! c'est juste, dis-je. Où vas-tu ?

— Ah ! je conduis ce caisson-là au Champ de Mars.

— Tu me mèneras bien, dis-je, rue Saint-Honoré ?

— Ah ! mon Dieu ! montez ! Qu'est-ce que ça me fait ? Aujourd'hui le roi n'est pas... »

C'était son mot; mais il n'acheva pas et se mordit la bouche.

Le soldat du train attendait son camarade. Le ca-

marade Blaireau retourna, en boitant, au caisson, en ôta la poussière avec la manche de son habit, commença par monter et se placer dessus à cheval, me tendit la main, me mit derrière lui en croupe sur le caisson, et nous partîmes au galop.

J'arrivai en dix minutes rue Saint-Honoré, chez Robespierre, et je ne comprends pas encore comment il s'est fait que je n'y sois pas arrivé écartelé.

XXX

LA MAISON DE M. DE ROBESPIERRE, AVOCAT EN PARLEMENT.

Dans cette maison grise où j'allais entrer, maison d'un menuisier nommé Duplay, autant qu'il m'en souvient, maison très simple d'apparence, que l'ex-avocat en Parlement occupait depuis longtemps, et qu'on peut voir encore, je crois, rien ne faisait deviner la demeure du maître passager de la France, si ce n'était l'abandon même dans lequel elle semblait être. Tous les volets en étaient fermés du haut en bas. La porte cochère fermée, les persiennes de tous les étages fermées. On n'entendait sortir aucune voix de cette maison. Elle semblait aveugle et muette.

Des groupes de femmes, causant devant les portes, comme toujours à Paris durant les troubles, se montraient de loin cette maison et se parlaient à l'oreille. De temps à autre, la porte s'ouvrait pour laisser

sortir un gendarme, un Sans-Culotte ou un espion (souvent femelle). Alors les groupes se séparaient et les parleurs rentraient vite chez eux. Les voitures faisaient un demi-cercle et passaient au pas devant la porte. On avait jeté de la paille sur le pavé. On eût dit que la peste y était.

Aussitôt que j'eus posé la main sur le marteau, la porte fut ouverte et le portier accourut avec frayeur, craignant que son marteau ne fût retombé trop lourdement. Je lui demandai sur-le-champ s'il n'était pas venu un vieillard de telle et telle façon, décrivant M. de Chénier de mon mieux. Le portier prit une figure de marbre avec une promptitude de comédien. Il secoua la tête négativement.

« Je n'ai pas vu ça », me dit-il.

J'insistai; je lui dis : « Souvenez-vous bien de tous ceux qui sont venus ce matin. » — Je le pressai, je l'interrogeai, je le retournai en tous sens.

« Je n'ai pas vu ça. »

Voilà tout ce que j'en pus tirer. Un petit garçon déguenillé se cachait derrière lui et s'amusait à jeter des cailloux sur mes bas de soie. Je reconnus celui qu'on m'avait envoyé à son air méchant. Je montai chez l'*incorruptible* par un escalier assez obscur. Les clefs étaient sur toutes les portes; on allait de chambre en chambre sans trouver personne. Dans la quatrième seulement, deux nègres assis et deux secrétaires écrivant éternellement sans lever la tête. Je jetai un coup d'œil, en passant, sur leurs tables. Il y avait là terriblement de listes nominales. Cela me fit mal à la plante

des pieds, comme la vue du sang et le bruit des chariots.

Je fus introduit en silence, après avoir marché silencieusement sur un tapis silencieux aussi, quoique fort usé.

La chambre était éclairée par un jour blafard et triste. Elle donnait sur la cour, et de grands rideaux d'un vert sombre en atténuaient encore la lumière, en assourdissaient l'air, en épaississaient les murailles. Le reflet du mur de la cour, frappé de soleil, éclairait seul cette grande chambre. Sur un fauteuil de cuir vert, devant un grand bureau d'acajou, mon second malade de la journée était assis, tenant un journal anglais d'une main, de l'autre faisant fondre le sucre dans une tasse de camomille avec une petite cuiller d'argent.

Vous pouvez très bien vous représenter Robespierre. On voit beaucoup d'hommes de bureau qui lui ressemblent, et aucun grand caractère de visage n'apportait l'émotion avec sa présence. Il avait trente-cinq ans, la figure écrasée entre le front et le menton, comme si deux mains eussent voulu les rapprocher de force au-dessus du nez. Ce visage était d'une pâleur de papier, mate et comme plâtrée. La grêle de la petite vérole y était profondément empreinte. Le sang ni la bile n'y circulaient. Ses yeux petits, mornes, éteints, ne regardaient jamais en face, et un clignotement perpétuel et déplaisant les rapetissait encore, quand par hasard ses lunettes vertes ne les cachaient pas entièrement. Sa bouche était contractée convulsi-

vement par une sorte de grimace souriante, pincée et ridée, qui le fit comparer par Mirabeau à *un chat qui a bu du vinaigre.* Sa chevelure était pimpante, pompeuse et prétentieuse. Ses doigts, ses épaules, son cou étaient continuellement et involontairement crispés, secoués et tordus lorsque de petites convulsions nerveuses et irritées venaient le saisir. Il était habillé dès le matin, et je ne le surpris jamais en négligé. Ce jour-là, un habit de soie jaune rayée de blanc, une veste à fleurs, un jabot, des bas de soie blancs, des souliers à boucles, lui donnaient un air fort galant.

Il se leva avec sa politesse accoutumée et fit deux pas vers moi, en ôtant ses lunettes vertes qu'il posa gravement sur sa table. Il me salua en homme comme il faut, s'assit encore et me tendit la main.

Moi, je ne la pris pas comme d'un ami, mais comme d'un malade et, relevant ses manchettes, je lui tâtai le pouls.

« De la fièvre, dis-je.

— Cela n'est pas impossible, » dit-il en pinçant les lèvres. Et il se leva brusquement; il fit deux tours dans la chambre avec un pas ferme et vif, en se frottant les mains; puis il dit : « Bah ! » et s'assit.

« Mettez-vous là, dit-il, citoyen, et écoutez cela. N'est-ce pas étrange ? »

A chaque mot il me regardait par-dessus ses lunettes vertes.

« N'est-ce pas singulier ? qu'en pensez-vous ? Ce petit duc d'York qui me fait insulter dans ses papiers ! »

Il frappait de la main sur la gazette anglaise et ses longues colonnes.

« Voilà une fausse colère, me dis-je; mettons-nous en garde. »

« Les tyrans, poursuivit-il d'une voix aigre et criarde, les tyrans ne peuvent supposer la liberté nulle part. C'est une chose humiliante pour l'humanité. Voyez cette expression répétée à chaque page. Quelle affectation ! »

Et il jeta devant moi la gazette.

« Voyez, continua-t-il en me montrant du doigt le mot indiqué, voyez : *Robespierre's Army. Robespierre's troops!* Comme si j'avais des armées! comme si j'étais roi, moi! comme si la France était Robespierre! comme si tout venait de moi et retournait à moi! *Les troupes de Robespierre!* Quelle injustice! Quelle calomnie! Hein? »

Puis, reprenant sa tasse de camomille et relevant ses lunettes vertes pour m'observer en dessous :

« J'espère qu'ici on ne se sert jamais de ces incroyables expressions? Vous ne les avez jamais entendues, n'est-ce pas? — Cela se dit-il dans la rue? — Non! c'est Pitt lui-même qui dicte cette opinion injurieuse pour moi! — Qui me fait donner le nom de dictateur en France? les contre-révolutionnaires, les anciens Dantonistes et les Hébertistes qui restent encore à la Convention; les fripons comme L'Hermina, que je dénoncerai à la tribune; des valets de Georges d'Angleterre, des conspirateurs qui veulent me faire haïr par le peuple, parce qu'ils savent la pureté de mon civisme

et que je dénonce leurs vices tous les jours; des Verrès, des Catilina, qui n'ont cessé d'attaquer le gouvernement républicain, comme Desmoulins, Ronsin et Chaumette. — Ces animaux immondes qu'on nomme des rois sont bien insolents de vouloir me mettre une couronne sur la tête! Est-ce pour qu'elle tombe comme la leur un jour? Il est dur qu'ils soient obéis ici par de faux républicains, par des voleurs qui me font des crimes de mes vertus. — Il y a six semaines que je suis malade, vous le savez bien, et que je ne parais plus au Comité de salut public. Où donc est ma dictature? N'importe! La coalition qui me poursuit la voit partout; je suis un surveillant trop incommode et trop intègre. Cette coalition a commencé dès le moment de la naissance du gouvernement. Elle réunit tous les fripons et les scélérats. Elle a osé faire publier dans les rues que j'étais arrêté. Tué! oui; mais arrêté? je ne le serai pas. — Cette coalition a dit toutes les absurdités; que Saint-Just voulait sauver l'aristocratie, parce qu'il est né noble. — Eh! qu'importe comment il est né, s'il vit et meurt avec les bons principes? N'est-ce pas lui qui a proposé et fait passer à la Convention le décret du bannissement des ex-nobles, en les déclarant ennemis irréconciliables de la Révolution? Cette coalition a voulu ridiculiser la fête de l'Être suprême et l'histoire de Catherine Théos; cette coalition contre moi seul m'accuse de toutes les morts, ressuscite tous les stratagèmes des Brissotins : ce que j'ai dit le jour de la fête valait cependant mieux que les doctrines de Chaumette et de Fouché, n'est-ce pas? »

Je fis un signe de tête; il continua.

« Je veux, moi, qu'on ôte des tombeaux leur maxime impie que la mort est un sommeil, pour y graver : *La mort est le commencement de l'immortalité.* »

Je vis dans ces phrases le prélude d'un discours prochain. Il en essayait les accords sur moi dans la conversation, à la façon de bien des discoureurs de ma connaissance.

Il sourit avec satisfaction et but sa tasse. Il la replaça sur son bureau avec un air d'orateur à la tribune; et comme je n'avais pas répondu à son idée, il y revint par un autre chemin, parce qu'il lui fallait absolument réponse et flatterie.

« Je sais que vous êtes de mon avis, citoyen, quoique vous ayez bien des choses des hommes d'autrefois. Mais vous êtes pur, c'est beaucoup. Je suis bien sûr du moins que vous n'aimeriez pas plus que moi le Despotisme militaire; et si l'on ne m'écoute pas, vous le verrez arriver : il prendra les rênes de la Révolution si je les laisse flotter, et renversera la représentation avilie.

— Ceci me paraît très juste, citoyen, » répondis-je. En effet, ce n'était pas si mal, et c'était prophétique.

Il fit encore son sourire de chat.

« Vous aimeriez encore mieux mon Despotisme à moi, j'en suis sûr, hein ?

Je dis en grimaçant aussi : « Eh!... mais!... » avec tout le vague qu'on peut mettre dans ces mots flottants.

« Ce serait, continua-t-il, celui d'un citoyen, d'un

homme votre égal, qui y serait arrivé par la route de la vertu, et qui n'a jamais eu qu'une crainte, celle d'être souillé par le voisinage impur des hommes pervers qui s'introduisent parmi les sincères amis de l'humanité. »

Il caressait de la langue et des lèvres cette jolie petite longue phrase comme un miel délicieux.

« Vous avez, dis-je, beaucoup moins de voisins à présent, n'est-ce pas? On ne vous coudoie guère. »

Il se pinça les lèvres et plaça ses lunettes vertes droit sur les yeux pour cacher le regard.

« Parce que je vis dans la retraite, dit-il, depuis quelque temps. Mais je n'en suis pas moins calomnié. »

Tout en parlant, il prit un crayon et griffonna quelque chose sur un papier. J'ai appris cinq jours après que ce papier était une liste de guillotine, et ce quelque chose... mon nom.

Il sourit et se pencha en arrière.

« Hélas! oui, calomnié, poursuivit-il; car, à parler sans plaisanterie, je n'aime que l'égalité, comme vous le savez, et vous devez le voir plus que jamais à l'indignation que m'inspirent ces papiers émanés des arsenaux de la tyrannie. »

Il froissa et foula avec un air tragique ces grands journaux anglais; mais je remarquai bien qu'il se gardait de les déchirer.

« Ah! Maximilien, me dis-je, tu les reliras seul plus d'une fois, et tu baiseras ardemment ces mots superbes et magiques pour toi : *Les troupes de Robespierre!* »

Après sa petite comédie et la mienne, il se leva et

marcha dans sa chambre en agitant convulsivement ses doigts, ses épaules et son cou.

Je me levai et marchai à côté de lui.

« Je voudrais vous donner ceci à lire avant de vous parler de ma santé, dit-il, et en causer avec vous. Vous connaissez mon amitié pour l'auteur. C'est un projet de Saint-Just. Vous verrez. Je l'attends ce matin ; nous en causerons. Il doit être arrivé à Paris à présent, ajouta-t-il en tirant sa montre ; je vais le savoir. Asseyez-vous, et lisez ceci. Je reviendrai. »

Il me donna un gros cahier, chargé d'une écriture hardie et hâtée, et sortit brusquement, comme s'il se fût enfui. Je tenais le cahier, mais je regardais la porte par laquelle il était sorti, et je réfléchissais à lui. Je le connaissais de longue date. Aujourd'hui je le voyais étrangement inquiet. Il allait entreprendre quelque chose ou craignait quelque entreprise. J'entrevis, dans la chambre où il passait, des figures d'agents secrets que j'avais vues plusieurs fois à ma suite, et je remarquai un bruit de pas, comme de gens qui montaient et descendaient sans cesse depuis mon arrivée. Les voix étaient très basses. J'essayai d'entendre, mais vainement, et je renonçai à écouter. J'avoue que j'étais plus près de la crainte que de la confiance. Je voulus sortir de la chambre par où j'étais entré ; mais soit méprise, soit précaution, on avait fermé la porte sur moi : j'étais enfermé.

Quand une chose est décidée, je n'y pense plus. Je m'assis, et je parcourus ce brouillon avec lequel Robespierre m'avait laissé en tête-à-tête.

XXX

UN LÉGISLATEUR.

Ce n'était rien moins, monsieur, que des institutions immuables, éternelles, qu'il s'agissait de donner à la France, et lestement préparées pour elle par le citoyen Saint-Just, âgé de vingt-six ans.

Je lus d'abord avec distraction; puis les idées me montèrent aux yeux, et je fus stupéfait de ce que je voyais.

— O naïf massacreur! ô candide bourreau! m'écriai-je involontairement, que tu es un charmant enfant! Eh! d'où viens-tu, beau berger? serait-ce pas de l'Arcadie? de quels rochers descendent tes chèvres, ô Alexis?

Et en parlant ainsi je lisais :

« On laisse les enfants à la Nature.

« Les enfants sont vêtus de toile en toutes les saisons.

« Ils sont nourris en commun et ne vivent que de racines, de fruits, de légumes et de laitage.

« Les hommes qui auront vécu sans reproche porteront une écharpe blanche à soixante ans.

« L'homme et la femme qui s'aiment sont époux.

« S'ils n'ont point d'enfants, ils peuvent tenir leur engagement secret.

« Tout homme âgé de vingt et un ans est tenu de déclarer dans le temple quels sont ses amis.

« Les amis porteront le deuil l'un de l'autre.

« Les amis creusent la tombe l'un de l'autre.

« Les amis sont placés les uns près des autres dans les combats.

« Celui qui dit qu'il ne croit pas à l'amitié ou qui n'a pas d'ami est banni.

« Un homme convaincu d'ingratitude est banni. »

— Quelles émigrations! dis-je.

« Si un homme commet un crime, ses amis sont bannis.

« Les meurtriers seront vêtus de noir toute leur vie, et seront mis à mort s'ils quittent cet habit. »

— Ame innocente et douce, m'écriai-je, que nous sommes ingrats de t'accuser! Tes pensées sont pures comme une goutte de rosée sur une feuille de rose, et nous nous plaignons pour quelques charretées d'hommes que tu envoies au couteau chaque jour à la même heure! Et tu ne les vois seulement pas, ni ne les touches, bon jeune homme! Tu écris seulement leurs noms sur du papier! — moins que cela : tu vois une liste, et tu signes! — moins que cela encore : tu ne la lis pas, et tu signes!

Ensuite je ris longtemps et beaucoup, du rire joyeux que vous savez, en parcourant ces institutions dites républicaines, et que vous pourrez lire quand vous voudrez; ces lois de l'âge d'or auxquelles ce béat cruel voulait ployer de force notre âge d'airain. Robe d'enfant dans laquelle il voulait faire tenir cette

nation grande et vieillie. Pour l'y fourrer, il coupait la tête et les bras.

Lisez cela, vous le pourrez plus à votre aise que je ne le pouvais dans la chambre de Robespierre; et si vous pensez, avec votre habituelle pitié, que ce jeune homme était à plaindre, en vérité vous me trouverez de votre avis cette fois, car la folie est la plus grande des infortunes.

Hélas! il y a des folies sombres et sérieuses, qui ne jettent les hommes dans aucun discours insensé, qui ne les sortent guère du ton accoutumé du langage des autres, qui laissent la vue claire, libre et précise de tout, hors celle d'un point sombre et fatal. Ces folies sont froides, ces folies sont posées et réfléchies. Elles singent le sens commun à s'y méprendre, elles effrayent et imposent, elles ne sont pas facilement découvertes, leur masque est épais, mais elles sont.

Et que faut-il pour les donner? Un rien, un petit déplacement imprévu dans la position d'un rêveur trop précoce.

Prenez au hasard, au fond d'un collège, quelque grand jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, tout plein de ses Spartiates et de ses Romains délayés dans de vieilles phrases, tout roide de son Droit ancien et de son Droit moderne; ne connaissant du monde actuel et de ses mœurs que ses camarades et leurs mœurs; bien irrité de voir passer des voitures où il ne monte pas; méprisant les femmes parce qu'il ne connaît que les plus viles, et confondant les faiblesses de l'amour tendre et élégant avec les dévergondages cra-

puleux de la rue; jugeant tout un corps d'après un membre, tout un sexe d'après un être, et s'étudiant à former dans sa tête quelque synthèse universelle bonne à faire de lui un sage profond pour toute sa vie; prenez-le dans ce moment et faites-lui cadeau d'une petite guillotine en lui disant :

« Mon petit ami, voici un instrument au moyen duquel vous vous ferez obéir de toute la Nation ; il ne s'agit que de tirer cela et de pousser ceci. C'est bien simple. »

Après avoir un peu réfléchi, il prendra d'une main son papier d'écolier et de l'autre le joujou; et voyant qu'en effet on a peur, il tirera et poussera jusqu'à ce qu'on l'écrase, lui et sa mécanique.

Et à peine s'il sera un méchant homme. — Non ; il sera même, à la rigueur, un homme vertueux. Mais c'est qu'il aura tant lu dans de beaux livres : *juste sévérité ; salutaire massacre ;* et : *de vos plus chers parents saintement homicides,* et : *périsse l'univers plutôt qu'un principe !* et surtout : *la vertu expiatrice de l'effusion du sang ;* idée monstrueuse, fille de la crainte, que, ma foi ! il croit en lui et tout en répétant à lui-même : *Justum et tenacem propositi virum,* il arrive à l'impassibilité des douleurs d'autrui, il prend cette impassibilité pour grandeur et courage, et... il exécute.

Tout le malheur sera dans le tour de roue de la Fortune qui l'aura mis en haut et lui aura trop tôt donné cette chose fatale entre toutes : LE POUVOIR.

XXXII

SUR LA SUBSTITUTION DES SOUFFRANCES EXPIATOIRES.

Ici le Docteur-Noir s'interrompit, et reprit après un moment de stupeur et de réflexion.

— Un des mots que ma bouche vient de prononcer m'a tout à coup arrêté, monsieur, et me force de contempler avec effroi deux pensées extrêmes qui viennent de se toucher et de s'unir devant moi, sur mes pas.

En ce temps-là même dont je parle, au temps du vertueux Saint-Just (car il était, dit-on, sans vices, sinon sans crimes), vivait et écrivait un autre homme vertueux, implacable adversaire de la Révolution. Cet autre Esprit sombre, Esprit falsificateur, je ne dis pas faux, car il avait conscience du vrai; cet Esprit obstiné, impitoyable, audacieux et subtil, armé comme le Sphinx, jusqu'aux ongles et jusqu'aux dents, de sophismes métaphysiques et énigmatiques, cuirassé de dogmes de fer, empanaché d'oracles nébuleux et foudroyants; cet autre Esprit grondait comme un orage prophétique et menaçant, et tournait autour de la France. Il avait nom : Joseph de Maistre.

Or, parmi beaucoup de livres sur l'avenir de la France, deviné phrase par phrase; sur le gouvernement temporel de la Providence, sur le principe générateur des Constitutions, sur le Pape, sur les délais

de la justice divine et sur l'Inquisition; voulant démontrer, sonder, dévoiler aux yeux des hommes les sinistres fondations qu'il donnait (problème éternel!) à l'autorité de l'homme sur l'homme, voici en substance ce qu'il écrivait :

« La chair est coupable, maudite, et ennemie de Dieu. — Le sang est un fluide vivant. Le Ciel ne peut être apaisé que par le sang. — L'innocent peut payer pour le coupable. Les anciens croyaient que les dieux accouraient partout où le sang coulait sur les autels; les premiers docteurs chrétiens crurent que les anges accouraient partout où coulait le sang de la véritable victime. — L'effusion du sang est expiatrice. Ces vérités sont innées. — La Croix atteste le SALUT PAR LE SANG.

« Et, depuis, Origène a dit justement qu'il y avait deux Rédemptions : celle du Christ qui racheta l'univers, et les *Rédemptions diminuées* qui rachètent par le sang celui des nations. Ce sacrifice sanglant de quelques hommes pour tous se *perpétuera jusqu'à la fin du monde.* Et les nations pourront se racheter éternellement par la *substitution des souffrances expiatoires.* »

C'était ainsi qu'un homme doué d'une des plus hardies et des plus trompeuses imaginations philosophiques qui jamais aient fasciné l'Europe, était arrivé à rattacher au pied même de la Croix le premier anneau d'une chaîne effrayante et interminable de sophismes ambitieux et impies, qu'il semblait adorer consciencieusement, et qu'il avait fini peut-être par regarder du fond du cœur comme les rayons d'une

sainte vérité. C'était à genoux sans doute, et en se frappant la poitrine, qu'il s'écriait :

« La terre, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans fin jusqu'à l'extinction du mal ! Le Bourreau est la pierre angulaire de la société : sa mission est sacrée. — L'Inquisition est bonne, douce et conservatrice.

« La bulle *In cœna Domini* est de source divine; c'est elle qui excommunie les hérétiques et les appelants aux futurs conciles. Eh ! pourquoi un concile, grand Dieu ! quand le pilori suffit ?

« Le sentiment de la terreur d'une puissance irritée a toujours subsisté.

« La guerre est divine : elle doit régner éternellement pour purger le monde. — Les races sauvages sont dévouées et frappées d'anathème. J'ignore leur crime, ô Seigneur ! mais, puisqu'elles sont malheureuses et insensées, elles sont criminelles et justement punies de quelque faute d'un ancien chef. Les Européens, au siècle de Colomb, eurent raison de ne pas les compter dans l'espèce humaine comme leurs semblables.

« La Terre est un autel qui doit être éternellement imbibé de sang. »

O Pieux Impie ! qu'avez-vous fait ?

Jusqu'à cet Esprit falsificateur, l'idée de la Rédemption de la race coupable s'était arrêtée au Calvaire. Là, Dieu immolé par Dieu avait lui-même crié : *Tout est consommé.*

N'était-ce pas assez du sang divin pour le salut de la chair humaine?

Non. — L'orgueil humain sera éternellement tourmenté du désir de trouver au Pouvoir temporel absolu une base incontestable, et il est dit que toujours les sophistes tourbillonneront autour de ce problème, et s'y viendront brûler les ailes. Qu'ils soient tous absous, excepté ceux qui osent toucher à la vie! la vie, le feu sacré, le feu trois fois saint, que le Créateur lui seul a le droit de reprendre! Droit terrible de la peine sinistre, que je conteste même à la Justice!

Non. — Il a fallu à l'impitoyable sophistiqueur souffler, comme un alchimiste patient, sur la poussière des premiers livres, sur les cendres des premiers docteurs, sur la poudre des bûchers indiens et des repas anthropophages, pour en faire sortir l'étincelle incendiaire de la fatale idée. — Il lui a fallu trouver et écrire en relief les paroles de cet Origène, qui fut un Abailard volontaire : première immolation et premier sophisme, dont il crut découvrir aussi le principe dans l'Évangile; cet obscur et paradoxal Origène, docteur en l'an 190 de J.-C., dont les *Principes*, à demi platoniciens, furent loués depuis sa mort par six saints (parmi eux saint Athanase et saint Chrysostome), et condamnés par trois saints, un empereur et un pape (parmi eux saint Jérôme et Justinien). — Il a fallu que le cerveau de l'un des derniers catholiques fouillât bien avant dans le crâne de l'un des premiers chrétiens pour en tirer cette fatale théorie de la *réversibilité* et du *salut par le sang*. Et cela pour replâtrer l'édifice déman-

telé de l'Église romaine et l'organisation démembrée du moyen âge! Et cela, tandis que l'inutilité du sang pour la fondation des systèmes et des pouvoirs se démontrait tous les jours en place publique de Paris! Et cela, tandis qu'avec les mêmes axiomes *quelques scélérats,* lui-même l'écrivait, *renversaient quelques scélérats* en disant aussi : l'Éternel, la Vertu, la Terreur!

Armez de couteaux aussi tranchants ces deux *Autorités,* et dites-moi laquelle imbibera l'*autel* avec le plus large arrosoir de sang?

Et prévoyait-il, le prophète orthodoxe, que de son temps même croîtrait et se multiplierait, à l'infini, la monstrueuse famille de ses Sophismes, et que parmi les petits de cette tigresse race, il s'en trouverait dont le cri serait celui-ci :

« Si la *substitution des souffrances expiatoires* est juste, ce n'est pas assez, pour le salut des peuples, des substitutions et des dévouements volontaires et très rares. L'innocent immolé pour le coupable sauve sa nation; donc il est juste et bon qu'il soit immolé par elle et pour elle; et lorsque cela fut, cela fut bien. »

Entendez-vous le cri de la bête carnassière, sous la voix de l'homme? — Voyez-vous par quelles courbes, partis de deux points opposés, ces purs idéologues sont arrivés d'en bas et d'en haut à un même point où ils se touchent, à l'échafaud? Voyez-vous comme ils honorent et caressent le Meurtre? — Que le Meurtre est beau, que le Meurtre est bon, qu'il est facile et commode, pourvu qu'il soit bien interprété! Comme le Meurtre peut devenir joli, en des bouches bien

faites et quelque peu meublées de paroles impudentes et d'arguties philosophiques! Savez-vous s'il se naturalise moins sur ces langues parleuses que sur celles qui lèchent le sang? Pour moi je ne le sais pas.

Demandez-le (si cela s'évoque) aux massacreurs de tous les temps. Qu'ils viennent de l'Orient et de l'Occident! Venez en haillons, venez en soutane, venez en cuirasse, venez, tueurs d'un homme et tueurs de cent mille; depuis la Saint-Barthélemy jusqu'aux septembrisades, de Jacques Clément et de Ravaillac à Louvel, de Des Adrets et Montluc à Marat et Schneider; venez, vous trouverez ici des amis, mais je n'en serai pas!

Ici le Docteur-Noir rit longtemps; puis il soupira en se recueillant et reprit :

— Ah! monsieur, c'est ici surtout qu'il faut, comme vous, prendre en pitié.

Dans cette violente passion de tout rattacher, à tout prix, à une cause, à une *Synthèse,* de laquelle on descend à tout, et par laquelle tout s'explique, je vois encore l'extrême faiblesse des hommes qui, pareils à des enfants qui vont dans l'ombre, se sentent tous saisis de frayeur, parce qu'ils ne voient pas le fond de l'abîme que ni Dieu Créateur ni Dieu Sauveur n'ont voulu nous faire connaître. Ainsi je trouve que ceux-là même qui se croient les plus forts, en construisant le plus de systèmes, sont les plus faibles et les plus effrayés de l'*Analyse,* dont ils ne peuvent supporter la

vue, parce qu'elle s'arrête à des effets certains, et ne contemple qu'à travers l'ombre, dont le ciel a voulu l'envelopper, la CAUSE... la Cause pour toujours incertaine.

Or, je vous le dis, ce n'est pas dans l'Analyse que les esprits justes, les seuls dignes d'estime, ont puisé et puiseront jamais les idées durables, les idées qui frappent par le sentiment de bien-être que donne la rare et pure présence du vrai.

L'Analyse est la destinée de l'éternelle ignorante, l'Ame humaine.

L'Analyse est une sonde. Jetée profondément dans l'Océan, elle épouvante et désespère le Faible, mais elle rassure et conduit le Fort, qui la tient fermement en main.

Ici le Docteur-Noir, passant les doigts sur son front et ses yeux, comme pour oublier, effacer, ou suspendre ses méditations intérieures, reprit ainsi le fil de son récit.

XXXIII

LA PROMENADE CROISÉE.

J'avais fini par m'amuser des *Institutions* de Saint-Just, au point d'oublier totalement le lieu où j'étais. Je me plongeais avec délices dans une distraction complète, ayant dès longtemps fait l'abnégation totale

d'une vie qui fut toujours triste. Tout à coup la porte par laquelle j'étais entré s'ouvrit encore. Un homme de trente ans environ, d'une belle figure, d'une taille haute, l'air militaire et orgueilleux, entra sans beaucoup de cérémonie. Ses bottes à l'écuyère, ses éperons, sa cravache, son large gilet blanc ouvert, sa cravate noire dénouée, l'auraient fait prendre pour un jeune général.

« Ah! tu ne sais donc pas si on peut lui parler? dit-il en continuant de s'adresser au nègre qui lui avait ouvert la porte. Dis-lui que c'est l'auteur de *Caïus Gracchus* et de *Timoléon.* »

Le nègre sortit, ne répondit rien et l'enferma avec moi. L'ancien officier de dragons en fut quitte pour sa fanfaronnade, et entra jusqu'à la cheminée en frappant du talon.

« Y a-t-il longtemps que tu attends, citoyen? me dit-il. J'espère que, comme représentant, le citoyen Robespierre me recevra bientôt et m'expédiera avant les autres. Je n'ai qu'un mot à lui dire, moi. »

Il se retourna et arrangea ses cheveux devant la glace. « Je ne suis pas un solliciteur, moi. — Moi, je dis tout haut ce que je pense, et, sous le régime des tyrans Bourbons comme sous celui-ci, je n'ai pas fait mystère de mes opinions, moi. »

Je posai mes papiers sur la table, et je le regardai avec un air de surprise qui lui en donna un peu à lui-même.

« Je n'aurais pas cru, lui dis-je sans me déranger, que vous vinssiez ainsi pour votre plaisir. »

Il quitta tout d'un coup son air de matador et se mit dans un fauteuil près de moi :

« Ah çà ! franchement, me dit-il à voix basse, êtes-vous appelé comme je le suis, je ne sais pourquoi ? »

Je remarquai en cette occasion ce qui arrivait souvent alors, c'est que le tutoiement était une sorte de langage de comédie qu'on récitait comme un rôle, et que l'on quittait pour parler sérieusement.

« Oui, lui dis-je, je suis appelé, mais comme les médecins le sont souvent : cela m'inquiète peu, pour moi du moins, ajoutai-je en appuyant sur ces derniers mots.

— Ah ! pour vous ! » me dit-il en époussetant ses bottes avec sa cravache. Puis il se leva et marcha dans la chambre en toussant avec un peu de mauvaise humeur.

Il revint.

« Savez-vous s'il est en affaire ? me dit-il.

— Je le suppose, répondis-je, citoyen Chénier. »

Il me prit la main impétueusement.

« Çà, me dit-il, vous ne m'avez pas l'air d'un espion. Qu'est-ce que l'on me veut, ici ? Si vous savez quelque chose, dites-le moi. »

J'étais sur les épines ; je sentais qu'on allait entrer, que peut-être on voyait, que certainement on écoutait. La Terreur était dans l'air, partout, et surtout dans cette chambre. Je me levai et marchai, pour qu'au moins on entendît de longs silences, et que la conversation ne parût pas suivie. Il me comprit et marcha dans la

chambre dans le sens opposé. Nous allions d'un pas mesuré, comme deux soldats en faction qui se croisent; chacun de nous prit, aux yeux l'un de l'autre, l'air de réfléchir en lui-même, et disait un mot en passant; l'autre répondait en passant.

Je me frottai les mains.

« Il se pourrait, dis-je assez bas en ne faisant semblant de rien et en allant de la porte à la cheminée, qu'on nous eût réunis à dessein. » Et très haut : « Joli appartement ! »

Il revint de la cheminée à la porte et, en me rencontrant au milieu, dit :

« Je le crois. » Puis, en levant la tête : « Cela donne sur la cour. »

Je passai.

« J'ai vu votre père et votre frère ce matin, » dis-je. Et en criant : « Quel beau temps il fait ! »

Il repassa.

« Je le savais; mon père et moi nous ne nous voyons plus, et j'espère qu'André ne sera pas longtemps là. — Un ciel magnifique ! »

Je le croisai encore.

« Tallien, dis-je, Courtois, Barras, Clauzel sont de bons citoyens. » Et avec enthousiasme : « C'est un beau sujet que *Timoléon !* »

Il me croisa en revenant.

« Et Barras, Collot d'Herbois, Loiseau, Bourdon, Barrère, Boissy d'Anglas... — J'aimais encore mieux mon *Fénelon.* »

Je hâtai la marche.

« Ceci peut durer encore quelques jours. — On dit les vers bien beaux. »

Il vint à grands pas et me coudoya.

« Les Triumvirs ne passeront pas quatre jours. — Je l'ai lu chez la citoyenne Vestris. »

Cette fois je lui serrai la main en traversant.

« Gardez-vous de nommer votre frère, on n'y pense pas. — On dit le dénouement bien beau. »

A la dernière passe, il me reprit chaudement la main.

« Il n'est sur aucune liste ; je ne le nommerai pas. Il faut faire le mort. Le 9 je l'irai délivrer de ma main. — Je crains qu'il ne soit trop prévu. »

Ce fut la dernière traversée. On ouvrit ; nous étions aux deux bouts de la chambre.

XXXIV

UN PETIT DIVERTISSEMENT.

Robespierre entra, il tenait Saint-Just par la main ; celui-ci, vêtu d'une redingote poudreuse, pâle et défait, arrivait à Paris. Robespierre jeta sur nous deux un coup d'œil rapide sous ses lunettes, et la distance où il nous vit l'un de l'autre me parut lui plaire ; il sourit en pinçant les lèvres.

« Citoyens, voici un voyageur de votre connaissance, » dit-il.

Nous nous saluâmes tous trois, Joseph Chénier en

fronçant le sourcil, Saint-Just avec un signe de tête brusque et hautain, moi gravement, comme un moine.

Saint-Just s'assit à côté de Robespierre, celui-ci sur son fauteuil de cuir, devant son bureau, nous en face. Il y eut un long silence. Je regardais les trois personnages tour à tour. Chénier se renversait et se balançait avec un air de fierté, mais un peu d'embarras, sur sa chaise, comme rêvant à mille choses étrangères. Saint-Just, l'air parfaitement calme, penchait sur l'épaule sa belle tête mélancolique, régulière et douce, chargée de cheveux châtains flottants et bouclés; ses grands yeux s'élevaient au ciel, et il soupirait. Il avait l'air d'un jeune saint. — Les persécuteurs prennent souvent des manières de victimes. Robespierre nous regardait comme un chat ferait de trois souris qu'il a prises.

« Voilà, dit Robespierre d'un air de fête, notre ami Saint-Just qui revient de l'armée. Il y a écrasé la trahison, il en fera autant ici. C'est une surprise, on ne l'attendait pas, n'est-ce pas, Chénier? »

Et il le regarda de côté, comme pour jouir de sa contrainte.

« Tu m'as fait demander, citoyen? dit Marie-Joseph Chénier avec humeur; si c'est pour affaire, dépêchons-nous, on m'attend à la Convention.

— Je voulais, dit Robespierre d'un air empesé, en me désignant, te faire rencontrer avec cet excellent homme qui porte tant d'intérêt à ta famille. »

J'étais pris. Marie-Joseph et moi nous nous regardâmes, et nous nous révélâmes toutes nos craintes par ce coup d'œil. Je voulus rompre les chiens.

« Ma foi, dis-je, j'aime les lettres, moi, et *Fénelon*...

— Ah ! à propos, interrompit Robespierre, je te fais compliment, Chénier, du succès de ton *Timoléon* dans les ci-devant salons où tu en fais la lecture. — Tu ne connais pas cela, toi ? » dit-il à Saint-Just avec ironie.

Celui-ci sourit d'un air de mépris, et se mit à secouer la poussière de ses bottes avec le pan de sa longue redingote, sans daigner répondre.

« Bah ! bah ! dit Joseph Chénier en me regardant, c'est trop peu de chose pour lui. »

Il voulait dire cela avec indifférence, mais le sang d'auteur lui monta aux joues.

Saint-Just, aussi parfaitement calme qu'à l'ordinaire, leva les yeux sur Chénier et le contempla comme avec admiration.

« Un membre de la Convention qui s'amuse à cela en l'an II de la République me paraît un prodige, dit-il.

— Ma foi, quand on n'a pas la haute main dans les affaires, dit Joseph Chénier, c'est encore ce qu'on peut faire de mieux pour la Nation. »

Saint-Just haussa les épaules.

Robespierre tira sa montre, comme attendant quelque chose, et dit d'un air pédant :

« Tu sais, citoyen Chénier, mon opinion sur les écrivains. Je t'excepte, parce que je connais tes vertus républicaines, mais en général je les regarde comme les plus dangereux ennemis de la patrie. Il faut une volonté *une*. Nous en sommes là. Il la faut républicaine, et pour cela il ne faut que des écrivains républicains ;

le reste corrompt le Peuple. Il faut le rallier, ce Peuple, et vaincre les bourgeois, de qui viennent nos dangers intérieurs. Il faut que le Peuple s'allie à la Convention et elle à lui; que les Sans-Culottes soient payés et *colérés*, et restent dans les villes. Qui s'oppose à mes vues? Les écrivains, les faiseurs de vers qui font du dédain rimé, qui crient : *O mon âme! fuyons dans les déserts;* ces gens-là découragent. La Convention doit traiter tous ceux qui ne sont pas utiles à la République comme des contre-révolutionnaires.

— C'est bien sévère, dit Marie-Joseph assez effrayé, mais plus piqué encore.

— Oh, je ne parle pas pour toi, poursuivit Robespierre d'un ton mielleux et radouci; toi, tu as été un guerrier, tu es législateur, et, quand tu ne sais que faire, Poète.

— Pas du tout! pas du tout! dit Joseph, singulièrement vexé; je suis au contraire né Poète et j'ai perdu mon temps à l'armée et à la Convention.»

J'avoue que malgré la gravité de la situation, je ne pus m'empêcher de sourire de son embarras.

Son frère aurait pu parler ainsi; mais Joseph, selon moi, se trompait un peu sur lui-même; aussi l'incorruptible, qui était au fond de mon avis, poursuivit pour le tourmenter :

«Allons! allons! dit-il avec une galanterie fausse et fade, allons! tu es trop modeste, tu refuses deux couronnes de laurier pour une couronne de roses-pompon.

— Mais il me semblait que tu aimais ces fleurs-là

toi-même autrefois, citoyen! dit Chénier; j'ai lu de toi des couplets fort agréables sur une coupe et un festin. Il y avait :

O Dieux ! que vois-je, mes amis ?
Un crime trop notoire.
O malheur affreux !
O scandale honteux !
J'ose le dire à peine;
Pour vous j'en rougis,
Pour moi j'en gémis,
Ma coupe n'est pas pleine.

«Et puis un certain madrigal où il y avait :

Garde toujours ta modestie;
Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée :
Tu n'en seras que mieux aimée
Si tu crains de ne l'être pas.

«C'était joli! et nous avons aussi deux discours sur la peine de mort, l'un contre, l'autre pour; et puis un éloge de Gresset où il y avait cette belle phrase, que je me rappelle encore tout entière :

«Oh! lisez le *Vert-Vert*, vous qui aspirez au mérite de badiner et d'écrire avec grâce; lisez-le, vous qui ne cherchez que l'amusement, et vous connaîtrez de nouvelles sources de plaisirs. Oui, tant que la langue française subsistera, le *Vert-Vert* trouvera des admirateurs. Grâce au pouvoir du génie, les aventures d'un perroquet occuperont encore nos derniers neveux. Une foule de héros est restée plongée dans un éternel oubli, parce qu'elle n'a point trouvé une plume digne de célébrer ses exploits; mais toi, heu-

reux *Vert-Vert*, ta gloire passera à la postérité la plus reculée ! O Gresset ! tu fus le plus grand des poètes ! — Répandons des fleurs, etc., etc., etc.»

« C'était fort agréable.

« J'ai encore cela chez moi, imprimé sous le nom de *M. de Robespierre, avocat en Parlement.* »

L'homme n'était pas commode à persifler. Il fit de sa face de chat une face de tigre, et crispa les ongles.

Saint-Just, ennuyé et voulant l'interrompre, lui prit le bras.

« A quelle heure t'attend-on aux Jacobins ?

— Plus tard, dit Robespierre avec humeur ; laisse-moi, je m'amuse. »

Le rire dont il accompagna ce mot fit claquer ses dents.

« J'attends quelqu'un, ajouta-t-il. — Mais toi, Saint-Just, que fais-tu des Poètes ?

— Je te l'ai lu, dit Saint-Just, ils ont un dixième chapitre de mes *Institutions*.

— Eh bien ! qu'y font-ils ? »

Saint-Just fit une moue de mépris et regarda autour de lui à ses pieds, comme s'il eût cherché une épingle perdue sur le tapis.

« Mais..., dit-il,... des hymnes qu'on leur commandera le premier jour de chaque mois, en l'honneur de l'Éternel et des bons citoyens, comme le voulait Platon. Le 1er de Germinal, ils célébreront la nature et le peuple ; en Floréal, l'amour et les époux ; en Prairial, la victoire ; en Messidor, l'adoption ; en Thermidor, la jeunesse ; en Fructidor, le bonheur ; en Ven-

démiaire, la vieillesse; en Brumaire, l'âme immortelle; en Frimaire, la sagesse; en Nivôse, la patrie; en Pluviôse, le travail, et en Ventôse, les amis.»

Robespierre applaudit.

«C'est parfaitement réglé, dit-il.

— Et : «l'inspiration ou la mort», dit Joseph Chénier en riant.

Saint-Just se leva gravement.

«Eh! pourquoi pas, dit-il, si leurs vertus patriotiques ne les enflamment pas? Il n'y a que deux principes : la Vertu ou la Terreur.»

Ensuite il baissa la tête et demeura tranquillement le dos à la cheminée, comme ayant tout dit, et convaincu dans sa conscience qu'il savait toutes choses. Son calme était parfait, sa voix inaltérable et sa physionomie candide, extatique et régulière.

«Voilà l'homme que j'appellerais un Poète, dit Robespierre en le montrant, il voit en grand, lui; il ne s'amuse pas à des formes de style plus ou moins habiles; il jette des mots comme des éclairs dans les ténèbres de l'avenir, et il sent que la destinée des hommes secondaires qui s'occupent du détail des idées est de mettre en œuvre les nôtres; que nulle race n'est plus dangereuse pour la liberté, plus ennemie de l'égalité, que celle des aristocrates de l'intelligence, dont les réputations isolées exercent une influence partielle, dangereuse, et contraire à l'*unité* qui doit tout régir.»

Après sa phrase, il nous regarda. — Nous nous regardions. — Nous étions stupéfaits. Saint-Just

approuvait du geste et caressait ces opinions jalouses et dominatrices, opinions que se feront toujours les Pouvoirs qui s'acquièrent par l'action et le mouvement, pour tâcher de dompter ces Puissances mystérieuses et indépendantes qui ne se forment que par la méditation qui produit leurs œuvres, et l'admiration qu'elles excitent.

Les parvenus, favoris de la Fortune, seront éternellement irrités, comme Aman, contre ces sévères Mardochées qui viennent s'asseoir, couverts de cendre, sur les degrés de leurs palais, refusant seuls de les adorer, et les forçant parfois de descendre de leur cheval et de tenir en main la bride du leur.

Joseph Chénier ne savait comment revenir de l'étonnement où il était d'entendre de pareilles choses. Enfin le caractère emporté de sa famille prit le dessus.

« Au fait, me dit-il, j'ai connu dans ma vie des Poètes à qui il ne manquait pour l'être qu'une chose, c'était la Poésie. »

Robespierre cassa une plume dans ses doigts et prit un journal, comme n'ayant pas entendu.

Saint-Just, qui était au fond assez naïf et tout d'une pièce comme un écolier non dégrossi, prit la chose au sérieux, et il se mit à parler de lui-même avec une satisfaction sans bornes et une innocence qui m'affligeait pour lui :

« Le citoyen Chénier a raison, dit-il en regardant fixement le mur devant lui, sans voir autre chose que son idée : je sens bien que j'étais Poète, moi, quand j'ai dit :

«*Les grands hommes ne meurent pas dans leur lit.* — Et — *Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau.* — Et — *Je méprise la poussière qui me compose, et qui vous parle.* — Et — *La société n'est pas l'ouvrage de l'homme.* — Et — *Le bien même est souvent un moyen d'intrigue; soyons ingrats si nous voulons sauver la patrie.*

— Ce sont, dis-je, belles maximes et paradoxes plus ou moins spartiates et plus ou moins connus, mais non de la Poésie.»

Saint-Just me tourna le dos brusquement et avec humeur.

Nous nous tûmes tous quatre.

La conversation en était arrivée à ce point où l'on ne pouvait plus ajouter un mot qui ne fût un coup, et Marie-Joseph et moi n'étions pas les plus accoutumés à frapper.

Nous sortîmes d'embarras d'une manière imprévue, car tout à coup Robespierre prit une petite clochette sur son bureau et sonna vivement. Un nègre entra et introduisit un homme âgé qui, à peine laissé dans la chambre, resta saisi d'étonnement et d'effroi.

«Voici encore quelqu'un de votre connaissance, dit Robespierre; je vous ai préparé à tous une petite entrevue.»

C'était M. de Chénier en présence de son fils. Je frémis de tout mon corps. Le père recula. Le fils baissa les yeux, puis me regarda. Robespierre riait. Saint-Just le regardait pour deviner.

Ce fut le vieillard qui rompit le silence le premier. Tout dépendait de lui, et personne ne pouvait plus le faire taire ou le faire parler. Nous attendîmes, comme on attend un coup de hache.

Il s'avança avec dignité vers son fils.

« Il y a longtemps que je ne vous ai vu, monsieur, dit-il; je vous fais l'honneur de croire que vous venez pour le même motif que moi. »

Ce Marie-Joseph Chénier, si hautain, si grand, si fort, si farouche, était ployé en deux par la contrainte et la douleur.

« Mon père, dit-il lentement, en pesant sur chaque syllabe, mon Dieu! mon père, avez-vous bien réfléchi à ce que vous allez dire? »

Le père ouvrit la bouche, le fils se hâta de parler haut pour étouffer sa voix.

« Je sais... je devine... à peu près... à peu de chose près l'affaire... »

Et se tournant vers Robespierre en souriant :

« Affaire bien légère, futile en vérité... »

Et à son père :

« ...dont vous voulez parler. Mais je crois que vous auriez pu me la remettre entre les mains. Je suis député... moi... Je sais...

— Monsieur, je sais ce que vous êtes, dit M. de Chénier...

— Non, en vérité, dit Joseph en s'approchant, vous n'en savez rien, absolument rien. Il y a si longtemps, citoyens, qu'il n'a voulu me voir, mon pauvre père! Il ne sait pas seulement ce qui se passe dans la

République. Je suis sûr que ce qu'il vient de vous dire, il n'en est pas même bien certain.»

Et il lui marcha sur le pied. Mais le vieillard se recula de lui.

«C'est votre devoir, monsieur, que je veux remplir moi-même, puisque vous ne le faites pas.

— Oh! Dieu du ciel et de la terre! s'écria Marie-Joseph au supplice.

— Ne sont-ils pas curieux tous les deux? dit Robespierre à Saint-Just d'une voix aigre et en jouissant horriblement. Qu'ont-ils donc à crier tant?

— J'ai, dit le vieux père en s'avançant vers Robespierre, j'ai le désespoir dans le cœur en voyant...»

Je me levai pour l'arrêter par le bras.

«Citoyen, dit Joseph Chénier à Robespierre, permets-moi de te parler en particulier, ou d'emmener mon père d'ici, un moment. Je le crois malade et un peu troublé.

— Impie, dit le vieillard, veux-tu être aussi mauvais fils que mauvais...?

— Monsieur, dis-je en lui coupant la parole, il était inutile de me consulter ce matin.

— Non, non! dit Robespierre avec sa voix aiguë et son incroyable sang-froid; non, ma foi, je ne veux pas que ton père me quitte, Chénier! Je lui ai donné audience; il faut bien que j'écoute. — Et pourquoi donc veux-tu qu'il s'en aille? — Que crains-tu donc qu'il m'apprenne? — Ne sais-je pas à peu près tout ce qui se passe, et même tes ordonnances du matin, Docteur?

— C'est fini ! » dis-je en retombant accablé sur ma chaise.

Marie-Joseph, par un dernier effort, s'avança hardiment et se plaça de force entre son père et Robespierre.

« Après tout, dit-il à celui-ci, nous sommes égaux, nous sommes frères, n'est-ce pas ? Eh bien, moi, je puis te dire, citoyen, des choses que tout autre qu'un représentant à la Convention nationale n'aurait pas le droit de te dire, n'est-ce pas ? — Eh bien, je te dis que mon bon père que voici, mon bon vieux père, qui me déteste à présent parce que je suis député, va te conter quelque affaire de famille bien au-dessous de tes graves occupations, vois-tu, citoyen Robespierre ! Tu as de grandes affaires, toi, tu es seul, tu marches seul; toutes ces choses d'intérieur, ces petites brouilleries, tu les ignores, heureusement pour toi. Tu ne dois pas t'en occuper. »

Et il le prenait par les deux mains.

« Non, je ne veux pas absolument que tu l'écoutes, vois-tu; je ne veux pas. » Et, faisant le rieur : « Mais c'est que ce sont de vraies niaiseries qu'il va te dire. »

Et en bavardant plus bas :

« Quelque plainte de ma conduite passée, de vieilles, vieilles idées monarchiques qu'il a. Je ne sais quoi, moi. Ecoute, mon ami, toi notre grand citoyen, notre maître — oui, je le pense franchement, notre maître ! — va, va à tes affaires, à l'Assemblée où l'on t'écoute; — ou plutôt, tiens, renvoie-nous. — Oui,

tiens, franchement, mets-nous à la porte : nous sommes de trop. — Messieurs, nous sommes indiscrets; partons.»

Il prenait son chapeau, pâle et haletant, couvert de sueur, tremblant :

«Allons, Docteur; allons, mon père, j'ai à vous parler. Nous sommes indiscrets. — Et Saint-Just, donc, qui arrive de si loin pour le voir! de l'armée du Nord! N'est-il pas vrai, Saint-Just?»

Il allait, il venait, il avait les larmes aux yeux; il prenait Robespierre par le bras, son père par les épaules : il était fou.

Robespierre se leva, et avec un air de bonté perfide tendit la main au vieillard par devant son fils. — Le père crut tout sauvé; nous sentîmes tout perdu. M. de Chénier s'attendrit de ce seul geste, comme font les vieillards faibles.

«Oh! vous êtes bon! s'écria-t-il. C'est un système que vous avez, n'est-ce pas? c'est un système qui fait qu'on vous croit mauvais. Rendez-moi mon fils aîné, monsieur de Robespierre! Rendez-le-moi, je vous en conjure; il est à Saint-Lazare. C'est bien le meilleur des deux, allez; vous ne le connaissez pas! il vous admire beaucoup, et il admire tous ces messieurs aussi; il m'en parle souvent. Il n'est point exagéré du tout, quoi qu'on ait pu vous dire. Celui-ci a peur de se compromettre, et ne vous a pas parlé; mais moi, qui suis père, monsieur, et qui suis bien vieux, je n'ai pas peur. D'ailleurs vous êtes un homme comme il faut, il ne s'agit que de voir votre air et vos manières;

et avec un homme comme vous on s'entend toujours, n'est-ce pas ? »

Puis à son fils :

« Ne me faites point de signes ! ne m'interrompez pas ! vous m'importunez ! laissez monsieur agir selon son cœur : il s'entend un peu mieux que vous en gouvernement, peut-être ! Vous avez toujours été jaloux d'André, dès votre enfance. Laissez-moi, ne me parlez pas. »

Le malheureux frère ! il n'aurait pas parlé, il était muet de douleur, et moi aussi.

« Ah ! dit Robespierre en s'asseyant et ôtant ses lunettes paisiblement et avec soulagement ; voilà donc leur grande affaire ! Dis donc, Saint-Just ! ne s'imaginaient-ils pas que j'ignorais l'emprisonnement du petit frère ? Ces gens-là me croient fou, en vérité. Seulement il est bien vrai que je ne me serais pas occupé de lui d'ici à quelques jours. Eh bien, ajouta-t-il en prenant sa plume et griffonnant, on va faire passer l'affaire de ton fils.

— Voilà ! dis-je en étouffant.

— Comment ! passer ? dit le père interdit.

— Oui, citoyen, dit Saint-Just en lui expliquant froidement la chose, passer au tribunal révolutionnaire, où il pourra se défendre.

— Et André ? dit M. de Chénier.

— Lui ? répondit Saint-Just, à la Conciergerie.

— Mais il n'y avait pas de mandat d'arrêt contre André ! dit son père.

— Eh bien, il dira cela au tribunal, répondit Robespierre; tant mieux pour lui.»

Et en parlant il écrivait toujours.

«Mais à quoi bon l'y envoyer? disait le pauvre vieillard.

— Pour qu'il se justifie, répondait aussi froidement Robespierre, écrivant toujours.

— Mais l'écoutera-t-on?» dit Marie-Joseph.

Robespierre mit ses lunettes et le regarda fixement; ses yeux luisaient sous leurs yeux verts comme ceux des hiboux.

«Soupçonnes-tu l'intégrité du tribunal révolutionnaire?» dit-il.

Marie-Joseph baissa la tête, et dit :

«Non!» en soupirant profondément.

Saint-Just dit gravement :

«Le tribunal absout quelquefois.

— Quelquefois! dit le père tremblant et debout.

— Dis donc, Saint-Just, reprit Robespierre en recommençant à écrire, sais-tu que c'est aussi un Poète, celui-là? Justement nous parlions d'eux, et ils parlent de nous; tiens, voilà une gentillesse de sa façon. C'est tout nouveau, n'est-il pas vrai, Docteur? Dis donc, Saint-Just, il nous appelle *bourreaux, barbouilleurs de lois.*

— Rien que cela!» dit Saint-Just en prenant le papier, que je ne reconnus que trop, et qu'il avait fait dérober par ses merveilleux espions.

Tout à coup Robespierre tira sa montre, se leva brusquement et dit : «*Deux heures!*»

Il nous salua et courut à la porte de sa chambre par laquelle il était entré avec Saint-Just. Il l'ouvrit, entra le premier et à demi dans l'autre appartement, où j'aperçus des hommes, et laissant sa main sur la clef, comme avec une sorte de crainte, et prêt à nous fermer la porte au nez, dit d'une voix aigre, fausse et ferme :

« Ceci est seulement pour vous faire voir que je sais tout ce qui se passe assez promptement. »

Puis se tournant vers Saint-Just, qui le suivait paisiblement avec un sourire ineffable de douceur :

« Dis donc, Saint-Just, je crois que je m'entends aussi bien que les Poètes à composer des scènes de famille ?

— Attends, Maximilien ! cria Marie-Joseph en lui montrant le poing et en s'en allant par la porte opposée, qui cette fois s'ouvrit d'elle-même, je vais à la Convention avec Tallien !

— Et moi aux Jacobins, dit Robespierre avec sécheresse et orgueil.

— Avec Saint-Just », ajouta Saint-Just d'une voix terrible.

En suivant Marie-Joseph pour sortir de la tanière :

« Reprenez votre second fils, dis-je au père ; car vous venez de tuer l'aîné. »

Et nous sortîmes sans oser nous retourner pour le voir.

XXXV

UN SOIR D'ÉTÉ.

Ma première action fut de cacher Joseph Chénier. Personne alors, malgré la Terreur, ne refusait son toit à une tête menacée. Je trouvai vingt maisons. J'en choisis une pour Marie-Joseph. Il s'y laissa conduire en pleurant comme un enfant. Caché le jour, il courait la nuit chez tous les représentants, ses amis, pour leur donner du courage. Il était navré de douleur, il ne parlait plus que pour hâter le renversement de Robespierre, de Saint-Just et de Couthon. Il ne vivait plus que de cette idée. Je m'y livrai comme lui, comme lui je me cachai. J'étais partout, excepté chez moi. Quand Joseph Chénier se rendait à la Convention, il entrait et sortait entouré d'amis et de représentants auxquels on n'osait toucher. Une fois dehors, on le faisait disparaître, et la troupe même des espions de Robespierre, la plus subtile volée de sauterelles qui jamais se soit abattue sur Paris comme une plaie, ne put trouver sa trace. La tête d'André Chénier dépendait d'une question de temps.

Il s'agissait de savoir ce qui mûrirait le plus vite, ou la colère de Robespierre ou la colère des conjurés. Dès la première nuit qui suivit cette triste scène, du 5 au 6 Thermidor, nous visitâmes tous ceux qu'on nomma

depuis *thermidoriens*, tous, depuis Tallien jusqu'à Barras, depuis Lecointre jusqu'à Vadier. Nous les unissions d'intention sans les rassembler. — Chacun était décidé, mais tous ne l'étaient pas.

Je revins triste. Voici le résultat de ce que j'ai vu :

La République était minée et contre-minée. La mine de Robespierre partait de l'Hôtel de Ville ; la contre-mine de Tallien, des Tuileries. Le jour où les mineurs se rencontreraient serait le jour de l'explosion. Mais il y avait unité du côté de Robespierre, désunion dans les Conventionnels qui attendaient son attaque. Nos efforts pour les presser de commencer n'aboutirent cette nuit et la nuit suivante, du 6 au 7, qu'à des conférences timides et partielles. Les Jacobins étaient prêts dès longtemps. La Convention voulait attendre les premiers coups. Le 7, quand le jour vint, on en était là.

Paris sentait la terre remuer sous lui. L'événement futur se respirait dans les carrefours, comme il arrive toujours ici. Les places étaient encombrées de parleurs. Les portes étaient béantes. Les fenêtres questionnaient les rues.

Nous n'avions rien pu savoir de Saint-Lazare. Je m'y étais montré. On m'avait fermé la porte avec fureur, et presque arrêté. J'avais perdu la journée en recherches vaines. Vers six heures du soir, des groupes couraient les places publiques. Des hommes agités jetaient une nouvelle dans les rassemblements et s'enfuyaient. On disait : « Les Sections vont prendre les armes. On conspire à la Convention. — Les Jaco-

bins conspirent. — La Commune suspend les décrets de la Convention. — Les canonniers viennent de passer.»

On criait :

«Grande pétition des Jacobins à la Convention en faveur du peuple.»

Quelquefois toute une rue courait et s'enfuyait sans savoir pourquoi, comme balayée par le vent. Alors les enfants tombaient, les femmes criaient, les volets des boutiques se fermaient, et puis le silence régnait pour un peu de temps, jusqu'à ce qu'un nouveau trouble vînt tout remuer.

Le soleil était voilé comme par un commencement d'orage. La chaleur était étouffante. Je rôdai autour de ma maison de la place de la Révolution et, pensant tout d'un coup qu'après deux nuits ce serait là qu'on me chercherait le moins, je passai l'arcade, et j'entrai. Toutes les portes étaient ouvertes; les portiers dans les rues. Je montai, j'entrai seul; je trouvai tout comme je l'avais laissé : mes livres épars et un peu poudreux, mes fenêtres ouvertes. Je me reposai un moment près de la fenêtre qui donnait sur la place.

Tout en réfléchissant, je regardais d'en haut ces Tuileries éternellement régnantes et tristes, avec leurs marronniers verts, et la longue maison sur la longue terrasse des Feuillants; les arbres des Champs-Elysées, tout blancs de poussière; la place toute noire de têtes d'hommes et, au milieu, l'une devant l'autre, deux choses de bois peint : la statue de la Liberté et la Guillotine.

Cette soirée était pesante. Plus le soleil se cachait derrière les arbres et sous le nuage lourd et bleu en se couchant, plus il lançait des rayons obliques et coupés sur les bonnets rouges et les chapeaux noirs : lueurs tristes qui donnaient à cette foule agitée l'aspect d'une mer sombre tachetée par des flaques de sang. Les voix confuses n'arrivaient plus à la hauteur de mes fenêtres les plus voisines du toit que comme la voix des vagues de l'Océan, et le roulement lointain du tonnerre ajoutait à cette sombre illusion. Les murmures prirent tout d'un coup un accroissement prodigieux, et je vis toutes les têtes et les bras se tourner vers les boulevards, que je ne pouvais apercevoir. Quelque chose qui venait de là excitait les cris et les huées, le mouvement et la lutte. Je me penchai inutilement, rien ne paraissait, et les cris ne cessaient pas. Un désir invincible de voir me fit oublier ma situation : je voulus sortir, mais j'entendis sur l'escalier une querelle qui me fit bientôt fermer la porte. Des hommes voulaient monter, et le portier, convaincu de mon absence, leur montrait, par ses clés doubles, que je n'habitais plus la maison. Deux voix nouvelles survinrent et dirent que c'était vrai, qu'on avait tout retourné il y avait une heure. J'étais arrivé à temps. On descendait avec grand regret. A leurs imprécations je reconnus de quelle part étaient venus ces hommes. Force me fut de retourner tristement à ma fenêtre, prisonnier chez moi.

Le grand bruit croissait de minute en minute, et un bruit supérieur s'approchait de la place, comme le

bruit des canons au milieu de la fusillade. Un flot immense de peuple armé de piques enfonça la vaste mer du peuple désarmé de la place, et je vis enfin la cause de ce tumulte sinistre.

C'était une charrette, mais une charrette peinte de rouge et chargée de quatre-vingts corps vivants. Ils étaient tous debout, pressés l'un contre l'autre. Toutes les tailles, tous les âges étaient liés en faisceau. Tous avaient la tête découverte, et l'on voyait des cheveux blancs, des têtes sans cheveux, de petites têtes blondes à hauteur de ceinture, des robes blanches, des habits de paysans, d'officiers, de prêtres, de bourgeois; j'aperçus même deux femmes qui portaient leur enfant à la mamelle et nourrissaient jusqu'à la fin, comme pour léguer à leur fils tout leur lait, tout leur sang et toute leur vie, qu'on allait prendre. Je vous l'ai dit, cela s'appelait une *fournée*.

La charge était si pesante que trois chevaux ne pouvaient la traîner. D'ailleurs, et c'était la cause du bruit, à chaque pas on arrêtait la voiture, et le peuple jetait de grands cris. Les chevaux reculaient l'un sur l'autre, et la charrette était comme assiégée. Alors, par-dessus leurs gardes, les condamnés tendaient les bras à leurs amis.

On eût dit une nacelle surchargée qui va faire naufrage et que du bord on veut sauver. A chaque essai des gendarmes et des Sans-Culottes pour marcher en avant, le peuple jetait un cri immense et refoulait le cortège avec toutes ses poitrines et toutes ses épaules; et interposant devant l'arrêt son tardif et terrible *veto*,

il criait d'une voix longue, confuse, croissante, qui venait à la fois de la Seine, des ponts, des quais, des avenues, des arbres, des bornes et des pavés : « NON ! NON ! NON ! »

A chacune de ces grandes marées d'hommes, la charrette se balançait sur ses roues comme un vaisseau sur ses ancres, et elle était presque soulevée avec toute sa charge. J'espérais toujours la voir verser. Le cœur me battait violemment. J'étais tout entier hors de ma fenêtre, enivré, étourdi par la grandeur du spectacle. Je ne respirais pas. J'avais toute l'âme et toute la vie dans les yeux.

Dans l'exaltation où m'élevait cette grande vue, il me semblait que le ciel et la terre y étaient acteurs. De temps à autre venait du nuage un petit éclair, comme un signal. La face noire des Tuileries devenait rouge et sanglante, les deux grands carrés d'arbres se renversaient en arrière comme ayant horreur. Alors le peuple gémissait; et après sa grande voix, celle du nuage reprenait et roulait tristement.

L'ombre commençait à s'étendre, celle de l'orage avant celle de la nuit. Une poussière sèche volait au-dessus des têtes et cachait souvent à mes yeux tout le tableau. Cependant je ne pouvais arracher ma vue de cette charrette ballottée. Je lui tendais les bras d'en haut, je jetais des cris inentendus; j'invoquais le Peuple! Je lui disais : « Courage! » et ensuite je regardais si le ciel ne ferait pas quelque chose.

Je m'écriai :

« Encore trois jours! encore trois jours! ô Provi-

dence! ô Destin! ô Puissances à jamais inconnues! ô vous le Dieu! vous les Esprits! vous les Maîtres! les Éternels! si vous entendez, arrêtez-les pour trois jours encore!»

La charrette allait toujours pas à pas, lentement, heurtée, arrêtée, mais hélas! en avant. Les troupes s'accroissaient autour d'elle. Entre la Guillotine et la Liberté, des baïonnettes luisaient en masse. Là semblait être le port où la chaloupe était attendue. Le Peuple las du sang, le Peuple irrité, murmurait davantage, mais il agissait moins qu'en commençant. Je tremblai, mes dents se choquèrent.

Avec mes yeux j'avais vu l'ensemble du tableau; pour voir le détail je pris une *longue-vue*. La charrette était déjà éloignée de moi, en avant. J'y reconnus pourtant un homme en habit gris, les mains derrière le dos. Je ne sais si elles étaient attachées. Je ne doutai pas que ce ne fût André Chénier. La voiture s'arrêta encore. On se battait. Je vis un homme en bonnet rouge monter sur les planches de la Guillotine et arranger un panier.

Ma vue se troublait : je quittai ma lunette pour essuyer le verre et mes yeux.

L'aspect général de la place changeait à mesure que la lutte changeait de terrain. Chaque pas que les chevaux gagnaient semblait au peuple une défaite qu'il éprouvait. Les cris étaient moins furieux et plus douloureux. La foule s'accroissait pourtant et empêchait la marche plus que jamais, par le nombre plus que par la résistance.

Je repris la longue-vue et je revis les malheureux embarqués qui dominaient de tout le corps les têtes de la multitude. J'aurais pu les compter en ce moment. Les femmes m'étaient inconnues. J'y distinguai de pauvres paysannes, mais non les femmes que je craignais d'y voir. Les hommes, je les avais vus à Saint-Lazare. André causait en regardant le soleil couchant. Mon âme s'unit à la sienne, et tandis que mon œil suivait de loin le mouvement de ses lèvres, ma bouche disait tout haut ses derniers vers :

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour.

Tout à coup un mouvement violent qu'il fit me força de quitter ma lunette et de regarder toute la place, où je n'entendais plus de cris.

Le mouvement de la multitude était devenu rétrograde tout à coup.

Les quais, si remplis, si encombrés, se vidaient. Les masses se coupaient en groupes, les groupes en familles, les familles en individus. Aux extrémités de la place, on courait pour s'enfuir, dans une grande poussière. Les femmes couvraient leurs têtes et leurs enfants de leurs robes. La colère était éteinte... Il pleuvait.

Qui connaît Paris comprendra ceci. Moi, je l'ai vu. Depuis, encore, je l'ai revu dans des circonstances graves et grandes.

Aux cris tumultueux, aux jurements, aux longues vociférations, succédèrent des murmures plaintifs qui semblaient un sinistre adieu, de lentes et rares exclamations dont les notes prolongées, basses et descendantes, exprimaient l'abandon de la résistance et gémissaient sur leur faiblesse. La Nation, humiliée, ployait le dos et roulait par troupeaux entre une fausse statue, une Liberté qui n'était que l'image d'une image, et un réel Échafaud teint de son meilleur sang.

Ceux qui se pressaient voulaient voir ou voulaient s'enfuir. Nul ne voulait rien empêcher. Les bourreaux saisirent le moment. La mer était calme, et leur hideuse barque arriva à bon port. La Guillotine leva son bras.

En ce moment plus aucune voix, plus aucun mouvement sur toute l'étendue de la place. Le bruit clair et monotone d'une large pluie était le seul qui se fît entendre, comme celui d'un immense arrosoir. Les larges rayons d'eau s'étendaient devant mes yeux et sillonnaient l'espace. Mes jambes tremblaient : il me fut nécessaire d'être à genoux.

Là, je regardais et j'écoutais sans respirer. La pluie était encore assez transparente pour que ma lunette me fît apercevoir la couleur du vêtement qui s'élevait entre les poteaux. Je voyais aussi un jour blanc, entre le bras et le billot, et quand une ombre comblait cet intervalle, je fermais les yeux. Un grand cri des spectateurs m'avertissait de les rouvrir.

Trente-deux fois je baissai la tête ainsi, disant une

prière désespérée, que nulle oreille humaine n'entendra jamais, et que moi seul j'ai pu concevoir.

Après le trente-troisième cri, je vis l'habit gris tout debout. Cette fois je résolus d'honorer le courage de son génie en ayant le courage de voir toute sa mort : je me levai.

La tête roula, et ce qu'il *avait là* s'enfuit avec le sang.

XXXVI

UN TOUR DE ROUE.

Ici le Docteur-Noir fut quelque temps sans pouvoir continuer. Tout à coup il se leva et dit ce qui suit, en marchant vivement dans la chambre de Stello :

— Une rage incroyable me saisit alors ! Je sortis violemment de ma chambre en criant sur l'escalier : « Les bourreaux ! les scélérats ! livrez-moi si vous voulez, venez me chercher ! me voilà ! » — Et j'allongeais ma tête, comme la présentant au couteau. J'étais dans le délire.

Eh ! que faisais-je ? — Je ne trouvai sur les marches de l'escalier que deux petits enfants, ceux du portier. Leur innocente présence m'arrêta. Ils se tenaient par la main et, tout effrayés de me voir, se serraient contre la muraille pour me laisser passer comme un fou que j'étais. Je m'arrêtai et je me demandai où j'allais, et comment cette mort transpor-

tait ainsi celui qui avait tant vu mourir. — Je redevins à l'instant maître de moi ; et me repentant profondément d'avoir été assez insensé pour espérer pendant un quart d'heure de ma vie, je redevins l'impassible spectateur des choses que je fus toujours. — J'interrogeai ces enfants sur mon canonnier ; il était venu depuis le 5 Thermidor tous les matins à huit heures ; il avait brossé mes habits et dormi près du poêle. Ensuite, ne me voyant pas venir, il était parti sans questionner personne. — Je demandai aux enfants où était leur père. Il était allé sur la place voir la cérémonie. Moi, je l'avais trop bien vue.

Je descendis plus lentement, et pour satisfaire le désir violent qui me restait, celui de voir comment se conduirait la Destinée, et si elle aurait l'audace d'ajouter le triomphe général de Robespierre à ce triomphe partiel. Je n'en aurais pas été surpris.

La foule était si grande encore et si attentive sur la place, que je sortis, sans être vu, par ma grande porte, ouverte et vide. Là je me mis à marcher, les yeux baissés, sans sentir la pluie. La nuit ne tarda pas à venir. Je marchais toujours en pensant. Partout j'entendais à mes oreilles les cris populaires, le roulement lointain de l'orage, le bruissement régulier de la pluie. Partout je croyais voir la Statue et l'Echafaud se regardant tristement par-dessus les têtes vivantes et les têtes coupées. J'avais la fièvre. Continuellement j'étais arrêté dans les rues par des troupes qui passaient, par des hommes qui couraient en foule. Je m'arrêtais, je laissais passer, et mes yeux baissés

ne pouvaient regarder que le pavé luisant, glissant et lavé par la pluie. Je voyais mes pieds marcher, et je ne savais pas où ils allaient. Je réfléchissais sagement, je raisonnais logiquement, je voyais nettement, et j'agissais en insensé. L'air avait été rafraîchi, la pluie avait séché dans les rues et sur moi sans que je m'en fusse aperçu. Je suivais les quais, je passais les ponts, je les repassais, cherchant à marcher seul sans être coudoyé, et je ne pouvais y réussir. J'avais du peuple à côté de moi, du peuple devant, du peuple derrière, du peuple dans la tête, du peuple partout : c'était insupportable. On me croisait, on me poussait, on me serrait. Je m'arrêtais alors et m'asseyais sur une borne ou une barrière : je continuais à réfléchir. Tous les traits du tableau me revenaient plus colorés devant les yeux; je revoyais les Tuileries rouges, la place houleuse et noire, le gros nuage et la grande Statue et la grande Guillotine se regardant. Alors je partais de nouveau; le peuple me reprenait, me heurtait et me roulait encore. Je le fuyais machinalement, mais sans en être importuné; au contraire, la foule berce et endort. J'aurais voulu qu'elle s'occupât de moi, pour être délivré par l'extérieur de l'intérieur de moi-même. La moitié de la nuit se passa ainsi dans un vagabondage de fou. Enfin, comme je m'étais assis sur le parapet d'un quai, et que l'on m'y pressait encore, je levai les yeux et regardai autour de moi et devant moi. J'étais devant l'Hôtel de Ville; je le reconnus à ce cadran lumineux, éteint depuis, rallumé nouvellement tel qu'on le voit, et qui, tout rouge

alors, ressemblait de loin à une large lune de sang sur laquelle des heures magiques étaient marquées. Le cadran disait minuit et vingt minutes : je crus rêver. Ce qui m'étonna surtout fut de voir réellement autour de moi une quantité d'hommes assemblés. Sur la Grève, sur les quais, partout on allait sans savoir où. Devant l'Hôtel de Ville surtout on regardait une grande fenêtre éclairée. C'était celle du conseil de la Commune. Sur les marches du vieux palais était rangé un bataillon épais d'hommes en bonnets rouges, armés de piques et chantant la *Marseillaise,* le reste du peuple était dans la stupeur et parlait à voix basse.

Je pris la sinistre résolution d'aller chez Joseph Chénier. J'arrivai bientôt à une étroite rue de l'île Saint-Louis où il s'était réfugié. Une vieille femme, notre confidente, qui m'ouvrit en tremblant après m'avoir fait longtemps attendre, me dit « qu'il dormait; qu'il était bien content de sa journée; qu'il avait reçu dix Représentants sans oser sortir; que demain on allait attaquer Robespierre et que, le 9, il irait avec moi délivrer M. André; qu'il prenait des forces ».

L'éveiller pour lui dire : « Ton frère est mort; tu arriveras trop tard. Tu crieras : Mon frère! et l'on ne te répondra pas; tu diras : Je voulais le sauver, — et l'on ne te croira jamais, ni pendant ta vie ni après ta mort! et tous les jours on t'écrira : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? »

L'éveiller pour lui dire cela? — Oh! non!

« Qu'il prenne des forces, dis-je, il en aura besoin demain. »

Et je recommençai dans la rue ma nocturne marche, résolu de ne pas rentrer chez moi que l'événement ne fût accompli. Je passai la nuit à rôder de l'Hôtel de Ville au Palais-National, des Tuileries à l'Hôtel de Ville. Tout Paris semblait aussi bivouaquer.

Le jour du 8 Thermidor se leva bientôt, très brillant. Ce fut un bien long jour que celui-là. Je vis du dehors le combat intérieur du grand corps de la République. Au Palais-National, contre l'ordinaire, le silence était sur la place, et le bruit dans le château. Le peuple attendit encore son arrêt tout le jour, mais vainement. Les partis se formaient. La Commune enrôlait des Sections entières de la garde nationale. Les Jacobins étaient ardents à pérorer dans les groupes. On portait des armes; on les entendait essayer par des explosions inquiétantes. La nuit revint, et l'on apprit seulement que Robespierre était plus fort que jamais, et qu'il avait frappé d'un discours puissant ses ennemis de la Convention. Quoi! il ne tomberait pas! Quoi! il vivrait, il tuerait, il régnerait! — Qui aurait eu, cette autre nuit, un toit, un lit, un sommeil? — Personne autour de moi ne s'en souvint, et moi je ne quittai pas la place. J'y vécus, j'y pris racine.

Il arriva enfin, le second jour, le jour de crise, et mes yeux fatigués le saluèrent de loin. La Dispute foudroyante hurla tout le jour encore dans le Palais qu'elle faisait trembler. Quand un cri, quand un mot s'envolait au dehors, il bouleversait Paris, et tout changeait de face. Les dés étaient jetés sur le tapis, et les têtes aussi. — Quelquefois un des pâles joueurs

venait s'essuyer le front à une fenêtre; alors le peuple lui demandait avec anxiété qui avait gagné la partie où il était joué lui-même.

Tout à coup on apprend avec la fin du jour et de la séance, on apprend qu'un cri étrange, inattendu, imprévu, inouï, a été jeté : *A bas le tyran !* et que Robespierre est en prison. La guerre commence aussitôt. Chacun court à son poste. Les tambours roulent, les armes brillent, les cris s'élèvent. — L'Hôtel de Ville gémit avec son tocsin, et semble appeler son maître. — Les Tuileries se hérissent de fer, Robespierre reconquis règne en son palais, l'Assemblée dans le sien. Toute la nuit la Commune et la Convention appellent à leur secours, et mutuellement s'excommunient.

Le peuple était flottant entre ces deux puissances. Les citoyens erraient par les rues, s'appelant, s'interrogeant, se trompant et craignant de se perdre eux-mêmes et la Nation ; beaucoup demeuraient en place, et frappant le pavé de la crosse de leurs fusils, s'y appuyaient le menton en attendant le jour et la vérité.

Il était minuit. J'étais sur la place du Carrousel lorsque dix pièces de canon y arrivèrent. A la lueur des mèches allumées et de quelques torches, je vis que les officiers plaçaient leurs pièces avec indifférence sur la place comme en un parc d'artillerie, les unes braquées contre le Louvre, les autres vers la rivière. Ils n'avaient dans les ordres qu'ils donnaient aucune intention décidée. Ils s'arrêtèrent et descendirent de cheval, ne sachant guère à la disposition de qui ils

venaient se mettre. Les canonniers se couchèrent à terre. Comme je m'approchais d'eux, j'en remarquai un, le plus fatigué peut-être, mais à coup sûr le plus grand de tous, qui s'était établi commodément sur l'affût de sa pièce et commençait à ronfler déjà. Je le secouai par le bras : c'était mon paisible canonnier, c'était Blaireau.

Il se gratta la tête un moment avec un peu d'embarras, me regarda sous le nez, puis, me reconnaissant, se releva de toute son étendue assez languissamment. Ses camarades, habitués à le vénérer comme chef de pièce, vinrent pour l'aider à quelque manœuvre. Il allongea un peu ses bras et ses jambes pour se dégourdir, et leur dit :

« Oh ! restez, restez ; allez, ce n'est rien : c'est le citoyen que voilà qui vient boire un peu la goutte avec moi. Hein ? »

Les camarades recouchés ou éloignés :

« Eh bien ! dis-je, mon grand Blaireau, qu'est-ce donc qui arrive aujourd'hui ? »

Il prit la mèche de son canon et s'amusa à y allumer sa pipe.

« Oh ! c'est pas grand'chose, me dit-il.

— Diable ! » dis-je.

Il huma sa pipe avec bruit et la mit en train.

« Oh ! mon Dieu ! mon Dieu, non ! pas la peine de faire attention à ça ! »

Il tourna la tête par-dessus ses hautes épaules pour regarder d'un air de mépris le palais national des Tuileries, avec toutes ses fenêtres éclairées.

« C'est, me dit-il, un tas d'avocats qui se chamaillent là-bas ! Et c'est tout.

— Ah ! ça ne te fait pas d'autre effet, à toi ? lui dis-je, en prenant un ton cavalier et voulant lui frapper sur l'épaule, mais n'y arrivant pas.

— Pas davantage, » me dit Blaireau avec un air de supériorité incontestable.

Je m'assis sur son affût et je rentrai en moi-même. J'avais honte de mon peu de philosophie à côté de lui.

Cependant j'avais peine à ne pas faire attention à ce que je voyais. Le Carrousel se chargeait de bataillons qui venaient se serrer en masse devant les Tuileries et se reconnaissaient avec précaution. C'étaient la section de la Montagne, celle de Guillaume-Tell, celles des Gardes-Françaises et de la Fontaine-Grenelle qui se rangeaient autour de la Convention. Était-ce pour la cerner ou la défendre ?

Comme je me faisais cette question, des chevaux accoururent. Ils enflammaient le pavé de leurs pieds. Ils vinrent droit aux canonniers.

Un gros homme, qu'on distinguait mal à la lueur des torches, et qui beuglait d'une étrange façon, devançait tous les autres. Il brandissait un grand sabre courbe, et criait de loin :

« Citoyens canonniers ! A vos pièces ! — Je suis le général Henriot. Criez : Vive Robespierre ! mes enfants ! Les traîtres sont là, enfants ! Brûlez-leur un peu la moustache ! Hein ! faudra voir s'ils feront aller les bons enfants comme ils voudront, hein ! C'est que je

suis là, moi! — Hein! vous me connaissez bien, mes fils, pas vrai?»

Pas un mot de réponse. Il chancelait sur son cheval et, se renversant en arrière, soutenait son gros corps sur les rênes et faisait cabrer le pauvre animal, qui n'en pouvait plus.

«Eh bien! où sont donc les officiers ici, mille dieux! continuait-il. Vive la Nation! Dieu de Dieu! et Robespierre! les amis! — Allons! nous sommes des Sans-Culottes et de bons garçons, qui ne nous mouchons pas du pied, n'est-ce pas? — Vous me connaissez bien? — Hein! vous savez, canonniers, que je n'ai pas froid aux yeux, moi! Tournez-moi vos pièces sur cette baraque-là, où sont tous les filous et les gredins de la Convention.»

Un officier s'approcha et lui dit : «Salut! — Va te coucher! Je n'en suis pas. — Ni vu ni connu, — tu m'ennuies.»

Un second dit au premier :

«Mais dis donc, toi, on ne sait pas au fait s'il n'est pas général, ce vieil ivrogne?

— Ah bah! qu'est-ce que ça me fait? » dit le premier. Et il s'assit.

Henriot écumait. «Je te fendrai le crâne comme un melon si tu n'obéis pas, mille tonnerres!

— Oh! pas de ça, Lisette! reprit l'officier en lui montrant le bout d'un écouvillon. Tiens-toi tranquille, s'il vous plaît, citoyen.»

Les espèces d'aides-de-camp qui suivaient Henriot s'efforçaient inutilement d'*enlever* les officiers et de les

décider : ils les écoutaient beaucoup moins encore que leur gros buveur de général.

Le vin, le sang, la colère étranglaient l'ignoble Henriot. Il criait, il jurait Dieu, il maugréait, il hurlait ; il se frappait la poitrine ; il descendait de cheval et se jetait par terre ; il remontait et perdait son chapeau à grandes plumes. Il courait de la droite à la gauche et embarrassait les pieds du cheval dans les affûts. Les canonniers le regardaient sans se déranger et riaient. Les citoyens armés venaient le regarder avec des chandelles et des torches, et riaient.

Henriot recevait de grossières injures et rendait des imprécations de cabaretier saoul.

« Oh ! le gros sanglier, — sanglier sans défense. — Oh ! oh ! qu'est-ce qu'il nous veut, le porc empanaché ? »

Il criait : « A moi les bons Sans-Culottes ! à moi les solides à trois poils ! que j'extermine toute cette enragée canaille de Tallien ! Fendons la gorge à Boissy d'Anglas ; éventrons Collot d'Herbois ; coupons le sifflet à Merlin-Thionville ; faisons un hachis de conventionnels sur le Billaud-Varennes, mes enfants !

— Allons ! dit l'adjudant-major des canonniers, commence par faire demi-tour, vieux fou. En v'là assez. C'est assez d'parade comm'ça. Tu ne passeras pas. »

En même temps il donna un coup de pommeau de sabre dans le nez du cheval d'Henriot. Le pauvre animal se mit à courir dans la place du Carrousel, emportant son gros maître, dont le sabre et le chapeau

traînaient à terre, et renversant sur son chemin des soldats pris par le dos, des femmes qui étaient venues accompagner les Sections, et de pauvres petits garçons accourus pour regarder, comme tout le monde.

L'ivrogne revint encore à la charge et, avec un peu plus de bon sens (le froid sur la tête et le galop l'avaient un peu dégrisé), dit à un autre officier :

« Songe bien, citoyen, que l'ordre de faire feu sur la Convention, c'est de la Commune que je te l'apporte, et de la part de Robespierre, Saint-Just et Couthon. J'ai le commandement de toute la garnison. Tu entends, citoyen ? »

L'autre ôta son chapeau. Mais il répondit avec un sang-froid parfait :

« Donne-moi un ordre par écrit, citoyen. Crois-tu que je serai assez bête pour faire feu sans preuve d'ordre ? — Oui ! pas mal ! — Je ne suis pas au service d'hier, va ! pour me faire guillotiner demain. Donne-moi un ordre signé, et je brûle le Palais-National et la Convention comme un paquet d'allumettes. »

Là-dessus, il retroussa sa moustache et tourna le dos.

« Autrement, ajouta-t-il, ordonne le feu toi-même aux artilleurs, et je ne soufflerai pas. »

Henriot le prit au mot. Il vint droit à Blaireau :

« Canonnier, dit-il, je te connais. »

Blaireau ouvrit de grands yeux hébétés et dit :

« Tiens ! il me connaît !

— Je t'ordonne de tourner la pièce sur le mur là-bas, et de faire feu. »

Blaireau bâilla. Puis il se mit à l'ouvrage, et d'un tour de bras la pièce fut braquée. Il ploya ses grands genoux, et en pointeur expérimenté ajusta le canon, mettant en ligne les deux points de mire vis-à-vis la plus grande fenêtre allumée du château.

Henriot triomphait.

Blaireau se redressa de toute sa hauteur et dit à ses quatre camarades, qui se tenaient à leur poste pour servir la pièce, deux à droite, deux à gauche :

« Ce n'est pas tout à fait ça, mes petits amis. — Un petit tour de roue encore ! »

Moi, je regardai cette roue du canon qui tournait en avant, puis retournait en arrière, et je crus voir la roue mythologique de la Fortune. Oui, c'était elle... C'était elle-même, réalisée, en vérité.

A cette roue était suspendu le destin du monde. Si elle allait en avant et pointait la pièce, Robespierre était vainqueur. En ce moment même les Conventionnels avaient appris l'arrivée d'Henriot ; en ce moment même, ils s'asseyaient pour mourir sur leurs chaises curules. Le peuple des tribunes s'était enfui et le racontait autour de nous. Si le canon faisait feu, l'Assemblée se séparait, et les Sections réunies passaient au joug de la Commune. La Terreur s'affermissait, puis s'adoucissait, puis restait... restait un Richard III, ou un Cromwell, ou, après un Octave... qui sait ?

Je ne respirais pas, je regardais, je ne voulais rien dire. Si j'avais dit un mot à Blaireau, si j'avais mis un grain de sable, le souffle d'un geste sous la roue, je

l'aurais fait reculer. Mais non, je n'osai le faire, je voulus voir ce que le Destin seul enfanterait.

Il y avait un petit trottoir usé devant la pièce; les quatre servants ne pouvaient y poser également les roues, qui glissaient toujours en arrière.

Blaireau recula et se croisa les bras en artiste découragé et mécontent. Il fit la moue.

Il se tourna vers un officier d'artillerie :

« Lieutenant ! c'est trop jeune tout ça ! — C'est trop jeune, ces servants-là, ça ne sait pas manier sa pièce. Tant que vous me donnerez ça, il n'y a pas moyen d'aller ! — N'y a pas de plaisir ! »

Le lieutenant répondit avec humeur :

« Je ne te dis pas de faire feu, moi, je ne dis rien.

— Ah bien ! c'est différent, dit Blaireau en bâillant. Ah ! bien, ni moi non plus, je ne suis plus du jeu. Bonsoir. »

En même temps il donna un coup de pied à sa pièce, la fit rouler en travers, et se coucha dessus.

Henriot tira son sabre, qu'on lui avait ramassé.

« Feras-tu feu ? » dit-il.

Blaireau fumait, et tenant à la main sa mèche éteinte, répondit :

« Ma chandelle est morte ! va te coucher ! »

Henriot, suffoqué de rage, lui donna un coup de sabre à fendre un mur ; mais c'était un revers d'ivrogne, si mal appliqué, qu'il ne fit qu'effleurer la manche de l'habit et à peine la peau, à ce que je jugeai.

C'en fut assez pour décider l'affaire contre Henriot.

Les canonniers furieux firent pleuvoir sur son cheval une grêle de coups de poing, de pied, d'écouvillon ; et le malencontreux général, couvert de boue, ballotté par son coursier comme un sac de blé sur un âne, fut emporté vers le Louvre, pour arriver, comme vous savez, à l'Hôtel de Ville, où Coffinhal le Jacobin le jeta par la fenêtre sur un tas de fumier, son lit naturel.

En ce moment même arrivent les commissaires de la Convention ; ils crient de loin que Robespierre, Saint-Just, Couthon, Henriot sont mis *hors la loi.* Les Sections répondent à ce mot magique par des cris de joie. Le Carrousel s'illumine subitement. Chaque fusil porte un flambeau. *Vive la liberté ! Vive la Convention ! A bas les tyrans !* sont les cris de la foule armée. Tout marche à l'Hôtel de Ville, et tout le peuple se soumet et se disperse au cri magique qui fut l'*interdit* républicain : *Hors la loi !*

La Convention assiégée fit une sortie et vint des Tuileries assiéger la Commune à l'Hôtel de Ville. Je ne la suivis pas ; je ne doutais pas de sa victoire. Je ne vis pas Robespierre se casser le menton au lieu de la cervelle et recevoir l'injure comme il eût reçu l'hommage, avec orgueil et en silence. Il avait attendu la soumission de Paris, au lieu d'envoyer et d'aller la conquérir comme la Convention. Il avait été lâche. Tout était dit pour lui. Je ne vis pas son frère se jeter sur les baïonnettes par le balcon de l'Hôtel de Ville, Lebas se casser la tête, et Saint-Just aller à la guillotine aussi calme qu'en y faisant conduire les autres,

les bras croisés, les yeux et les pensées au ciel comme le Grand Inquisiteur de la Liberté.

Ils étaient vaincus, peu m'importait le reste.

Je restai sur la même place, et prenant les mains longues et ignorantes de mon canonnier naïf, je lui fis cette petite allocution :

« O Blaireau ! ton nom ne tiendra pas la moindre place dans l'histoire, et tu t'en soucies peu, pourvu que tu dormes le jour et la nuit, et que ce ne soit pas loin de Rose. Tu es trop simple et trop modeste, Blaireau, car je te jure que, de tous les hommes appelés *grands* par les conteurs d'histoire, il y en a peu qui aient fait des choses aussi grandes que celles que tu viens de faire. Tu as retranché du monde un règne et une Ère démocratique ; tu as fait reculer la Révolution d'un pas, tu as blessé à mort la République... Voilà ce que tu as fait, ô grand Blaireau ! — D'autres hommes vont gouverner qui seront félicités de ton œuvre, et qu'un souffle de toi aurait pu disperser comme la fumée de ta pipe solennelle. On écrira beaucoup et longtemps, et peut-être toujours, sur le 9 Thermidor ; et jamais on ne pensera à te rapporter l'hommage d'adoration qui t'est dû tout aussi justement qu'à tous les hommes d'action qui pensent si peu et qui savent si peu comment ce qu'ils ont fait s'est fait, et qui sont bien loin de ta modestie et de ta candeur philosophique. Qu'il ne soit pas dit qu'on ne t'ait pas rendu hommage : c'est toi, ô Blaireau ! qui es véritablement l'homme de la Destinée. »

Cela dit, je m'inclinai avec un respect réel et plein

d'humiliation, après avoir vu ainsi tout au fond de la source d'un des plus grands événements politiques du monde.

Blaireau pensa, je ne sais pourquoi, que je me moquais de lui. Il retira sa main des miennes très doucement, par respect, et se gratta la tête :

« Si c'était, dit ce grand homme, un effet de votre bonté de regarder un peu mon bras gauche, seulement pour voir.

— C'est juste, » dis-je.

Il ôta sa manche, et je pris une torche.

« Remercie Henriot, mon fils, lui dis-je, il t'a défait des plus dangereux de tes hiéroglyphes. Les fleurs de lis, les Bourbons et Madeleine sont enlevés avec l'épiderme, et après-demain tu seras guéri et marié si tu veux. »

Je lui serrai le bras avec mon mouchoir, je l'emmenai chez moi, et ce qui fut dit fut fait.

De longtemps encore je ne pus dormir, car le serpent était écrasé, mais il avait dévoré le cygne de la France.

Vous connaissez trop votre monde pour que je cherche à vous persuader que mademoiselle de Coigny s'empoisonna et que madame de Saint-Aignan se poignarda. Si la douleur fut un poison pour elles, ce fut un poison lent. Le 9 Thermidor les fit sortir de prison. Mademoiselle de Coigny se réfugia dans le mariage, mais bien des choses m'ont porté à croire qu'elle ne se trouva pas très bien de ce lieu d'asile. — Pour ma-

dame de Saint-Aignan, une mélancolie douce et affectueuse, mais un peu sauvage, et l'éducation de trois beaux enfants, remplirent toute sa vie et son veuvage dans la solitude du château de Saint-Aignan. Un an environ après sa prison, une femme vint me demander de sa part *un portrait.* Elle avait attendu la fin du deuil de son mari pour me faire reprendre ce trésor. — Elle désirait ne pas me voir. — Je donnai la précieuse boîte de maroquin violet, et je ne la revis pas. — Tout cela était très bien, très pur, très délicat. — J'ai respecté ses volontés, et je respecterai toujours son souvenir charmant, car elle n'est plus.

Jamais aucun voyage ne lui fit quitter ce portrait, m'a-t-on dit; jamais elle ne consentit à le laisser copier; peut-être l'a-t-elle brisé en mourant, peut-être est-il resté dans un tiroir de secrétaire du vieux château, où les petits-enfants de la belle duchesse l'auront toujours pris pour un grand-oncle : c'est la destinée des portraits. Ils ne font battre qu'un seul cœur, et quand ce cœur ne bat plus, il faut les effacer.

XXXVII

DE L'OSTRACISME PERPÉTUEL.

Les dernières paroles du Docteur-Noir résonnaient encore dans la grande chambre de Stello, lorsque celui-ci s'écria, en levant les deux bras au-dessus de sa tête :

« Oui, cela dut se passer ainsi !

— Mes histoires, dit rudement le conteur satirique, sont, comme toutes les paroles des hommes, à moitié vraies.

— Oui, cela dut se passer ainsi, poursuivit Stello, oui, je l'atteste par tout ce que j'ai souffert en écoutant. Comme l'on sent la ressemblance du portrait d'un inconnu ou d'un mort, je sens la ressemblance des vôtres. Oui, leurs passions et leurs intérêts les firent parler de la sorte. Donc, des trois formes de Pouvoir possibles, la première nous craint, la seconde nous dédaigne comme inutiles, la troisième nous hait et nous nivelle comme supériorités aristocratiques. Sommes-nous donc les ilotes éternels des sociétés ?

— Ilotes ou Dieux, dit le Docteur, la Multitude, tout en vous portant dans ses bras, vous regarde de travers comme tous ses enfants, et de temps en temps vous jette à terre et vous foule aux pieds. C'est une mauvaise mère.

« Gloire éternelle à l'homme d'Athènes... — Oh ! pourquoi ne sait-on pas son nom ? Pourquoi le sublime anonyme qui créa la Vénus de Milo ne lui a-t-il pas réservé la moitié de son bloc de marbre ? Pourquoi ne l'a-t-on pas écrit en lettres d'or, ce nom grossier sans doute, en tête des *Hommes illustres* de Plutarque ? — Gloire à l'homme d'Athènes... — Je ne cesserai de le vénérer et de le considérer comme le type éternel, le magnifique représentant du Peuple de toutes les nations et de tous les siècles. Je ne cesserai de penser à lui toutes les fois que je verrai des hommes assem-

blés pour juger quelque chose, ou quelqu'un, ou seulement des hommes réunis qui se parleront d'une œuvre ou d'une action illustre, ou seulement des hommes qui prononceront un nom célèbre, comme la Multitude les prononce d'ordinaire, avec un accent indéfinissable; c'est un accent pincé, roide, jaloux et hostile. On dirait que le nom sort de la bouche avec explosion, malgré celui qui le prononce, contraint par un charme magique, une puissance secrète qui en arrache les syllabes importunes. Lorsqu'il passe, la bouche grimace, les lèvres flottent vaguement entre le sourire du mépris et la contraction d'un examen profond et sérieux. Il y a du bonheur si, dans ce combat, le nom, en passant, n'est pas estropié ou suivi d'une rude et flétrissante épithète. Ainsi, lorsqu'on a goûté par complaisance une liqueur amère, si les lèvres la jettent loin d'elles, il est rare que ce mouvement ne soit pas suivi d'un souffle et d'une expression de dégoût.

« O Multitude! Multitude sans nom! vous êtes née ennemie des noms! — Considérez ce que vous faites lorsque vous vous assemblez au théâtre. Le fond de vos sentiments est le désir secret de la chute et la crainte du succès. Vous venez comme malgré vous, vous voudriez ne pas être charmée. Il faut que le Poète vous dompte par son interprète, l'acteur. Alors vous vous soumettez, non sans murmure et sans une longue suite de reproches sourds et obstinés. Car proclamer un succès, un nom, c'est pour chacun mettre ce nom au-dessus du sien, lui reconnaître une

supériorité qui offense celui qui s'y soumet. Et jamais, je l'affirme, vous ne vous y soumettriez, ô fière Multitude! si vous ne sentiez en même temps (heureuse consolation!) que vous faites acte de protection. Votre position de juge, qui verse l'or à pleines mains, vous soutient un peu dans le cruel effort que vous faites en signant, par des applaudissements, l'aveu d'une supériorité. Mais partout où ce dédommagement secret ne vous est pas donné, à peine avez-vous fait une gloire, vous la trouvez trop haute et vous la minez sourdement, vous la rognez par le pied et la tête jusqu'à ce qu'elle retombe à votre niveau.

« Votre unique passion est l'égalité, ô Multitude! et tant que vous serez, vous vous sentirez poussée par le besoin simultané *d'un ostracisme perpétuel.*

« Gloire à l'homme d'Athènes... Eh! mon Dieu, me faut-il donc ne pas savoir comment il fut appelé! — Lui qui exprima, avec une immortelle naïveté, vos sentiments innés :

« Pourquoi le bannis-tu?

— Je suis fatigué, dit-il, d'entendre louer son nom. »

XXXVIII

LE CIEL D'HOMÈRE.

Ilotes ou Dieux, répéta le Docteur-Noir, vous souvient-il en outre d'un certain Platon qui nommait les poètes « imitateurs de fantômes » et les chassait de sa

République? Mais aussi il les nommait : Divins. Platon aurait eu raison de les adorer, en les éloignant des affaires; mais l'embarras où il est pour conclure (ce qu'il ne fait pas) et pour unir son adoration à son bannissement, montre à quelles pauvretés et quelles injustices est conduit un esprit rigoureux et logicien sévère, lorsqu'il veut tout soumettre à une règle universelle. Platon veut l'utilité de tous dans chacun; mais voilà que tout à coup il trouve en son chemin des inutiles sublimes comme Homère, et il n'en sait que faire. Tous les hommes de l'art le gênent; il leur applique son équerre, et il ne peut les mesurer : cela le désole. Il les range tous, Poètes, Peintres, Sculpteurs, Musiciens, dans la catégorie des imitateurs; déclare que tout art n'est qu'un badinage d'enfants, que les arts s'adressent à la plus faible partie de l'âme, celle qui est susceptible d'illusions, la *partie peureuse,* qui s'attendrit sur les misères humaines; que les arts sont déraisonnables, *lâches, timides, contraires à la raison;* que pour plaire à la Multitude confuse, les Poètes s'attachent à peindre les caractères passionnés, plus aisés à saisir par leur variété; qu'ils corrompraient l'esprit des plus sages, si on ne les condamnait; qu'ils feraient régner le plaisir et la douleur dans l'État, à la place des lois et de la raison. Il dit encore qu'Homère, s'il eût été en état d'instruire et de perfectionner les hommes, et non un inutile chanteur, comme il était, (incapable même, ajoute-t-il, *d'empêcher Créophile, son ami, d'être gourmand,* ô niaiserie antique!), on ne l'eût pas laissé mendier pieds nus, mais on l'eût estimé,

honoré et servi autant que Protagoras d'Abdère et Prodicus de Céos, sages philosophes, portés en triomphe partout.

— Dieu tout-puissant! s'écria Stello, qu'est-ce, je vous prie, à présent, pour nous autres, que les honorables Protagoras et Prodicus, tandis que tout vieillard, tout homme et tout enfant adorent en pleurant le divin Homère?

— Ah! ah! reprit le Docteur, les yeux animés par un triomphe désespérant, vous voyez donc qu'il n'y a pas plus de pitié pour les Poètes parmi les philosophes que parmi les hommes du Pouvoir. Ils se tiennent tous la main, en foulant les arts sous les pieds.

— Oui, je le sens, dit Stello, pâle et agité, mais quelle en est donc la cause impérissable?

— Leur sentiment est l'envie, dit l'inflexible Docteur, leur idée (prétexte indestructible!) est l'INUTILITÉ DES ARTS À L'ÉTAT SOCIAL.

« La pantomime de tous, en face du Poète, est un sourire protecteur et dédaigneux; mais tous sentent au fond du cœur quelque chose, comme la présence d'un Dieu supérieur.

« Et en cela ils sont encore bien au-dessus des hommes vulgaires qui, ne sentant qu'à demi cette supériorité, éprouvent seulement près des Poètes cette gêne que leur causerait aussi le voisinage d'une grande passion qu'ils ne comprendraient pas. Ils ont la gêne que sentirait un fat ou un froid pédant, transporté subitement à côté de Paul au moment du départ de Virginie; de Werther au moment où il va saisir

ses pistolets; à côté de Roméo quand il vient de boire le poison; de Desgrieux quand il suit pieds nus la charrette des filles perdues. Cet indifférent les croira fous indubitablement, mais il sentira pourtant quelque chose de grand et de respectable dans ces hommes voués à une émotion profonde, et il se taira en s'éloignant, se croyant supérieur à eux, parce qu'il n'est pas ému.

— Juste! ô juste! dit Stello dans sa poitrine et s'enfonçant de plus en plus dans son fauteuil, comme pour se dérober au son de voix dur et puissant qui le poursuivait.

— Pour en revenir à Platon, il y avait aussi rivalité de divinité entre Homère et lui. Une jalouse humeur animait cet esprit vaste et justement immortel, mais positif comme tous ceux qui n'appuient leur domination intellectuelle que sur le développement infini du Jugement et repoussent l'Imagination.

« Sa conviction était profonde, parce qu'il la puisait dans le sentiment des facultés de son être, auxquelles chacun veut toujours mesurer les autres. Platon avait un esprit exact, géométrique et raisonneur, tel que depuis l'eut Pascal, et tous deux repoussèrent durement la Poésie, qu'ils ne sentaient pas. Mais je ne poursuis que Platon, parce qu'il ne sort pas de notre sujet de conversation, ayant eu de gigantesques prétentions de législateur et d'homme d'État.

« Je crois me souvenir, monsieur, qu'il dit à peu près ceci :

« La faculté qui juge tout selon la mesure et le

calcul est ce qu'il y a de plus excellent dans l'âme; donc, l'autre faculté qui lui est opposée est une des choses les plus frivoles qui soient en nous. »

Et cet honnête homme part de là pour traiter Homère du haut en bas; il le met sur la sellette, et lui dit d'un air de rhéteur, vers le livre sixième de sa *République :*

« Mon cher Homère, s'il n'est pas vrai que vous soyez un ouvrier éloigné de trois degrés de la vérité, incapable de faire autre chose que des fantômes de vertu (car il tient à ses fantômes); si vous êtes un ouvrier du second ordre, capable de connaître ce qui peut rendre meilleurs ou pires les Etats et les particuliers, dites-nous quelle ville vous doit la réforme de son gouvernement, comme Lacédémone en est redevable à Lycurgue, l'Italie et la Sicile à Charondas, Athènes à Solon? Quelle guerre avez-vous conduite ou conseillée? Quelle utile découverte, quelle invention bonne à la perfection des arts ou aux besoins de la vie ont signalé votre nom? »

« Et continuant ainsi avec son complaisant Glaucon, qui répond sans cesse : *Fort bien, — voici qui est vrai, — vous avez raison,* à peu près sur le ton que prend un petit séminariste répondant à son abbé dans une conférence, voilà mon philosophe qui chasse par les épaules le mendiant divin hors de sa République (fantastique, heureusement pour l'humanité).

« A ce familier discours le bon Homère ne répondit rien, par la raison qu'il dormait, non de ce petit sommeil (*dormitat*) qu'un autre osa lui reprocher pour

s'amuser à poser des règles aussi, mais du sommeil qui pèse cette nuit sur les yeux de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier. »

Ici Stello poussa un profond soupir et cacha sa tête dans ses mains.

« Cependant, poursuivit le Docteur-Noir, supposons que nous tenions ici entre nous deux le divin Platon, ne pourrions-nous, s'il vous plaît, le conduire au musée Charles X (pardon de la liberté grande, je ne lui sais pas d'autre nom), sous le plafond sublime qui représente le règne, que dis-je? le ciel d'Homère? Nous lui montrerions ce vieux pauvre, assis sur un trône d'or avec son bâton de mendiant et d'aveugle comme un sceptre entre les jambes, ses pieds fatigués, poudreux et meurtris, mais à ses pieds ses deux filles (deux déesses), l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Une foule d'hommes couronnés le contemple et l'adore, mais debout, selon qu'il sied aux génies. Ces hommes sont les plus grands dont les noms aient été conservés, les Poètes, et si j'avais dit les plus malheureux, ce seraient eux aussi. Ils forment, de son temps au nôtre, une chaîne presque sans interruption de glorieux exilés, de courageux persécutés, de penseurs affolés par la misère, de guerriers inspirés au camp, de marins sauvant leur lyre de l'Océan et non des cachots; hommes remplis d'amour et rangés autour du premier et du plus misérable, comme pour lui demander compte de tant de haine qui les rend immobiles d'étonnement.

« Agrandissons ce plafond sublime dans notre pensée, haussons et élargissons cette coupole, jusqu'à ce qu'elle contienne tous les infortunés que la Poésie ou l'Imagination frappa d'une réprobation universelle! Ah! le firmament, en un beau jour d'août, n'y suffirait pas; non, le firmament d'azur et d'or tel qu'on le voit au Caire, pur de toute légère et imperceptible vapeur, ne serait pas une toile assez large pour servir de fond à leurs portraits.

« Levez les yeux à ce plafond et figurez-vous y voir monter ces fantômes mélancoliques : Torquato Tasso, les yeux brûlés de pleurs, couvert de haillons, dédaigné même de Montaigne (ah! philosophe, qu'as-tu fait là!), et réduit à n'y plus voir, non par cécité, mais... Ah! je ne le dirai pas en français; que la langue des Italiens soit tachée de ce cri de misère qu'il a jeté :

Non avendo candella per escrivere i suoi versi;

Milton aveugle, jetant à un libraire son *Paradis perdu* pour dix livres sterling; — Camoëns recevant l'aumône à l'hôpital des mains de ce sublime esclave qui mendiait pour lui sans le quitter; — Cervantes tendant la main de son lit de misère et de mort; — Lesage en cheveux blancs, suivi de sa femme et de ses filles, allant demander un asile, pour mourir, à un pauvre chanoine, son fils; — Corneille manquant de tout, *même de bouillon*, dit Racine au Roi, au grand Roi! — Dryden à soixante-dix ans mourant de misère et cherchant dans l'astrologie une vaine consolation aux

injustices humaines; — Spenser errant à pied à travers l'Irlande, moins pauvre et moins désolée que lui, et mourant avec la *Reine des fées* dans sa tête, *Rosalinda* dans son cœur, et pas un morceau de pain sur les lèvres. — Que je voudrais pouvoir m'arrêter là!...

« Vondel, ce vieux Shakspeare de la Hollande, mort de faim à quatre-vingt-dix ans, et dont le corps fut porté par quatorze poètes misérables et pieds nus; — Samuel Royer, qui fut trouvé mort de froid dans un grenier; — Butler, qui fit *Hudibras* et mourut de misère; — Floyer Sydenham et Rushworth chargés de chaînes comme des forçats; — J.-J. Rousseau qui se tua pour ne pas vivre d'aumônes; — Malfilâtre que *la faim mit au tombeau,* dit Gilbert à l'hôpital...

« Et tous ceux encore dont les noms sont écrits dans le ciel de chaque nation et sur les registres de ses hôpitaux.

« Supposez que Platon s'avance seul au milieu de tous, et lise à la céleste famille cette feuille de sa *République* que je vous ai citée. Pensez-vous qu'Homère ne puisse pas lui dire du haut de son trône :

« Mon cher Platon, il est vrai que le pauvre Homère et, comme lui, tous les infortunés immortels qui l'entourent, ne sont rien que des imitateurs de la Nature; il est vrai qu'ils ne sont pas tourneurs parce qu'ils font la description d'un lit, ni médecins parce qu'ils racontent une guérison; il est vrai que par une couche de mots et d'expressions figurées, soutenues de mesure, de nombre et d'harmonie, ils

simulent la science qu'ils décrivent; il est bien vrai qu'ils ne font ainsi que présenter aux yeux des mortels un miroir de la vie, et que, trompant leurs regards, ils s'adressent à la partie de l'âme qui est susceptible d'illusion; mais, ô divin Platon! votre faiblesse est grande, lorsque vous croyez la plus faible cette partie de notre âme qui s'émeut et qui s'élève, pour lui préférer celle qui pèse et qui mesure. L'Imagination, avec ses élus, est aussi supérieure au Jugement, seul avec ses orateurs, que les dieux de l'Olympe aux demi-dieux. Le don du ciel le plus précieux, c'est le plus rare. — Or ne voyez-vous pas qu'un siècle fait naître trois Poètes, pour une foule de logiciens et de sophistes très sensés et très habiles? L'Imagination contient en elle-même le Jugement et la Mémoire sans lesquels elle ne serait pas. Qui entraîne les hommes, si ce n'est l'émotion? qui enfante l'émotion, si ce n'est l'art? et qui enseigne l'art, si ce n'est Dieu lui-même? Car le Poète n'a pas de maître, et toutes les sciences sont apprises, hors la sienne. — Vous me demandez quelles institutions, quelles lois, quelles doctrines j'ai données aux villes? Aucune aux nations, mais une éternelle au monde. — Je ne suis d'aucune ville, mais de l'univers. — Vos doctrines, vos lois, vos institutions, ont été bonnes pour un âge et un peuple, et sont mortes avec eux; tandis que les œuvres de l'Art céleste restent debout pour toujours à mesure qu'elles s'élèvent, et toutes portent les malheureux mortels à la loi impérissable de l'Amour et de la Pitié. »

Stello joignit les mains malgré lui, comme pour prier. Le Docteur se tut un moment, et bientôt continua ainsi :

XXXIX

UN MENSONGE SOCIAL.

« Et cette dignité calme de l'antique Homère, de cet homme symbole de la destinée des Poètes, cette dignité n'est autre chose que le sentiment continuel de sa mission que doit avoir toujours en lui l'homme qui se sent une Muse au fond du cœur. — Ce n'est pas pour rien que cette Muse y est venue : elle sait ce qu'elle doit faire, et le Poète ne le sait pas d'avance. Ce n'est qu'au moment de l'inspiration qu'il l'apprend. — Sa mission est de produire des œuvres, et seulement lorsqu'il entend la voix secrète. Il doit l'attendre. Que nulle influence étrangère ne lui dicte ses paroles : elles seraient périssables. — Qu'il ne craigne pas l'inutilité de son œuvre : si elle est belle, elle sera utile par cela seul, puisqu'elle aura uni les hommes dans un sentiment commun d'adoration et de contemplation pour elle et la pensée qu'elle représente.

« Le sentiment d'indignation que j'ai excité en vous a été trop vif, monsieur, pour me permettre de douter que vous n'ayez bien senti qu'il y a et qu'il y aura toujours antipathie entre l'homme du Pouvoir et l'homme de l'Art; mais outre la raison d'envie et le prétexte d'utilité, ne reste-t-il encore pas une autre

cause plus secrète à dévoiler? Ne l'apercevez-vous pas dans les craintes continuelles où vit tout homme qui a une autorité, de perdre cette autorité chérie et précieuse qui est devenue son âme?

— Hélas! j'entrevois à peu près ce que vous m'allez dire encore, dit Stello; n'est-ce pas la crainte de la vérité?

— Nous y voilà, dit le Docteur avec joie.

«Comme le Pouvoir est une science de convention selon les temps, et que tout ordre social est basé sur un mensonge plus ou moins ridicule, tandis qu'au contraire les beautés de tout Art ne sont possibles que dérivant de la vérité la plus intime, vous comprenez que le Pouvoir, quel qu'il soit, trouve une continuelle opposition dans toute œuvre ainsi créée. De là ses efforts éternels pour comprimer ou séduire.

— Hélas! dit Stello, à quelle odieuse et continuelle résistance le Pouvoir condamne le Poète! Ce Pouvoir ne peut-il se ranger lui-même à la vérité?

— Il ne le peut, vous dis-je! s'écria violemment le Docteur en frappant sa canne à terre. Et mes trois exemples politiques ne prouvent point que le Pouvoir ait tort d'agir ainsi, mais seulement que son essence est contraire à la vôtre et qu'il ne peut faire autrement que de chercher à détruire ce qui le gêne.

— Mais, dit Stello avec un air de pénétration (essayant de se retrancher quelque part, comme un tirailleur chargé en plaine par un gros escadron), mais si nous arrivions à créer un Pouvoir qui ne fût pas une fiction, ne serions-nous pas d'accord?

— Oui certes; mais est-il jamais sorti, et sortira-t-il jamais des deux points uniques sur lesquels il puisse s'appuyer, *Hérédité* et *Capacité*, qui vous déplaisent si fort, et auxquels il faut revenir? Et si votre Pouvoir favori règne par l'Hérédité et la Propriété, vous commencerez, monsieur, par me trouver une réponse à ce petit raisonnement connu sur la Propriété :

« *C'est là ma place au soleil : voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.*

« Et sur l'Hérédité, à ceci :

« *On ne choisit pas, pour gouverner un vaisseau dans la tempête, celui des voyageurs qui est de meilleure maison.*

« Et en cas que ce soit la Capacité qui vous séduise, vous me trouverez, s'il vous plaît, une forte réponse à ce petit mot :

« *Qui cédera la place à l'autre? Je suis aussi habile que lui.* — QUI DÉCIDERA ENTRE NOUS?

« Vous me trouverez facilement ces réponses, je vous donne du temps — un siècle, par exemple.

— Ah! dit Stello consterné, deux siècles n'y suffiraient pas.

— Ah! j'oubliais, poursuivit le Docteur-Noir; ensuite il ne vous restera plus qu'une bagatelle, ce sera d'anéantir au cœur de tout homme né de la femme cet instinct effrayant :

« *Notre ennemi, c'est notre maître.*

« Pour moi, je ne puis souffrir naturellement aucune autorité.

— Ma foi, ni moi, dit Stello emporté par la vérité, fût-ce l'innocent pouvoir d'un garde champêtre...

— Et de quoi s'affligerait-on si tout ordre social est mauvais et s'il doit l'être toujours? Il est évident que Dieu n'a pas voulu que cela fût autrement. Il ne tenait qu'à lui de nous indiquer, en quelques mots, une forme de gouvernement parfaite, dans le temps où il a daigné habiter parmi nous. Avouez que le genre humain a manqué là une bien bonne occasion!

— Quel rire désespéré! dit Stello.

— Et il ne la retrouvera plus, continua l'autre : il faut en prendre son parti, en dépit de ce beau cri que répètent en chœur tous les législateurs. A mesure qu'ils ont fait une Constitution écrite avec de l'encre, ils s'écrient :

« En voilà pour toujours! »

— Allons, comme vous n'êtes pas de ces gens innombrables pour qui la politique n'est autre chose qu'un chiffre, on peut vous parler; allons, dites-le hautement, ajouta le Docteur se couchant dans son fauteuil à sa façon, de quel paradoxe êtes-vous amoureux maintenant, s'il vous plaît? »

Stello se tut.

« A votre place, j'aimerais une créature du Seigneur plutôt qu'un argument, quelque beau qu'il fût. »

Stello baissa les yeux.

« A quel Mensonge social nécessaire voulez-vous vous dévouer? Car nous avouons qu'il en faut un pour qu'il y ait une société. — Auquel? Voyons! Sera-ce au moins absurde? Lequel est-ce?

— Je ne sais en vérité, dit la victime du raisonneur.

— Quand pourrai-je vous dire, continua l'imper-

turbable, ce que je sens venir sur mes lèvres toutes les fois que je rencontre un homme caparaçonné d'un Pouvoir? *Comment va votre mensonge social ce matin? Se soutient-il?*

— Mais ne peut-on soutenir un Pouvoir sans y participer, et, au milieu d'une guerre civile, ne pourrai-je pas choisir?

— Eh! qui vous dit le contraire? interrompit le Docteur avec humeur; il s'agit bien de cela! — Je parle de vos pensées et de vos travaux, par lesquels seulement vous existez à mes yeux. Que me font vos actions?

« Qu'importe, dans les moments de crise, que vous soyez brûlé avec votre maison ou tué dans un carrefour, ou *trois fois tué, trois fois enterré et trois fois ressuscité,* comme signait le capitaine normand François Sévile au temps de Charles IX?

« Faites le jeu qui vous plaira. Mettez, si vous voulez, l'*Hérédité* dans le carrosse et la *Capacité* sur le siège, pour voir à les accorder...

— Peut-être, dit Stello.

— Jusqu'à ce que le cocher essaye de verser le maître ou d'entrer dans la voiture, ce qui ne serait pas mal, continua le Docteur.

« Oh! nul doute, monsieur, qu'il ne vaille autant choisir, en temps de luttes, que se laisser ballotter comme un numéro dans le sac d'un grand loto. Mais l'intelligence n'y est presque pour rien, car vous voyez que, par le raisonnement appliqué au choix du Pouvoir qu'on veut s'imposer, on n'arrive qu'à des néga-

tions, quand on est de bonne foi. Mais dans les circonstances dont nous parlons, suivez votre cœur ou votre instinct. Soyez (passez-moi l'expression) bête comme un drapeau.

— O profanateur! s'écria Stello.

— Plaisantez-vous? dit le Docteur; le plus grand des profanateurs, c'est le Temps : il a usé vos drapeaux jusqu'au bois.

« Lorsque le drapeau blanc de la Vendée marchait au vent contre le drapeau tricolore de la Convention, tous deux étaient loyalement l'expression d'une idée; l'un voulait bien dire nettement Monarchie, Hérédité, Catholicisme; l'autre, République, Égalité, Raison humaine : leurs plis de soie claquaient dans l'air au-dessus des épées, comme au-dessus des canons se faisaient entendre les chants enthousiastes des voix mâles, sortis de cœurs bien convaincus. *Henri Quatre*, la *Marseillaise*, se heurtaient dans l'air comme les faux et les baïonnettes sur la terre. C'étaient là des drapeaux!

« O temps de dégoût et de pâleur, tu n'en as plus! Naguère le blanc signifiait *Charte*, aujourd'hui le tricolore veut dire *Charte*. Le blanc était devenu un peu rouge et bleu, le tricolore est devenu un peu blanc. Leur nuance est insaisissable. Trois petits articles d'écriture en font, je crois, la différence. Otez donc la flamme, et portez ces articles au bout du bâton.

« Dans notre siècle, je vous le dis, l'uniforme sera un jour ridicule comme la guerre est passée. Le soldat sera déshabillé comme le médecin l'a été par Molière,

et ce sera peut-être un bien. Tout sera rangé sous un habit noir comme le mien. Les révoltes même n'auront pas d'étendard. Demandez à Lyon, en cette dix-huit cent trente-deuxième année de Notre-Seigneur.

« En attendant, allez comme vous voudrez dans les actions, elles m'occupent peu.

« Obéissez à vos affections, vos habitudes, vos relations sociales, votre naissance... que sais-je, moi? — Soyez décidé par le ruban qu'une femme vous donnera, et soutenez le petit Mensonge social qui lui plaira Puis récitez-lui les vers d'un grand poète :

> Lorsque deux factions divisent un empire,
> Chacun suit *au hasard* la meilleure ou la pire;
> Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.

« *Au hasard!* Il fut de mon avis et ne dit pas : la plus sensée. Qui eut raison des Guelfes ou des Gibelins, à votre sens? Ne serait-ce pas la *Divina Commedia*?

« Amusez donc votre cœur, votre bras, tout votre corps avec ce jeu d'accidents. Ni moi, ni la philosophie, ni le bon sens, n'avons rien à faire là.

« C'est pure affaire de *sentiment* et *puissance de fait, d'intérêts* et *de relations*.

« Je désire ardemment, pour le bien que je vous souhaite, que vous ne soyez pas né dans cette caste de Parias, jadis Brahmes, que l'on nommait Noblesse, et que l'on a flétrie d'autres noms; classe toujours dévouée à la France et lui donnant ses plus belles gloires, achetant de son sang le plus pur le droit de la défendre en le dépouillant de ses biens pièce à pièce et de père

en fils; grande famille pipée, trompée, sapée par ses plus grands Rois, sortis d'elle; hachée par quelques-uns et les servant sans cesse, et leur parlant haut et franc; traquée, exilée, plus que décimée, et toujours dévouée tantôt au Prince qui la ruine, ou la renie, ou l'abandonne, tantôt au Peuple qui la méconnaît et la massacre; entre ce marteau et cette enclume, toujours pure et toujours frappée, comme un fer rougi au feu; entre cette hache et ce billot, toujours saignante et souriante comme les martyrs; race aujourd'hui rayée du livre de vie et regardée de côté, comme la race juive. Je désire que vous n'en soyez pas.

« Mais que dis-je? Qui que vous soyez d'ailleurs, vous n'avez nul besoin de vous mêler de votre parti. Les partis ont soin d'enrégimenter un homme malgré lui, selon sa naissance, sa position, ses antécédents, de si bonne sorte qu'il n'y peut rien, quand il crierait du haut des toits et signerait de son sang qu'il ne pense pas tout ce que pensent les compagnons qu'on lui suppose et qu'on lui assigne. — Ainsi, en cas de bouleversement, j'excepte absolument les partis de notre consultation, et là-dessus je vous abandonne au vent qui soufflera. »

Stello se leva, comme on fait quand on veut se montrer tout entier, avec une secrète satisfaction de soi-même, et il jeta même un regard sur une glace où son ombre se réfléchissait.

« Me connaissez-vous bien vous-même? dit-il avec assurance. Savez-vous (et qui le sait excepté moi?), savez-vous quelles sont les études de mes nuits?

« Pourquoi, si elle est ainsi traitée, ne pas dépouiller la Poésie et la jeter à terre comme un manteau usé?

« Qui vous dit que je n'ai pas étudié, analysé, suivi, pulsation par pulsation, veine par veine, nerf par nerf, toutes les parties de l'organisation morale de l'homme, comme vous de son être matériel? que je n'ai pas pesé dans une balance de fer machiavélique les passions de l'homme naturel et les intérêts de l'homme civilisé, leurs orgueils insensés, leurs joies égoïstes, leurs espérances vaines, leurs faussetés étudiées, leurs malveillances déguisées, leurs jalousies honteuses, leurs avarices fastueuses, leurs amours singés, leurs haines amicales?

« O désirs humains! craintes humaines! vagues éternelles, vagues agitées d'un Océan qui ne change pas, vous êtes seulement comprimées quelquefois par des courants hardis qui vous emportent, des vents violents qui vous soulèvent, ou des rochers immuables qui vous brisent!

— Et, dit le Docteur en souriant, vous aimeriez à vous croire courant, vent ou rocher?

— Et vous pensez que...

— Que vous ne devez jeter que des œuvres dans cet Océan.

« Il faut bien plus de génie pour résumer tout ce qu'on sait de la vie dans une œuvre d'art, que pour jeter cette semence sur la terre, toujours remuée, des événements politiques. Il est plus difficile d'organiser tel petit livre que tel gros gouvernement. — Le Pouvoir n'a plus, depuis longtemps, ni la force ni la grâce.

— Ses jours de grandeur et de fêtes ne sont plus. On cherche mieux que lui. Le tenir en main, cela s'est toujours pu réduire à l'action de *manier des idiots et des circonstances*, et ces circonstances et ces idiots, ballottés ensemble, amènent des chances imprévues et nécessaires, auxquelles les plus grands ont confessé qu'ils devaient la plus belle partie de leur renommée. Mais à qui la doit le Poète, si ce n'est à lui-même? La hauteur, la profondeur et l'étendue de son œuvre et de sa renommée future sont égales aux trois dimensions de son cerveau. — Il est par lui-même, il est lui-même, et son œuvre est lui.

« Les premiers des hommes seront toujours ceux qui feront d'une feuille de papier, d'une toile, d'un marbre, d'un son, des choses impérissables.

« Ah! s'il arrive qu'un jour vous ne sentiez plus se mouvoir en vous la première et la plus rare des facultés, l'Imagination; si le chagrin ou l'âge la dessèchent dans votre tête comme l'amande au fond du noyau; s'il ne vous reste plus que Jugement et Mémoire, lorsque vous vous sentirez le courage de démentir cent fois par an vos actions publiques par vos paroles publiques, vos paroles par vos actions, vos actions l'une par l'autre, et l'une par l'autre vos paroles, comme tous les hommes politiques; alors faites comme tant d'autres bien à plaindre, désertez le ciel d'Homère, il vous restera encore plus qu'il ne faudra pour la politique et l'action, à vous qui descendrez d'en haut. Mais jusque-là, laissez aller d'un vol libre et solitaire l'Imagination qui peut être en vous. — Les œuvres immortelles sont

faites pour duper la Mort en faisant survivre nos idées à notre corps. — Écrivez-en de telles si vous pouvez, et soyez sûr que s'il s'y rencontre une idée ou seulement une parole utile au progrès civilisateur, que vous ayez laissée tomber comme une plume de votre aile, ils se trouvera assez d'hommes pour la ramasser, l'exploiter, la mettre en œuvre jusqu'à satiété. Laissez-les faire. L'application des idées aux choses n'est qu'une perte de temps pour les créateurs de pensées. »

Stello, debout encore, regarda le Docteur-Noir avec recueillement, sourit enfin, et tendit la main à son sévère ami.

« Je me rends, dit-il, écrivez votre ordonnance. »

Le Docteur prit du papier.

« Il est bien rare, dit-il tout en griffonnant, que le sens commun donne une ordonnance qui soit suivie.

— Je suivrai la vôtre comme une loi immuable et éternelle », dit Stello, non sans étouffer un soupir; et il s'assit, laissant tomber sa tête sur sa poitrine avec un sentiment de profond désespoir et la conviction d'un vide nouveau rencontré sous ses pas; mais en écoutant l'ordonnance, il lui sembla qu'un brouillard épais s'était dissipé devant ses yeux, et que l'étoile infaillible lui montrait le seul chemin qu'il eût à suivre.

Voici ce que le Docteur-Noir écrivait, motivant chaque point de son ordonnance, usage fort louable et assez rare.

XL

ORDONNANCE DU DOCTEUR-NOIR.

Séparer la vie poétique de la vie politique.

Et pour y parvenir :

I. — Laisser à César ce qui appartient à César, c'est à-dire le droit d'être, à chaque heure de chaque jour, honni dans la rue, trompé dans le palais; combattu sourdement, miné longuement, battu promptement et chassé violemment.

Parce que l'attaquer ou le flatter avec la triple puissance des arts, ce serait avilir son œuvre et l'empreindre de ce qu'il y a de fragile et de passager dans les événements du jour. Il convient de laisser cette tâche à la critique du matin, qui est morte le soir, ou à celle du soir, qui est morte le matin. — Laisser à tous les Césars la place publique, et les laisser jouer leur rôle, et passer, tant qu'ils ne troubleront ni les travaux de vos nuits ni le repos de vos jours. — Plaignez-les de toute votre pitié s'ils ont été forcés de se mettre au front cette couronne Césarienne, qui n'a plus de feuilles et déchire la tête. Plaignez-les encore s'ils l'ont désirée; leur réveil en est plus cruel après un long et beau rêve. Plaignez-les s'ils sont pervertis par le Pouvoir; car il n'est rien que ne puisse fausser cette antique et peut-être nécessaire Fausseté, d'où viennent tant de

maux. — Regardez cette lumière s'éteindre, et veillez; heureux si vos veilles peuvent aider l'humanité à se grouper et s'unir autour d'une clarté plus pure!

II. — Seul et libre, accomplir sa mission. Suivre les conditions de son être, dégagé de l'influence des Associations, même les plus belles.

Parce que la Solitude seule est la source des inspirations.

La Solitude est sainte. Toutes les Associations ont tous les défauts des couvents. Elles tendent à classer et diriger les intelligences, et fondent peu à peu une autorité tyrannique qui, ôtant aux intelligences la liberté et l'individualité, sans lesquelles elles ne sont rien, étoufferait le génie même sous l'empire d'une communauté jalouse.

Dans les Assemblées, les Corps, les Compagnies, les Écoles, les Académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités intrigantes arrivent par degrés à la domination par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux.

L'Imagination ne vit que d'émotions spontanées et particulières à l'organisation et aux penchants de chacun.

La République des lettres est la seule qui puisse jamais être composée de citoyens vraiment libres, car elle est formée de penseurs isolés, séparés et souvent inconnus les uns aux autres.

Les Poètes et les Artistes ont seuls parmi tous les

hommes le bonheur de pouvoir accomplir leur mission dans la solitude. Qu'ils jouissent de ce bonheur de ne pas être confondus dans une société qui se presse autour de la moindre célébrité, se l'approprie, l'enserre, l'englobe, l'étreint, et lui dit : NOUS.

Oui, l'imagination du Poète est inconstante autant que celle d'une créature de quinze ans recevant les premières impressions de l'amour. L'imagination du Poète ne peut être conduite, puisqu'elle n'est pas enseignée. Otez-lui ses ailes, et vous la ferez mourir.



La mission du Poète ou de l'Artiste est de produire, et tout ce qu'il produit est utile, si cela est admiré.



Un Poète donne sa mesure par son œuvre; un homme attaché au Pouvoir ne la peut donner que par les fonctions qu'il remplit. Bonheur pour le premier, malheur pour l'autre; car s'il se fait un progrès dans les deux têtes, l'un s'élance tout à coup en avant par une œuvre, l'autre est forcé de suivre la lente progression des occasions de la vie et les pas graduels de sa carrière.

SEUL ET LIBRE, ACCOMPLIR SA MISSION.

III. — Éviter le rêve maladif et inconstant qui égare l'esprit, et employer toutes les forces de la volonté à détourner sa vue des entreprises trop faciles de la vie active.

Parce que l'homme découragé tombe souvent, par paresse de penser, dans le désir d'agir et de se mêler aux intérêts communs, voyant comme ils lui sont inférieurs, et combien il semble facile d'y prendre son

ascendant. C'est ainsi qu'il sort de sa route, et s'il en sort souvent, il la perd pour toujours.

La Neutralité du penseur solitaire est une NEUTRALITÉ ARMÉE qui s'éveille au besoin.

Il met un doigt sur la balance et l'emporte. Tantôt il presse, tantôt il arrête l'esprit des nations; il inspire les actions publiques ou proteste contre elles, selon qu'il lui est révélé de le faire par la conscience qu'il a de l'avenir. Que lui importe si sa tête est exposée en se jetant en avant ou en arrière?

Il dit le mot qu'il faut dire, et la lumière se fait.

Il dit ce mot de loin en loin et, tandis que le mot fait son bruit, il rentre dans son silencieux travail et ne pense plus à ce qu'il a fait.

IV. — Avoir toujours présentes à la pensée les images, choisies entre mille, de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier.

Parce que ces trois jeunes ombres étant sans cesse devant vous, chacune d'elles gardera l'une des routes politiques où vous pourriez égarer vos pieds. L'un des trois fantômes adorables vous montrera sa clef, l'autre sa fiole de poison, et l'autre sa guillotine. Ils vous crieront ceci :

« Le Poète a une malédiction sur sa vie et une bénédiction sur son nom. Le Poète, apôtre de la vérité toujours jeune, cause un éternel ombrage à l'homme du Pouvoir, apôtre d'une vieille fiction, parce que l'un a l'inspiration, l'autre seulement l'attention ou l'aptitude d'esprit; parce que le Poète laissera une œuvre où sera

écrit le jugement des actions publiques et de leurs acteurs ; parce qu'au moment même où ces acteurs disparaissent pour toujours à la mort, l'auteur commence une longue vie. Suivez votre vocation. Votre royaume n'est pas de ce monde sur lequel vos yeux sont ouverts, mais de celui qui sera quand vos yeux seront fermés.

« L'ESPÉRANCE EST LA PLUS GRANDE DE NOS FOLIES.

« Eh ! qu'attendre d'un monde où l'on vient avec l'assurance de voir mourir son père et sa mère ?

« D'un monde où de deux êtres qui s'aiment et se donnent leur vie, il est certain que l'un perdra l'autre et le verra mourir ? »

Puis ces fantômes douloureux cesseront de parler et uniront leurs voix en chœur comme en un hymne sacré ; car la Raison parle, mais l'Amour chante.

Et vous entendrez encore ceci :

SUR LES HIRONDELLES.

Voyez ce que font les hirondelles, oiseaux de passage aussi bien que nous. Elles disent aux hommes : *Protégez-nous, mais ne nous touchez pas.*

Et les hommes ont pour elles, comme pour nous, un respect superstitieux.

Les hirondelles choisissent leur asile dans le marbre d'un palais ou dans le chaume d'une cabane ; mais ni l'homme du palais ni l'homme de la cabane n'oseraient toucher à leur nid, parce qu'ils perdraient pour toujours l'oiseau qui porte bonheur à leur habitation, comme nous aux terres des peuples qui nous vénèrent.

Les hirondelles ne posent qu'un moment leurs pieds sur la terre et nagent dans le ciel toute leur vie, aussi aisément que les dauphins dans la mer.

Et si elles voient la terre, c'est du haut du firmament qu'elles la voient, et les arbres et les montagnes, et les villes et les monuments ne sont pas plus élevés à leurs yeux que les plaines et les ruisseaux, comme aux regards célestes du Poète tout ce qui est de la terre se confond en un seul globe éclairé par un rayon d'en haut.

Les écouter et, si vous êtes inspiré, faire un livre.

Ne pas espérer qu'un grand œuvre soit contemplé, qu'un livre soit lu, comme ils ont été faits.

Si votre livre est écrit dans la solitude, l'étude et le recueillement, je souhaite qu'il soit lu dans le recueillement, l'étude et la solitude; mais soyez à peu près certain qu'il sera lu à la promenade, au café, en calèche, entre les causeries, les disputes, les verres, les jeux et les éclats de rire, ou pas du tout.

Et s'il est original, Dieu vous puisse garder des pâles imitateurs, troupe nuisible et innombrable de singes salissants et maladroits.

Et après tout cela, vous aurez mis au jour quelque volume qui, pareil à toutes les œuvres des hommes, lesquelles n'ont jamais exprimé qu'une question et un soupir, pourra se résumer infailliblement par les deux mots qui ne cesseront jamais d'exprimer notre destinée de doute et de douleur :

POURQUOI? et HÉLAS!

XLI

EFFETS DE LA CONSULTATION.

Stello crut un moment avoir entendu la sagesse même. — Quelle folie! — Il lui semblait que le cauchemar s'était enfui; il courut involontairement à la fenêtre pour voir briller son étoile, à laquelle il croyait. Il jeta un grand cri.

Le jour était venu. L'aube pâle et humide avait chassé du ciel toutes les belles étoiles; il n'y en avait plus qu'une qui s'évanouissait à l'horizon. Avec ces lueurs sacrées, Stello sentit s'enfuir ses pensées. Les bruits odieux du jour commençaient à se faire entendre.

Il suivit des yeux le dernier des beaux yeux de la nuit et, lorsqu'il se fut entièrement fermé, Stello pâlit, tomba, et le Docteur-Noir le laissa plongé dans un sommeil pesant et douloureux.

XLII

FIN.

Telle fut la première consultation du Docteur-Noir.
Stello suivra-t-il l'ordonnance? Je ne le sais pas.
Quel est ce Stello? quel est ce Docteur-Noir?
Je ne le sais guère.

Stello ne ressemble-t-il pas à quelque chose comme le *sentiment?* Le Docteur-Noir à quelque chose comme le *raisonnement?*

Ce que je crois, c'est que si mon cœur et ma tête avaient, entre eux, agité la même question, ils ne se seraient pas autrement parlé.

Écrit à Paris, janvier 1832.

LES

CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR

DEUXIÈME CONSULTATION

DAPHNÉ

DAPHNÉ.

I

FOULE.

C'ÉTAIT un soir de fête. Le peuple de Paris marchait avec tristesse sur les places publiques et le long des rues. Les familles se tenant par la main allaient en avant, sans savoir où elles allaient, et passaient, sans s'arrêter, en regardant devant elles. Les hommes étaient ennuyés, les femmes fatiguées, les enfants tout en pleurs. Des lampions sinistres s'éteignaient sous une large pluie et répandaient une fumée noire au lieu d'une flamme livide. Les murs étaient teints de lueurs pareilles à celles d'un incendie qui s'apaise; la voûte du ciel était violette et comme irritée.

La foule glissait sur un pavé tout humide. Les têtes noires se touchaient et n'avançaient qu'avec un mouvement insensible. Le murmure des voix était sourd et inarticulé comme un long gémissement. Chacun paraissait chercher et demander quel désir l'avait amené, et vers quel plaisir. Aucun n'était satisfait, aucun n'entrevoyait même ce qui lui pourrait plaire. Tous s'en allaient l'œil vague et la bouche béante; tous incapables de s'arrêter sur leur route perpétuelle qui ne menait à rien.

« C'est là une immense question, dit le Docteur-Noir tout à coup, dans le silence de la nuit.

— Eh bien! pourquoi ne pas penser à une immense question? répondit le rêveur Stello. Que suis-je, que suis-je, sinon une machine à penser? Donnez-moi du chagrin, je pense à ce chagrin avec un étonnement profond; donnez-moi du bonheur, je réfléchis à ce bonheur, je m'attache à lui, je le travaille, je le creuse, je l'examine comme une solution d'algèbre, et je finis par recevoir autant de peine et de labeur de lui, que j'en aurais eu d'une infortune. Laissez-moi donc ce soir penser en liberté à cette question que je vous fais. La meule infatigable de mon âme avait à broyer pour elle-même un grain politique, et vous le lui avez soustrait avec votre main de fer. Que va-t-elle moudre à présent? Va-t-elle se broyer elle-même, comme le craignit un jour Luther? O Docteur-Noir, mon éternel compagnon! laissez la meule rouler de tout son poids sur cette idée que vient de faire voler sous elle le vent d'une conversation distraite. Laissez cette puissante meule écraser l'idée jusqu'à ce qu'elle en ait exprimé, en la broyant, tout ce qu'elle renferme de consolant et de divin!

« Je ne sais pourquoi, ajouta-t-il en se frappant le front, je reçois vos coups, marteau terrible que vous êtes! Vous rebondissez, chassé par moi comme une enclume gémissante, mais ce n'est que pour retomber plus dur que jamais. Je ne sais pourquoi l'enthousiasme qui vibre et frémit toujours dans mon cœur voudrait vous fuir et vous désire cependant, comme une femme désire et fuit à moitié son maître. Je sens encore la profonde blessure des derniers mots que vous avez prononcés, mais je ne sais pourquoi, tout amers qu'ils étaient, ils me consolaient. Et pourtant, qui donc était écrasé si ce n'était moi-même? qui l'était sous votre impitoyable force, si ce n'était le Poète?

— Non pas lui, mais celui qu'a fait si misérable la société ingrate et prosaïque, dit le froid Docteur en comptant les têtes de la foule avec sa canne : il semblait la diviser par troupes, par compagnies et par familles.

— Pauvre être inoffensif! poursuivit Stello; âme contemplative et amoureuse! pauvre être ailé et diaphane! vous l'avez

pris, vous l'avez frappé, tordu tout enflammé, et il m'a fallu le sauver et le cacher tout au fond de mon cœur.

— Vous l'y avez placé vengé, dit le Docteur-Noir en regardant ailleurs; parlons d'autre chose et livrons un combat sacré. Pour nous, ce combat, c'est la discussion philosophique.

— J'y consens, dit Stello d'une voix douce et profonde, la nuit est revenue; elle a commencé son règne ténébreux. Avec elle, je renais, avec elle s'allume sur mon front comme une étoile brûlante qui darde sa flamme sur toutes choses. Que cherchez-vous dans cette foule, et d'où vient que vous la considérez avec des yeux pénétrants? Pour moi, plus je la regarde, et plus je sens pour elle une sympathique pitié : ne vous semble-t-il pas voir la funèbre marche des corps qui seront éveillés à Josaphat, et à demi animés iront devant eux, sans savoir où, les yeux entr'ouverts et aveugles? Oh! quelles fêtes sans joies! quels regards sans espérance! quels mouvements sans but! combien tout cela est digne de commisération!

— Ce que vous dites ne prouve rien, répondit le Docteur-Noir, en frottant la pomme de sa canne avec le dos de sa main, si ce n'est que l'enthousiasme est bon à garder enfermé au plus profond de son âme, comme une mauvaise pensée, dans le siècle froid où nous sommes.

— Eh! comment peut-on voir les frères et les sœurs enfants de Dieu errer ainsi dans l'ombre, incertains de tout, ignorants de tant de choses, étrangers à tant de divines pensées, noyés dans de grossières sensations, sevrés des adorations universelles qui devraient les unir en une bienheureuse famille, sans sentir un désir presque invincible de leur parler et de les enseigner?

— Enseigner! dit l'impassible, ah! le mot admirable que voilà, et le plus vide de tous! nul n'enseigne, puisque nul ne sait. Enthousiaste rêveur! Poète en cela du moins que votre enthousiasme est inactif et (par grand bonheur!) inapplicable! Voilà donc que, cette nuit, les *Blue Devils* qui vous obsèdent vous ont voulu remplir de cette passion factice qui se répand dans plusieurs cerveaux honorables à moi connus, et leur cause une irritation bien dangereuse pour eux et pour nous!

— Puisque la Pitié divine est en moi, dit Stello, puisque le désir du bonheur des autres y est mille fois plus fort que l'instinct de mes propres félicités, puisqu'il suffit du présage de la moindre infortune pour me faire tressaillir jusqu'au fond du cœur plus que ceux même qu'elle a menacés; puisque c'est assez de la plus légère apparence de grandeur et de glorieuse illustration pour que l'enthousiasme humecte mes yeux de ses pleurs divins qui brillent comme des étoiles et ne s'écoulent pas comme les larmes des afflictions mortelles; puisque cette foule mélancolique qui se croit gaie et ne sait si elle est heureuse m'intéresse pour un moment, et puisque je sens en moi trembler, frémir, gémir, sangloter à la fois ses milles douleurs et les mille flots de son sang couler par mille plaies, et mille voix s'écrier : «Où donc est l'Inconnu ? où donc «est le Maître ? où donc est le Législateur, où le Demi-dieu, où le «Prophète ?» — pourquoi ne pas laisser toute mon âme s'imprégner et se remplir de ce vaste amour de nos frères ? Pourquoi ne pas évoquer mes forces, et ne pas me mettre à chercher avec eux ? Que les heureux, les triomphants et les dominateurs abandonnent et haïssent le Poète, à la bonne heure; mais sera-ce une raison pour lui d'abandonner les malheureux et de laisser dans la nuit les yeux qu'il peut ouvrir ?

— La vie serait encore trop belle, dit paisiblement le Docteur, si les hommes politiques de tous les partis étaient les seuls ennemis de l'enthousiasme et des épanchements dévoués de l'âme. Mais l'avez-vous pu croire ? Avez-vous pensé qu'il fallût tant de choses à la *Multitude sans nom* dont nous avons déjà parlé, en passant? Avez-vous cru que son *Ostracisme perpétuel* n'écrivît sur ses coquilles que les noms des Poètes, des grands écrivains et des artistes immortels ? Ah ! qu'il lui faut moins que cela ! ».

En ce moment, un double accident attirait son attention et se passait sous les yeux des deux inséparables ennemis. Un homme marchait devant une colonne de la multitude, le pied lui manqua, elle passa sur lui et le foula sous ses talons; un autre homme voulut remonter le torrent, il arriva, en fendant la presse, jusqu'au milieu de la rue, mais le pied lui manqua, il tomba; la foule passa

sur lui et mit ses talons sur sa tête. Tous deux avaient disparu en deux minutes.

Le noir Docteur sourit avec amertume et regarda la foule rouler encore dans l'ombre :

«Voyez ces aveugles, dit-il, ils ont bien l'instinct vague de leur chemin, mais ils écrasent sans pitié l'homme qui les devance et l'homme qui remonte leur courant.

— Eh! qu'importe, dit Stello, si le bien est accompli, que l'on soit ou non foulé aux pieds?»

Comme il parlait, on entendit un léger soupir dans l'intérieur de la chambre qu'ils avaient tous deux quittée. Stello se retourna et vit une jeune religieuse qui attendait debout, à la porte d'entrée. Ses deux bras étaient croisés sur la ceinture de sa robe bleue et au-dessus de tous ses chapelets à tête de mort. Elle penchait la tête de côté, avec un air placide et résigné. Lorsqu'elle vit qu'on s'était aperçu de son entrée, elle sourit, et salua en s'inclinant, comme un homme; mais elle ne leva pas les yeux une fois sur l'un ni l'autre, ses cils noirs ne cessèrent d'ombrager les joues les plus pâles du monde, et sa révérence banale n'était adressée à personne en apparence. Sa taille assez élégante était surchargée de vêtements et comme emmaillotée dans les pesants habits de l'ordre, et un œil attentif eût aisément deviné des formes hardies, fermes et saines sous les plis raides de la bure et de la flanelle grossière, lourde et d'odeur tiède et maladive.

«Les médecins du corps ont-ils tout à fait abandonné ce jeune homme?» dit le Docteur-Noir d'une voix ferme et sonore.

La religieuse ouvrit les bras sans parler comme pour dire : «Hélas! oui!» laissa retomber ensuite le long de son tablier ses mains découragées et se mit à rouler humblement son chapelet sur le bout des doigts.

«C'est donc mon tour et je vais continuer sa guérison», dit celui qui ne s'était voué qu'à la cure des âmes; et prenant Stello par la main : «Venez, vous êtes seul aujourd'hui. Or les Poètes fuient leur maison, tantôt parce qu'elle est vide, tantôt parce qu'elle est pleine. Venez donc lui rendre ce précieux dépôt que vous ne vouliez pas me confier à moi-même, et hâtons-nous.»

Stello mit sous son bras une petite cassette de fer et la cacha soigneusement.

« Venez, poursuivit le Docteur, car je vois si mauvaise cette Destinée, que l'une de vos idées mise en action ne la pouvait faire pire. Venez, je serais trop rude à ce jeune homme si vous n'étiez là, et j'achèverais par trop vite l'œuvre des médecins qui se sont attachés en vain à une enveloppe vigoureuse en apparence, mais en réalité fort avariée. Vous seul pouvez supporter, sans être entamé, les coups que je donne involontairement, et, comme vous l'avez dit, l'enclume solide chasse violemment le marteau que je laisse tomber sur vous sans relâche et le lance quelquefois jusqu'au ciel. Venez et sortez de vous-même. Oubliez le Poète, ou plutôt soyez-le véritablement, par le cœur, en venant consoler votre ami et le sauver, si nous pouvons, de tout ce qu'il a de combats intérieurs qui le dévorent. Si je le rencontre, je le maltraiterai le moins possible, et si je ne le guéris, je vous aurai du moins montré sur le terrain, et dans son application soudaine, l'une de ces longues idées que vous savez si bien tendre, messieurs, comme des fils d'araignée et sur lesquels ne se pourraient soutenir que des êtres aussi diaphanes, aussi éthérés, aussi souples et aussi puissants que les rêves de vos nuits, c'est-à-dire des Demi-dieux.

— Qui me dira jamais, dit Stello en s'enveloppant d'un long manteau, pourquoi le Poète et le Philosophe doivent être condamnés à tout penser et à ne rien faire, et pourquoi d'âge en âge on doit voir l'inspiration et la théorie passer, comme deux nuages, au-dessus du monde et tourner sans cesse autour du globe, chassés par tous les vents, de terres en terres, sans rien laisser tomber que des rosées bientôt sèches ou des pluies peu fécondes, et sans jamais voir leurs moissons ? Nuages sombres où brillent quelques éclairs magnifiques mais sans chaleur, nuages orageux et menaçants, toujours admirés mais trop redoutés de la terre, exilés par elle et retenus à la cime de ses montagnes, autour du front des Prophètes et des pieds de Dieu !

— Vos pieds sont sur le haut de notre escalier, dit le noir Docteur en lui prenant la main. La sœur grise est déjà tout en bas, bien avant nous ; et les massifs rassemblements des hommes bruis-

sent à notre porte; la voilà qui s'ouvre, et le mugissement des voix entre dans les échos de la maison comme celui des vagues dont l'écluse est ouverte. Il ne s'agit plus de rêver, mais de voir et d'entendre avec moi. La race errante et incertaine, que vous croyez souffrante, que tout le monde veut conduire et sur laquelle chacun veut opérer, est là qui passe devant notre porte. Descendez.»

II

LES LIVRES.

Les figures parisiennes passaient, en effet, sous les flammes rougeâtres des lampions et des réverbères. Elles se teignaient de cette lueur, et comme la nuit était très sombre et dérobait entièrement les corps à la vue, les deux observateurs crurent voir s'écouler mille milliers de têtes flottantes et ballottées sur les vagues d'une grande mer. Sur ces figures énergiques mais usées, vives mais pâlies, la Tristesse et l'Insomnie, la Sagacité, la Défiance et la Ruse se lisaient au premier regard. Chaque front portait quelque empreinte de ce découragement remuant d'une population sans joie et sans mélancolie, vigoureuse d'action, incertaine de ses vouloirs, abreuvée et soûlée d'idées et d'émotions, jusqu'à en perdre le goût et jusqu'à ne plus sentir poison ni contre-poison.

Comme tous s'en allaient au plaisir lentement et tristement! Comme ils attendaient et désiraient quelque spectacle avec lequel ils pussent engager ce défi secret : «Pourras-tu m'émouvoir? pourras-tu m'attendrir, m'effrayer ou m'enchanter?» Les yeux dévorants regardaient à vide et flamboyaient sur des joues dévorées. De temps en temps des jeunes gens fatigués passaient vite et renversaient ce qui était devant eux, sans savoir pourquoi ils faisaient cela. Ils se mettaient à courir en se tenant six de front, jetaient des cris sauvages dont ils ignoraient eux-mêmes le sens, puis s'arrêtaient et se regardaient entre eux, étonnés de n'être pas

gais après des cris si joyeux. Abattus tout d'un coup, ils suivaient, la tête basse, le flot des autres têtes et ne parlaient plus. Des hommes, forts et larges d'épaules, arrivaient au milieu de tout cela et se faisaient place par leur propre masse. Ils élevaient au-dessus des têtes des fronts chauves et des bras robustes, et agitaient leurs chapeaux en signe de fête et d'allégresse coutumière qui semblait une menace à quelqu'un ou à quelque chose. Ensuite l'ennui les prenait et ils regardaient autour d'eux, d'un œil stupide et endormi. Les femmes enveloppaient leurs enfants dans leurs tabliers et se consolaient de la joie publique par leurs caresses secrètes; elles promettaient à ces pauvres petits affligés un repos prochain ou cherchaient à leur faire trouver beaux les feux grossiers et les noires fumées des lampions, dont l'odeur faisait pleurer et reculer ces malheureux à demi assoupis. Au milieu de tous, se parlaient à voix basse des hommes graves, dont les regards ne savaient où se prendre et qui cherchaient où se réfugier, forcés de descendre avec le courant. Mais lorsque les deux inséparables parvinrent aux bords de la rivière, ce fut là qu'ils trouvèrent la joie franche et qu'en s'approchant, il leur fut facile de démêler la cause des rires âcres, rudes, convulsifs, inextinguibles qu'ils entendirent. Des enfants et des femmes tiraient de l'eau des livres déchirés et des manuscrits souillés et mutilés par la fange, le plâtre et le sable. Des hommes à qui ils les passaient les rejetaient par plaisir au milieu du fleuve, et quand on voyait, dans la nuit, ces livres faire jaillir une petite lueur et s'engloutir, c'étaient de grands cris de joie. L'un de ces hommes, vêtu d'une blouse grisâtre, y mettait plus d'ardeur que les autres et jouait ce jeu avec une sorte de haine sérieuse et réfléchie dont les deux observateurs s'étonnèrent. Ils s'approchèrent et le contemplèrent. Il était petit, musculeux, mais pâle et maigre et roulant autour de lui des yeux défiants sous des tempes creusées. Trois jeunes garçons se jouaient avec des torches, à côté de lui, et s'amusaient à faire sécher des gravures coloriées et des dessins inconnus, que l'homme à la blouse poussait ensuite du pied et faisait glisser dans la boue jusqu'à la rivière.

« Voyons ce qu'il fait ainsi rouler sous ses sabots », dit le noir

Docteur, et il se baissa pour prendre un des grands parchemins. Et, lisant tout bas les premières paroles qui s'y trouvèrent : «Plaisanterie sanglante», dit l'éternel Contempteur du hasard!...

L'Incendie de la Bibliothèque d'Alexandrie par Omar.

«En voici un, dit l'ouvrier en ricanant, dont j'ai déjà déchiré la moitié, voulez-vous le reste? cela vient de l'Archevêché.»

Le Docteur-Noir fut un instant sans répondre, parce qu'il cherchait dans les traits de cet homme s'il avait dans les veines le sang des Arabes ou celui des Huns. Puis, sortant de sa distraction, tout d'un coup :

«C'est encore trop gros, dit-il, vous pouvez en déchirer encore un peu pour rallumer les lampions qui s'éteignent.

— Oui? dit l'homme, vous faites l'indifférent pour l'avoir tout entier, mais, non pas! Encore une poignée de paroles, dit-il; à la rivière!»

Et il fit sauter les lettres grecques de la main la plus vigoureuse qui jamais ait découpé en pièces les feuilles d'un livre méprisé et sublime.

«A nous deux, dit le noir Docteur avec un sang-froid plus hardi que jamais. Il croit nous faire peine, poursuivait-il en regardant Stello, comme si personne pouvait savoir mieux que nous l'inutilité des idées dites ou écrites. — A nous deux, l'ami! déchirons et noyons les livres, ces ennemis de la liberté de chacun de nous, ces ennemis du loisir qui prétendent nous forcer de penser, chose odieuse, fatigante et maudite! nous forcer de savoir ce que l'on a senti avant nous, et nous faire croire que l'on gagne quelque chose à se connaître! Fi donc! nous sommes bien au-dessus du passé à présent!»

Ici l'homme ne comprit plus et, quand il vit le Docteur arracher lui-même des feuilles et les jeter à l'eau, il resta stupéfait.

«Prenez le reste si vous voulez», dit-il, et pour quelques pièces d'argent il lâcha les manuscrits ses ennemis, comme un os sur lequel il n'avait plus de joie à mordre.

«Après tout, dit-il en haussant les épaules et regardant ses

trois enfants, qu'est-ce que ça nous fait à nous ? Nous ne savons pas ce qu'on veut, mais nous savons bien ce qu'on nous ôte. Tiens, Paul, voilà l'argent, va jouer avec ça. Ne t'inquiète pas de demain va. Tous les jours j'ai à recommencer, j'y suis habitué ; va jouer, va avec tes frères, va, Paul. Messieurs, je me nomme Jean Loir, ouvrier tourneur. »

Et il s'en alla sans saluer.

Les trois enfants laissèrent s'éloigner leur père et vinrent apporter à Stello le reste des parchemins qui volaient sur les pavés ; ils coururent à lui, dès qu'ils le virent, les bras ouverts et le cœur en confiance, sans savoir pourquoi ; et sans le savoir non plus, ils firent le tour du Docteur-Noir à quelques pieds de distance, comme on s'éloigne d'un feu trop ardent. Puis ils retournèrent au bord de l'eau, pour rattraper les livres qui nageaient et que depuis deux jours charriait la rivière. C'était un des divertissements les plus grands, dans ces jours-là, parmi cette partie du Peuple, que de voir les livres venus du côté de l'île Saint-Louis se heurter contre les arches des ponts et flotter à côté des radeaux. Rien n'eût pu remplacer ces joies de la destruction, et le sourire de la victoire, sur le visage de la plupart des spectateurs, semblait poursuivre les ombres des immortels qui avaient passé les courtes heures de leur vie à léguer leurs pensées et leurs adieux aux ingrats qui les faisaient périr une seconde fois.

Stello et le Docteur-Noir marchaient de front au milieu de cette multitude et suivaient, aussi vite qu'ils le pouvaient faire, la jeune sœur grise qui passait, les yeux baissés, et à qui les plus gais ou les plus irrités faisaient place. Des deux rêveurs, l'un voyait avec commisération, l'autre avec mépris cette masse confuse. La nuit devenait plus sombre et la pluie ne cessait de laver les quais et d'éteindre les lampions, mais des groupes se formaient autour des lanternes des boutiques ambulantes, sous les arcades des palais et les portes des grandes maisons. Les femmes mettaient leurs robes sur leurs têtes ou se cachaient sous des parapluies rouges, larges à couvrir une famille, mais leur curiosité ardente les tenait amassées autour de l'accident inespéré, qui retenait les hommes dans les chemins. L'essentiel était de ne pas rentrer chez soi. Le mobile

de la plupart des actions de la rue est l'ennui de la maison. L'occasion était rare et avidement saisie. On n'a pas tous les soirs de ces émotions; chaque homme voulant voir agir les autres, personne ne s'en allait. Ces spectateurs de rien étaient spectacle l'un à l'autre. Les seules victimes de cette nuit étaient des victimes muettes, des feuilles éparses et dédaignées qui roulaient, dans l'ombre, vers la mer, entre les hautes murailles du fleuve. On les voyait passer par entassements énormes quelquefois, et figurer de larges radeaux, sur lesquels un homme aurait pu s'embarquer. Elles voyageaient ainsi de concert entre les quais, et puis elles se séparaient comme désespérant de leur salut. Quelques agrafes dorées se décrochaient, et tout s'enfonçait dans l'eau paisible et se perdait aux yeux parmi les nuances pâles des lames de la rivière. Parfois de longues pages des manuscrits antiques se déroulaient lentement sur les vagues et traînaient comme les voiles d'une Vestale; leurs plis paraissaient se gonfler en nageant et faire des efforts pour montrer les trésors que l'esprit du temps allait perdre pour toujours. Quelques enfants alors se jetaient à la nage, mais il y avait des hommes qui les suivaient et leur défendaient de secourir les feuilles à demi submergées; pauvres restes du passé qui avaient glorieusement traversé l'océan des siècles barbares et qui devaient ainsi faire naufrage dans la cité des lumières.

III

LE PAYS LATIN.

A mesure que les silencieux observateurs s'éloignaient des quais, la foule devenait moins épaisse, les groupes plus rares, les rues plus étroites et plus sombres. Les maisons hautes et sans lumières, avec leurs toits aigus, n'avaient d'éveillé que quelques mansardes où brillait de loin en loin un flambeau mélancolique, isolé, ouvert comme un œil, s'éteignant et se rallumant comme sous les

efforts d'une paupière fatiguée, dans une veille pénible. Des vieux murs allongeaient partout leurs angles tout usés et leurs hautes bornes où se plaçaient en embuscade autrefois les tumultueux étudiants des vieilles universités. Les gouttières prolongeaient leurs longs museaux et faisaient tomber leurs ruisseaux sur les petits pavés aigus; et les petites portes, ornées de quelques rares sculptures, s'enfonçaient sous des arcades basses et noires.

«C'est ici que tout respire la passion du Savoir! C'est ici, c'est dans l'une des ruelles où nous sommes, disait Stello, en marchant, que rôdait la nuit Abailard amoureux, fuyant ses élèves enthousiastes qui, cachés derrière les hautes bornes, cherchaient à le voir passer, et dont le cœur battait en distinguant, à l'angle des murs, le profil romain du jeune sage. Il marchait, comme nous, en rêvant, et rêvait à l'*Optimisme* ressuscité depuis et dont il fut le premier chef; il rêvait au péché originel et tâchait de s'affermir dans ses distinctions subtiles, se répétant que les hommes naissent sujets à la peine du péché mais non au péché même. Mais son cœur l'interrompait en battant violemment, le dialecticien faisait un faux pas et l'amoureux voyait Héloïse et ses pénitences voluptueuses. Elle était à genoux, s'humiliant comme pécheresse et brûlante comme adorée maîtresse; l'extase commencée par la prière allait s'achever par l'amour. Son front était appuyé sur le marbre, ses mains blanches étaient jointes au-dessus de ses cheveux noirs et sortaient jusqu'au coude des larges manches de son ample robe brune; ses genoux ramassés sous les plis du vêtement touchaient presque sa poitrine; un fouet chargé de rudes lanières de cuir était auprès d'elle, et elle attendait son maître en soupirant. Abailard n'y voulait pas penser trop tôt, et s'arrêtait en s'appuyant sur cette pierre où nous voilà tous deux appuyés aussi, il se rappelait saint Bernard, son grand ennemi, et le dialecticien marchait d'un pas plus ferme et plus lent. Possédé par l'étude, son démon familier, il préparait pour le lendemain les triomphes de sa parole et, se souvenant de cette armée jeune et savante qu'il avait à conduire, il songeait à provoquer saint Bernard dans un terrible duel théologique devant le Pape. Ce tournoi futur enflammait sa pensée et l'empêchait de sentir l'autre aiguillon d'amour qui le

faisait marcher. Sur chacune de ces petites fenêtres de la rue où nous sommes, il voyait la tête étonnée d'un Cardinal vaincu, et les ornements de ces grillages lui paraissaient les cordons rouges des barrettes qui s'inclinaient pour le saluer au concile de Soissons. Il lui arrivait de prononcer à haute voix des paroles latines qui lui devaient servir à résumer fortement son audacieuse pensée d'examen et de liberté. Il étendait les bras et disait d'une voix sombre ces mots mémorables, par lesquels il déclara que le témoignage de la raison pouvait s'élever contre la révélation :

Argumentum est ratio quæ rei dubiæ fidem facit.

« Ensuite il s'arrêtait comme pour écouter les applaudissements de ses trois mille élèves, à Saint-Denis. Et il reprenait sa marche et touchait du plat de la main ce vieux pan de muraille que je touche, en disant : « Ils n'ont rien à me répondre ! Ils sont abattus ! » et puis il frappait sa poitrine et voyait une triple couronne d'étoiles sur sa tête quand il parcourait d'un regard intérieur son *Traité de la Trinité.* Le Paraclet, colombe divine, volait devant lui, toute blanche, à travers les ombres et, sur une maison que surmontaient trois petites flèches aiguës, tournoyait et voltigeait, en soupirant, l'Esprit divin. Une porte pesante, étroite, verrouillée, cadenassée, chargée de barres de fer, comme celle-ci, s'ouvrait doucement, et il entrait sans faire plus de bruit que n'en fait cette jeune religieuse en soulevant son voile noir pour regarder si nous la suivons. Des tapis épais prévenaient le bruit de ses chaussures éperonnées, des tapisseries lourdes et doubles servaient de portes aux petites chambres, et une main amoureuse les soulevait devant lui, tout le long des corridors tournants. O profanations involontaires ! mélanges ineffables de l'Amour, de la Sainteté et de la Science que personne encore n'a compris entièrement ! Soupirs mystiques et passionnés d'un amour énergique et pieux à la fois ! Doubles Extases des âmes exaltées et des jeunes corps enflammés d'amour ! Cris et sanglots échappés à la jeune fille savante et amoureuse, vous étiez jetés en langage romain par ces lèvres françaises, exhalés en paroles mortes de ce cœur où redoublait la vie, et

dont les flammes eussent suffi pour la rendre à un monde éteint. O Héloïssa! O Héloïssa! ô mademoiselle de Montmorency! vous parlez, vous aimez, vous priez, vous gémissez comme une vestale, comme une Martyre latine enivrée par les Bacchantes. O sainte! O amante! O savante sublime de dix-sept ans! je vous entends, je vous vois, triple Déesse! trois fois purifiée par l'expiation du cloître! Vous ouvrez vos bras au maître adoré qui vous a tout enseigné des choses du ciel et de la terre. Vous êtes agenouillée devant lui, vous lui baisez les mains en pleurant. «*Ancilla! Soror,* «*uxor tua!* oui, ta servante, ta sœur, ta femme! Abailard! Non... «pas ta femme, non, cela m'ôterait la gloire d'aimer! — *amore!* «*amore immoderato complexa sum!* Je veux, je veux tes volontés, tes «voluptés! — *voluntates, voluptates tuas!* En vérité, en vérité je crains «plus, mon unique ami, de vous offenser que d'offenser Dieu, «j'aime mieux plaire à vous qu'à lui : — *te magis offendere quam* «*Deum vereor.*» — Mais lui, épouvanté de ces paroles, posait sa main sur la bouche impie de sa brûlante élève et l'asseyait toute tremblante sur ses genoux, assis lui-même sur un long fauteuil près des hauts chenets de fer doré, sous la voûte d'une grande cheminée noire; et la flamme jetait des rougeurs vacillantes sur les joues brunes d'Héloïse, et pénétrait sous les arcs réguliers de ses sourcils, et l'âtre se peignait dans ses larges prunelles sombres, tantôt endormies, tantôt foudroyantes. Et bientôt perdus dans des échanges célestes de pensées mystiques et de caresses dévorantes, ravis à la fois par l'âme et les sens, ils ne parlaient plus, ils ne pensaient plus, ils ne voyaient plus.

— Voilà, voilà le côté divin de cette histoire, interrompit le noir Docteur, mais le côté humain, où est-il? Ne le verrez-vous jamais, ô Stello, Stello! Ce *Pays latin* où nous marchons l'a vu au XII[e] siècle, quand l'homme était précisément ce qu'il est ce soir et sera dans douze autres âges, et si...»

En parlant il frappait les murs et les pavés de sa canne avec un froid dédain, comme fatigué d'eux, de ce qu'il venait de dire et même de ce qu'il pensait intérieurement, et se tut pendant environ cent pas. Puis se souvenant tout à coup de ce dont il avait

parlé, et rattrapant au vol ses idées dont il faisait peu de cas :

«Vos chers vieux murs à ogives moresques et arabes, ogives avec lesquelles les Poètes de notre temps ne cessent de faire joujou en enfants qu'ils sont, vos chères colonnettes, vos gargouilles grossières comme leurs noms, tous ces trèfles de l'Alhambra dont les personnages du moyen âge sont les Rois, les Dames et les valets que vous ne cessez de mêler, couper et mêler jusqu'à satiété complète; tous ces chers, vieux, sales murs, ont revu Abailard bien différent de ce qu'il est dans votre souvenir. Il fut tel, il est vrai, dans la fraîcheur de cet amour. Mais, ô égoïste et tyrannique professeur! il n'était plus homme, et par sombre jalousie il ne voulut pas que la belle Héloïse fût encore femme. Combien elle lui fut supérieure, grand Dieu! et combien le cœur de la femme est plus près que le nôtre du cœur de l'Ange!

«Cette Magdeleine sans repentir est-elle assez au-dessus de cet homme que des arguments et des arguties consolent; elle qui ne veut pas et ne voulut jamais être consolée, dans sa naïve et franche désolation? Le cœur de la femme brûle et fume sans cesse sur l'autel comme une sainte hostie toujours saignante; elle obéit, elle prie, elle est Abbesse, mais toujours, toujours amante, elle écrit et supplie pour obtenir la grâce d'une réponse. Le cerveau l'emporte chez l'homme, et il se félicite d'être *débarrassé du reste.* Sa victime est incarcérée, il est tranquille. Il ne se désespère point, il ne souhaite point de mourir, au contraire, et il se félicite d'être aussi dégagé de la chair que le saint rhéteur Origène, sans avoir à se le reprocher, et de n'avoir plus une distraction à sa Dialectique, sa vraie maîtresse. C'est la Dialectique qu'il adore et pour laquelle il veut vivre, vivre gras et honoré. S'il s'afflige encore, car cela lui arrive, de quoi s'afflige-t-il? — C'est d'une thèse. Une thèse blâmée par un concile. Il souffre dans sa chère Dialectique. — La veuve religieuse, éloquente sans le vouloir être, s'était prêtée à l'étude par amour de son amant; mais une fois l'amant retranché du monde, elle n'aime plus rien, elle ne peut même plus prier parce que les ailes de l'amour n'emportent plus au ciel ses oraisons. Au milieu du sacrifice divin, *inter missarum solemnia*,

elle ne se repent pas des fautes commises, mais se représente en rêve et regrette les fautes perdues. *Voluptatum phantasmata!* les fantômes de ses voluptés!

«Elle se frappe, elle s'accuse, pleine d'une bonté adorable, d'avoir causé l'infortune de son amant. «Les grands hommes «trouveront-ils toujours leur perte dans les femmes! s'écrie-t-elle; *la «femme est plus amère que la mort!*» Elle se déteste, elle se maudit. — Et lui! c'était de son ennemi saint Bernard qu'il était occupé lorsqu'il revint, ici, dans ce *Pays latin* où nous passons, ce pays des thèses, des synthèses et des hypothèses, ce royaume de la dispute inutile.

— Dites : de la *recherche perpétuelle de la vérité!* interrompit l'exalté Stello en marchant à plus grands pas. Ici les murs ont tous été frappés par des fronts et des crânes remplis d'ardentes pensées. Quel est celui de ces murs qui n'a pas reçu mille coups de canif en dedans et de poignard en dehors? Ah! courage de la pensée conquérante, oserons-nous encore vous méconnaître? — Non! — S'il semble moins faible par le cœur, Abailard ne fut pas moins passionné; mais, en grand homme, il fut maître de son malheur, et maître de sa maîtresse. Il s'éleva au-dessus de son infortune en faisant plus grand bruit de ses œuvres que de son demi-assassinat, et, vaincu par six bourreaux dans un des angles de ces murailles, il fut vainqueur par l'éloquence, à ce couvent de Cluny, dont les moines voulurent l'empoisonner pour se venger de son éclat. Il eut cette récompense divine de trouver sur la terre une femme digne de lui et assez forte pour lui obéir, pour enlever à la vue des hommes un corps inutile à leur amour, et pour lui conserver son âme ardente et chaste comme un brûlant séraphin. En elle alors, il put verser en paix, et en toute confiance, les grandes douleurs des combats de la pensée et les nobles peines du génie trahi.

— Marchons, marchons, dit le Docteur-Noir, en pressant ses pas, tout ceci nous conduit à la question qui nous occupait mais ne saurait la résoudre encore. Il semble que tout s'unisse pour nous entretenir dans une seule idée : le chemin, les rues nous en parlent; les hommes, les accidents, les eaux, les pierres, tout s'en

mêle. Voyez cette rue! voyez! ici Ramus fut lapidé, égorgé et jeté par les fenêtres pour avoir séparé l'I du J et l'U du V, et attaqué Aristote outre cela. Il est vrai que l'on prit pour prétexte son Calvinisme et la Saint-Barthélemy pour occasion, mais le fond de la chose est qu'il avait médit d'Aristote. Ce n'était pas peu de chose que ce crime, car Aristote, c'est l'immobilisation même de l'espèce humaine, et quand une fois on l'avait bien étudié et enseigné comme les braves théologiens de la Faculté, on le défendait *unguibus et rostro*, et l'on faisait gaiement arracher les entrailles de Pierre de La Ramée par ses jolis petits élèves. — Mais, marchons, marchons toujours. C'est l'éternel frottement de l'homme esprit et de l'homme matière, rude étreinte dans laquelle le premier doit longtemps encore succomber. Mais nous examinerons cela plus tard. — Je vous en conjure, marchons. — Voyez-moi cette innocente religieuse qui se retourne timidement et ne se hasarderait pas à nous parler quand il s'agirait de sa part du Paradis. Elle nous fait seulement comprendre qu'il est bien cruel à nous de la faire ainsi rester les pieds sur le pavé mouillé et l'épaule à la pluie, tandis que nous pourrions hâter le pas et que la foule ne nous obsède plus. Elle ne pense qu'à notre arrivée. Elle va droit à son lit de malade, où est son devoir. La voilà qui frappe à la grande porte cochère. Elle attend à présent et se retourne de notre côté. Sa guimpe blanche et empesée paraît de loin éclairée par une lumière intérieure de la maison. Elle reste là pour nous. Bonne fille! elle ne réfléchit point comme vous à chaque pas et sur chaque pavé. Elle n'a qu'une bonne grosse idée bien solide, une fois pour toutes et qui lui durera toute sa vie! Dieu la tienne en joie! Dépêchons-nous, nous approchons. Elle tient la porte plus ouverte. Elle nous a aperçus. Allons, nous voilà chez lui. Passez.»

La religieuse les fit entrer tous deux et referma la lourde porte cochère.

Le Docteur-Noir dit en entrant :

«Vous voici chez un jeune étudiant en droit qui se nomme Trivulce. Contre la coutume de ses camarades, que leurs parents jettent sans argent au milieu des tentations, il est riche. Il y a ici un

banquier sur lequel il *tire* autant d'or qu'il lui en prend fantaisie, et cela dure ainsi depuis qu'il a atteint l'âge de dix-sept ans. Il en a vingt-deux aujourd'hui. De cette source de fortune, de cette bourse magique où se trouve toujours un or intarissable, il ne s'occupe pas plus que si cela était tout naturel, et une dette que la Providence lui paie par quartiers et très exactement. Quand il a vu qu'autour de lui cela ne se passait jamais ainsi, il a bien fait d'abord quelques vagues questions, mais s'est contenté aussi de vagues réponses et s'est habitué parfaitement à voir ainsi pleuvoir sur lui la manne du ciel. L'étude l'a possédé dès l'enfance et les autres passions ont glissé sur lui. Avec les femmes il a toujours été brusque et dur par gaucherie, comme se montrent en général ceux qu'une mauvaise honte et l'amour du sans-gêne empêchent d'aller dans le grand monde. Quelques jeunes filles qu'il encensait de vers médiocres en les appelant vierges pour rimer richement à cierges, l'ont toujours traité avec tant d'égards, grâce à son or, qu'il n'a jamais trouvé l'occasion qu'il désirait ardemment de donner un coup de poignard à une infidèle ou de le recevoir d'une jalouse. Elles étaient d'une constance qui lui rendit quelquefois nécessaires des voyages imprévus. A présent il se croit revenu des grandes passions, depuis plus de cinq ans; il est négligé dans sa mise, sobre dans sa vie, modeste dans les dépenses de sa maison, il s'avoue et se proclame hautement un homme pur et il se regarde sincèrement comme un homme grave. Il parle beaucoup et à tout propos de la théologie et de toutes les théogonies, cosmogonies et mythologies du monde, depuis le Brahmanisme, l'Hermétisme égyptien, le Bouddhisme, le Lamaïsme, jusqu'aux doctrines d'*attractions passionnelles* et de Panthéisme; mais gardez-vous de croire qu'il ait l'esprit assez fort et assez calme pour avoir étudié ce dont il parle, et pour avoir remonté aux sources antiques afin d'y trouver quelque jet de vérité, lui creuser un lit, le conduire toujours grossissant d'âge en âge comme de fleuve en fleuve, et l'amener jusqu'à nos jours. Il en est incapable parce que sa passion lui porte à la tête et l'étourdit sans cesse. Il se croit toujours au moment d'atteindre ce qu'il cherche, et c'est un monde céleste qu'il a dans l'esprit depuis une certaine lecture qu'il a eu le

malheur de faire d'un vieux manuscrit égaré dans les papiers de son curateur millionnaire. C'est du reste une assez dangereuse lecture et d'autres s'en seraient troublés. Vous pourrez bien, Stello, en être préoccupé pendant quelques nuits. »

Il parlait encore en soulevant une tenture épaisse et de sombre couleur qui cachait une petite porte. Tous deux la passèrent après la jeune religieuse.

IV

LE CHRIST ET L'ANTÉCHRIST.

La chambre où furent introduits les deux inséparables ressemblait à une cellule. La sœur les y laissa un moment. Stello et le Docteur-Noir se mirent à la contempler en silence.

Il n'y avait que peu de meubles. Dans une alcôve très profonde, un lit antique, large, pesant, en bois noir et lourd dans les formes de ses moulures et de ses colonnes; un tapis épais et des rideaux de couleur brune. Nulle glace, nul ornement, nulle image hors une seule placée au-dessus du lit.

Là vieillissait dans une poussière toujours amassée et respectée un grand Christ dont bien des religieux avaient sans doute baisé les pieds en mourant. La stature était presque à demi la stature humaine, la croix d'ébène qui le portait était fendue en maint endroit; l'éponge et la lance étaient brisées, comme les ornements d'un meuble inutile. Le cadavre d'ivoire était jaune, et sa tête abattue avait perdu jusqu'à sa couronne d'épines, sa douloureuse couronne dont les mille pointes n'étaient pourtant pas tournées contre le ciel comme celles des Rois, mais enfoncées dans son front saignant et ses cheveux pendants, aplatis et déchirés. Ses mains clouées étaient bleues, ses pieds noirs étaient fendus et l'un d'eux tombait en poudre. Une décrépitude effroyable sillonnait, par des veines longues et sombres, le corps suspendu de l'EXPIATEUR. La plaie de son côté s'était largement agrandie et découvrait une

place sans cœur et sans entrailles. Une destruction livide régnait sur le Christ tout entier. La tête bleuâtre, abattue et sans auréole, était comme cachée et reployée sous le bras droit du crucifix, les traits en étaient morts, une grosse larme seulement luisait sur le bord de la paupière fermée et se prolongeait sur la joue.

L'enthousiaste Stello ne put détourner les yeux de cette image désolée. — Malgré lui, ce fut l'homme qu'il vit; pour un moment, il oublia le Dieu. Il vit l'homme de trente-trois ans sacrifié par la multitude des hommes pour avoir cru en elle, l'avoir aimée et lui avoir parlé de s'aimer; l'homme sauveur et médiateur des hommes, le grand-prêtre éternel des peuples écrasé par eux, et il la considérait avec une douleur muette.

Mais en même temps le noir Docteur, soulevant un rideau opposé tendu dans la chambre, découvrit et lui montra silencieusement une statue inconnue qui sembla, dès qu'elle fut à la lumière, considérer le Christ et lui parler.

C'était un jeune empereur sans couronne. Il était mourant, mais il avait voulu mourir debout. Sa tête était belle, son grand front avait des veines gonflées et des nerfs irrités de mille pensées fortes; ce front paraissait un globe sillonné de fleuves majestueux; ses yeux étaient levés au ciel comme par une révolte indomptable et, protégés par deux sourcils pesamment abaissés sur la paupière, ils recevaient un plus puissant éclat, aperçus sous ce voile mélancolique. Ses joues paraissaient amaigries par de perpétuels travaux, et sa bouche régulière, mollement entr'ouverte, semblait laisser passer, sur ses lèvres larges et belles, des paroles pleines d'une éloquence désespérée mais d'une sagesse durable. Ses cheveux courts et bouclés étaient négligés et sa tête, tonsurée comme celle d'un jeune prêtre, contrastait singulièrement avec son attitude guerrière et le bouclier placé debout à ses pieds. Son manteau impérial découvrait un sein nu; au-dessous de son cœur était enfoncé un javelot qu'il arrachait de la main gauche, tandis que sa main droite étendue était pleine de son sang puisé dans cette blessure et qu'il paraissait offrir en libation à la terre, ou jeter au ciel avec reproche, ou montrer au Christ suspendu sur le bois sacré, en lui disant quelque chose.

Deux signes donnaient un caractère étrange à cette statue mystérieuse : l'extrémité du javelot qui lui perçait la poitrine portait, au lieu de plumes, la forme d'une croix, et l'Empereur avait à sa ceinture un rouleau de papyrus sur lequel on lisait ce seul mot :

ΔΆΦΝΗ

Quel statuaire inspiré avait donc osé faire une telle œuvre? point de nom. Elle était taillée dans un porphyre dont les bords étaient transparents. La chair semblait palpiter, les yeux pensaient et voyaient, et quelle pensée, quel souffle les animait! C'était avec une douceur candide, l'esprit d'une insatiable recherche, d'un regret inconsolable et la fière conviction d'une vertu sublime. La conscience d'une haute sagesse et d'une force plus qu'humaine rayonnait dans cette ineffable statue, et la grandeur de l'âme n'ôtait rien à toutes les grâces de jeunesse dont le sculpteur antique avait paré son corps délicat.

Le Docteur-Noir posa son doigt sur une colonne d'ordre dorique couchée au pied du jeune Romain et brisée par le milieu. Le mot grec *Daphné* était encore écrit sur le fût de la belle colonne. Il le répéta plusieurs fois à haute voix.

«Voilà, dit-il, le mot qui agite si profondément le malade. Il est épris de Daphné.

«Oui, il est amoureux fou de l'être que représente ce nom charmant, ce nom grec, ce nom de l'amante d'Apollon. C'est ce nom, surtout avec l'idée qu'il y attache, qui a ravi dans une perpétuelle extase ce beau Trivulce, ce jeune homme d'âme ardente, généreuse, autrefois gaie, prompte, vive et impétueuse aux bons sentiments, mais dévorée aujourd'hui du désir insatiable d'une rencontre imaginaire. Pour cette Daphné dont il n'a que le nom devant lui, il a tout repoussé, jusqu'à l'étude qu'il aimait. Voyez. Il n'a pas un livre chez lui, ce sage!»

Et le Docteur-Noir se laissa tomber sur un fauteuil de bois noir sculpté comme une colonne gothique et tout semblable au trône du Roi Dagobert.

Ici Stello porta la main à son front très involontairement, et

y sentit un frémissement qui lui annonçait un de ces coups dont son âme, pauvre enclume, était frappée par l'impitoyable marteau du Docteur.

«Tous les hommes sont malades de la tête, poursuivit celui-ci, en se couchant presque sur le dos, et j'en sais qui se croient bien sains qui, je le déclare, sont incurables à jamais. Sous la boîte osseuse du crâne circule sans cesse, comme un orage invisible, la pauvre âme qui n'en peut sortir qu'avec tant de peines et n'y peut rester qu'avec tant d'ennui! Elle tourbillonne, elle tourne, elle bruit, elle gémit et s'enfourne presque toujours dans une petite case favorite...»

. . . .

. . . .

V

DAPHNÉ.

PREMIÈRE LETTRE.

Joseph Jechaïah à Benjamin Elul d'Alexandrie.

Que le Seigneur veille à jamais sur tes jours.

Si tu es bien tout est bien.

Après avoir échangé mes marchandises à Suze, le huitième jour du mois de Shébath, j'ai quitté la Perse en ne voyageant que la nuit et faisant reposer mes serviteurs et mes dromadaires, durant tout le jour, sous les tentes qui sont établies d'espace en espace par les marchands de toutes les nations. C'est surtout dans la province que l'on nomme la *Ceinture de la Reine,* et qui paie à cette princesse les plus forts revenus, que j'ai trouvé le plus grand nombre de sources, de rivières et d'ombrages; mais la *Robe de la Reine* est un pays plus désert où les habitations sont rares, et le *Voile de la Reine,* malgré la richesse de ses villes dont les impôts sont aussi consacrés en entier à la parure de la grande Reine qui leur donne ces noms, a des plaines si arides et si rudes à traverser que l'on se croit déjà arrivé au désert, et que la nuit même y est aussi étouffante que dans la solitude de Madian. J'ai remonté l'Euphrate comme de coutume et, après vingt-quatre nuits de voyage, tant sur le fleuve que dans le désert, inquiété assez souvent par la vue des Isaures

qui dévastent toute la Syrie et dont les cavaliers se montraient sans cesse à l'horizon, je suis entré à Antioche, n'ayant perdu que trois esclaves et aucune de mes marchandises, ni des étoffes de Perse. J'ai pris à peine quatre jours de repos et de sommeil chez mes frères. J'ai laissé ma suite dans notre maison accoutumée et le sixième jour du mois Adar je me suis disposé à sortir avant le lever du soleil pour me rendre seul et à pied au faubourg de Daphné, selon que je me l'étais promis.

Jusqu'au moment où je résolus de traverser Antioche, j'étais resté enfermé avec nos frères et n'étais même pas monté sur la terrasse pour voir l'état actuel de la ville. Mais ainsi que je te l'écris, le sixième jour je fus averti qu'un mouvement extraordinaire se faisait au dehors, par les cris que j'entendis et le grand bruit des clairons et des trompettes qui résonnaient dans l'éloignement. Nous montâmes tous sur la terrasse d'où nous découvrîmes toute la ville couchée à nos pieds dans l'ombre; à l'orient les sables, à l'occident la ligne bleue de la mer et, devant nous, se détachait sur la poudre de la plaine, comme une île chargée de palmes, de cèdres, de cyprès et de lauriers, la retraite de Daphné où j'étais attendu.

Antioche était plus que jamais en rumeur. Cette ville inquiète était prise d'un redoublement d'ivresse moqueuse que je ne pouvais m'expliquer. Les rues étaient pleines d'une grande multitude d'hommes qui chantaient et couraient en tenant par le bras des femmes sans voile, que le nouveau culte a délivrées de la retraite sévère du gynécée. Les chrétiennes effrontées d'Antioche regardent les hommes avec une telle audace qu'elles leur font baisser les yeux. Il y avait encore beaucoup de maisons fermées, c'étaient celles des anciennes familles demeurées fidèles à la première idolâtrie qu'ils nomment à présent l'Hellénisme. Mais ces maisons étaient en bien petit nombre et l'on ne voyait guère sur leurs terrasses que les hommes. Les femmes ne montraient que leurs têtes, leurs voiles et leurs yeux derrière des grillages.

On voyait revenir des campagnes, par troupes de cent ou deux cents hommes, des jeunes gens vêtus de robes noires ceintes d'une corde. Les femmes nazaréennes allaient au-devant d'eux et témoi-

gnaient beaucoup d'effroi en écoutant leurs récits. Ces hommes avaient l'air irrités et, comme s'ils avaient voulu se venger d'un affront qu'ils venaient de recevoir, je les vis, sous notre terrasse, ramasser des pierres et s'en servir pour briser une statue de Vesta placée à la porte d'une petite maison hellénienne. Le maître de cette maison se contenta de fermer les fenêtres et de faire ôter de sa terrasse une statue de Mercure. Notre frère Siméon de Gad m'apprit que ces hommes venaient de courir les campagnes voisines d'Antioche, comme ils ne cessent de faire chaque jour pour forcer les campagnards à briser les statues de leurs Dieux, mais il leur faut pour cela livrer de rudes combats. Les villages ne cèdent pas sur ce point aussi promptement que les villes, et leurs habitants qui n'ont pas la mollesse des citadins, tuent, à coups d'arbalètes et de piques, les Nazaréens qui veulent toucher à leurs petits temples, et défendent mieux leurs Dieux de bois que les riches leurs Dieux de marbre et d'or. Cette fois les Nazaréens à robe noire ont été repoussés dans Antioche plus vigoureusement que jamais, à cause du débarquement inattendu d'un corps d'armée de l'Empereur, qui ne s'élève pas à moins de soixante et dix mille hommes. Ces Chrétiens se vengeaient donc sur la ville où ils règnent en maîtres, et au milieu d'une troupe de ces compagnons que beaucoup de femmes du peuple entouraient, je vis l'un de ces jeunes furieux monter sur une pierre et haranguer pendant plus d'une heure, en prononçant des imprécations qui paraissaient s'adresser à l'Empereur, car il montrait l'orient où l'on apercevait les premiers travaux du camp romain que ce jeune prince fait toujours asseoir à la manière de Jules César. Les habitants d'Antioche ont un amour incroyable pour les longs discours, et leurs Prêtres leur reprochent de ne chercher que cela dans leurs temples, et non la prière. Après celui que fit devant nous ce nouvel orateur, le Peuple jeta des cris de joie et prit des pierres pour courir à une nouvelle destruction où le guidèrent les jeunes Nazaréens en robe noire. Notre frère Siméon de Gad, à qui je demandai le nom de ces étranges personnages, me dit, avec un léger sourire qu'il ne put s'empêcher de laisser percer sous l'habituelle gravité de son langage, que ces hommes qui

couraient en foule et vivent par troupes nombreuses s'appelaient depuis quelques années : solitaires ou moines. Pour moi cela ne me paraît pas surprenant, quand je vois s'établir aussi peu à peu, dans tout l'Empire, la coutume de nommer *Paysans,* en langue de Rome, tous les adorateurs des Dieux, de quelque rang qu'ils soient, à cause de la résistance obstinée des villageois, des *Pagani.*

Je craignis un moment de voir ici des massacres pareils à ceux dont nous fûmes témoins à Alexandrie, mais les habitants d'Antioche sont querelleurs, disputeurs et moqueurs comme les Athéniens, sans que leurs emportements soient empreints de la cruauté du Peuple d'Alexandrie. Après les moines passèrent des bandes plus joyeuses qui chantaient des vers grossiers contre l'Empereur qu'ils nommaient le *Boucher* et le *Victimaire.* Ils recevaient des poignées d'argent que leur jetaient de leur terrasse deux eunuques très riches de la cour de Constance, que le jeune Empereur fit chasser à son avènement et qui cependant s'étaient empressés de passer par le Taurobole, avant qu'on ne le leur demandât. A présent, disgraciés sans retour, ils sont devenus plus fervents Chrétiens que jamais, et font une guerre timide et honteuse au Prince qui purgea Constantinople des espions et des dénonciateurs dont ils faisaient partie. Les coureurs de rues désœuvrés et gorgés de vin étaient au plus fort de leurs chansons sur la barbe de Julien, lorsque les trompettes ont résonné aux portes de la ville et les chemins se sont vidés à l'instant. Toute la foule s'est jetée dans les maisons et s'est mise à charger les toits et les terrasses pour voir passer une des cohortes de l'armée qui va entrer en Perse dans quelques jours, et qui traversait Antioche en silence. Je n'avais jamais vu ces vieux légionnaires qui ont fait Auguste, malgré lui, le jeune César. J'ai compris l'étonnement que leur vue a causé à ces Syriens qui sont vêtus de soie, parfumés et épilés comme des femmes, que les Huns et les Isaures auraient déjà faits esclaves sans cet Empereur qu'ils maudissent, et qui iront bientôt, après lui, tourner des meules de moulin chez les Barbares qui leur crèveront les yeux.

La cohorte qui passait était celle des hoplites. Ces hommes

dont le front est chauve marchaient la tête nue, portant leur casque suspendu au col. Leurs crânes jaunâtres et cicatrisés reluisaient comme la cime de ces vieux rochers que baigne la mer. Ils marchaient aussi légèrement que les jeunes lutteurs quand ils sont nus et huilés pour la course.

Ruben de Theman me fit remarquer que celui qui tenait l'aigle, vieux centurion à cheveux blancs, portait au cou, près de son casque, le collier d'or que les Légions romaines attachèrent de force au front du César de vingt-trois ans, lorsqu'ils le firent Auguste à Lutecia, qui est une petite ville de l'occident, dans les Gaules. Ils estiment cet ornement d'un grand prix, mais il ne me paraît pas valoir plus de soixante *mines*, et je rapporte deux colliers qui ne m'ont coûté qu'un *talent* et qui eussent été plus dignes de couronner un Empereur. Mais chez les Barbares de la Gaule on fut trop heureux de trouver ce collier à substituer au diadème. Je vis aussi que tous les soldats qui avaient été chrétiens sous Constance et qui avaient renié le Nazaréen portaient un bracelet de fer, sur lequel un taureau est gravé pour rappeler le baptême sanglant du Taurobole qu'ils ont reçu. Tous ces hommes dont le visage était grave, la taille haute, les membres robustes, la marche rapide et infatigable, me parurent des hommes d'un autre âge, et sortis des tombes de la vieille Rome; il me sembla voir l'une de ces légions à qui Jules donnait pour délassement la conquête des Gaules entre la construction d'une ville de guerre et celle d'un port. J'éprouvai pendant tout le passage de ces hommes d'airain ce que l'on sentirait à Jérusalem à la vue des guerriers ressuscités de Judas Machabée.

Après eux passèrent six cents éléphants, qui portaient les tentes et des vivres pour l'armée dans le désert. Cent autres éléphants couverts de longues housses de pourpre et couronnés d'algue marine étaient conduits par de beaux enfants vêtus de lin qui les guidaient de la voix et avec une baguette d'or. Ces animaux devaient être sacrifiés le lendemain au bord de la mer et, par ordre de l'Empereur, immolés à Neptune.

Cette légion traversa seule la ville, tandis que le reste de l'armée en faisait le tour, et elle ne daigna pas laisser une garde

dans cette cité vaine et tumultueuse d'Antioche dont la force se perd en paroles et en querelles.

On n'entendait plus les pas des troupes et les clairons perdaient leurs voix dans l'éloignement, que la ville était encore muette de stupeur et ses rues aussi désertes que si la peste les eût dévastées. Mais peu à peu quelques portes s'ouvrirent et l'on se hasarda à sortir et marcher d'une maison à l'autre. On se parla des toits et les rumeurs recommencèrent.

Quelques enfants vinrent avant tous examiner les rues désertes, puis des femmes et, après elles, quelques esclaves, puis des hommes qui marchaient nonchalamment à l'ombre, vêtus de robes peintes, tenant des fleurs à la main, et montrant avec un orgueil voluptueux la blancheur de leurs bras et de leurs jambes ornées de bracelets d'or. Les plus riches Syriens se traînent ainsi quelquefois en public et se font suivre d'une foule de baladins et d'esclaves à qui ils font exécuter des scènes comiques, en les travestissant très vite et de façon à montrer un esprit prompt et satirique. Cette fois ils tentèrent de faire rire le Peuple d'Antioche aux dépens du jeune conquérant dont ils avaient peur, et les bouffons arrivèrent au milieu des rues en costume de sacrificateurs grecs, portant de longues barbes mal démêlées à la façon des Cyniques; ils récitaient des vers du *Misopogon*, mais je remarquai qu'ils se gardaient bien de dire ceux où l'Empereur a répondu avec un atticisme si fin aux grossières attaques d'Antioche; d'autres se travestissaient comme les douze Césars sur qui Julien a fait un poème et se plaignaient qu'ils manquaient de victimes; des bergers désolés venaient gémir de ce que leurs troupeaux avaient été égorgés par le souverain sacrificateur; le Peuple se chargeait avec joie de ces rôles ironiques qu'il joua tout le jour sur les places publiques et jusque dans le cirque. Chaque mot heureux était accueilli par des rires et des huées, et le dernier acte de ces comédies était toujours le même. Le bouffon qui représentait Julien demandait une victime à grands cris; on n'en trouvait plus, tous les animaux du pays ayant été immolés. Alors s'avançait un grossier porteur de fardeaux, vêtu en centurion et portant au lieu de l'aigle romaine une oie, que le boucher immolait au milieu des

éclats de rire de toute la multitude. Cette singerie dégoûtante faisait allusion à ce qui était arrivé nouvellement au jeune Empereur. Il visitait un temple de Cybèle autrefois fort honoré et le trouva tellement délaissé aujourd'hui, que le pauvre prêtre, ne recevant plus de victimes du peuple, fut forcé d'offrir les animaux domestiques de sa basse-cour.

Il y avait deux heures que les insultes populaires duraient, lorsqu'un corps de cavalerie vint y mettre fin en passant avec gravité au milieu des rues. Les habitants résolus à montrer toujours aux troupes de l'Empereur la même aversion se retirèrent encore dans leurs maisons et, de peur que la curiosité ne ressemblât trop à l'admiration, ils s'y renfermèrent comme à l'approche d'un grand orage...

Les chevaux, fatigués de la mer, bondissaient en sentant le sable et la poussière sous leurs pieds; ils hennissaient avec joie et enlevaient leurs cavaliers comme les chevaux ailés des statues grecques. Ces troupes étaient gauloises, et bien aimées du glorieux Empereur. Cette race d'hommes de l'occident ne ressemble point à la nôtre. Ces corps gigantesques sont posés sur leurs forts chevaux comme des tours. Leur poitrine, leurs bras, leurs jambes sont revêtus de mailles de fer. Ce tissu de petites agrafes garantit jusqu'à leurs mains et permet le libre mouvement des doigts. Leur tête et leur visage sont défendus par un masque de fer, qui leur donne la figure et le poli des simulacres. Quand ce masque est relevé on voit des fronts aussi blancs que ceux des femmes, des cheveux ardents ou blonds et comme dorés par le soleil, et des yeux clairs, bleus et énergiques.

Je demeurai tout le jour sur les terrasses pour observer les changements de ce peuple timide et rusé. Puis lorsque je vis s'approcher l'heure de la première veille, je sortis secrètement de la maison et de la ville et je m'enfonçai dans le bois qui conduit à Daphné.

Comme je passais à grands pas sous les palmiers, j'entendis quelque chose de semblable à des gémissements. Je m'arrêtai pour

écouter, mais je ne distinguai plus que le soupir du vent dans les longues branches des arbres et les mugissements lointains de la mer. La chaleur ne se faisait plus sentir sous ces grandes ombres, et, les palmes ne cessant jamais de battre l'air comme de larges mains, l'air faisait passer autour de moi les odeurs délicieuses des plantes et les parfums du lotos. De temps en temps seulement, lorsque le vent de l'occident envoyé par la mer venait à faire ployer tous les palmiers à la fois, les rayons rouges du soleil se plongeaient dans l'ombre, comme des épées de feu, et leur passagère ardeur rendait plus délicieuses la fraîcheur et l'ombre qui n'étaient troublées et traversées ainsi que par de rares éclairs. Je m'avançais lentement, en méditant sur le spectacle que m'avait donné cette ville capricieuse et efféminée d'Antioche, et j'allais calculant en moi-même combien de trésors vient de perdre cette folle cité, l'innombrable quantité de statues d'or et d'argent que les Nazaréens ont brisées, celles que les Helléniens ont enfouies par frayeur, et celles que nos frères ont reçues pour les fondre et les échanger contre les monnaies romaines; et je ne pouvais m'empêcher d'admirer comment tous les changements des idolâtres tournaient d'une manière inévitable à l'accroissement de notre puissance sur le monde.

Je me livrais à ces calculs lorsque j'entendis un petit bruit d'armure et un pas lourd et rapide derrière moi, dans le sentier que je suivais. Je vis, en me retournant, un soldat de Rome qui me salua en passant. Il arriva devant un arbre au pied duquel était assis un homme d'Antioche occupé à creuser la terre avec une bêche. Comme il avait planté une petite croix dans les herbes hautes, le soldat le reconnaissant pour chrétien lui dit, tout en marchant, sans daigner s'arrêter :

«Eh bien! que fait à cette heure le fils du charpentier?

— Un cercueil pour ton Empereur», répondit le fossoyeur, sans lever les yeux; et il continua son ouvrage, comme l'autre son chemin.

Je m'étais arrêté et j'avais cru un moment que ces deux hommes allaient en venir aux mains; mais non. Les deux religions vivent en paix à présent dans tout l'Empire. Seulement elles sont, l'une

vis-à-vis de l'autre, dans un état de défiance fort curieux à observer. Elles ne frappent et ne persécutent que lorsque l'une des deux se croit bien assurée de son règne éternel. Or, depuis que Julien est Auguste, les adorateurs des Dieux, ou les Païens comme on les nomme, sont les maîtres de l'État, mais n'ont pas confiance dans leur triomphe; les Nazaréens de leur côté sont épouvantés, en secret, de la promptitude avec laquelle la moitié des leurs, au moins, a été ramenée à l'ancien culte par la douceur du jeune prince Julien et surtout par le désir des honneurs dont le *Taurobole* est le seul chemin; et, dans les villes comme Antioche, où ils sont en majorité, ils sont divisés en tant de sectes que, se haïssant les uns les autres, ils en viennent à préférer les Païens aux hérétiques et trouvent en eux souvent plus de bonne foi. Tout cela m'était un spectacle étrange dont je ne pouvais me détacher et dont j'observais les moindres traits avec une attention vive et passionnée. Je m'approchai de l'homme qui creusait la terre et je lui demandai de qui serait la tombe.

Il s'arrêta et me regarda fixement du haut en bas. Puis il passa le dos de sa main sur son front et ses yeux et me dit que c'était la fosse de son frère; et, quand je lui demandai s'il ne serait pas inhumé avec les honneurs de son culte, il me dit qu'il était malheureusement Valentinien et avait été tué par les Ariens.

Comme je voulais arriver avant la chute du jour, je ne m'arrêtai pas plus longtemps pour demander ce que c'était qu'un Valentinien, et je m'enfonçai de plus en plus dans le bois sacré, pressé d'entendre le seul homme qui pût me faire comprendre toutes ces choses qui me troublaient un peu malgré moi et que je n'apercevais qu'imparfaitement encore... Je pris bientôt une petite route bordée de tombeaux helléniens. Autour des cyprès étaient pressés les grands arbres et les belles plantes des Indes : je reconnus le majestueux amra dont les fleurs sont plus rares et plus belles que celles du lys des eaux; le mallika et le madhavi serpentaient à ses pieds; le sandal parfumait l'air, et j'y retrouvai même le durrai et l'ingudi dont je vous ai envoyé le bois précieux et les huiles si rares. Je rencontrais partout des sources d'une limpidité si merveilleuse que je pouvais voir clairement, sur leur

sable doré, à une grande profondeur, les insectes bleus qui se jouent dans les rayons toujours étincelants et pareils à ceux de l'arc-en-ciel. Les prêtres helléniens enseignent que leur Déesse Iris ayant prêté sa ceinture à la belle Daphné, celle-ci la laissa tomber pour toujours dans la source divine, lorsqu'elle s'y vint plonger pour fuir le Dieu qui l'aimait. A chaque pas les arbres étaient marqués de signes sacrés, et comme les lauriers devenaient plus nombreux, je devinai que j'approchais du temple de Daphné; mais je n'en vis pas même les colonnes, parce que l'entrée en est sévèrement interdite dans la crainte continuelle où l'on est des attaques des chrétiens.

Je m'étais arrêté pour chercher la voie de l'occident qui devait me conduire à la maison de notre vieil ami, lorsque j'aperçus une troupe légère d'antilopes et de biches blanches qui passait dans le bois et volait comme chassée par le vent frais de la mer. Je les vis s'arrêter à peu de distance, et deux beaux enfants vêtus de robes de lin vinrent au-devant d'elles et les firent manger dans leurs mains. Mon approche ne mit en fuite ni les antilopes ni les enfants. Ceux-ci me saluèrent gravement en croisant leurs bras sur la poitrine et marchèrent devant moi en se tenant la main, pour me conduire à la demeure de Libanius, tandis que les biches et les gazelles rentraient à pas lents dans le bois en nous regardant la tête haute. Tout était paisible dans ces silencieuses demeures et, comme notre Tabernacle, elles me semblaient à l'abri des hommes autant que si les chérubins les avaient gardées sous leurs ailes.

Les deux petits esclaves me conduisirent droit à la maison de Libanius. Je distinguai bientôt ce petit bâtiment carré, que vous connaissez, isolé des vingt ou trente maisons qui entourent de loin le temple de Daphné. Les enfants saluèrent en passant le petit autel de Mercure posé à l'entrée du péristyle et me firent asseoir dans une chambre assez grande qui servait de bibliothèque au savant solitaire. Ils me laissèrent seul pour aller l'avertir de mon arrivée et le chercher dans les bois.

Le soleil se couchait. Les ombres s'étendaient, et le silence était profond. Je me plaçai sur les tapis, dans un angle obscur de

la chambre où j'étais et d'où l'on apercevait les sentiers qui venaient se réunir au pied de la maison, à travers les touffes de cyprès, de lauriers et de palmiers. Le ciel était sombre d'un côté et enflammé de l'autre, vers la mer. Les cyprès s'y découpaient en noir comme les petites pyramides de la Nécropolis de Thèbes. Tout me rappelait la ville des morts. En ce moment, je vis passer à grands pas, dans une allée, deux hommes vêtus de robes brunes pareilles l'une à l'autre. Ils vinrent sous la fenêtre où j'étais couché, et l'un d'eux dit à son ami :

«Ceci est véritablement étrange, et je ne puis m'empêcher d'en être effrayé; ces hommes ont-ils vu et entendu, ou ne font-ils que répéter les paroles des autres?

— Ils ont vu et entendu, répondit le second, et leur témoignage ne peut être mis en doute. Ils sont de Jérusalem tous les deux et n'ont point d'intérêt à mentir.

— S'il en est ainsi, que fera notre Julien? Pourquoi Paul de Larisse n'est-il pas revenu à Daphné s'entretenir avec nous pour lui reporter nos paroles? Ah! Jean! nous sommes bien jeunes, mais notre vie ne sera peut-être pas assez longue pour réparer le mal qu'il me semble avoir fait; où donc est Libanius?»

Ils allaient s'éloigner, lorsque la voix de notre vieux maître retentit près de moi. Je me sentis prendre la tête dans ses deux mains qui tremblaient.

«Viens ici, Jean, cria-t-il, te voilà donc revenu du désert, enfin! et Basile te ramène! Venez, vous ne serez pas seuls, car voilà un étranger, qui est aussi un de mes enfants.»

Je me levai à demi d'abord et sur mes genoux, pour lui baiser les mains; puis, me tenant debout près de lui, j'appuyai son bras sur mon épaule et le conduisis, en le soutenant, jusqu'à la salle des repas où il voulait recevoir ses deux amis et moi.

Lorsque nous arrivâmes aux flambeaux, je fus frappé du changement de ce visage si connu de moi dans l'enfance; et tandis que ses deux disciples le saluaient avec une vénération profonde, je considérais tristement son front plus courbé et plus chargé de rides, sa taille plus voûtée, sa démarche plus lente et plus pénible, sa voix moins assurée, ses joues sans couleur, ses yeux

rouges, à demi fermés, et dont les regards incertains distinguaient avec peine les traits des personnages les plus proches de lui.

Libanius accueillit avec une bonté paternelle les deux jeunes gens qui venaient souper avec lui et qui, à mon aspect, devinrent froids et réservés d'abord, mais restèrent toutefois remplis, dans leurs manières, de cette politesse d'Athènes et de Byzance que nous autres Hébreux saurions mal imiter. Le premier et le plus jeune des deux amis, qui me parut le plus tendrement aimé de Libanius, se nomme Jean. Il prit place sur le lit le plus élevé de la table. Il est d'une famille patricienne d'Antioche, et passe pour le plus éloquent des avocats de cette ville querelleuse et loquace, si bien que ses lèvres dorées l'ont fait surnommer Chrysostome. Il a vingt ans et son teint brun, ses grands yeux noirs pleins de flammes tiennent de l'homme asiatique, mais ses joues creuses et sans barbe, son sourire gracieux annoncent l'élève des écoles savantes et polies. Basile, le plus âgé et qui a, m'a-t-il dit, trente-cinq ans, est né à Césarée où il est avocat ainsi que Jean, sur l'esprit duquel il semble avoir quelque empire. Il est grave et d'une gravité solennelle et imperturbable, surprenante à voir dans un habitant de la moins austère des villes.

Libanius demanda d'abord des fruits de Damas, des brabyles de Rhodes, des coquillages et du vin de Thasos que l'on apporta dans des amphores étrusques jaunes et noires, très simples, et qui nous fut versé dans des coupes semblables et dans des scyphes de bois et d'argent par des esclaves enfants. Nous gardions tous le silence en nous observant mutuellement, comme si nous avions mesuré intérieurement tout ce qui nous séparait, lorsque Libanius, me prenant la main, dit à ses deux convives : «Ce jeune homme est Joseph Jechaïah; il a vingt ans comme Jean, mais il a vu plus que nous trois, mes enfants. Son peuple est voyageur; il en suit l'instinct et il a raison, n'ayant pas encore beaucoup parlé avec nous et ne sachant guère ce qui s'est fait jusqu'ici.»

Ces premiers mots me troublèrent un peu, parce qu'il me

semblait bien qu'il régnait entre eux tous quelque chose que je ne pouvais comprendre qu'à la longue.

Jean pressa les mains de Libanius dans les siennes :

«Ce jeune Israélite a-t-il vu Julien, dit-il, et arrive-t-il avec lui?

— Je viens de la Perse, dis-je, et je ne sais plus rien de Jérusalem ni de la Grèce depuis deux ans.

— Où fuirons-nous Julien, poursuivit Jean, et comment ne pas lui parler, s'il veut nous appeler à lui? Pourquoi Basile est-il venu me chercher dans la solitude où j'étais?»

Libanius frappa légèrement la tête de Jean du bout des doigts :

«J'ai, dit-il, un conseil à te donner qui valait la peine de revenir me voir à Daphné.»

Basile se pencha sur son lit et s'appuyant sur ses deux coudes, parla avec un accent ferme et bref : je remarquai qu'il s'exprimait selon la mode d'Antioche adoptée des Païens même, qui est de parler à une seule personne comme à plusieurs, ce que les Chrétiens ont mis en usage par mémoire de la trinité de Dieu qu'ils enseignent.

«Il était temps, il était temps de vous ramener Jean. Il était perdu si nous l'eussions laissé à lui-même un mois de plus. Il était atteint de ce noir esprit qui précipite tant de nos pareils dans la solitude et qui les envoie dans les déserts, brûler, user leur âme par des méditations inutiles, dessécher leur crâne sous le soleil, et y laisser leurs squelettes au sable et au vent. Notre pauvre Jean, le plus jeune d'entre nous, était le plus vieux hier quand je l'ai retrouvé enfin et pris par la main pour vous l'amener. J'espère que le Dieu éternel fera qu'il soit sauvé ainsi, puisque vous m'avez envoyé à lui comme vous avez envoyé autrefois Paul de Larisse à Julien notre ami.

— Bien à plaindre à présent, dit Libanius en soupirant et en laissant tomber sur la table la coupe qu'il tenait en main. Il n'a plus de communication avec nous, avec Daphné la demeure sacrée.

— Écrivez-lui, et peut-être vous le remettrez dans la route s'il s'est écarté, mon père, reprit Basile.

— Hélas! cela n'est plus possible», dit Libanius.

Jean écoutait attentivement et ses yeux se remplirent de larmes; une sorte de tremblement le saisit et il dit avec une grande douleur :

« Que nous servent donc les enseignements que nous recevons, et comment oserai-je en donner jamais à mon tour s'ils sont impuissants contre les tourments intérieurs qui accablent les hommes de nos jours? Julien, ton disciple comme moi, voulait-il aussi s'enfuir dans le désert comme je l'ai fait? voulait-il s'y laisser mourir? qu'as-tu fait, mon Père, pour le sauver? Quelles paroles as-tu prononcées? par quel sentiment ou par quelle pensée est-il retombé? Quel supplice secret le tourmente comme moi? a-t-il perdu tous ses Dieux? Pour moi (et là il s'assit sur le lit de repos, jetant à terre le coussin un peu usé sur lequel il reposait son coude), pour moi, je me laisse conduire ici par Basile, mais sans espoir, car il me semble que nous sommes tous perdus.»

Libanius sourit en baissant les yeux et passa le bord de ses lèvres sur sa coupe, puis la faisant circuler par Basile et moi d'abord :

« A Vénus-Uranie!» dit-il. Et il prit une couronne de violettes et de lierre qu'il mit sur la tête de Chrysostome. « A Vénus-Uranie, reprit-il, levant alors sur nous un regard bon et paisible; Vénus-Uranie qui est la Sagesse éternelle, la Vénus céleste, la fille du ciel que le ciel engendra seul, qui n'a jamais eu de mère, Celle que les premiers des hommes, les Princes par l'esprit, adorent dans tout l'univers ancien et l'univers qui commence, Celle qu'invoquent les âmes viriles de toutes les croyances et qu'avant toute prière aux Dieux inférieurs, viennent encenser les Helléniens et les Chrétiens de Rome et d'Alexandrie, d'Athènes et de Carthage; à la Vénus-Uranie, à la Beauté impérissable et céleste!»

Basile prit la coupe avec ardeur, moi avec une crainte secrète, mais sans amertume, et avec l'émotion d'un homme qui s'approcherait de l'arche sainte. Jean la reçut comme un enfant docile reçoit une jatte de lait apportée par sa nourrice, et rougit légèrement en y buvant, ne perdant pas de vue le visage de son maître.

Je connaissais trop bien Libanius pour regarder cette invocation comme sérieuse, et souvent je l'avais entendu plaisanter sur les Dieux, fils des Poètes ainsi qu'il les nommait, et je savais qu'il n'avait aucune foi dans les divinités grecques. Je crus donc ne pas lui déplaire en laissant apercevoir un sourire d'incrédulité. Mais Basile de Césarée me regarda très gravement et me dit à demi-voix :

« Jeune homme, jeune homme, ne soyez pas incrédule et ne souriez pas. Mais songez que tout ce qui peut se penser a été pensé ici. »

Libanius l'avait entendu et me tendit la main avec amitié, mais sans beaucoup penser à moi, et cela me fit un peu de honte; je sentis qu'il ne me regardait pas comme digne d'être combattu, même en passant, du moindre coup de flèche, ni secouru, et couvert seulement du pan de son manteau, et que je ne pouvais être encore pour un tel homme ni un adversaire assez grand pour être mesuré, ni un assez noble infortuné pour être secouru. Il avança la tête vers Jean, uniquement occupé de lui.

« As-tu vu quelquefois, mon enfant, lui dit-il, un homme enivré du vin de Chypre s'écrier que la terre tourne, parce que sa faible tête tourne sur lui-même comme la roue d'un moulin? Eh bien! mon ami, tu ressembles beaucoup à cet homme. Tu ne vois plus assez clair au milieu des paradoxes que l'on te fait et de ceux que tu enfantes pour marcher droit, et tu en conclus que le monde chancelle, que les Peuples tremblent et que les villes tournent autour de toi.

« J'en ai honte, dit Jean, en pâlissant de plus en plus, j'en ai honte, mais cela est vrai. Je ne puis plus soutenir la vue des grandes villes et je ne les comprends plus. Moi, avocat, moi chargé de défendre ceux que l'on dépouille, comment puis-je le faire, quand le juste et l'injuste sont confondus? Le droit vacille et change à tout instant, et ses formes sont tous les matins nouvelles, comme les formes de l'horizon dans nos sables, lorsque le vent d'Afrique vient mettre les montagnes à la place des vallées. J'ai senti la raison crouler sous mon pied, comme une maison ruinée; alors j'ai brûlé mes livres, j'ai brûlé mes écrits; j'ai fermé

ma porte à mes clients, je me suis enfui pour être oublié des hommes.

— Mon ami, notre pauvre Julien disait comme toi il y a seulement treize ans, et tu vas voir, en quelques paroles, comment il eût mieux valu qu'il demeurât dans cet abattement que de n'en être tiré qu'à moitié. Ah ! mon enfant ! ah ! mes enfants ! que n'ai-je été là moi-même ! Combien je l'aime ! mais combien je le plains ! Heureuse retraite que celle qui m'empêchera de le revoir ! Que lui dirais-je, s'il était là ? Saurais-je mentir pour le calmer, et peut-on mentir lorsqu'il s'agit de choses divines et lorsque l'on tient, comme nous le faisons, ses yeux toujours élevés vers ce monde invisible où tout est expliqué ? Et d'un autre côté comment désoler cet enfant qui maintenant est heureux de ce qu'il a fait, se réjouit de voir à ses pieds le monde vulgaire et croit sincèrement avoir changé ses Dieux en changeant les Statues ? Ah ! ce n'est pas pour rien que j'ai cessé de lui écrire et de lui faire savoir nos entretiens. J'ai vu en avant... j'ai vu, et il n'est plus temps qu'il voie comme moi... Qu'il aille, qu'il aille toujours et tant qu'il pourra avec ses armées. Je ne le reverrai pas. Voyez Paul de Larisse, il ne m'a pas écrit, il ne m'est pas venu. C'est qu'il est inquiet et se doute bien de quelque chose que j'aurai à dire. Ah ! je ne voudrais pas les voir : plutôt être lapidé ou boire la ciguë ! »

LES SUPPLIANTS.

En ce moment-là, un esclave éthiopien souleva la portière et dit qu'il y avait deux familles de suppliants qui venaient de s'asseoir au foyer après avoir touché le coin de l'autel, dans le péristyle. Nous nous retournâmes et, de notre table, nous pûmes apercevoir en effet huit ou dix étrangers à qui les esclaves lavaient les pieds. Le maître ordonna qu'on leur servît tout ce qu'ils demanderaient, qu'ils fussent conduits aux logements des hôtes, et ajouta qu'au lever du jour il irait les visiter. Un des esclaves enfants chargé de ce message revint apporter un papyrus attaché d'un ruban doré.

Libanius ouvrit le sceau et nous dit, après avoir parcouru des yeux les caractères romains :

« Voici encore une de ces actions qui jettent le trouble dans l'âme des plus justes et pour lesquelles ils ne sauraient quel avis donner. Sur quel droit s'appuyer pour blâmer ou approuver ? Notre temps n'est vraiment semblable à aucun temps, si l'on ne sait pas regarder plus haut que les événements.

« Deux familles viennent se réfugier à Daphné. Ces deux familles demandent à Antioche asile et protection. Et voici un homme, le père et le chef de la première famille, un Publius Claudius, un Patricien, citoyen romain de l'ancienne race des Claudiens qui avait trois branches Patriciennes et une Plébéienne, lui qui était beau-frère du dernier comte d'Orient sous Constantin, le voici, parce que sa fortune est réduite à une petite terre en Syrie, qui donne sa terre, sa personne, ses enfants, sa postérité, ses serviteurs et les fils et filles de ses serviteurs, à titre de sujets, redevables envers leur maître, à perpétuité, d'un dixième de leur bien ou du produit de leurs travaux; et ce maître, ce possesseur souverain, est l'affranchi Théodore de Batné, autrefois joueur de la flûte double, qui a des propriétés d'une immense étendue et qui les a toujours défendues contre les Barbares, à l'aide de la faveur des Empereurs, de ses richesses, de ses esclaves armés et des remparts dont il a entouré ses terres et ses châteaux. Or ce Publius Claudius est Chrétien et se donne ainsi corps et biens à un Hellénien qu'il nomme Païen ou Paysan quand il en parle; et ce Théodore de Batné, par souvenir de son ancien état, ne cesse d'affranchir ses esclaves Chrétiens et autres, et n'exige d'eux qu'un travail assez modéré qu'il leur paie par journées. Quelquefois il leur donne des terres qu'ils cultivent et, l'un d'eux s'étant fait Chrétien, favorisé par le duc d'Égypte et par Athanase, ce factieux Patriarche, banni d'Alexandrie, s'est trouvé assez riche pour vendre sa protection à une autre famille Hellénienne qui est là aussi, près de mon foyer. Voici dans ma main les deux traités de ces familles suppliantes, avec les familles souveraines qui au nom de leur richesse et de leur force vont les recevoir esclaves, mais esclaves d'une nouvelle sorte : c'est un esclavage volontaire

pareil à celui de l'enfant sur le bras de la femme, de la femme sur le bras de l'homme. Et tout cela n'est consacré par aucune loi des Dieux ni des hommes, et cependant tout cela était nécessaire et doit vivre à travers tout, et cet ordre inconnu prend naissance au milieu des désordres. Et cette vue trouble jusqu'au fond de l'âme Jean et Basile qui m'écoutent, et la confusion qui bourdonne et tourbillonne autour d'eux les rend incertains de ce qu'ils doivent faire pour prendre la défense du Bien et du Juste qu'ils ne distinguent plus. Ce que je dis n'est-il pas vrai ? ajouta-t-il en sourian avec une douce malice. Pour moi, je crois bien faire et suivre les volontés immuables du Dieu Créateur en ouvrant toujours au plus faible le bras du plus fort, et je me suis chargé de faire recevoir dès demain à Antioche ces deux familles suppliantes chez leurs maîtres et protecteurs futurs. C'était la vue de ces choses qui d'abord avait, comme vous, jeté Julien dans un grand effroi, mais il y avait encore d'autres choses que vous ignorez.

« Enfants, dit-il en parlant aux esclaves adolescents, s'il vient de nouveaux étrangers, conduisez-les avec respect, quels qu'ils soient, et j'irai leur parler et leur donner le salut du soir. »

Les jeunes garçons nous servirent en revenant les colocases d'Égypte dans des ciboires d'argent, et des langoustes et d'autres poissons de mer dans des bassins.

On nous versait des vins de Chio, de Myndie et d'Halicarnasse au moindre signe, mais sans insistance, et Libanius ni aucun de nous ne prononça le nom d'aucun mets ni pour offrir ni pour accepter, tant que le souper dura.

Nous entendions les étrangers parler à demi-voix, et j'en voyais passer quelques-uns qui se promenaient dans le péristyle en se donnant le bras, et s'entretenaient avec gravité et aussi avec mystère. Ils venaient jusqu'à la porte de la salle que nous occupions, sans qu'on y prêtât la moindre attention et, soit que les tapis fussent levés ou abaissés, ils ne jetaient aucun regard sur nous, au delà du seuil, et se tenaient entre eux avec le respect toujours en usage.

« L'heure s'avance, dit le bon Libanius, en regardant la clepsydre qui versait goutte à goutte les instants de cette nuit inquiète. Basile, dis à Jean et à nous la première entrevue de Julien avec les nôtres. Je te ferai voir la source de l'erreur. Te souviens-tu bien de Julien et crois-tu qu'il soit content de lui, toi le moins jeune, toi Basile de Césarée, toi stoïcien sévère? Tu le vis, je crois, avant nous tous, lorsque j'envoyai Paul de Larisse à Macella? Il est temps, il est temps de faire attention à lui et de lui écrire ou de l'aller trouver, car plus je songe à lui, plus il me semble qu'il ne comprend plus sa vie et ses chemins.

— J'y pensais, » répondit gravement Basile, et il se tut, ainsi que nous, se recueillant pendant quelques moments. Lorsqu'il répondit, ce fut en ces termes :

CE QUE DIT BASILE DE CÉSARÉE.

« Il y avait bien un mois que Paul de Larisse et moi cherchions à pénétrer au château de Macella pour saisir une occasion de parler à l'un des deux Princes, mais jamais ils ne sortaient et l'on n'ouvrait les tours de la forteresse à personne. Nous allions quitter la Cappadoce et revenir à Daphné vous rendre compte de nos essais inutiles, lorsqu'un jour, en marchant dans les rues de Nicomédie, nous vîmes des chrétiens entrer dans leur église et nous les suivîmes pour les observer. On nous dit que pour la première fois les deux neveux de Constantin l'Apostat allaient remplir leur office de lecteurs. Paul frémissait et s'arrêta, sur le seuil, s'appuyant aux premières colonnes et n'osant offenser les Dieux en mettant le pied dans le temple du Nazaréen. »

Ici Basile de Césarée se tourna vers moi :

« Paul de Larisse, dit-il, avait à peine dix-sept ans. C'était un des esclaves de Libanius, acheté à l'âge de deux ans dans la ville de Larisse en Thessalie à des Hébreux vos frères. Libanius l'a élevé parmi nous, il a attaché à son front les ailes de Platon, et vraiment il a pris aussi son vol. Il a écrit avec une grande sagesse dès l'âge de quinze ans, son éloquence est plus forte sou-

vent que celle d'Iamblique et de Maxime lui-même. Il a lutté avec Athanase, et ses actions et ses propos ont plus de beauté et de perfection encore que ses écrits. Il n'a jamais voulu être affranchi, et tu vas savoir comment nous avons cessé de le voir et d'entendre parler de lui.

«Comme il me retenait à l'entrée du temple, je lui dis :

«Crains-tu d'offenser Théia, la mère du Soleil, en te mettant «à l'ombre ?

«— Non, me dit-il, mais je crains de voir crouler ce temple «sur ces impies. Regarde-les ! »

«Il y avait à l'entrée de l'Église des jeunes filles vêtues à demi, le visage découvert, les bras nus, et soutenues par des esclaves; elles s'avançaient comme à l'amphithéâtre, tenant leurs miroirs à la main, parfumées et ornées de pierreries sur leurs sandales et les doigts des pieds. Chacune d'elles attendait son amant qui devait sortir de l'église, et d'instant en instant il venait un jeune homme la prendre en souriant et l'introduire avec orgueil. Il la précédait, la nommant sa sœur adoptive, selon l'usage hypocrite introduit nouvellement et qui vous a tant indigné, Jean. Chaque frère pressait sa sœur, lui parlait à haute voix, malgré les chants religieux qu'ils ne craignaient pas de troubler; puis la faisait asseoir entourée d'hommes, sur de petits lits de soie où les autres femmes venaient se coucher à demi, s'étudiant à ces poses voluptueuses que savent prendre les jeunes filles au théâtre. Paul s'étonnait qu'elles ne fussent pas chassées honteusement : c'est qu'il ne voyait pas qu'à Nicomédie comme à Antioche, à Constantinople, à Carthage, à Alexandrie, à Athènes, il faut bien que la religion nouvelle laisse prendre cette liberté effrontée pour se faire aimer de la jeunesse qui lui est utile et la défend.

«Cependant une procession nombreuse d'hommes vêtus de robes noires et portant des croix blanches sur la poitrine nous annonça quelque chose de plus grave. Ils chantaient un cantique funèbre sur le chant des Euménides poursuivantes d'Eschyle, ce chant qui faisait mourir les mères de terreur. Un silence profond suivit leur entrée dans le temple et, prenant Paul par la main, je le forçais de les suivre et de se placer avec moi derrière une de ces

colonnes torses de marbre vert que Constantin l'Apostat a multipliées à Nicomédie, lorsqu'il fit planter une croix sur l'ancien temple de Cérès-Dêo. Paul mit quelques grenades dans sa poitrine en expiation secrète à Cora et Dêo, les deux déesses dont il croyait offenser le nom mystique, et, le front enveloppé dans son manteau, il observa ainsi que moi ce qui se passait.

«Le Prêtre ayant quitté l'autel de la Mort, car à Nicomédie comme dans toutes les villes chrétiennes il a la forme d'un tombeau, vint s'asseoir avec les autres religieux et se tourna ainsi que tous les assistants vers une tribune placée au pied d'une colonne, et qui avait au-dessous d'elle une autre tribune plus petite. Dans la plus élevée monta un vieillard chauve, dans la plus basse vinrent deux adolescents. L'aîné était Gallus, le second Julien. Gallus était dès lors ce qu'il a toujours été. Sa taille était élevée et mal prise comme s'il eût trop vite grandi, son teint pâle et blafard comme celui de Constance Chlore son grand-père, ses regards éteints, sa voix étouffée. Il lut rapidement et en balbutiant une homélie que je crus reconnaître pour l'œuvre d'Athanase à l'emphase du discours, et il se hâta de s'asseoir derrière son frère sans que personne eût pu entendre autre chose, de son oraison, que quelques phrases brisées par ses bégaiements. Julien s'avança. Il avait été ordonné Lecteur de l'Église en même temps que son frère. Mais, plus ardent dans sa piété, il s'était fait tonsurer, et il était moine. Revêtu de la robe noire, la tête rasée, les yeux baissés, les bras croisés sur la poitrine, il se jeta à genoux sur le bord de la chaire et demeura longtemps enseveli dans ses méditations. Il parut pénétré d'une adoration profonde et il oublia longtemps l'assemblée qui le regardait avec curiosité. Ensuite il se releva tout d'un coup, étendit ses bras en croix et, levant ses yeux au ciel, il prononça une prière en langue latine à la Vierge Deipara.»

Ici le jeune Jean sourit légèrement, et Libanius, interrompant Basile de Césarée, lui dit avec gravité :

«Ce qui te fait sourire est beau et vraiment divin, enfant! De quoi t'étonnes-tu? N'as-tu pas toute ta vie appris et enseigné que la Vénus terrestre est fille de Jupiter et de Diane, et Diane n'est-

elle pas ainsi la Vierge-Mère? Vois Joseph Jechaïah, il est juif et il a écouté avec une attention plus exaltée, plus sérieuse et plus digne des choses sacrées qui nous occupent.»

Jean rougit un peu, baissa les yeux et s'inclina avec vénération. Nous redoublâmes de recueillement et Basile de Césarée continua, après avoir humecté ses lèvres du vin noir de Pramnie mêlé d'eau de mer.

«Le moine adolescent, le religieux Julien prononça cette prière avec une ferveur si grande qu'il semblait prêt à s'enlever au ciel. Paul de Larisse l'écoutait avec douleur et, comme il s'appuyait sur mon bras, je le sentais trembler. «Quelle âme! quelle âme «nous a enlevée Constantin l'Apostat!» me dit-il tout bas. «Tais-toi, «tais-toi! répondis-je, mais écoute-le et regarde-le bien.» Julien avait les joues couvertes de larmes, ses yeux bleus étaient en ce moment touchés par un rayon échappé des voûtes du temple, et sa tête seule, éclairée jusqu'aux épaules, paraissait ne plus tenir à un corps humain. Quelque chose de l'enfance, quelque chose de naïf et de pur était visible à tous, et le demi-sourire du berceau errait entre ses lèvres entr'ouvertes et ses dents qui frémissaient comme s'il eût répondu, tout bas, à une déesse maternelle qui lui parlait, ou comme si ce Prince enfant eût reçu quelques gouttes d'un lait invisible et divin que son extase paraissait lui faire goûter. Son teint, blanc comme celui d'une femme, s'était animé tout à coup et enflammé comme le visage des jeunes filles à qui l'on arrache le voile, son front large était humide et renvoyait près de lui, sur la colonne, un peu de la clarté pure du rayon d'en haut.

«Le son de sa voix était tendre et clair à la fois comme le son de la voix des vierges, et il devint comme une sorte de chant lorsque le jeune Lecteur, prenant le livre, se mit à réciter, selon la cadence usitée parmi les Chrétiens, le livre qu'ils appellent : Livre de la Sagesse.»

Je me sentis rougir et ne pus m'empêcher de m'écrier :

«Ah! certes, il ne leur appartient pas, Seigneurs. Ce livre est notre ouvrage, et nous autres juifs d'Alexandrie, l'avons vu sortir de l'école de nos Thérapeutes. Ils l'écrivirent en grec, jamais

Salomon n'en fut l'auteur, et l'original hébreu ne s'est jamais vu. Cette sagesse est celle de nos Esséniens. Ne savez-vous pas que la Synagogue est divisée par dogmes philosophiques? les Saducéens sont Épicuriens, les Pharisiens, Stoïciens, et les Esséniens, Pythagoriciens. Les purs Esséniens sont de chastes cénobites. Tous leurs biens sont en commun. Ils n'ont point de serviteurs et se servent l'un l'autre. Ils passent leur vie dans le travail des mains, le silence, la prière et l'étude de l'Écriture sainte. Ils regardent comme une imperfection d'aimer les femmes et de se marier; ce sont eux que les apôtres se sont efforcés d'imiter, et Jésus de Nazareth était nourri de leur doctrine.»

Basile de Césarée continua :

«Paul en l'écoutant eut comme un vif sentiment de joie, car nous y retrouvions les préceptes du divin Platon. Mais à cette lecture en succéda une qui me remplit d'une terreur et d'un étonnement qui dure encore, lorsque Julien, écartant le livre, en prit un autre et, se tenant debout ainsi que l'assemblée entière qui se leva avec lui, lut, en s'inclinant chaque fois que passait sur ses lèvres le nom de Jésus, la déclaration la plus audacieuse qui jamais ait été faite à la terre au nom du ciel :

«Le Verbe! le Verbe divin, la Raison émanée des cieux, l'Esprit, «la Parole, le *Logos* adoré de Socrate et de Platon, l'Ame du «monde, le Dieu créateur, a été fait chair en Jésus!»

«Je n'avais jamais jusqu'à ce jour entendu lire ces paroles devant les assemblées publiques, et ce témoignage hardi m'émut et me fit frémir jusque dans les os. Paul me serrait la main. Je le regardai : il avait les yeux en larmes, il fut obligé de serrer dans ses bras la colonne du temple pour se soutenir et se cacher. Un trouble si grand le saisit, qu'il lui parut que la lumière cessait dans l'église et que Dieu offensé allait se retirer et abandonner le monde.

«Je le soutins et, par quelques mots dits à voix basse, je raffermis ce jeune homme. Nous nous remîmes à observer.

«Julien, le jeune Julien tenait ses bras élevés vers la voûte du temple et semblait en extase. Ses joues pâlissaient et rougissaient tour à tour à chaque parole qu'il lisait; quelquefois il parlait avec

une vitesse involontaire, comme dans la fièvre; sur d'autres mots, lentement, pesamment, sans raison; par moments, entre deux syllabes il s'arrêtait, comme écoutant quelque chose qu'on n'entendait pas et qu'il paraissait entendre. Ses deux lèvres d'enfant, épanouies, roses et animées, restaient entr'ouvertes comme si elles eussent reçu un souffle divin qui le pénétrait jusques au cœur. On voyait frémir ses dents blanches éclairées par un rayon, et ses blonds cheveux et son front étaient humectés de je ne sais quelle chaleur pareille à celle des femmes enivrées par l'amour. L'adolescent paraissait heureux. Il semblait avoir une vue claire, précise et radieuse de la Divinité. Sa respiration suspendue suspendait la nôtre; son silence fit régner un silence morne et sans frémissement; une larme de félicité coulait sur sa joue, sortie du fond de ses yeux bleus et, lorsqu'elle tomba sur son livre, on l'entendit.

«Sa voix s'éleva de nouveau, purement et distinctement, pour dire avec suavité :

«En vérité, en vérité, vous verrez le ciel ouvert et les Anges «de Dieu monter et descendre.»

«Après quoi, plein de son rêve et de sa vue céleste, tout souriant et bienheureux, il se laissa aller à genoux et l'assemblée avec lui.

«Qu'allions-nous faire? me dit tout bas Paul de Larisse, dans «quel bonheur l'allions-nous chercher pour le conduire à nos «voies incertaines?» Et nous nous taisions avec une crainte remplie de pitié et de bonté.

«Bientôt Julien se releva, s'assit près de son frère Gallus, et l'assemblée, assise comme lui, se disposa par de nouveaux chuchotements à écouter l'Évêque qui s'avança suivi d'un grand nombre de prêtres.

«Il y eut une chose en ce moment qui me montra que les hommes de notre temps ne sont pas changés par leurs transformations extérieures; ce fut la froideur et la nonchalance de l'assemblée. Tandis que le jeune Lecteur était enflammé et ravi, et que les choses du ciel, annoncées fermement par sa voix, le faisaient trembler, pâlir, et l'épouvantaient de la grandeur de sa

conviction, tandis que ce saint étonnement nous attendrissait sur lui, tandis que je méditais avec terreur sur les suites de ces considérations énormes, tandis que Paul de Larisse, l'adorateur le plus fervent de l'Essence Divine qui se soit trouvé parmi nous et peut-être jamais chez les hommes, était offensé dans son cœur, offensé pour Dieu, comme un fils pour son père, et rougissait de ce qu'il croyait la dégradation de l'Éternel Créateur; cette foule indolente, molle d'esprit, molle de cœur, faible, petite et pauvre d'intelligence, se remit à promener des regards à demi curieux, à demi assoupis, sur les prêtres et les orateurs comme sur des acteurs, puis les ramenait vite sur elle-même, se considérant et s'aimant plus que toute chose du ciel. On ne prêtait qu'avec dédain aux discours une oreille distraite, et l'on donnait tous ses yeux aux objets avec une ardeur furtive. On parlait bas de ceux qui entraient, on se saluait de la main, on s'apprêtait avec soin une place voisine des femmes préférées, on souriait à telle parure, on applaudissait à telle autre de l'œil, de la tête et du geste, on était à tout, hors à la pensée divine. Les mollesses de l'ennui, les grâces de l'amour efféminé, les puérilités d'une vie oisive, c'était tout. Et ces grandes saintetés que nous n'écoutons qu'avec un étonnement perpétuel, que nous ne répétons qu'en hésitant, que nous portons en nous avec terreur comme une femme porte l'enfant qu'elle croit Divin, ces grandes choses qui leur étaient données chaque jour étaient, pour ces esprits fatigués et vulgaires, une vulgaire nourriture, et je ne vis le sentiment céleste que dans les yeux de Paul et dans les regards troublés de Julien.

«Julien est timide et sauvage de caractère. C'était la première fois qu'il venait entendre d'autres enseignements que ceux qu'il avait reçus à Macella des rhéteurs chrétiens, maîtres imposés par l'eunuque Mardonius, ce misérable intrigant que vous connaissez. Julien se penchait sur sa tribune, pressant son frère du geste et des yeux de redoubler d'attention au discours de l'Evêque de Nicomédie dont il reçut de loin la bénédiction en se prosternant, le front sur ses mains jointes.

«Cet évêque est un apostat très savant nommé Aëtius. Autrefois esclave, puis chaudronnier ambulant, orfèvre, médecin,

maître d'école; depuis, Prêtre d'Apollon Musagète, et enfin théologien nazaréen, il avait apostasié comme Constantin, et fut nommé Évêque par le dernier Empereur.

«Depuis le commencement des prières, et pendant la lecture de Julien, il était uniquement occupé de quelques disputes qu'il suivait, à demi-voix, avec les sophistes chrétiens des sectes différentes de la sienne. L'ardeur des controverses l'animait d'une façon extraordinaire. Il raturait sur ses genoux des manuscrits qui lui étaient présentés et répondait en marge, avec son stylet. Sa figure ne m'était pas entièrement inconnue. Il était grand, maigre et fort laid. Son visage bilieux et ridé avait quelque chose de la fouine et du loup, et semblait recouvert d'un parchemin sec et usé. Il n'avait de vie que dans ses petits yeux ardents où la ruse et la défiance perçaient par d'obliques regards. Un rire prompt et ironique agrandissait quelquefois démesurément sa bouche, puis il reprenait l'air et l'attitude de la méditation et se préparait à prendre la parole dans un discours bref qu'il commença tout à coup d'une voie enrouée, en roulant et remuant des feuilles de papyrus dans ses doigts.

«Voici, dit-il, en montrant ces lettres, une épître de l'Évêque «Athanase d'Alexandrie qui déclare que son esprit se fatigue «à méditer sur la divinité du Verbe, qu'il sent ses efforts repoussés «par une résistance invincible, et que plus il réfléchit, moins il «comprend. Preuve nouvelle que la sagesse et la vérité sont dans «la doctrine d'Arius. Alexandrie même va le reconnaître, et ce «que pense le divin Auguste Constance qui règne sur l'Empire «va être aussi la pensée du monde, comme elle est la nôtre dans «cette Église.» Je remarquai une grande pâleur sur la figure de Julien, que nous ne perdions pas de vue. En cet endroit et dès son début, l'Évêque Aëtius s'arrêta tout à coup, ayant besoin de reprendre des forces pour ce qu'il allait dire et reculant comme un sauteur habile devant le plus large fossé qui lui reste à franchir. Avec une volubilité de langage digne des parleurs des rues d'Athènes, il reprit en un moment et résuma toutes ses anciennes disputes les plus glorieuses, avec autant d'orgueil qu'en met un conquérant à nommer ses champs de bataille.

«Honorons à jamais le nom d'Arius, dit-il d'abord, car lors-«qu'il n'avait pour disciples que deux évêques d'Égypte, sept «prêtres, douze diacres et sept cents jeunes vierges, il était aussi «courageux que lorsque l'Empereur le vint recevoir à pied et le «déclara maître de la foi chrétienne bien comprise. Le concile de «Nicée n'a rien changé à notre doctrine. L'Empereur et l'Impéra-«trice Eusébie la Grande sont Ariens ainsi que nous. Quoique «nos grands chemins soient couverts de troupes d'Évêques qui «parcourent les provinces pour se rendre aux synodes, qu'ils «épuisent les chevaux de poste et se fatiguent inutilement, ils «sont un objet de moqueries universelles, et c'est tout leur succès. «Dans toute conférence ils ont été vaincus. Enfin, l'*Homoousion* «est détruit!»

«Un murmure d'approbation sorti de tous les coins de l'assemblée nous surprit beaucoup. Car cette multitude exercée aux controverses chrétiennes entendait dès l'abord ce qui nous était impossible à comprendre.

«L'*Homoousion?*» me dit à demi-voix Paul de Larisse étonné. «L'*Homoousion*, l'*Homoousion!*» répétait à demi-voix toute l'Église avec une satisfaction triomphante.

«Aëtius poursuivit rapidement :

«Où sont les Sabelliens, comme Athanase, avec leur substance «unique? Les Trithéistes avec leurs trois esprits, et les Docètes «qui nient la nature humaine du Fils et ne font de lui qu'un fan-«tôme? Les Gnostiques ont en vain produit cinquante sectes, les «Basilidiens, les Valentiniens et les Marcionites sont vaincus aussi «bien qu'eux. Arius, Arius a forcé la Théologie entière à tourner «dans un cercle fatal où sa raison l'a enfermée. Les Sabelliens «finissent où commencent les Ébionites, et puisqu'ils reconnaissent «que l'incarnation du Verbe n'est qu'une simple inspiration de la «sagesse divine, c'est avouer, comme Arius l'a déclaré, que le Fils «ne fut qu'une image visible de la perfection invisible, et que, «doué de toutes les perfections inhérentes que la philosophie sup-«pose à la Divinité, il n'a brillé cependant que d'une lumière «réfléchie. Tous le reconnaissent aujourd'hui pour le plus divin «des sages et la plus parfaite des créatures. Il est donc vrai (et nos

«ennemis le crient jusque dans les déserts) que l'univers s'étonne «aujourd'hui de se trouver Arien.»

«Un grand cri se fit entendre après ces dernières paroles, et avant que personne le pût voir et l'arrêter, le jeune Julien jeta du haut de sa tribune le livre des Testaments qu'il tenait ouvert devant lui, et s'écria en pleurant et se tordant les bras :

«Où est mon Dieu? où est mon Dieu? qu'avez-vous fait «du Dieu?»

«Son frère et son gouverneur, ses esclaves et leurs amis se pressèrent autour de lui, mais rien n'arrêtait ses marques extraordinaires de désespoir : l'assemblée se troubla, et les gardes sévères dont l'Empereur avait fait entourer les neveux de Constantin se hâtèrent de se placer entre eux et la foule. Nous suivîmes Julien des yeux aussi longtemps qu'il nous fut possible, et nous étions sur les degrés du temple lorsqu'il passa. La vue des soldats qui l'entouraient et celle de l'eunuque Mardonius l'avaient fait taire tout à coup. Il marchait les bras croisés en jetant sur eux des regards terribles. Gallus le suivait la tête baissée avec un regard indifférent et presque stupide. En passant, il se pressa contre Julien et lui prit le bras d'un air suppliant. Nous nous souvînmes du massacre de leurs autres frères, et nous hâtant de nous retirer de peur de les perdre, par un intérêt trop marqué, aux yeux des affidés de Constance, nous marchions en silence, voulant nous cacher dans un faubourg de Nicomédie pour y attendre une occasion meilleure d'aborder Julien. On ne nous reconnut point pour étrangers, et nous étions si occupés de ce que nous venions d'entendre, que longtemps après nous être enfermés seuls dans notre retraite, nous ne cessions d'y réfléchir sans parler.

«A dater de ce jour, la surveillance des eunuques auprès de Julien et de Gallus devint si sévère que la moindre sortie du Château de Macella leur fut interdite. On fit courir dans la ville de Nicomédie le bruit que l'un des princes était mort, et on laissait entendre que c'était le jeune moine. Les Eunuques chrétiens affectaient de gémir sur l'égarement de sa raison. Nous ne doutâmes pas que l'on ne voulût, par ces propos, préparer tous les esprits

à quelque funeste nouvelle, et nous ne cessions de nous informer inutilement par les rues de ce qui se passait dans la sombre forteresse. Paul de Larisse était plongé dans une amère tristesse. Je ne pouvais le décider à quitter Macella, et jour et nuit il rôdait autour des vieilles murailles comme un malfaiteur. Rien ne pouvait calmer le chagrin que lui avait causé cet emportement du jeune religieux. Nous pensions que le dernier espoir était perdu pour nous, et que cette publique imprudence allait servir de motif à la disparition du seul rejeton impérial en qui les pensées philosophiques pussent avoir accès.

«Vois, me disait Paul de Larisse, une nuit que nous marchions «sous les murs de Macella, vois cette religion chrétienne qui n'est «pas contente de dévorer l'Empire et de le livrer aux Barbares, «mais qui se dévore elle-même par ses schismes.

— L'esprit des hommes de notre temps, lui disais-je, est trop «subtil et trop pénétrant pour qu'une fable y soit adoptée sans «contestation. Les Nazaréens ont déjà autant de sectes qu'il y a «eu de sophistes pour examiner et prêcher leur culte. Et à peine «Jean l'évangéliste a dit : Jésus est Dieu, qu'Arius dit : Jésus est «homme. Et la majorité immense des Nazaréens dit comme «Arius : il est homme. Et cependant ils persécutent et massacrent «nos frères pour avoir dit cela, et ils renversent les temples des «Dieux, et ils ne veulent plus de Dieu sur la terre, et tout va «périr de ce qui est beau parmi les hommes.»

«Alors Paul de Larisse s'arrachait les cheveux et se livrait à des colères impuissantes ; car nous pensions en ce temps-là que tout serait sauvé si un des maîtres futurs du monde recevait une seule de vos pensées, Libanius, et, regardant cet ancien Empire s'écrouler, nous étions comme les habitants d'une grande ville inondée qui se réfugient sur une montagne voisine et regardent l'eau, en apparence peu redoutable, s'élever par degrés et emporter lentement et par débris épars, tantôt un pont utile, tantôt une statue héroïque, ici un aqueduc, là un théâtre, bientôt le toit d'une maison et peu après celui d'un temple. Tous les jours nous étions témoins d'une destruction nouvelle dans cette province plus frappée que les autres des deux plaies qui nous rongent. Quelquefois nous étions

éveillés par de grands cris et nous entendions un bruit d'armes qui nous avertissait que l'on courait aux remparts de la ville. Montés sur les terrasses, nous apercevions à l'horizon des nuages immenses de poussière blanche. C'étaient des troupeaux de Huns qui s'avançaient dans les plaines avec des hurlements de loups; hommes et chevaux, tout était noir et sombre dans ces masses épaisses, ardentes et folles qui couraient toujours sans savoir où elles allaient, et toutes pareilles aux troupes d'éléphants sauvages. Les Barbares s'écoulaient par dix mille à la fois, écrasant comme un ouragan les récoltes, les maisons isolées, les villages épars. Ils venaient jusque sous les tours des grandes villes et, passant par-dessus l'autre horizon, s'enfuyaient on ne sait où, pour ne plus reparaître de longtemps. Ce qu'il y avait de plus fatal à nos yeux, c'est que le Peuple de Nicomédie, comme celui d'Antioche que nous voyons à présent, s'était lâchement habitué à ces passages de la mort, et que son indolence s'était accrue des raisonnements de ses prêtres sur la résignation. Les femmes et les hommes avaient une conduite pareille. Tout s'enfermait et barricadait les grandes portes des remparts et des maisons. Les paysans accouraient tantôt avant tantôt après, tant mieux pour les plus agiles, les autres étaient livrés à la lance des Huns et aux pieds des chevaux. Les soldats des remparts ne savaient rien faire pour leur défense que lancer des flèches et des pierres maladroites; et l'orage passé, les portes se rouvraient aux curieux qui allaient regarder de près, mais avec prudence, les toits brûlés, les maisons rasées, les cadavres mutilés et les moissons broyées, puis les spectacles et les fêtes recommençaient, dans cette pauvre population élégante, flagellée par la Barbarie et énervée par le Christianisme.

«Cependant Paul de Larisse ne pouvait se détacher du Château de Macella, cette prison des religieux enfants, et une nuit, après avoir considéré attentivement des esclaves que l'on amenait deux à deux pour les vendre au marché de Nicomédie, il me quitta pour quelques heures, disait-il. Je l'attendis vainement pendant plusieurs jours et, caché dans la ville où j'étais étranger, je n'osais m'informer de lui ouvertement, et je le cherchais sans espoir de succès, lorsque je me vis aborder un soir par un marchand éthio-

pien qui me donna une lettre, passa et disparut avec crainte, sans me regarder ni me dire un seul mot. La lettre était de Paul de Larisse. Il s'était donné pour esclave en laissant au marchand tout ce qu'il possédait d'argent pour qu'il gardât son secret et pour être vendu parmi les esclaves qui étaient destinés à servir Julien. Il avait été acheté des premiers, et avec son laconisme accoutumé me chargeait de revenir vous dire, Libanius, par quel sacrifice il avait voulu vous obéir et que la suite ferait voir s'il y avait réussi. Je ne l'ai pas revu depuis ce jour, ajouta Basile de Césarée, mais ce que Julien a fait de bien jusqu'ici, l'Empire le doit peut-être à ce dévouement de votre disciple le plus cher. Cependant il est cruel pour nous et pour tous qu'il ne soit pas revenu chercher les entretiens de Daphné. »

Le vieux Libanius ne répondait pas et sa tristesse s'accroissait d'instant en instant. Il y avait déjà longtemps que Basile ne parlait plus lorsque le vieux maître leva ses yeux appesantis et sombres où je crus voir rouler une larme, et dit à Jean qui était assis près de lui et qui avait écouté Basile avec une attention passionnée :

« Et toi, depuis ce temps dont a parlé Basile, n'est-ce pas à Athènes que tu l'as vu ? N'était-il pas alors accompagné de Paul de Larisse ? Cherche bien à te souvenir de ce qu'il t'a dit. N'étais-tu pas son ami ?

— Non, dit Jean Chrysostome, en se soulevant sur le coude et repoussant, loin de lui, le cotyle à demi rempli. Grégoire de Nazianze y étudiait avec Julien et Basile, je crois aussi ; mais moi qui avais alors onze ans, je ne fis que le voir avec un étonnement qui me reste encore... Il était simple et bon, il avait, me disait-on, vingt-quatre ans. Il était triste et moqueur autant que je l'osais juger. Souvent, assis avec vous, Basile, il me prit sur ses genoux et je l'entendis parler beaucoup sur la nature de Dieu avec Grégoire de Nazianze et vous, et tous ses discours étaient si nouveaux et si rapides que je ne pouvais les comprendre assez vite pour les

retenir. Je me souviens seulement qu'il regretta que nous ne fussions pas chrétiens.

— En effet, reprit Basile en souriant ; Grégoire et lui parlaient beaucoup et s'entendaient fort bien, étant tous deux Nazaréens, et moi je m'amusais à les embarrasser par des questions difficiles. Alors Julien avec sa finesse d'esprit feignait d'abandonner Grégoire pour passer de mon côté, et Grégoire l'embrassait en l'appelant déserteur et en riant.

— Et il le tirait par les longues boucles de ses cheveux blonds, reprit Jean Chrysostome. Je vois encore Julien, ses grands yeux bleus si doux et si pénétrants, son teint pâle, son col penché du côté gauche, ses épaules un peu élevées, sa démarche capricieuse comme son langage, tantôt indolente et tantôt vive et emportée. Ses pensées étaient si rapides que sa parole ne les pouvait quelquefois atteindre. D'autres fois il se taisait pendant plusieurs jours et il paraissait dépérir, usé par l'idée qui l'occupait. Grégoire s'en attristait quelquefois et me demandait ce que j'en pensais. — Voilà tout ce que je me rappelle, et encore est-ce entouré d'un tel nuage qu'il ne s'en échappe que quelques traits épars. Ainsi je fus quelquefois frappé de voir le peuple d'Athènes suivre Julien dans les rues, et lui, baissant la tête et rougissant, se retirer dans la plus prochaine maison. Il me paraissait timide, comme Basile vous l'a dit, car il ne commençait jamais à parler sans rougir beaucoup.

— Et cela ajoutait à la sincérité de ses paroles un témoignage presque irrésistible, interrompit Basile de Césarée ; je l'ai souvent éprouvé.

— Un matin, reprit Jean Chrysostome, comme nous étions au théâtre tous les quatre, je remarquai que Julien était plus triste que de coutume. Grégoire lui avait parlé la veille de Gallus, son frère, que l'Empereur avait fait décapiter en Dalmatie, et il avait les yeux rouges et humides de pleurs. Cependant, comme on jouait le *Prométhée* d'Eschyle, il écoutait avec attention, moi j'écoutais avec une terreur profonde, et j'oubliais vous et Julien. Mais tout d'un coup il me prit dans ses bras et me plaça debout entre ses genoux.

«Ecoute ceci», me dit-il. C'était le moment où Prométhée s'écrie :

Ἦ μὴν ἔτ' ἐμοῦ, καίπερ κρατεραῖς
ἐν γυιοπέδαις αἰκιζομένου,
χρείαν ἕξει μακάρων πρύτανις,
δεῖξαι τὸ νέον βούλευμ' ἀφ' ὅτου
σκῆπτρον τιμάς τ' ἀποσυλᾶται.

« Tout chargé que je suis des plus honteuses chaînes, ce prince des immor- « tels, Jupiter, sera contraint de recourir à moi pour connaître le nouvel « ennemi qui doit lui enlever son sceptre et ses honneurs. »

« Sais-tu, me dit Julien, quel est celui-là qu'a prédit Eschyle « par la bouche de Prométhée?

— Non, Julien, je ne le sais pas, lui dis-je, craignant d'offen- « ser les Dieux.

— Eh bien! me dit-il, petit enfant, ne vois-tu pas que c'est « Jésus-Christ! »

Et possédé de cette idée, il se leva brusquement et sortit seul.

— Oui, je me souviens de ce jour-là, dit Basile en pâlissant. Il sortit ainsi brusquement, mais je ne savais pas qu'il t'eût dit cela. Ce fut une étrange pensée.»

Et Basile tomba dans une rêverie si profonde que, tordant une coupe d'argent dans ses doigts, il n'écoutait plus.

«Je ne sais, continua Jean, si Paul de Larisse dont Basile a parlé se trouvait alors à la suite de Julien, mais je ne le vis pas. Ce fut peu de jours après que l'Empereur fit venir Julien à la cour au milieu des assassins de toute sa famille, le nomma César, en l'entourant d'espions, et l'envoya dans les Gaules où il croyait l'exiler.

«Mais s'il partit *César,* il est revenu bientôt *Auguste*, s'écria Jean s'animant. Il a chassé les Alamans des Gaules, ce philosophe aux yeux baissés. Il prend ses repas debout avec les soldats, dort peu, s'éveille quand il veut, et couche sur un tapis jeté par terre; il marche avec un livre de Platon sous son bras, le rhéteur; il écrit en marchant, et gagne des batailles entre deux Poëmes qu'il compose. Il est Empereur du monde avec humilité; il a corrigé,

éclairci les anciennes lois de sa main, et il en a fait faire de nouvelles. Il a réalisé la pensée de Marc-Aurèle, le règne des philosophes. Il n'a pas persécuté et, en deux ans de règne, il a plus qu'à moitié détruit le Christianisme; mais dites-moi, Libanius, dites-moi, si c'était une foi sincère que la sienne, pourquoi il l'a rejetée comme un masque. Si c'était un masque, comment l'a-t-il porté en comédien de façon à tromper jusqu'à ses amis les plus chers par un faux enthousiasme? Et est-il vraiment digne encore de nous si, pour arriver à l'Empire, il s'est ainsi appliqué à simuler la dévotion des martyrs chrétiens qui se sont fait lapider, et s'il a employé la prodigieuse souplesse de son esprit à feindre même leur exaltation ascétique et leur habitude de rechercher partout les Prophéties, comme faisait sincèrement Grégoire de Nazianze que nous ne cessions d'en plaisanter?

— C'est ce que nous voulions te demander», dit Basile plus gravement.

Libanius, avant de répondre, sourit, en jetant devant lui, et sans regarder aucun de nous, un regard d'une extrême finesse qu'animait un feu jeune et vif avec une pénétration exquise; il me paraît avoir ainsi tout à coup une vue claire de toute une chaîne d'idées; puis il la connaît, la sait et la dit. Tandis qu'on brûlait devant lui une cassolette dont il ramenait l'encens sur sa barbe avec l'une de ses mains, il se tourna vers Jean Chrysostome et lui répondit :

«Ne crois pas, mon cher Jean, que Julien ait trompé personne; ne crois pas que ce soit sans effort qu'une âme comme la sienne puisse rompre ce nœud dont les religions entourent et pressent notre enfance. Les prestiges merveilleux des cultes, qui sont excellents pour soulever de terre les âmes vulgaires, ont cela de fatal aux plus grandes âmes qu'elles les emportent trop haut. A l'âge où les rêves et les désirs s'échappent de nos esprits avec tous les amours et s'élèvent au ciel aussi naturellement que le parfum des plantes, on prend en passion telle merveille, enseignée au berceau, on la craint et on l'adore; et selon la force de son imagination, on ne cesse de doubler sa grandeur et ses beautés et de l'entourer des magiques peintures de son délire, jusqu'au moment où le rayon

de la vraie lumière écarte les vapeurs éblouissantes et trompeuses. Julien a cru tout voir et n'a vu qu'à demi parce qu'il est trop dominé par sa mystique exaltation. Tu l'as rencontré bien désespéré à Nicomédie, Basile : eh bien! les combats intérieurs qu'il livrait à sa croyance n'étaient pas encore achevés lorsque Jean le vit à Athènes dix ans après. Son amour du Christ luttait encore dans son cœur, et partout il le retrouvait, jusque dans les cris de Prométhée. Il est difficile de dire à quel point il lui est naturel de s'élever et de vivre dans les régions divines: n'as-tu pas remarqué, Basile, que ce n'est qu'avec effort qu'il en descend, tandis que chez le commun des hommes et même les plus habiles philosophes l'effort est de se détacher d'en bas pour monter? Les rares sentiments d'amour et d'amitié que nous avons connus de lui me semblent avoir été touchés en passant par son âme dans un de ses élans, et emportés sur son char dans ses voyages parmi les sphères et dans les régions supérieures. Si jamais une pensée eut des ailes, c'est assurément la sienne. Aussi tout lui est-il facile dans les choses de la terre. Il pourrait presque contempler face à face et sans cesse l'Essence, l'Essence véritable, autour de laquelle est la vraie science ; il y cherche sans cesse la sagesse, la justice et l'amour. C'est au moment où il était le plus enivré que les divisions des Galiléens l'ont troublé. Et, par malheur, une imparfaite lueur de nos idées transmise par Paul de Larisse l'a saisi trop vivement, et il a rejeté sitôt qu'il l'a pu faire les langes chrétiens qui l'enveloppaient, le jour où il apprit qu'Arius triomphait et que le Dieu Jésus n'était qu'un homme sage aux yeux des chrétiens. Dès qu'il n'a plus vu clairement dans Jésus de Nazareth la Divinité pure et le Verbe qu'il adorait, il n'a plus rien voulu de ce culte. Mais il a mal fait.

— Dieux tout-puissants! que dis-tu là?» dit Jean se levant tout à coup avec une mortelle pâleur sur le front.

Basile de Césarée ne put s'empêcher de se jeter en arrière, et moi-même, en entendant ces paroles du plus grand Philosophe païen et du plus habile défenseur des anciens Dieux, je ne pus retenir quelques marques de surprise, malgré ma gêne secrète et mon respect.

Les deux jeunes avocats Jean et Basile se regardaient comme s'ils avaient vu s'ébranler la plus forte pierre d'une voûte, d'un dernier abri dans l'écroulement d'une ville. Une stupeur profonde glaçait leurs esprits et leurs visages; ils se levaient et s'asseyaient tour à tour, ils s'interrogeaient des yeux et se prenaient les bras avec inquiétude comme pour s'abriter l'un contre l'autre.

Libanius sourit et touchant la tête de Jean :

«Recouche-toi, dit-il, et ne permets jamais, mon enfant, à tes lèvres d'or si justement vantées, de s'ouvrir avant que ton âme leur ait donné ses ordres et qu'elle y ait quelque peu réfléchi.»

Jean Chrysostome rougit, laissa reprendre son front entre les deux vieilles mains du maître qui l'embrassa, et il s'étendit, sans rien dire, à ses pieds sur un tapis.

La nuit était en ce moment si muette que nous pouvions distinguer le bruit léger des sources de Daphné. Toutes les étoiles éclairaient le ciel par de si larges feux qu'il nous semblait que nous étions placés au milieu d'elles. Je voyais à travers les colonnes du portique les lauriers du bois sacré s'entrelacer en berceaux et se balancer ainsi que les cyprès, les cèdres et les arbres indiens, sous le vent frais qui venait de la mer voisine. Les parfums de l'aloès, du sandal et du lys des eaux pénétraient nos cheveux, nos épaules et nos bras de leurs fraîches odeurs, et nous les sentions apportées par les gouttes invisibles de la rosée nocturne. Comme nous écoutions Libanius avec une attention nouvelle, nous entendîmes distinctement sur la terre un bruit sourd pareil au galop de plusieurs chevaux. Sur un signe de la main, les esclaves se hâtèrent de courir à la haute porte du péristyle où nous étions, mais au moment même où ils en soulevaient les longues tapisseries, deux jeunes gens parurent à l'entrée, se tenant par la main. Ils étaient enveloppés de manteaux blancs qui tombaient devant eux et cachaient leurs pieds. L'un d'eux, qui se tint devant l'autre, portait une petite barbe bouclée, légère et terminée en pointe. Sa tête était penchée, son regard cherchait les yeux des trois amis et allait de l'un à l'autre avec vitesse, et ses paupières semblaient chargées

de larmes qu'il voulait contenir. Libanius, secouant sa tête avec une agitation qui faisait frémir ses longs cheveux blancs sur ses épaules, se retourna sur son siège avec la lenteur des vieillards, et mettant sa main amaigrie et chargée de grosses veines bleues entre ses yeux et les lampes, le considéra sans rien dire comme un voyageur regarde un objet lointain et inconnu éclairé par un soleil trop ardent. Basile et Jean Chrysostome se parlaient bas avec incertitude, lorsque l'étranger s'approcha de quelques pas, s'arrêta encore, prit un des pans de son manteau pour essuyer une larme qui coulait malgré lui et dit d'une voix douce et attendrie :

«C'est moi qui suis Julien, votre disciple que vous avez condamné.»

Libanius jeta un cri qui me remua jusqu'aux entrailles, se leva en s'appuyant sur la table et lui tendit les deux bras en disant :

«Seigneur, Seigneur, est-ce vous qui venez dans ma maison?»

Mais Julien se jetant dans ses bras, et à genoux comme un enfant, pressait sa tête contre la poitrine de son vieux maître et disait :

«Mon père, mon père, j'ai besoin de toi!»

Et sans chercher davantage à faire parade d'une force vaine et d'une fausse dignité, il laissa couler ses pleurs en liberté.

Pour moi je me sentis, je l'avoue, un effroi secret en voyant, devant moi, l'Empereur s'abandonner à ces mouvements impétueux de son caractère. Je craignais qu'un regard jeté sur moi ne l'avertît de la présence d'un étranger et qu'il ne s'indignât contre lui-même et contre moi. Mais il vint se placer sur un des lits circulaires, tout au milieu de nous, et là, souriant avec une grâce ineffable sans vouloir empêcher ses pleurs de descendre en abondance le long de ses joues, et sans les cacher, il donna l'une de ses mains à Jean, l'autre à Basile, et assis comme un frère entre eux, me fit avec la tête un signe de bonté et de confiance qui me rassura, après que Libanius lui eût dit qui j'étais.

Cependant nous étions tous sans voix, et Julien, respirant comme après une longue fatigue de l'esprit et goûtant un peu de paix comme pour la première fois depuis bien des années, regardait avec douceur les traits du maître et des disciples tour à tour,

puis la maison et ses simples marbres blancs et polis, et surtout, entre les colonnes ioniennes, le bois sacré, les grands cèdres et les lauriers de Daphné. Enfin, sortant de ce silence, il nous dit, en remarquant notre profonde attention à tous ses gestes :

« En vérité, je ne vois ici que ce jeune Stoïcien qui puisse parler le premier. »

Ce fut alors seulement que Libanius aperçut Paul de Larisse et lui tendit la main. Celui-ci s'avança lentement et mit sa main dans celle du maître qui, voyant sous son manteau entr'ouvert la saie des serviteurs, dit à Julien :

« Eh! quoi! Paul est-il donc toujours esclave?

— Toujours et pour toujours, dit Paul de Larisse, mais plus libre que lui qui voulait m'affranchir malgré moi. Ma vie n'est pas en moi mais en lui, et je n'ai voulu revenir à toi que lorsqu'il aurait tout accompli pour te voir satisfait. »

Une morne consternation était écrite sur les traits de Libanius; ses épais sourcils noirs s'étaient abaissés, sur ses yeux rougis, bien plus avant que de coutume. Ses mains bleues et tremblantes cherchaient à se dégager des mains de Paul de Larisse; et il jetait sur Julien des regards de pitié, et après un moment où nous crûmes qu'il allait enfin parler, il appuya lentement ses coudes sur la table et, prenant un pan de son manteau, il le jeta sur ses cheveux blancs et sur son crâne découvert, et se voila la tête et le visage entièrement.

Julien, surpris de plus en plus, nous regarda tous d'abord l'un après l'autre; il paraissait chercher dans nos yeux le même étonnement que lui causait une aussi sombre réception. Ne trouvant dans nos regards qu'une tristesse qui semblait lui dire que nous savions le secret du silence et de la sévérité de Libanius, il devint lui-même profondément pensif. Le sourire et la rougeur légère de ses joues s'effacèrent tout d'un coup, ses yeux humides se séchèrent aussitôt et devinrent sévères et tout empreints d'une multitude de pensées graves. Son visage semblait aussi immobile que le marbre, et il n'y avait plus de flamme que dans ses yeux ardents et au-dessus de ses sourcils, où deux traits profonds faisaient ressortir la largeur de son front avancé.

Adressant d'abord la parole à Paul de Larisse :

« Je te l'avais dit, ils ont vu ici ce que les tumultes de ma vie empêchent de voir et, par pitié pour moi, Libanius n'ose me le dire. »

Puis à nous tous :

« Que croit-on donc ici que nous soyons devenus, pour ne plus pouvoir entendre vos idées dans leur âpre crudité ? Ne suis-je plus de Daphné comme vous, et Paul et moi sommes-nous donc des bannis parce que nous avons agi, après avoir médité et écrit comme vous le faites ? Nous croyez-vous si absorbés par un pouvoir exercé sur les plus grossières natures, que nous leur soyons devenus semblables ? Grâce au Dieu créateur en qui et par qui nous vivons, je n'ai point cessé mes travaux et je suis encore ce que j'étais au milieu de vous, Esprits fraternels, issus du divin Socrate, vous qui peut-être d'âge en âge renaissez pour adorer, pour penser et pour vous chercher.

« Nous nous sommes choisis entre tous, nous nous sommes devinés et rencontrés, nous ne pouvons jamais nous perdre et nous nous devons l'un à l'autre nos pensées entières, puisqu'il nous faut garder pour le reste des hommes un silence nécessaire. D'où vient que vous m'avez laissé combattre seul depuis un an ? Pensez-vous donc que tout soit fini et qu'il soit temps de se reposer ? Croyez-vous que Daphné n'ait pas eu ses déserteurs ? Grégoire de Nazianze notre ami, et qui étudiait avec nous, persiste à demeurer prêtre et s'est enfui dans le Pont ; depuis la mort de Césarius son frère, il ne veut pas me voir et écrit contre moi.

« Les deux Apollinaires se sont déclarés mes ennemis et le plus jeune a écrit jusqu'à trente livres contre moi. Eunape est toujours debout, il est vrai, et travaille courageusement. Il m'a ramené beaucoup d'esprits égarés, il a fortifié et rallié beaucoup d'écrivains et d'orateurs admirables qui manquaient de force et de persévérance, il a dévoilé la vie des chrétiens et la fourberie qui tache et corrompt leur fruit encore pendant à l'arbre. »

Ici, il me regarda, je reculai involontairement.

« Toi, juif, dit-il, toi, jeune Alexandrin, dis-moi par exemple

et dis-moi en toute hardiesse et franchise ce que tu penses de mes efforts à rebâtir ton Temple de Jérusalem.

— On m'a dit en Perse, répondis-je avec un peu d'effroi, on m'a dit que des feux souterrains avaient toujours consumé les ouvriers et que des prodiges t'avaient effrayé toi-même, grand Empereur. »

Il reprit :

« On a dit mieux encore (et Jean et Basile sourirent avec dédain); on a dit que des croix de feu avaient paru sur Antioche et Jérusalem en même temps, tandis qu'on fouillait dans les fondations du Temple, et que ces croix s'imprégnaient sur les habits et sur les livres, sans que rien pût les effacer; on a dit que je n'avais pas osé poursuivre cette grande entreprise de relever votre Temple dont il ne doit rester pierre sur pierre, selon les Galiléens. Mais outre qu'il n'en reste déjà plus pierre sur pierre depuis Titus et Vespasien, ce qui rendait un miracle bien inutile, je ne pensais qu'à réunir votre malheureuse et patiente nation, par esprit de justice. Mais de vous-mêmes sont venus les obstacles : les Samaritains et les Cutéens m'ont vite écrit que les Juifs cesseraient de payer les tributs et tenteraient de se soustraire à l'Empire Romain. Ils ont fait quelques émeutes dans la vallée de Bet-Rimon, et le gouverneur Alypius les avait provoquées en exigeant que le Temple fût construit sur un autre plan que celui de Salomon. Une légère secousse de tremblement de terre, la même qui fut ressentie à Nicée, à Nicomédie et à Constantinople, a augmenté le trouble de vos Hébreux et donné lieu aux fables folles des Galiléens; j'ai voulu leur donner le temps de s'apaiser, et j'ai remis à l'année prochaine cette construction à laquelle je présiderai moi-même, si Adrastée permet que je revienne de Perse. Voilà le vrai de cette histoire. Mais le faux a prévalu comme toujours. Cependant les esprits vigoureux viennent à moi. Jamblique, Maxime, Euclide, Priscus, Elpidius, Amerius sont venus à Constantinople et se sont pressés autour de moi. Mais vous, mes frères les plus chers, et vous, notre Père, vous m'avez oublié. »

Ici Libanius se découvrit et le regarda avec attendrissement, le laissant parler sans l'interrompre.

« Je m'en suis plaint souvent à Paul de Larisse en lui défendant bien de vous le faire savoir, parce que je ne veux point être aidé par pitié, mais par zèle et propre mouvement. Ah! si j'étais né pareil aux grossiers Empereurs qui répondaient aux chrétiens par des supplices, je n'aurais nul besoin de vous, mais moi je leur réponds par des livres et, ici même, nos voisins d'Antioche viennent de recevoir ma satire du *Misopogon;* tandis que, si j'avais voulu serrer un peu cette ville de femmes et d'eunuques entre ma main droite où est ma flotte et ma main gauche où est mon armée, il n'en resterait qu'un peu de cendre. Mais de quel homme ne mériterais-je pas le mépris par la violence? Je suis digne, croyez-moi bien, mes amis, de revenir à Daphné, j'ai les mains pures de sang. En deux années d'Empire, j'ai remis en honneur les anciennes mœurs de la République sévère, le culte des Dieux et l'autorité suprême de la Philosophie exercée par les âmes choisies et appelées autour du Trône du monde. »

Julien parlait de cette manière en rougissant, avec une voix si douce et d'un air si simple, son regard était si naïf, son sourire si candide et si juvénile, que j'avais peine à en croire mes yeux et que je doutais que ce fût vraiment lui; mais lorsque je m'accoutumai à cette réalité, je compris ce qui se passait devant moi, et je commençai à deviner cet homme en qui on n'a jamais pu surprendre une petitesse; je vis, bien loin à nos pieds, pendant cet entretien, tout le reste des hommes dont le maître souverain venait ainsi rendre compte de son travail. Il parlait encore lorsque, ne pouvant m'empêcher de l'interrompre dans ses derniers mots, je m'écriai :

« Tu as fait reculer le soleil de deux années, Impérial Josué! »

Il sourit en me regardant et répondit :

« Je ne viens pas ici dire comme le premier et le plus hypocrite des Augustes : « Ma comédie est jouée », car mon rôle n'est pas achevé, et le rideau, je pense, ne se baisse pas encore sur moi à trente-deux ans et au commencement de mon quatrième consulat; je ne veux pas vous dire non plus : « Applaudissez! » mais seulement : « Jugez-moi et fortifiez-moi ».

J'étais encore troublé de ce que j'avais osé dire, lorsque je vis,

à ma grande surprise, que Libanius me regardait et portait les yeux tour à tour sur Julien et sur moi.

«Ah! Julien, dit-il avec son air abandonné, serais-tu surpris si ce jeune Hébreu d'Alexandrie t'avait, sans le vouloir, amèrement critiqué? Tu as cru qu'il te louait et lui-même aussi l'a pensé, mais moi je pense précisément le contraire. Ah! mon enfant, qu'il me faut de courage pour dire ce que, dans un moment de douleur et de recueillement, je viens de me dire à moi-même! Me permettras-tu, je suis vieux, Julien, me permettras-tu de monter au point que je viens d'entrevoir, mais de n'y monter que pas à pas et appuyé sur une épaule beaucoup plus jeune et plus ferme que la mienne? Tu m'as ramené Paul de Larisse, que je vois stoïcien et plus solide que jamais sur ses pieds; permets, mon cher Julien, que je prenne son bras afin qu'il m'aide à gravir ce haut promontoire. Vous nous y suivrez tous les trois, et s'il arrive, ce que le Dieu de la lumière veuille empêcher, s'il arrive que nous trouvions un abîme sous nos pas, nous unirons nos efforts afin de trouver un chemin pour l'éviter ou des travaux pour le combler.»

Nous nous regardâmes tous en silence, et Paul de Larisse s'approcha de Julien et lui pressa la main, avec le sentiment d'un danger secret que l'un des deux allait courir et d'un combat décisif que la raison supérieure de notre âge allait nous livrer. L'adversaire s'avançait avec une lenteur redoutable, et comme les plus grands événements ont été souvent déterminés par quelques simples conversations entre les grands hommes, il était visible pour nous que quelque chose de décisif arriverait après ce que nous allions entendre.

«Ce que vous allez dire est peut-être ce que je suis venu chercher, dit Julien, calme, mais attentif comme un brave qui attend le coup d'une habile épée.»

Paul de Larisse s'étant assis sur le lit même où Libanius était à demi couché, Libanius lui dit :

«Je ne sais d'où vient que le premier effet de ton arrivée auprès de Julien a été de le détourner de cet amour des Poètes qu'il égalait par des Poëmes et des chants admirables, et les Muses Ligies

pourront bien ne t'avoir pardonné qu'avec peine si tu es cause d'un tel abandon.»

Paul répondit sur-le-champ avec sa brièveté spartiate :

«Julien César n'a-t-il pas écrit, depuis, la *Satire des Césars?*

— J'entends, reprit Libanius, tu penses que la sagesse philosophique des écrits qu'il a jetés depuis au milieu des combats est supérieure aux chants religieux et aux Poëmes qu'il écrivait dans la solitude de Macella : ce serait à examiner; mais je t'en parle seulement parce que je crois que Julien t'a rendu compte des plus secrets mouvements de son âme, tandis qu'il ne paraissait à nos yeux que par éclairs bien rares, et que ses lettres courtes ne m'ont jamais appris que des résultats et non des causes. Tu vois que ce n'est qu'en sa présence que je te prie de le trahir, et seulement après qu'il te l'aura permis.»

Julien était appuyé sur le coude et, le menton sur sa main, écoutait attentivement. Il sourit et fit à Paul un signe de consentement; toutefois son regard était triste et découragé.

Paul de Larisse parut quelque peu étonné de ce commencement qui semblait presque frivole, mais, connaissant trop notre maître pour ne pas deviner qu'il était sur un chemin difficile, il répondit :

«Un jour, Julien me dit de l'aider à brûler tous les Poëmes qu'il avait écrits. Il me les lut. Ils étaient beaux, mais il les brûla.»

Libanius, se tournant alors vers Julien :

«N'étais-tu pas quelque peu affligé, lui dit-il, des satires d'Alexandrie ou d'Antioche?

— Je pensai, dit Julien, que c'était le rôle d'une femme de chercher à plaire aux hommes, que c'était une faiblesse que de se surprendre à frémir de leur avoir déplu ou à se réjouir d'en avoir été admiré, et que c'était là obéir et non commander.

— Mais vraiment, reprit Libanius, ne penses-tu pas que le but d'un orateur et d'un philosophe est aussi de séduire les esprits? Les fleurs de ses discours ne sont-elles pas destinées à engourdir la raison avec leurs parfums?

— Du moins, reprit Julien, du moins ont-ils un autre but encore que de plaire, et, s'ils séduisent, c'est pour nous prendre

par la main et nous conduire où ils veulent; c'est une sorte d'empire, lent il est vrai, mais un empire enfin.

— Et c'est encore une sujétion, reprit Libanius, puisqu'il dépend des auditeurs de n'écouter ni la parole ni le livre et d'argumenter contre l'orateur. Hélas! irions-nous jusqu'à dire que le seul digne emploi de la force ou de la vertu soit d'exercer le pouvoir suprême? Tu ne l'as pas pensé, car chercher le triomphe du Capitole, c'est encore chercher l'applaudissement du public et la louange aveugle du vulgaire. Tu ne l'as pas pensé, car saisir le pouvoir et l'exercer, ce n'est encore là que le premier pas du statuaire qui saisit son ciseau de fer et son marteau de bois et se place devant le marbre. Le bloc est l'assemblée grossière des hommes dont la forme ne change que sous les coups des grands statuaires. Or, pour concevoir cette forme que tu voulais donner à ce marbre énorme, où aurais-tu pris ta pensée première, sinon dans ce génie poétique né en toi? Tu n'as donc rien fait en brûlant tes Poëmes, si tu n'as aussi brûlé en toi la Poésie. Y aurais-tu par hasard réussi?»

Julien avait replacé son menton et sa barbe légère sur sa main.

«Tu es un habile capitaine, Libanius, dit-il en souriant avec un peu d'amertume, je te vois venir. Tu commences par brûler les villages éloignés et dévaster la campagne, afin de ne rien laisser derrière toi en marchant, pas à pas, vers la forteresse que tu assièges. Il faut bien te laisser faire et je me suis livré à toi. Pour suivre ta pensée, ne trouves-tu donc pas le marbre assez bien taillé et assez promptement modelé?»

Libanius lui serra la main dans les siennes avec une tendresse de père :

«Ah! cher fils, dit-il, tout ce qu'un homme peut faire, et un grand homme, tu l'as fait. Mais est-ce ta faute si ce marbre est devenu une cire molle qui fond à tous les soleils, reçoit toutes les impressions et se pétrit sous toutes les mains dès que le maître est absent ou mort?»

Julien baissa la tête et ne répondit pas. Comme nous regardions Paul de Larisse, ce jeune homme pensa qu'il était considéré comme responsable et prit la parole.

«Ne suis-je pas en droit de rendre compte, puisque je n'ai pas

cessé d'obéir à la première pensée qui me fit partir autrefois avec Basile de ce lieu sacré où nous sommes, pour porter à Julien les paroles de Daphné? Je dirai donc en peu de mots ce qui s'est fait, et vous verrez que nous n'avons pas dévié, mais peut-être vous-mêmes qui nous jugez. — Le cri de Julien devant l'Évêque Arien était celui du Chrétien blessé au cœur. Sa croyance était empoisonnée, et nous sentîmes que, de ce jour, elle devait mourir en lui. Je me dévouai. Je me vendis comme esclave pour l'approcher. C'est là mon honneur à moi, et je n'ai pas voulu être affranchi ni racheté pour ne pas le perdre. J'ai appris à Julien ce que les eunuques qui le tenaient prisonnier lui avaient caché. Je lui ai fait savoir qu'il était le neveu de l'empereur Constantin l'Apostat, qui avait publiquement renié la religion de nos pères et de Rome pour n'être même pas Chrétien et rester Arien; que lui, Julien, avait été sauvé par quelques soldats du massacre de sa famille où périrent sept enfants comme lui; que le monde n'était pas Chrétien comme on le lui enseignait, que les temples des Dieux supérieurs étaient debout dans tout l'Empire; que ceux de toutes les divinités inférieures étaient ouverts dans Rome, où le Sénat, les Consuls, les Tribuns, et les Chefs des grandes familles patriciennes, plébéiennes et consulaires, et tous ceux qui exerçaient les grandes charges de l'État venaient publiquement sacrifier et gouvernaient toujours par les devins et les présages; que les eunuques et les courtisanes affectaient de suivre la foi du Prince et la déshonoraient, mais que ni l'Apostat Constantin ni son pâle successeur n'avaient osé abolir les sacrifices; et enfin qu'il y avait à Daphné des philosophes qui allaient et venaient sans cesse, régnant sur les croyances populaires et entretenant le feu pur et sacré de la morale au milieu des combats religieux et des sophismes de toutes les écoles. Alors Julien ouvrit les yeux; il vit l'Empire envahi, énervé, il résolut de se préparer à régner. Nous nous vîmes entourés d'espions; il fallut être Chrétien longtemps de visage; Julien s'y soumit et fut libre; subir avec patience la vue d'une cour de délateurs, de courtisanes, d'eunuques, de sophistes, de barbiers et d'échansons pour parvenir à vous entendre, Libanius avec Basile, Maxime, Grégoire, Ecébole, Apollinaire et les

autres, sans vous parler autrement qu'en présence des *curiosi* de l'Empereur; voir adorer au Parthénon sans adorer, et se faire ainsi, à la fin, proclamer César; relever les Légions romaines, chasser les Barbares des Gaules et revenir Auguste, rendre Constantinople et Rome aux Dieux : en neuf ans, ce fut ce qu'il souffrit et ce qu'il fit. Alors il vous écrivit souvent, et ceux que Daphné envoya furent pontifes et magistrats suprêmes, quoique pas un de vous qui êtes ici ne voulût accepter d'or ni d'honneurs. Mais Julien en cela même nous est semblable : il est plus pauvre que moi et laisse, dit-il, ses revenus en dépôt chez ses sujets. Il ne veut que la vérité, la cherche et l'adore. Elle se voile de plus en plus à ses yeux et aux miens. Mais ce qui a été fait devait l'être, et c'était là ce que vous attendiez; et, à présent, vous ne l'aidez plus, quand son édifice est à peine debout et encore ouvert à tous les vents du ciel!»

Je pensai que Paul avait parlé avec trop d'audace à un homme tel que Libanius et je m'en effrayai pour lui; mais, voyant Libanius sourire, Julien interrompit Paul de Larisse et lui dit avec impatience :

«Eh! ne vois-tu pas que tout ce que tu as raconté est compris dans son image perfide! C'est le filet où il a voulu nous prendre et dans lequel tu tombes. Je n'avais fait là, comme il le dit, que saisir mon ciseau et mon marteau. Mais ici, Libanius, arrêtons-nous et parlons en hommes. N'use point avec moi de la méthode lente de Socrate. Je n'ai que trente-deux ans encore, mais, quelque longue vie qui puisse m'être donnée par le Destin, je n'ai pas de temps à perdre pour achever mon ouvrage et je le laisserai peut-être à moitié.

«Depuis le jour où je suis sorti de Macella, je n'ai vécu, pensé, agi que pour sauver l'Empire, que les Galiléens et leurs folies ont mis à deux doigts de sa perte. Le présent ne m'a pas seulement occupé, mais l'avenir. Une fois éclairé par les évêques eux-mêmes sur l'homme que j'adorais comme Dieu, je n'ai plus considéré que le salut des hommes et les moyens de préserver le monde de l'ignorance qui détruit, en perpétuant la science qui conserve. Je n'ai point interdit les écoles aux Chrétiens, mais j'en ai fondé de

nouvelles par tout l'Empire, où l'on pût enseigner aux enfants non seulement Hésiode et Homère, Démosthène, Hérodote et leurs Dieux, mais Platon, mais la morale pure de Marc-Aurèle, et l'enseigner par l'exemple. J'ai jeté pour fondement de cette réforme la réforme des pontifes et des prêtres. J'ai ordonné qu'il ne fût jamais élevé au sacerdoce que les gens de bien les plus purs de chaque ville, sans égards pour la naissance ou la richesse. Je leur ai donné pour devoirs : l'amour de Dieu et des hommes, une vie qui soit une continuelle instruction, un enseignement grave de l'histoire, dégagée des fictions débauchées et dangereuses de quelques poètes; une surveillance perpétuelle des hospices que j'ai fondés; et le soin de faire du bien à tous et de donner gaiement le nécessaire, même de leur indigence.

— Par le ciel, qu'ont dit de plus les Évêques chrétiens, nos anciens amis? s'écria Jean Chrysostome.

— Regarde, dit Basile, en montrant sur la muraille un papyrus très long qui y était déroulé; Libanius a copié de sa main cet édit immortel que tu as écrit pour les temples.»

Libanius roulait une boule d'ambre dans sa main et d'abord ne parlait pas; mais, regardant Basile avec ironie :

«Vraiment, dit-il, tu m'as pris en flagrant délit d'admiration et presque de flatterie pour notre cher Julien, et la confusion que cela me cause n'est pas loin de me faire oublier que les pures maximes, les institutions vertueuses, les lois prudentes ne se conservent pas si elles ne sont à l'abri d'un dogme religieux, et que, si Julien les a enfantées, c'est que sans doute il était rempli de la Divinité et s'est senti assez fort pour établir le sentiment de sa foi de manière à la rendre universelle.»

Et, comme Julien hésitait à répondre, il continua après avoir attendu un instant :

«Et ce ne peut être à l'ancien Olympe d'Homère qu'il ait foi, car, dans sa *Satire des Césars*, dont nous parlait Paul de Larisse, notre enfant, j'ai bien peur qu'il n'ait fait la satire des Dieux. Silène et Bacchus n'y sont guère moins ridicules que les Césars faiseurs de poupées (je ne veux pas parler de Claude son aïeul, que Julien a bien traité pour ce motif très naturel qu'il est de son

ang); mais les Dieux y sont fort petits auprès de Marc-Aurèle qui leur parle de l'idée, *vraie ou fausse*, qu'ils sont nourris de la fumée des sacrifices. Il a fait, de la mollesse et de la débauche, des déesses dont la dernière est chrétienne et offre le baptême à Constantin et à tous les meurtriers. Tu me pardonneras donc, Basile, j'en suis sûr, de ne pas croire qu'il ait pour le vieil Olympe une grande vénération et une sincère croyance dont le sentiment puisse être universel.»

Julien rougit; aucun de nous ne vit cette rougeur avec indifférence, et je compris alors combien il fallait que Libanius eût une intelligence sûre, inébranlable et pénétrante, et quelle force il sentait en lui, pour se résoudre à pousser à bout celui en qui reposaient les destinées du monde. Jean Chrysostome regardait Libanius comme pour demander grâce, Basile avec une tristesse croissante, et Paul de Larisse avec une douleur inexprimable.

Julien avait penché sa tête sur sa main, et son coude était négligemment étendu sur la table. Il rêva, puis il sourit, puis il dit en attachant ses yeux sur les constellations brillantes qui tremblaient derrière les feuilles sombres des cyprès, des lauriers et des cèdres :

«Si le délire est divin et s'il est permis de le regarder comme tel, n'est-ce pas lorsque la mémoire des choses divines que notre âme a connues avant la naissance devient en nous si vive qu'il nous semble être rentrés dans le sein de la Divinité même? N'avons-nous pas reconnu que le raisonnement est une arme aussi bonne pour l'erreur que pour la vérité? Nous ne pouvons donc nous attester élevés jusqu'au sentiment du Vrai, du Beau et du Bien que dans ces rares moments où notre âme, se souvenant de la Beauté céleste, prend ses ailes pour retourner en sa présence et la voir clairement devant elle, autour d'elle, se sent pénétrée de son amour, et ne voit rien dans l'univers qui ne soit tout illuminé des splendeurs de la Divinité. C'est dans ces moments, auxquels les prières nous conduisent, que nous pouvons vraiment dire avoir retrouvé ce que la naissance et la vie périssable nous ôtent, et ce sont ces vérités retrouvées que les hommes osent appeler célestes inventions, oubliant que toute vertu et toute science n'est

qu'une réminiscence de la vie première et de l'existence inaltérable.

«Pour moi, je puis le dire, j'ai passé ma vie entière à supplier le Dieu souverain et tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, de diriger par des inspirations intimes le cours difficile de ma vie et, souvent, j'ai reçu de lui des visions qui ne m'ont laissé aucun doute sur l'existence des divinités secondaires qui président à nos destinées. Le monde dans son ensemble n'est autre chose qu'un Être animé, formé d'âme et d'intelligence; mais, entre Dieu et lui, un autre Être intermédiaire préside à nos destinées, c'est le Soleil-Roi que j'adorai dès mes premiers ans et dont mes yeux ne pouvaient se détacher. Sa présence est notre vie, son absence notre mort; sa nature est simple, pure et sans mélange; il provient d'un seul Dieu, du Dieu créateur, qui est le monde intelligent, et il est le milieu des êtres intellectuels intermédiaires, destiné à les présider, et propre à réunir les deux extrémités de la vaste chaîne par sa qualité conciliante et amie, par sa substance fécondante. Le plus grand, parmi les biens qu'il produit, est la création des *Anges solaires*. L'un d'eux m'est apparu clairement sous ma tente et dans mon palais pour m'annoncer mes destins, et c'est lui qui est le Génie de l'Empire. Il était pâle et faible avant que l'on ne m'eût nommé Auguste; il est grand et puissant aujourd'hui. Je l'ai vu, il m'a parlé, et jamais ses prédictions n'ont failli. Je les ai annoncées, on les a vues s'accomplir au jour marqué. Que le sourire que je vois errer sur tes lèvres en ce moment interprète ces récits comme des visions mystiques, je le comprends et je le pardonne. Mais je déclare que, lors même que ce ne seraient là que visions nocturnes et rêveries extatiques, je ne les croirais pas moins venues du ciel pour me récompenser de quelques vertus dont j'aurai pu donner l'exemple. Cette vue certaine que j'ai obtenue à force de sacrifices, d'études théurgiques et théologiques, de prières et d'adorations exaltées, m'a conduit à connaître et enseigner la vraie nature des Dieux secondaires qui adoptent les nations et dirigent leurs fortunes diverses, faisant connaître l'avenir à ceux des hommes qui cherchent à leur ressembler et atteignent quelque chose de leurs perfections. Ces Anges solaires

qui vivent à présent avec le bienheureux Platon ne cessent de monter et descendre du Soleil à nous et, suivant sa lumière, pénètrent l'âme à travers les corps ranimés par elle. Qu'on les nomme Cérès-Dêo ou Minerve Pronoée, ils viennent du Soleil-Roi, emblème visible du Démiurgos, du Logos, du Verbe incréé et très pur.

— Mon cher Julien, répondit Libanius, le nombre est infini des Chrétiens qui, depuis ton règne, et au moindre signe venu de toi en passant par des milliers de petits pouvoirs nés du tien, ont quitté leur christianisme. Ils l'ont quitté par indifférence, et n'étaient tombés dans cette indifférence que parce que les deux cents sectes et plus encore qui les divisent avaient soumis la nature de leurs Divinités au même creuset où tu viens de faire passer celles de l'Olympe. Toi qui t'es diverti publiquement en faisant venir chez toi les Ariens, les Novatiens, les Donatistes et autres, pour les faire disputer jusques à perdre haleine, te crois-tu bien loin de leur *Homoousion*, de leur *Consubstantialité?* Je te crois, en vérité, plutôt possédé à ton insu du sentiment qui t'a fait écrire l'autre jour dans le *Misopogon : Je chanterai pour les Muses et pour moi.*

«C'est vraiment par un sentiment purement poétique que tu t'es exalté, Julien, et il se trouve ainsi que, tandis que tu croyais agir sur la multitude des hommes, tu n'as agi que sur toi-même. Tu t'es pris les pieds dans le filet que tu avais tendu, tu t'es enivré du vin que tu leur avais préparé, tu l'as pris en goût, tu en remplis ta coupe, tu y reviens sans cesse, et tu viens de boire devant nous, mon ami, le nectar de ta Poésie. Nous l'aimons beaucoup aussi, mais, en vérité, tu conviendras que tu aurais mieux fait de le laisser couler sur le papyrus pour charmer les siècles futurs, s'il est certain qu'il n'est pas aussi goûté de la multitude que de toi, et s'il nous est démontré qu'elle n'en boit pas tant qu'elle le semble faire.»

Ici Libanius s'avança sur le bord de la table et, attachant ses yeux sur ceux de Julien, sembla y plonger ses regards comme deux épées.

«Or voici, poursuivit-il, tu as vu sans doute, devant tes vieux

soldats, de jeunes patriciens les commander d'une voix incertaine; les hoplites obéissaient aussi d'une incertaine manière, les boucliers ne sonnaient plus fortement en tombant ensemble à terre, et leurs manœuvres ne se faisaient que mollement. Je vois, mon cher Julien, que ceux qui adorent les Dieux, les Helléniens qui sacrifient avec toi et lisent l'avenir dans des entrailles, t'obéissent ainsi. Un secret instinct les avertit que tu as, pour les Figures célestes que tu rêves, cette sorte d'affection que peut avoir un peintre pour le tableau qu'il a fait, et dont il caresse de l'œil le dessin et la couleur, mais que tu n'as pas plus que nous, pour ces Symboles, cet amour sincère dont la voix est la prière, dont le lien est la supplication et la reconnaissance, que l'espoir de la présence d'un être céleste anime et qui croirait à la réelle existence de ces Divinités. Les hommes les plus vulgaires ont un sentiment vague de la vérité. Ils pensent que les Dieux sont usés, que nous n'y croyons plus, et que leurs noms sont pour nous des idées de Destinée, de Justice, de Force, de Vertu, que nous leur voulons rendre sensibles. J'ai cru quelque temps que l'on pouvait dorer les idoles et blanchir les temples, mais je vois qu'ils n'en paraissent que plus vieux. Le nouveau voile dont nous avons enveloppé les idées est trop transparent, son tissu est trop élégant et trop fin, on voit en dessous nos pieds de philosophes et de savants; c'est ce qui fait que tout est perdu pour le temps de notre vie.

« Deux choses auraient pu nous sauver et, lorsque je t'envoyai Paul de Larisse, je les espérais. Les hommes de notre temps auraient pu avoir assez de bonne vigueur romaine encore pour reprendre, en son entier, le zèle sincère des réelles Divinités et s'attacher la bouche au large sein de Cybèle, la mère des Dieux; ou bien, à défaut de cette antique et primitive vertu, ils auraient pu avoir déjà un assez grand partage de cette hardiesse qui nous a été donnée à quelques-uns que nous sommes, répandus par le monde et rarement réunis, cette autre force plus jeune et plus grande qui consiste à comprendre la Divinité, l'immortalité de l'âme, la Vertu et la Beauté sans le secours grossier des Symboles. Je l'ai espéré, Julien, et chaque pas que je t'ai vu faire m'a confirmé par son vif éclat et ses bruits glorieux, tantôt dans l'une,

tantôt dans l'autre de ces deux espérances; mais, depuis que tu as réussi, j'ai désespéré, parce que ton triomphe a été stérile.»

Ici, nous nous rapprochâmes tous de plus en plus du maître qui parla plus bas dans le silence de la nuit.

«Le Génie de l'Empire n'est point un beau jeune homme tel que tu l'as vu, Julien; c'est une pâle statue dont la cire est molle et, je te le répète, à demi fondue. Et, pour quitter les images dans un si sérieux entretien, ce qui est faible et sans ressource, ce sont nos races trop affaiblies, trop tourmentées d'idées aiguës, subtiles et pénétrantes, trop énervées par trop de poisons délicieux et avidement bus. La santé de l'âme est détruite dans les nations connues. Voyez s'il y a jamais eu plus triste spectacle que ce qui s'est passé parmi les Chrétiens. A peine coule la source, qu'ils y jettent le poison. Les martyrs criaient en mourant : «Jésus est Dieu!» et voilà les Évêques qui crient plus haut : «Il est homme!» et, au milieu de leurs deux cents sectes, ne savent plus ce qu'ils font, ce qu'ils disent, ce qu'ils pensent. Ils ont noyé toutes leurs croyances dans toutes les corruptions. Les évêques d'Égypte adorent à la fois Jésus et Sérapis : que dire de plus! De sorte qu'après tout, si le culte nouveau est trouble et contesté dès sa naissance, le culte ancien ne l'est pas moins dans la résurrection que tu lui fais, Julien; et tu conviendras que partout les nations connues sont trop faibles pour aimer vivement, comprendre entièrement et maintenir fermement une des croyances qui flottent sans repos sur la surface de leurs esprits sans y entrer et prendre une tenace racine. Tu n'as pas peu contribué à les jeter en confusion, mon ami, et la force de choisir leur faisant défaut tout à fait, tu vois que les uns retournent à leurs coutumes d'enfance, les autres à leurs intérêts du moment, prêts à renier tous les Dieux de tous les cieux pour quelques-uns des trésors dont Jechaïah fait l'échange avec les juifs ses frères.»

Ici Julien fit signe qu'il ne désavouait rien de ces vérités.

«Les rhéteurs chrétiens sont aussi souples que les tiens, et les tours d'esprit, les soubresauts de paroles de Paul Catena et de Maris n'ont-ils pas été aussi légers que ceux d'Ecébole, de Maxime et d'Eunape?

«Que les mystiques et les astrologues chrétiens lisent l'avenir dans l'eau d'un bassin au lieu de le chercher dans les entrailles d'un mouton, la différence nous touche fort peu à Daphné, et je pense qu'elle ne t'a pas été plus sensible à Constantinople? En un mot, la ruse de l'esprit grec est le caractère universel des hommes de l'Empire; ils n'ont pas plus le désir d'une vérité divine que d'une autre, trouvant sous leur main autant d'arguments *contre* que *pour* toute chose, et tout homme de notre âge est *sophiste.*»

Ici Libanius, étendant ses mains tremblantes comme pour nous embrasser, poursuivit avec chaleur :

«O vous! âmes choisies, en qui la Destinée a mis dès l'enfance le sentiment du Vrai, du Bon, du Beau et de toutes les perfections que notre intelligence s'épuise à nommer d'appellations célestes pour y faire monter le vulgaire! vous tous, égaux amis, esclaves comme Paul, empereurs comme Julien, ou avocats comme Jean et Basile, citoyens de l'impérissable Daphné, ne sentez-vous pas bien que les efforts des deux religions et de toutes leurs sectes subtiles sont impuissants sur l'homme de nos jours et que rien ne peut secouer sa torpeur? L'enfant devient sophiste à quinze ans, et son âme se glace de telle sorte qu'il n'y a pas de feu divin qui puisse la fondre. Dès que tu as vu cela, c'est le désespoir qui t'a conduit au désert. Jean, tu peux le nier à tous, mais non pas à moi, et tu reviens parce que tu as senti que tu y étais inutile aux hommes. Tu n'avais pas à y donner cet exemple du sacrifice des richesses et des honneurs comme fit Antoine de la Thébaïde; tu as bien fait de ne pas enterrer toute vivante l'éloquence qui brûle en toi. Je te dirai ce qu'il en faudra faire à présent. Ne pense pas à toi et à la gloire d'être nommé demi-dieu ou saint comme Antoine; pense à la famille des hommes qu'il faut sauver de la désunion qui est la mort. Helléniens ou Galiléens, Chrétiens ou Païens, tous ceux qui sont grands par l'esprit combattent avec le désespoir et la rage des gladiateurs contre les animaux bas et féroces, ou s'en vont se coucher dans les sables pour mourir. Si tout le monde fait ainsi, notre trésor va périr, Julien, et tu sais ce que c'est que le Trésor de Daphné : c'est l'axe du monde,

c'est la sève de la terre, mon ami, c'est l'élixir de vie des hommes, distillé lentement par tous les peuples passés pour les peuples à venir : c'est la morale. Or, il va périr, ce trésor, si nous ne le passons bien conservé à des mains plus sûres que celles des peuples sophistes qui ne savent plus le garder et n'ont plus de prestige où l'envelopper. »

Ici Libanius soupira profondément et, après nous avoir regardés avec douleur :

« Il faut bien, dit-il, le passer aux Barbares. »

Julien recula :

« Dois-je donc, à ton avis, regretter tous mes travaux et mes chères victoires ? dit Julien.

— Non pour toi, Julien, mais pour nous.

— Je ne l'aurais pas cru, reprit Julien avec sa bonté ordinaire. N'avons-nous pas encore dans le monde romain toute la science des siècles ?

— Ils ont quelque chose de plus précieux, dit Libanius, qu'on ne nous rendra jamais et qu'ils apportent : c'est la simplicité de cœur qui peut croire sincèrement à quelques prodiges et adorer ce que tu as nommé les poupées divines.

— Eh bien ! dit Julien, les Césars d'autrefois les payaient pour ne pas passer le Rhin ; moi, je les ai chassés à coups d'épée. Crois-tu que jamais on en fasse des Romains ?

— Non, mais déjà, sur nos frontières, on en a fait de robustes et solides Chrétiens, bien ignorants et bien grossiers.

— Eh bien ! dit Julien, que veux-tu dire par là ? Faut-il donc que nous cessions d'élever les Barbares à nous et que nous nous abaissions jusqu'à eux ?

— Tiens ! Regarde ! dit Libanius, voilà ce que je veux dire. »

En même temps il nous montra une momie égyptienne couchée dans le fond du péristyle, à l'entrée du bois.

« Regardez attentivement, dit-il, cette momie embaumée. Elle porte dans sa tête des trésors et dans sa poitrine un rouleau de papyrus, sur lequel tiendraient aisément, rassemblées et écrites en caractères grecs, quelques brèves maximes qui peuvent exprimer tout ce qu'ont imaginé les hommes jusqu'à ce jour pour tâcher de

se rendre meilleurs. Les couleurs vertes, rouges, dorées de la momie n'ont point pâli. Ses cheveux se sont conservés aussi blonds, aussi soyeux que durant la vie, aucun des trésors d'Isis et d'Osiris, aucun sphynx azuré ne s'est perdu, pas une lettre du papyrus ne s'est effacée, grâce à ce cristal énorme qui couvre la momie dans toute son étendue. Ce cristal est transparent, et à travers les lueurs rougeâtres, argentées, violettes, que lui apportent les flambeaux et les astres et qui lui donnent l'aspect d'un lac merveilleux ou d'un ciel inconnu découvert dans l'ombre, on ne cesse d'apercevoir le visage immobile de la momie. Elle croise ses bras sur sa poitrine et y garde en paix notre trésor. Sur ce cristal énorme sont gravés et peints des caractères sacrés qui, faisant adorer l'enveloppe, ont conservé le trésor des âges anciens. Les dogmes religieux, avec leurs célestes illusions, sont pareils à ce cristal. Ils conservent le peu de sages préceptes que les races se sont formés et se passent l'une à l'autre. Lorsque l'un de ces cristaux sacrés s'est brisé sous l'effort des siècles et les coups des révolutions des hommes, ou lorsque les caractères qu'il porte sont effacés et n'impriment plus de crainte, alors le trésor public est en danger, et il faut qu'un nouveau cristal serve à le voiler de ses emblèmes et à éloigner les profanes par ses lueurs toutes nouvelles, plus sincèrement et chaudement révérées.

«Or, les Barbares dont nous parlons ont une crainte toute vraie, toute jeune et sans examen du nouveau dogme des Chrétiens; s'ils la conservent pure, ce dogme sera le seul en vérité qui puisse sauver le trésor du monde, et ce sera là le cristal neuf orné de symboles nouveaux et préservateurs.»

Libanius se tut tout à coup, et ce fut Julien qui à son tour se couvrit la tête de son manteau. Bientôt son pâle visage sortit de ses mains, et il prit le cotyle d'argent qui était placé devant lui; un doux sourire animait ses lèvres et son regard et, se levant avec nous en faisant une libation du côté de l'Orient, il dit :

«Au Dieu Préservateur, quel qu'il soit!»

Ensuite il versa la coupe et ajouta d'une voix paisible, et en souriant avec tristesse :

«Tu l'emportes, Galiléen!»

Nous nous regardâmes longtemps sans parler. Julien se coucha à demi et, appuyé sur son coude, il poursuivit :

« Je n'ai pas eu un jour ou une nuit sans travail, mais je croyais mon ouvrage meilleur. »

Et, après un léger soupir :

« Enfin, dit-il, nous verrons cela demain. Il est possible que vous ayez raison et que je me sois trompé. »

Pour le jeune Paul de Larisse, il avait tout écouté les bras croisés, et l'un de ses bras était caché dans sa poitrine. Lorsqu'il l'en tira, je vis que ses ongles étaient rougis et comme ensanglantés légèrement, mais il ne s'en aperçut pas; il étendit cette main et s'écria :

« Maudite soit cette faible race qui ne peut supporter les conséquences de nos travaux! et pour qui la vérité est toujours trop pesante! Nous nous trompons sans cesse en espérant quelque chose d'elle, et les plus forts lui sont sacrifiés sans fruit. »

Libanius sourit :

« Veux-tu empêcher, dit-il, mon enfant, que les cailloux de la grève ne s'arrondissent l'un sur l'autre, usés par le frottement de la mer? Julien a-t-il murmuré lorsqu'il lui a fallu passer par tant d'épreuves, et s'est-il révolté contre la volonté immuable du Dieu créateur, lorsque nous sommes arrivés à douter ensemble du succès de sa tentative? En sera-t-elle moins sublime? En sera-t-il moins grand? Tu te rapetisses beaucoup toi-même, mon cher Paul, par ces mouvements puérils. Avons-nous cessé d'être tous ici de même taille, et assez forts pour nous connaître nous-mêmes et nous contempler comme si la mort et les siècles avaient passé sur nous? Par quel oracle, par quel messager le ciel nous avait-il promis qu'un jour tous les hommes arriveraient à marcher seuls et sans être soutenus par des poupées divines? Le Verbe est la Raison venue du ciel; si un faible rayon est descendu parmi nous, notre devoir est d'en perpétuer à tout prix la lueur précieuse. »

Julien se leva et, s'appuyant sur Paul, il nous dit adieu avec le calme et la douceur d'un frère qui ne quitte sa famille que pour

un jour. Il donna son front à Libanius pour y recevoir le baiser d'adieu. Ensuite il regarda longtemps encore la demeure silencieuse où nous étions, il respira l'air embaumé des plantes aromatiques et du bois sacré dont les branches sombres pénétraient dans la chambre entre les colonnes de marbre blanc, et plusieurs soupirs s'échappèrent de son cœur.

Nous nous étions tous levés, et Jean, le plus jeune et le plus attendri, lui baisait la main en pleurant. Libanius et ses disciples conduisirent Julien dans une salle qui menait au bois sacré que j'avais traversé, et comme j'entendis leurs voix s'élever tour à tour, et que l'odeur des parfums vint dans la salle où ils m'avaient prié de rester seul jusqu'à leur retour, je ne doutais pas qu'ils n'eussent offert un sacrifice qui devait m'être inconnu. Peu après, de jeunes esclaves vinrent me conduire dans l'appartement des étrangers, où l'on me dit que l'Empereur était parti sans vouloir prendre de repos, afin de se trouver prêt à bénir l'armée au lever du soleil comme souverain pontife.

Je me retirai pour écrire ce que je venais d'entendre; et je te l'envoie en même temps que le rapport des échanges que j'ai faits depuis cette soirée avec les marchands chargés de l'approvisionnement des troupes nouvellement débarquées. Ils se sont élevés en tout, comme tu verras, à trois mille talents d'or, cinquante *mines*, soixante *sicles* et quarante *bekas*, qui m'ont été donnés sur un ordre d'Alypius, qui était duc d'Égypte avant mon départ pour la Perse.

Demain je verrai et dans peu j'écrirai.

DEUXIÈME LETTRE.

Joseph Jecbaïab à Benjamin Elul d'Alexandrie.

Écrit du faubourg de Daphné le douzième jour du mois de Tamuz.

Si tu es bien tout est bien.

Je viens de voir et d'entendre des choses que je n'oserais t'écrire si je n'étais sûr de notre frère qui te les porte.

Avant-hier il y a eu dans Antioche un violent soulèvement. Les Donatistes et les Ariens se sont battus dans les rues, et ceux qui se nomment orthodoxes, ont deux Évêques et n'ont pris parti pour personne, les Macédoniens (élèves de Macédonius, l'Évêque de Constantinople) sont survenus et ont eu le dessus pour un jour.

Hier la ville était encore émue de ce trouble, lorsqu'on a vu arriver des soldats exténués de fatigue et de faim qui ont annoncé la défaite de l'armée entière. Ils étaient suivis d'un grand nombre d'habitants de Nisibe. Cette ville, contre toute attente, est livrée aux Perses. Les débris de l'armée sont rassemblés et retranchés dans une place qu'on appelle le *Camp des Maures* sur les limites du désert. C'est une chose horrible à voir que la joie féroce des habitants d'Antioche. Ils accablent de boue et de pierres les malheureux soldats, à moins qu'ils ne tracent sur leur front le signe de la croix avec une couleur rouge ou noire. Les hoplites et les cavaliers gaulois que Julien avait emmenés de Lutèce ont été entièrement détruits, dit-on; on ne sait encore ce qu'est devenu l'Empereur. Les Légionnaires ont soutenu la retraite, qui a été confuse et désastreuse. Les cavaliers perses ne cessent de harceler jour et nuit les soldats que la misère et le climat ont exténués. Ils ressemblent à des fantômes, et la plupart ne conservent de leurs armes que des tronçons de piques qui leur servent de bâtons. Ils ont les pieds sanglants, la tête enveloppée, et sont couverts de cicatrices.

TROISIÈME LETTRE.

Le treizième jour du mois de Tamuz.

Si tu es bien tout est bien.

L'arrivée des blessés ne cesse pas. Les Barbares occupent toutes les rives du Tigre et tous les châteaux qui les défendent, et Nisibe leur a été cédée. Les Galiléens s'en réjouissent, et les moines courent dans les rues et assemblent le Peuple à grands cris pour un nouveau projet, on ne sait lequel. Tout ce qui n'est pas chrétien ferme ses portes et se cache. Je ne retourne plus à Antioche et je vais demeurer au faubourg de Daphné où Basile et Jean viennent de se retirer.

QUATRIÈME LETTRE.

Le vingtième jour du mois de Tamuz.

Si tu es bien tout est bien.

Je t'écris au milieu de la nuit. A peine viennent de cesser les cris féroces qui ont retenti tout le jour dans ce bois paisible où un étrange événement vient de se passer.

Hier, dès le matin, les jeunes esclaves, plus effrayés que les autres, vinrent apprendre à Libanius que le peuple d'Antioche devait venir, dans le jour, à Daphné pour y rapporter le corps de Babylas que, depuis plusieurs années, un ordre de Julien avait fait transporter ailleurs. Nous étions sous le vestibule avec Jean Chrysostone et Basile.

Un des esclaves a donné à Libanius une lettre de Paul de Larisse que je copie à la hâte pour toi. Libanius nous la lut sur-le-champ. La voici; il me l'a laissée entre les mains pour un peu de temps.

Je vais me rendre à Daphné dans la soirée. J'ai voulu t'écrire ce que je craindrais de te conter, de peur de montrer à tes yeux et à ceux de tes amis une douleur digne de trop de pitié et de dédain : Julien a vécu. En capitaine habile il a passé le Tigre, mis la flotte en sûreté, rallié son armée à celle de Victor, pris la place de Mao-Gamal-Kan. Nous marchions sur Ctésiphon. Des Barbares réfugiés et accueillis par Julien avec trop de bonté l'ont trahi. La flotte a été incendiée. La famine a décimé l'armée. On en était venu à distribuer les provisions des comtes et des tribuns. Julien leur donna l'exemple en partageant les siennes aux soldats. Dans la nuit du vingt-cinquième au vingt-sixième de Junius, il s'est levé comme de coutume, sous sa tente, pour écrire sur une question de théologie qui nous avait occupés toutes les nuits précédentes. Il voulait mettre les hôpitaux qu'il a fondés sous la protection de Cybèle, et l'hospice des pauvres sous celui de Cérès-Déo, et écri-

vait le détail de cet édit qu'il devait envoyer à Constantinople. Il écrivait et me dictait ces mots préliminaires :

« Moi Julien, Souverain Pontife, César, Auguste, serviteur du Soleil-Roi et de tous les Dieux, exterminateur des Francs et des autres Barbares, libérateur de la Gaule et de l'Italie... » lorsque tout à coup il s'arrêta et me poussa le coude. Je le regardai : il regardait devant lui à l'entrée de la tente en mettant sa main devant la lampe qui parut l'éblouir.

« Ne vois-tu rien ? me dit-il.

— Non, dis-je, je ne vois rien.

— Tais-toi, dit-il en continuant de regarder, et écoute. »

Je n'entendis rien, mais lui, il entendait, car il se leva et salua profondément vers l'entrée de la tente qui s'agita un peu. Il dit comme répondant à quelqu'un :

« Eh bien ! soit ! »

Ensuite il s'assit avec calme et me dit :

« Tu n'as rien entendu ?

— Rien absolument, dis-je.

— Eh bien ! donc, c'est qu'il n'y avait rien apparemment. Continuons d'écrire », et il reprit son stylet. — Je le regardai et je trouvai qu'il était plus pâle, mais ses yeux hardis me commandèrent de baisser les miens, et je poursuivis.

Lorsque nous eûmes achevé, il se recoucha par terre, sur sa peau de lion, et dormit profondément. Au jour il fit venir les Aruspices qui déclarèrent qu'on ne devait pas combattre, mais il n'en tint compte. Au lever du soleil, il sacrifia sur une colline, l'armée étant rangée alentour dans l'ordre de bataille qu'il avait tracé. Il alluma le feu de l'autel pour signal du combat et monta à cheval à l'instant. J'étais près de lui. Il était un peu souffrant d'une blessure reçue quelques jours avant.

La chaleur était ardente. Il avait jeté sa cuirasse et ne portait qu'un bouclier très léger. Nous marchions par colonnes et les cohortes séparées par les Triaires, les archers protégeant les flancs des Légions. Les Barbares ne tinrent nulle part de pied ferme, mais ils ne cessaient de nous suivre en troupes innombrables de cavaliers, tirant sur nous et nous tuant beaucoup d'hommes sans que l'on pût leur répondre. Un de leurs corps d'infanterie voulut résister et Julien en eut une grande joie ; nous courûmes au pied de la montagne nommée, je ne sais pourquoi, Phrygie, où le combat se livrait.

L'Empereur mit pied à terre avec moi et se tint derrière les premiers rangs des hoplites. Un corps de Gaulois les soutenait. Tandis que l'on échangeait des flèches et des traits d'arbalètes, les soldats chantaient l'air du Soleil-Roi et de César socratique. Plusieurs hommes tombèrent autour de nous. Julien me prit le bras et me conduisit près d'eux. Il tendit la main à un centurion qui était tombé à genoux. Ce vieux vétéran lui baisa la main en criant : « Auguste, prends garde à toi ». Puis, tombant en arrière, mourut. « Il n'adore pas, » dit Julien. — Alors il s'avança vers un jeune Grec qui, selon l'usage des Lacédémoniens, avait bouclé et parfumé ses cheveux pour le jour du combat. Nous avions remarqué l'adresse avec laquelle il tirait sur les ennemis. Les archers ses compagnons riaient en se battant et en mourant, avec leur ostentation accoutumée. Celui-ci, à demi nu, avait reçu une flèche dans la poitrine. Il s'était couché sur son bouclier, et souriait dédaigneusement à l'ennemi. « Adore Mercure Trismégiste, » dit Julien en s'approchant de lui. Il se tourna de l'autre côté et, riant avec éclat, mordit le sable et mourut. Julien se pencha à l'oreille d'un des Barbares auxiliaires Alamans et lui parla dans sa langue. Cet homme qui était renversé lui baisa les pieds, puis, lorsque l'Empereur se fut détourné, il prit du sable et s'en servit pour tracer un signe de croix sur son front. Julien le vit, et me regarda pour deviner ce que je pensais. Je baissai la tête et il continua à donner des ordres. Je ne pus l'empêcher de s'enfoncer dans les rangs des auxiliaires, et lorsque nous observâmes ceux qui étaient frappés de mort, nous les vîmes tous se tracer sur la poitrine le X ou la croix des Galiléens. Quelques-uns criaient : « Jove ! » mais bientôt après revenaient à leur signe. Tout d'un coup Julien monta à cheval, je le suivis. Il avait la tête nue et ne tenait à la main que son bouclier. De grands cris retentissaient à l'arrière-garde, il y courut avec moi. La cavalerie des Perses faisait une brèche dans l'aile gauche, et dix éléphants soutenaient cette attaque désespérée. Julien se jeta sur l'ennemi comme s'il eût été invulnérable. Les soldats lui criaient inutilement de se retirer. Il reçut en ce moment un javelot dans le côté. Il voulut arracher le fer, mais il se coupa les doigts et tomba de cheval. Je le reçus dans mes bras. Il se tint debout, ramena son manteau sur lui de sorte que personne ne pût voir sa blessure. Il me dit de le conduire hors de la mêlée, près du Tigre, à quelques pas; ce que je fis. « Jette-moi dans le fleuve, me dit-il, ceux qui croient encore aux Dieux soutiendront le courage de ma pauvre armée en me disant enlevé du ciel comme Quirinus. Les

Chrétiens diront : comme Élie.» Je lui serrai la main, et je le pris sur les bras pour le précipiter dans le fleuve. En ce moment toute son escorte arriva. On crut que je ne voulais que le soutenir et on l'emporta sous sa tente. L'armée s'arrêta. L'ennemi était dispersé. Tout retentit de cris et de gémissements. Julien se fit étendre sur sa peau de lion et, resté seul avec moi, il découvrit sa blessure. Je vis que le javelot était entré profondément dans le foie. Alors il me dit adieu en m'embrassant, et demeura en silence, penché sur mon front, pendant un instant. Puis il reçut son sang dans sa main et le jetant vers l'Orient : «Voici, dit-il, ma seconde libation, et je le dis encore : Tu l'emportes, Galiléen!» Après un instant de silence : «Tu porteras mon cœur à Daphné, et tu diras à Libanius qu'il ne s'est pas trompé. Maintenant ouvre ma tente.» Alors entrèrent les médecins. Julien leur dit que leurs soins étaient inutiles. Il parla de l'immortalité de l'âme avec Priscus, Maxime et moi et, après avoir discouru comme Socrate, il a arraché le javelot, et est mort comme Épaminondas.

Libanius, après avoir achevé cette lettre qu'il me donna, demeura ainsi que nous tous plongé dans un silence profond. Il fut contraint de s'asseoir parce que ses genoux tremblaient. Comme ses yeux étaient fermés et répandaient quelques larmes, je craignis pour lui et m'avançai pour le soutenir, mais il me fit signe de m'éloigner.

«Voici la réponse de Julien, dit-il; il a senti que mes yeux, tout vieux qu'ils soient, avaient vu la lumière véritable. Il ne lui était plus possible de se laisser entraîner sans honte par ce torrent chrétien qu'il avait fait reculer, *il s'est retranché lui-même comme on détruit une digue dont l'usage est reconnu pernicieux après une épreuve.* Je vivrai pour défendre sa mémoire; et je mourrai dans le culte extérieur des Dieux, qui est vieux comme moi et qui donne encore des Pénates à la moitié du monde. Pour vous, Jean et Basile, soyez chrétiens.»

Jean Chrysostome s'inclina et dit :

«O maître, je serai chrétien.

— Je le suis déjà, dit Basile en rougissant légèrement.»

En même temps chacun d'eux baisa l'une des mains tremblantes de Libanius et, comme je sentais que je ne devais plus

être témoin de leur douleur et que je ne pouvais parler comme eux de ces idolâtries desquelles Moïse nous a préservés, je les laissai et me retirai timidement derrière les colonnes du vestibule, ne pouvant m'empêcher de regarder comme plus grands que des hommes ces glorieux amis, dociles comme des enfants à la voix de leur éloquent et paternel instituteur, et forts comme des géants contre les cris des hommes vulgaires.

Je marchais depuis quelque temps sous les cyprès lorsque tout d'un coup j'entendis des chants lointains que je reconnus pour ceux des Chrétiens. C'étaient des voix d'enfants qui s'élevaient en chœur, et puis de longs silences, puis, après, de fortes voix d'hommes basses et sombres comme devaient être les voix des cadavres ranimés dont Ézéchiel entendit les secrets entretiens. De longs silences encore me permirent de distinguer sur le sable les pas d'une grande foule. Puis les voix des enfants reprirent encore un chant mystérieux, triste, caressant comme celui d'une mère qui charme le berceau d'un fils mourant avec une chanson interrompue par des soupirs, des larmes et des sanglots. Je m'approchai par une allée détournée et je vis une longue suite de moines qui marchaient rangés sur deux files, au milieu d'eux des enfants, puis les vierges, puis les femmes et après elles les hommes, la tête nue et les yeux baissés. En avant de cette longue procession, quatre hommes portaient le corps de Babylas le martyr, qu'ils rapportaient à son tombeau.

La procession passait devant le temple de Daphné, le petit temple de marbre blanc, plus parfait que le Parthénon d'Athènes, et caché au milieu d'une touffe de lauriers. Les portes en étaient fermées et, sur le péristyle, j'aperçus un jeune homme pâle, vêtu de blanc, que je reconnus pour l'esclave chéri de l'Empereur, celui même dont nous venions de lire la lettre, le stoïcien Paul de Larisse. Le chœur des moines d'Antioche ayant chanté le verset de notre psaume : *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés*, Paul tourna le dos à la procession et s'écria, tendant les bras vers le temple : « Apollon, Apollon, Soleil-Roi, tu as reçu Julien parmi les Dieux, à la droite de Marc-Aurèle ! »

Les jeunes filles qui marchaient les premières s'arrêtèrent

effrayées, mais, au regard et au geste d'un évêque, elles reprirent leur marche en silence, les moines ne cessaient de marcher les mains jointes et sans lever les yeux. Les cantiques recommencèrent. Dans un long intervalle entre les chants, Paul de Larisse voyant que les enfants étaient déjà loin, à la suite du corps, s'écria d'une voix claire, distincte, au moment où venaient les hommes d'Antioche :

« Julien, le grand Julien est mort pour nous. C'est lui qu'il faut pleurer ! »

Ceux-là passèrent encore après l'avoir considéré attentivement, mais avec indifférence, et passèrent en parlant entre eux.

Paul leur cria :

« Allez adorer Sérapis et Jésus, et ce soir vos danseurs ! »

A ce mot ils murmurèrent, mais ils passèrent, haussant les épaules, et quelques-uns rirent avec de grands éclats. Ces hommes d'Antioche marchaient avec mollesse, et plusieurs d'entre eux conduisaient leurs sœurs adoptives pompeusement parées et chargées d'ornements païens et chrétiens, portant dans leurs cheveux la croix d'or et la gerbe d'or de Cérès-Dêo, indifféremment mêlées.

Vinrent après eux les Barbares nouvellement chrétiens, attroupés en grand nombre. Ceux-là tenaient élevée une lourde et grande croix de bois qu'ils venaient baiser tour à tour en marchant, et s'arrachaient les reliques de saint Babylas, en se partageant son manteau. Une animation extraordinaire brillait dans leurs yeux; ils versaient de véritables larmes et se frappaient la poitrine avec violence en déplorant à haute voix la passion de Jésus comme si elle était d'hier, et célébrant en paroles confuses le martyre de Babylas qu'ils nommaient une Passion secondaire, une Rédemption diminuée; ils obéissaient, en poussant de grands élans de piété, à un moine de petite taille, caché et comme enseveli au milieu d'eux, et répétaient à grands cris ses paroles. Leurs figures étaient stupides et féroces; leurs yeux à demi fermés, relevés et comme endormis et alourdis par un sourire imbécile, regardaient cependant de toutes parts comme pour chercher des ennemis; leurs longs cheveux roux, aunes et chargés d'huile et de poussière, couvraient leurs

épaules et les rendaient semblables à ces statues d'Égypte qui ont le corps d'un homme et la tête d'un lion. Une secrète horreur me saisit en voyant cette foule robuste survenir, et je sentis à leur odeur le même frisson qui se fait sentir à tous les êtres créés lorsque viennent les bêtes du désert. Paul de Larisse frappa des mains, comme saisi de joie à leur vue. Il embrassa une des colonnes blanches du Temple et cria :

«Apollon Conducteur, Apollon, tu les amènes pour moi!»

Puis il ouvrit sa tunique blanche, s'avança au grand jour, découvrit sa poitrine à la lumière du soleil et, debout sur la plus haute des marches du temple, il leur dit :

«Vous voilà donc enfin, je vous trouve donc, ô vous les vrais Chrétiens, vous les plus ignorants, les plus grossiers des hommes et les plus aveugles, vous les Barbares! Réjouissez-vous donc, car le plus pieux des Empereurs, le plus religieux des hommes, Julien est mort!»

D'abord ces hommes ne le comprirent pas et pensèrent qu'il se réjouissait comme eux de la fin de l'Empereur. Pourtant, son air de mépris attira leur attention, ils s'arrêtèrent et se demandèrent entre eux ce qu'il disait. Il ne les laissa pas attendre et reprit tout à coup :

«Venez, maîtres futurs de la terre, qui lui apportez les ténèbres, la nuit et la tristesse; vous qui êtes voués au culte de la Mort et qui portez pour étendard un gibet, que vous prenez pour un flambeau; vous, les vrais croyants, qui ne doutez pas de ce qui vous est enseigné et qui adorez sans comprendre rien; vous qui ne cherchez pas comme les Grecs une pensée sous un symbole et qui me regardez avec vos yeux à demi ouverts sans me comprendre encore! Venez et soyez glorieux : vous êtes vainqueurs, comme votre Galiléen l'est aujourd'hui, parce qu'il s'était proportionné à vous et vous a dit des choses grossières comme vos regards, vos formes, vos actions, vos sentiments et vos idées. Venez donc et soyez fiers, apportez, sur le monde que vous allez étouffer, le règne de l'homme qui dit : «Une place pour moi dans le ciel «et je sacrifierai tout; je m'éloignerai de mon frère s'il est faible. «Si mon frère tombe, je le foulerai aux pieds et je me purifierai

«les pieds pour être digne d'entrer dans le tabernacle. Je massa-«crerai les innocents qui ne croient pas les mêmes choses que «moi, afin de m'asseoir seul et tranquille dans ma chaise curule «du ciel. Je dévorerai l'ennui, je dissimulerai mes meilleures «amours, j'étoufferai mon cœur, je dessécherai ma chair pour «obtenir une place dans le ciel.» — Le ciel te donner une place, ô Barbare! le ciel pour ton âme de boue! Crois-le, troupeau aveugle, et fais périr tout ce qui avait embelli et parfumé la terre, fais périr l'idéale Beauté, l'idéale Vertu, l'idéal Amour. Tu portes bien la croix, Barbare, et tu as l'épaule assez forte pour t'en faire une massue informe et frapper devant toi. Frappe-moi le premier, je t'en prie, car je te méprise, toi, ta race et la stupide folie de ta croix!»

Les Barbares étaient restés glacés d'étonnement, et je crois qu'ils auraient passé outre sans répondre à ce jeune homme, sans le moine qui cria tout à coup qu'il blasphémait le Christ. Aussitôt ils s'écartèrent pour ramasser des pierres et les lui jeter violemment. Les premières atteignirent les belles colonnes de marbre et, rejaillissant sur Paul de Larisse, ne lui firent que de légères blessures. Il sourit comme les Spartiates au combat, et détacha tranquillement et gracieusement l'agrafe de son manteau blanc. Sa poitrine fut frappée à l'instant de tant de pierres à la fois qu'il tomba sur les genoux et, un énorme débris de roc lui ayant frappé la tête, il roula sur les degrés comme un vase renversé. La colère des Barbares chrétiens ne s'arrêta pas là. Ils se précipitèrent sur le temple de Daphné, ce chef-d'œuvre de grâce, et, brisant les portes odoriférantes fermées et désertes depuis longtemps, escaladant les toits, poussant les charpentes et les pierres avec des leviers, amassant des branches d'arbre dans l'intérieur, ils démolirent et incendièrent en une heure ces marbres adorés depuis tant de siècles et témoins de tant de glorieux travaux. J'ai vu ainsi une Idolâtrie en détruire une autre, mais il se passera, je crois, bien des âges avant que la seconde serve de voile, comme disait le maître Libanius, à d'aussi belles pensées que la première.

Comme la plupart de ces Barbares sont des Isaures et des Huns, venus avec leurs familles traînées et amassées dans des cha-

riots, il m'a été facile, parlant leur langue, de m'attirer leur confiance en leur distribuant sur-le-champ quatre talents d'or. J'ai divisé chaque *talent d'or* en cinquante *mines* et chaque *mine* en soixante *sicles* et même chaque *sicle* en deux *békas*, pour les accoutumer à notre monnaie hébraïque, préférablement à celle des Romains. En reconnaissance de mes bons offices ils m'ont laissé à vil prix des statues d'or massif, d'argent et de porphyre, ouvrages de Phidias et de Praxitèle d'une valeur inappréciable. J'ai fait enfouir à vingt pieds sous terre la statue de Vénus-Uranie, qu'adorait Libanius avant tous les Dieux ou toutes les pensées.

C'est une femme debout, nue jusqu'à la ceinture, écrivant sur des tablettes, et qui réunit en elle toutes les beautés de la forme humaine. Les deux bras et les tablettes venaient d'être brisés. Les Pénates d'or et d'argent, je les ai transportés, la nuit, à Antioche et je les ai montrés en secret à des envoyés du Roi de Perse Sapor qui s'avance en suivant de près la retraite désespérée de Jovien. Ils m'offrent un marché sur lequel je gagnerais environ vingt talents d'or, c'est-à-dire 3,420,000 *békas*. Cela pourrait reconstruire une bonne partie du saint Temple de Salomon.

Ainsi, grâce à notre persévérance, notre sainte nation creuse sous les pieds de toutes les nations de la terre une mine remplie d'or où elles s'enseveliront, deviendront nos esclaves avilies et reconnaîtront notre puissance impérissable. Loué soit le Dieu d'Israël !

. . . .

. . . .

VI

FIN DE DAPHNÉ.

La nuit commençait à s'effacer du ciel et sa couleur noire devenait fade et blanchâtre. Les deux inséparables ennemis ouvrirent la fenêtre. Ce qu'ils virent était immonde.

La grande foule se ruait toujours dans les rues, traînant ses pieds dans les ruisseaux et s'y noircissant jusqu'aux genoux. Cette foule courait avec ivresse à la suite de quelques hommes masqués et déguisés, couverts de paillettes d'or et tachés de vin. Partout ces hommes étaient accueillis avec de grands cris de joie et avec des injures plus sales que les ruisseaux; un cortège païen arriva au moment où le jour et la pluie paraissaient. C'était le cortège d'un bœuf, suivi de ses bouchers et traînant des filles enivrées dont les joues étaient couvertes de fard rouge et blanc. Les fenêtres s'ouvraient partout sur le chemin du bœuf et on lui battait des mains. Bientôt des femmes couvertes de rubans et traînées dans des voitures magnifiques se mirent gaiement à la suite du bœuf. Elles élevaient leurs enfants dans leurs bras pour le saluer à son passage.

Tous deux suivirent cette marche triomphale sur de longs boulevards bordés de grands arbres, et le long des rues et au milieu des places publiques où s'arrêtait le bœuf, quand ses bouchers buvaient.

Ils arrivèrent avec la foule du bœuf devant une église contre laquelle une autre foule était irritée. Une longue corde était attachée à la croix de cette église et le peuple tirait la corde avec de grands cris La croix chancela et tomba tout à coup au milieu des huées, et avec elle une partie des murs de la vieille église. Les gardes venus pour protéger l'église se prirent à rire et se

partagèrent les ornements du lieu saint sans seulement penser qu'ils eussent été saints. Les deux foules se réunirent à la suite du bœuf et le bœuf marcha sur la croix et toutes les foules après lui.

Le Peuple allait le long de la rivière en se réjouissant de la gaieté des garçons bouchers, et l'on voyait flotter sur l'eau un nombre infini de livres grands et petits. Des rouleaux de papyrus antique, des parchemins du moyen âge et des feuilles hébraïques se heurtaient comme des coquilles de noix abandonnées, et cette vue réjouissait les petits enfants qui jouaient sur le bord.

Le Docteur-Noir et Stello s'approchèrent du fleuve et achetèrent d'un enfant l'un de ces grands livres. A peine eurent-ils jeté les yeux dessus qu'ils reconnurent une plainte touchante du savant Grégoire Bar Hebraeus Abulfarage, sur la perte de la Bibliothèque d'Alexandrie brûlée par les Barbares.

Le noir Docteur sourit, Stello soupira.

Tous deux lurent avidement ces belles paroles écrites dans le XIII[e] siècle sur l'événement des Barbares du VII[e]. Mais ils ne lurent pas plus avant, parce que trois cents pages qui suivaient avaient été déchirées par les Barbares de Paris du XIX[e] siècle où nous sommes tombés aujourd'hui.

Tous deux continuèrent leur chemin à la suite du bœuf et des bouchers, des masques et du Peuple de Paris, et ils arrivèrent au palais de l'Archevêque. Les hommes et les enfants jetaient le toit par terre et les meubles par les fenêtres, et les troupes les regardaient faire et riaient et empêchaient les livres d'être retirés de la rivière.

Comme ils regardaient cela, ils virent passer un groupe d'hommes sans masque, vêtus singulièrement. Ceux-ci étaient jeunes et beaux, ils avaient leur nom sur la poitrine; ils adoraient un homme appelé Saint-Simon et prêchaient une foi nouvelle, essayant de fonder une société nouvelle.

La Foule leur jetait des pierres et riait.

Ce ne fut pas tout. Ce qu'ils virent de plus lugubre, ce fut un prêtre qui vint et les suivit en disant : «Je vous servirai et je vous imiterai.»

«Les rois boivent du sang dans des crânes, les prêtres sont gorgés de biens, d'honneurs et de puissance, il faut que le Peuple les détruise et que les armées secondent les Peuples.

«J'écrirai pour vous une Apocalypse saint-simonienne qui sera une œuvre de haine.»

La Foule l'écoutait et riait.

Alors ils rentrèrent tous deux remplis d'une tristesse profonde.

Stello regarda tristement le grand Christ d'ivoire.

Le Docteur-Noir dit avec une gravité froide :

TOUT EST CONSOMMÉ.

Ils regardèrent la statue de Julien. A ses pieds était Luther, et plus bas Voltaire qui riait.

SCÈNES DU DÉSERT

L'ALMÉH

(FRAGMENTS)

SCÈNES DU DÉSERT.

L'ALMÉH.

(FRAGMENTS.)

I

UNE TENTE ARABE.

Ze djoubish morgh we mahy aramideh
Tlhawaditz pay derdamen xechideh.

Tous les êtres créés jouissaient d'un sommeil paisible, et le malheur lui-même était endormi.

DJAMY, poète persan. *Amours de Zuleiha.*

CETTE histoire commence au milieu des nuits paisibles, claires et froides du Saïd, nom arabe de la Haute-Égypte, dans l'année de l'hégire 1212, que les chrétiens appellent l'an 1797, et que les Français nommaient alors l'an VI de la République, et dans le désert qui s'étend sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues des grandes ruines de Thèbes. La lumière de nuit était pure comme elle l'est toujours sous ce beau climat; mais comme l'horizon y est continuellement voilé par de légères vapeurs, ce n'était qu'au zénith seulement que l'on pouvait voir les larges étoiles de la zone torride, et les constellations inconnues à l'œil de l'Européen. Une terre inégale et blanchâtre, sans l'éclat de la neige, mais ondulée comme elle, s'étendait jusqu'à l'horizon comme une nappe immense dont rien ne rompait la triste uniformité. Cette sorte de mer immobile avait une lueur blafarde et

mate, et partout s'étendaient des sables sans ombre. Seuls au milieu de la terre vide et stérile, s'élevaient deux colosses comme deux rochers dans l'océan; ces figures énormes et d'inégale grandeur reposaient assises à côté l'une de l'autre sur des trônes de granit noir, larges comme deux collines[1]; à la lueur des étoiles, on pouvait distinguer leurs bras immenses s'appuyant sur leurs genoux réunis; et dans l'air, à une grande hauteur, reluisaient leurs têtes mutilées, qui s'élevaient sur leurs épaules comme deux grandes tours ruinées sur deux montagnes voisines. Ces antiques statues semblaient régner sur le désert, et lui imposer son silence : tout, jusqu'à l'air lui-même, était sans mouvement, quelquefois seulement une brise soudaine et rapide, venue de la mer Rouge, faisait voler devant elle un peu du sable fin de la plaine; et puis, comme si cette terre morte eût fait un vain effort pour s'agiter et revivre, tout retombait dans un éternel repos.

Cependant un bruit inusité s'éleva tout à coup dans cette nuit silencieuse, ce fut un tintement léger de sonnettes et de grelots, secoués par un mouvement fréquent et régulier : une masse blanchâtre qui courait rapidement, s'approcha des deux colosses, et tourna deux fois à l'entour.

C'était un petit éléphant blanc, de la moindre taille, qui passait avec un trot rapide et allongé : un homme paraissait assis sur son dos, au milieu de plusieurs fardeaux élevés; douze autres hommes couraient à ses côtés, un enfant était couché sur sa tête. Après avoir fait le tour des statues, l'éléphant fut arrêté par son guide entre ces deux colosses, et vers le socle du plus grand, qui a soixante pieds de haut, et dont sa trompe n'atteignait pas le pied. Une petite lumière rougeâtre brillait sur le sable; elle éclairait l'intérieur d'une tente arabe plantée sur quatre piquets, et couverte de peaux de chèvres. Ce toit nomade s'appuyait contre la base immortelle et pesante de la statue de Memnon, et s'élevait à peine à la moitié de son piédestal; les deux pieds réunis du colosse paraissaient comme un double dôme sur la tente qu'ils om-

[1] Le piédestal et le colosse (du sud) réunis pèsent 1,305,992 kilogrammes (2,611,985 livres).

brageaient. A quelques pas, une longue lance était plantée dans le sable; un large anneau de fer passé dans le bois de cette pique ployante, et balancée comme un jeune arbre, retenait la jambe d'un beau cheval, qui se mit à hennir en secouant sa crinière et frappant la terre de son pied libre. L'odeur et l'aspect de l'éléphant l'avaient effrayé, et l'influence qu'exerce l'approche de ce puissant animal sur tous les autres fut communiquée à deux chameaux, qui, se levant par saccades, passèrent leurs longs cols par-dessus la petite tente, et firent de vains efforts pour briser les licols qui les attachaient à des débris de monuments. Cet effroi ne jeta aucun trouble sous le toit des hommes; personne ne parut hors de la tente, et le nouveau venu, après s'être laissé glisser sur le flanc de l'éléphant agenouillé, et l'avoir fait conduire à quelque distance par les hommes de sa suite, entra seul dans la tente. Il souleva le tissu de peaux de chèvres qui la formait, et demeura debout sur le seuil sans entrer. Il vit alors ceux qu'il semblait être venu chercher, un homme et une jeune femme, placés en face l'un de l'autre, et dans la même attitude. Un vieillard grave était, non pas assis, mais ployé, les jambes croisées, sur le tapis qui régnait dans toute la tente, et fumait une longue pipe dont le tuyau formait autant de cercles et d'anneaux que le corps d'un serpent avant d'arriver au réceptacle du tabac, posé au milieu du cercle comme un vase ou un encensoir; son aspect était vénérable par la noblesse de ses traits allongés et amaigris, l'expression de ses yeux noirs et bien fendus était fort douce; mais le sourire de ses lèvres épaisses, trait particulier aux Arabes, était une sorte de convulsion sauvage qui, à la manière du tigre, découvre des dents luisantes que l'on croirait prêtes à mordre; une barbe blanche et droite tombait en touffes inégales et désordonnées sur la poitrine nue de cet homme; un schall était négligemment noué sur sa tête chauve, et un vaste manteau blanc, drapé autour de son corps avec un art connu des Orientaux seuls, cachait des membres nerveux et bruns, et des bras nus qu'il découvrait en parlant, et dont il montrait complaisamment la force.

Devant lui, une jeune fille, d'environ quatorze ans, était si mollement couchée, qu'on l'aurait crue endormie. Deux coussins d'une

étoffe brune déchirée en plusieurs endroits, soutenaient son bras et sa tête. Un grand voile de toile blanche tombait derrière ses cheveux tressés en longues nattes, au bout desquelles pendaient de petites sonnettes d'argent, et des sequins d'or percés et attachés de distance en distance à chaque nœud des tresses. Tout son costume avait une forme voluptueuse et négligée, par on ne sait quel mélange de luxe oriental et de misère sauvage : une sorte de pantalon, d'une étoffe transparente, usée et ternie, laissait nus sa ceinture et son sein, et la couvrait jusqu'à ses pieds, très petits et posés à nu sur des souliers de bois; à son cou pendaient des colliers ornés de mille petites figures et soutenant deux petites boîtes, dont l'une contenait, selon l'usage, un verset du Koran, l'autre des essences. La beauté régulière de ses traits était admirable, sa bouche était petite et sérieuse, ses yeux grands et doux étaient baissés avec leurs longues paupières sur une sorte de mandoline arabe à long manche et à trois cordes appelée *tan-bour,* qu'elle effleurait presque sans bruit du bout des doigts. Deux choses de la nature et de l'art s'unissaient cependant pour donner à cette jeune fille un aspect moins doux au premier abord; son teint était absolument jaune, ses sourcils arqués étaient peints d'une couleur étrangère et noire, appelée *surméb,* et l'extrémité de ses doigts était rougie de ce *bennéb*[1], qui rassemble les nuances de la pourpre et du safran. Près d'elle étaient posées, sur le tapis, trois tasses d'un café fumant, et une petite pyramide de riz. L'intérieur de cette petite demeure était éclairé par un œuf d'autruche suspendu au sommet de la tente, et rempli à demi d'une huile odoriférante.

A peine la jeune Arabe eut-elle aperçu un homme à l'entrée de la tente, qu'elle se leva comme une gazelle blessée, et jeta sur son visage un second voile de toile bleue, percé devant les yeux seulement, et assez grand pour la couvrir de la tête aux pieds, et cette élégante femme prit tout à coup la triste et sombre tournure de ces pénitents noirs, qui, en Europe, accompagnent les enter-

[1] Le *bennéb* est un arbrisseau qui croît dans l'Inde et est cultivé en Égypte, surtout aux environs du Caire. On broie ses feuilles séchées; on en fait ensuite une pâte qui sert de teinture.

rements. Le vieil Arabe lui lança un regard courroucé, qui semblait chercher les yeux de sa fille jusque sous l'abri sombre du *borkó*, pour lui reprocher d'avoir trop tardé à s'en couvrir; puis il se hâta de reporter les yeux sur l'étranger, comme pour voir s'il avait eu le temps de contempler son enfant; mais il fut rassuré pleinement par l'attitude froide et cérémonieuse de l'Indien. Celui-ci avait la tête inclinée sur sa poitrine, les bras croisés, et les yeux fermés comme plongés dans la plus profonde méditation. Son costume excita la surprise de ses hôtes; son front, d'un noir rougeâtre, était couvert d'un turban de mousseline, à ses oreilles pendaient de longues perles, et de longs colliers à son col, ses jambes noires et ornées de cercles d'or étaient à demi couvertes par un caleçon de mousseline blanche, et, chose plus étrange, il avait revêtu l'habit uniforme bleu des Européens; sur ce costume des Indes et auprès du *cangiar* de son pays pendait une épée française.

Le vieux chef de tribu attendit quelque temps sans se déranger, ni faire le moindre mouvement, continuant de fumer paisiblement sa longue pipe. Cependant, s'apercevant que l'Indou demeurait obstinément dans la même attitude, et luttait avec lui d'immobilité, il en conclut, avec justesse, que l'étranger attendait que le premier mot vînt du cheik; il se décida donc à le prononcer, et ôtant avec lenteur de ses lèvres le bout d'ambre de sa pipe, il articula gravement le *salam alicum* des Orientaux, ou *la paix soit avec toi.*

L'Indien, comme mis en mouvement par ces deux mots, leva la tête et s'avança d'un air doux et paisible jusqu'au milieu de la tente, et pour y arriver, il lui suffit de faire trois petits pas; là, il s'inclina profondément, toucha la terre de ses deux mains et les porta sur son front pour accomplir le *salam*, ensuite prit la parole, et prononça de la gorge et d'un ton nonchalant et presque dédaigneux un long discours en langue de l'Indoustan, où le mot seul de *Brahma* fut intelligible pour le cheik. Mais celui-ci ne sourcilla pas, le laissa continuer jusqu'à la fin, sans témoigner par un seul regard ou par le moindre geste l'impatience de ne pas comprendre, et lorsque le nouveau venu eut fini sa harangue, il lui fit un geste

gracieux pour l'inviter à s'asseoir, et lui montra une petite tasse pleine de café, en disant seulement *caboué,* nom qui signifie *force*, et qui en donne aux habitants pour supporter les chaleurs de leur climat. L'Indien s'accroupit sur les talons sans répondre, tournant dans ses doigts d'un air d'orgueil inexplicable une sorte de petite ficelle blanche qui pendait de son épaule gauche à la hanche droite, et passait sur son habit militaire bleu. Il repoussa doucement le café qui lui était offert, comme si un scrupule religieux l'empêchait d'y goûter, et prit seulement avec les doigts quelques grains de riz et de sel qu'il porta sur ses lèvres, puis il accepta une longue pipe que lui présenta l'Arabe, et tandis que la jeune fille enveloppée de son manteau bleu et accroupie près de son père semblait craindre de faire un mouvement, des nuages de fumée embaumée s'élevèrent à la fois des deux bouches et des deux tuyaux, de manière à former sur les têtes un nuage qui offusquait la timide lueur de la lampe. Le bruit des lèvres qui aspiraient cette vapeur fut longtemps le seul que l'on entendît, enfin le grave cheik parut se rappeler que pour savoir ce que voulait son hôte, il pouvait être bon de le comprendre; et avec ce calme des Orientaux pour qui l'on dirait qu'il n'y a pas d'heures, à voir comme ils songent peu à les employer, il dit tout haut ce seul mot : *Frank.* Aussitôt sa fille se leva, et sortant de la tente, parla avec un ton de commandement; une voix d'enfant répondit, on entendit un cheval partir, et elle rentra bientôt sous la tente de peaux de chèvre, s'assit sans parler, et ne cessa de tourner de son père sur l'Indou ses grands yeux noirs qu'on voyait briller sous l'épaisse toile de son masque, tandis que les deux graves personnages, recommençant à fumer de nouvelles pipes sans prononcer une syllabe, presque sans remuer les yeux, passèrent ainsi toute la nuit, soit qu'ils fussent aussi indifférents et dénués d'idées que des pagodes de porcelaines, soit qu'ils demeurassent plongés dans des méditations aussi profondes que celles d'un fakir ou d'un ulemah, cherchant à comprendre les soixante-dix mille incarnations de Vichnou, ou bien la mission de Mahomet, envoyé comme prophète, *au rouge et au noir,* selon l'expression du sage Abu'l Feda.

II

UN PALAIS DÉSERT.

> Au nom de Dieu, clément et miséricordieux. O infidèles idolâtres! je n'adore pas ce que vous adorez, et vous n'adorez pas ce que j'adore.
>
> *Al-Koran*, chap. *des Infidèles* écrit à la Mecque.

C'était, comme on l'a pu entendre, un jeune enfant arabe qui avait reçu les ordres laconiques du cheik par la voix de sa fille. Ce bel enfant, entièrement nu, et dont la tête seule était couverte d'une calotte rouge, sauta promptement sur la jument, toute sellée, qui était attachée derrière la tente, et qui se mit à bondir sitôt qu'elle sentit son pied dégagé de l'anneau de fer qui la retenait; elle s'enleva et sauta trois fois avec des mouvements onduleux et gracieux, comme pour délasser ses membres vigoureux de leur longue contrainte; et puis, après que son jeune cavalier eut pris sa lance de seize pieds, et jeté un regard sur les étoiles, pour se diriger dans le désert comme un pilote sur la mer, la belle cavale partit au galop, et passa si légèrement sur le sable, que l'on aurait pu croire ses pieds garnis d'une enveloppe de velours; on les entendait à peine retomber sur le sol, et elle semblait se guider elle-même dans l'ombre, car la haute selle qu'elle portait enveloppait entre les arçons et son siège et cachait presque entièrement le petit Bédouin. Ce jeune et hardi cavalier, quittant les colosses de la plaine, que les Arabes nomment Tâma et Châma, tourna vers le sud-ouest pour trouver le chemin qui borde le désert; et, remontant contre le cours du Nil, il traversa d'abord un petit bois d'acacias épineux si clairsemés, qu'on aurait pu les prendre dans la nuit pour des piques plantées à de grands intervalles; une petite

vallée poudreuse s'ouvrit au delà, il la passa rapidement, ensuite il franchit sans hésiter une vaste enceinte de briques remplie de débris de colosses : embarrassée par des têtes et des membres de marbre et de basalte, qui semblaient dans l'ombre un champ de bataille de géants; à la lueur des étoiles, il voyait à l'occident la chaîne libyque qui s'étendait comme une muraille blanche, et lorsqu'il se trouva élevé sur un promontoire de poussière et de débris, il reconnut dans l'air une masse noire et carrée, soutenue sur deux sombres pyramides, et formant une porte démesurée; c'était le premier *pylône*[1] du palais antique de Medinet-Abou, l'un des neuf villages de masures qui sont jetés d'espace en espace sur l'emplacement de l'ancienne Thèbes aux cent portes. Ces villages donnent leurs noms barbares à ces majestueux débris, aux pieds desquels ils rampent obscurément, et qu'ils souillent comme des ronces souillent le pied d'une forêt de chênes brisés. Pour arriver au vieux temple, l'enfant mit son cheval au pas, et commença à circuler lentement dans les routes tortueuses, étroites et obscures que le hasard a laissées dans ces entassements de ruines, et que la nuit ne pouvait permettre de reconnaître qu'à l'œil exercé d'un enfant bédouin, et au pied intelligent d'un cheval arabe.

Tandis qu'il marche ainsi avec précaution, il nous est nécessaire de le devancer, et de nous occuper des habitants de ce reste de palais, habitants auxquels ceux de la tente avaient souvent recours, et qu'ils venaient trouver dans toutes les circonstances pressantes qui nécessitaient les secours de la médecine ou des autres sciences européennes. Nous remonterons un peu dans le passé, et nous y apprendrons à connaître les nouveaux personnages que nous devons rencontrer.

Deux des pères jésuites qui avaient succédé à la mission du père Brévedent en Éthiopie furent contraints à quitter ce pays, par les inquiétudes sans nombre que leur causèrent le patriarche et les prêtres cophtes, dont la religion est celle de ce royaume; ils furent heureux de se retirer sains et saufs, à travers leurs ennemis

[1] Pylône, nom grec qui a été depuis long-temps adopté pour représenter à la pensée ces sortes d'arc de triomphe dont le sommet est une terrasse et les deux piliers de larges obélisques.

chrétiens et mahométans, et descendant à grand'peine le cours du Nil, vinrent se cacher dans les décombres de Thèbes : remplis de persévérance, de courage et de finesse, ils parvinrent à gagner, à force de temps et de services rendus, la confiance des *fellahs* des neuf villages des deux rives, et même d'une tribu d'Arabes pasteurs nommée Abab-deh's, et à établir une sorte de petite mission sur la rive gauche du Nil. Il est bien vrai qu'ils furent obligés d'atténuer étrangement la rigueur des maximes du catholicisme, qu'ils voulaient établir au centre d'un pays mahométan ou schismatique; ils avaient affaire à de rudes et superstitieux néophytes, qui les placèrent souvent dans l'alternative de faire céder leurs principes, ou d'être livrés aux Mamelouks, qui gouvernaient despotiquement l'Égypte, et dont les pauvres pères se cachaient soigneusement. On peut donc dire qu'il y eut conversion de part et d'autre, en ce sens que les Arabes arrachèrent de leurs pieux missionnaires des concessions secrètes et des permissions occultes dont les bons pères demandaient sans doute pardon à Dieu dans leur cœur, tandis qu'en échange ils accordèrent aux deux frères de Jésus les privilèges, successivement octroyés, d'enseigner les enfants et de dire secrètement la messe, pourvu qu'ils n'eussent pas de cloches, et ne s'avisassent jamais de parler aux femmes, sous peine d'être tués sur-le-champ par leurs maris ou maîtres, ce qui pensa arriver deux ou trois fois aux bons missionnaires, que leur âge avancé ne put soustraire qu'avec bien des difficultés à l'inflexible jalousie orientale. Il était résulté de ces arrangements et de ces mutuels sacrifices une sorte de petit culte mixte, tout particulier, qui s'exerçait dans l'ombre; une croyance vague et complaisante, qui n'était ni la religion romaine, ni la grecque, ni la cophte, ni l'arménienne, ni le schisme Jacobite, ni le Surien, ni l'Eutichéen, ni le Nestorien, ni le Sévérien, ni celui des Monophysites, cultes qui règnent dans l'Orient, débris épars du christianisme qui survivent à sa chute comme les débris des temples au pied des mosquées; mais c'était comme une sorte de moyenne proportionnelle trouvée entre la religion catholique et celle de Mahomet, demi-teinte entre les deux couleurs, demi-ton entre deux sons, point d'intersection, vacillant et indéterminé, montant

ou descendant selon la circonstance, et selon que la fortune de la mission haussait ou baissait dans l'opinion. On verra par la suite en quoi consistaient les accommodements d'amis dont nous parlons, et cette sorte de sainte contrebande; elle faisait, par exemple, que les bons pères n'hésitaient pas à bénir les talismans musulmans et le Koran quand un Bédouin les leur apportait, de crainte qu'en désespoir de cause il ne les portât au Santon du voisinage. Quoi qu'il en soit, d'abord médecins, puis religieux ouvertement, les deux pères qui avaient nom *Félix* et *Servus Dei,* avaient établi leur chapelle et leurs personnes à Medinet-Abou, d'une manière aussi solide que quelque chose ou quelqu'un pouvait l'être en Égypte, sous l'empire aristocratique et militaire des Mamelouks, lorsque dans l'année 1793, le premier, qui était le plus jeune, fut emporté par la peste, dont il avait espéré guérir une pauvre famille de Cosséir, petit port voisin de Thèbes, sur la mer Rouge; et à l'époque de cette histoire, il ne restait plus que le P. Servus Dei, comme timide pasteur du plus farouche et du plus perfide de tous les troupeaux.

L'excellent homme, qui avait jugé à propos de prendre ce nom latin, qu'il rendit célèbre et digne de figurer dans les *Lettres édifiantes,* en avait sans doute un autre dans le monde; mais on n'en a jamais rien su, et il parut toujours l'avoir complètement oublié, n'ayant de sa vie laissé échapper un seul mot qui pût marquer un souvenir d'un genre de vie différent de celui qu'il menait. Il s'était logé dans un de ces vastes et magnifiques souterrains de Thèbes dont les murs sont chargés de dessins bizarres et d'hiéroglyphes qui sont encore très mystérieux pour nous; ce souterrain avait son entrée dans l'immense tour du palais de Medinet-Abou, qui avoisine un vieux temple et un pavillon, ancienne demeure des prêtres égyptiens. Le temps l'avait rendu possesseur des ruines extérieures et intérieures de ce gigantesque édifice, avec d'autant moins de résistance, que les misérables cahutes du village voisin étaient totalement abandonnées. Le pauvre moine se trouvait donc maître absolu d'une des demeures des Pharaons, et officiait dans le sanctuaire de la déesse Isis, se voyant ainsi souverain spirituel et temporel d'un palais auprès duquel tous ceux de Rome et de l'Europe

entière ne paraîtraient que des chaumines enfumées, ou des colifichets d'enfants. Cependant, quelque juste que soit l'enthousiasme qui nous porte à signaler ainsi la gloire de notre ami, nous devons dire qu'il n'était pas le premier religieux conquérant de ces magnifiques demeures; elles portaient et portent encore les traces de tous les cultes qui furent en honneur dans l'Égypte : les chrétiens de la première Église de la Thébaïde avaient élevé une chapelle dans la cour du grand temple; les Musulmans en firent depuis une mosquée, après l'avoir purifiée avec de l'eau de rose; mais le temps renversa bientôt ce faible édifice avec ses croix et ses croissants au pied des ruines impérissables qui l'entouraient comme des fortifications; il n'en resta que quelques belles colonnes de granit rouge, d'un seul morceau, qui semblent placées là comme point de comparaison et de proportion entre le goût étroit, mesquin et joli de l'architecture moderne, et la simplicité grandiose, et la sublime beauté de l'architecture et de la statuaire antiques.

La nuit dans laquelle se passèrent les événements très simples que nous avons à raconter, était déjà très avancée, lorsque le P. Servus Dei sortit de son souterrain, portant une lanterne sourde dans une main, et dans l'autre un pot d'argile très pesant; il monta dans les décombres, et, seul dans l'immense péristyle du palais découvert, il se dirigea d'un pas assuré vers le milieu du mur le plus grand, le mieux conservé, et le plus surchargé de dessins de batailles et d'offrandes religieuses. Là, il s'arrêta, et posant, non sans quelque peine, plusieurs pierres les unes sur les autres, il en fit une sorte d'échelle, au moyen de laquelle il s'éleva à la hauteur d'une grande figure d'Osiris, assis sur son char de victoire, et tenant d'une main les rênes de ses chevaux, et de l'autre faisant un signe pacifique à une quantité de petits hommes dont la tête n'atteignait pas son genou, et qui répandaient en offrande, sous les roues de son char, une pluie de mains et d'oreilles coupées à ses ennemis. Le bon père, ayant posé sa lanterne à côté de lui, se mit à considérer le profil d'Osiris, dont l'œil était vu de face, comme un peintre regarderait un mauvais tableau qu'il serait chargé de réparer, il examina quelque temps en silence la figure

d'épervier qui formait la coiffure du divin personnage, et poussant un léger soupir, il demeura un moment les bras croisés à le considérer attentivement. Enfin, prenant tout à coup son parti, il trempa et retourna longtemps un gros pinceau dans le pot qu'il avait apporté, et, le retirant tout gonflé d'une belle couleur d'ocre jaune, l'appliqua sur la muraille, et dessina un demi cercle autour de la tête d'Osiris; puis, mettant tous ses soins à bien détacher le profil, et à cacher la tête d'épervier, il remplit la circonférence avec sa couleur pâteuse, de manière à former une sorte de lune derrière la tête et les épaules de l'ancien dieu de l'Égypte. Très satisfait de son ouvrage, il descendit de ses degrés de pierre pour l'examiner de loin, pencha à droite et à gauche sa tête chauve, et caressa son menton à barbe grise d'un air d'artiste consommé; ensuite, remontant sur son échafaud, et saisissant de nouveau son gros pinceau, il se préparait à corriger la main étendue du dieu, lorsqu'une voix forte fit retentir dans l'écho des péristyles un éclat de rire long et ironique, qui fit tressaillir le bon missionnaire; il retourna la tête avec un peu d'embarras, et vit en bas de son piédestal un homme dont la présence ne lui causa aucun étonnement, mais un léger mouvement d'humeur.

«Mon cher ami, dit-il cependant en français avec douceur, à ce jeune homme, j'ai eu bien des croix à porter à la suite de notre Seigneur, depuis que je mène la vie évangélique dans la domination des infidèles; ces croix me sont venues de la part des Mahométans et des schismatiques surtout. Je n'ai pas eu moins à souffrir de la part des libertins auxquels je tentais d'enlever leurs victimes; mais la croix la plus lourde pour moi serait de voir un catholique romain se rire d'un acte de foi que j'accomplis dans toute la simplicité de mon cœur.

— Allons, allons, bon père, ne nous fâchons pas, répondit le nocturne visiteur; vous y perdriez peut-être un peu, car le moment approche où bien des gens d'ici auront besoin de moi, et vous tout le premier. Jusque-là, permettez-moi de m'étonner de vous voir devenu tout d'un coup peintre en bâtiments, et de vous demander si je puis vous seconder dans votre ouvrage mystérieux.

— Quant à me seconder, dit le père Servus Dei, je ne doute

pas que vous n'en soyez très capable, car celui qui sait toutes les langues peut bien savoir aussi tous les métiers; et en vérité, mon ami, quand vous me diriez que vous allez rebâtir le temple de Medinet-Abou, et le remettre en l'état où il était sous Sésostris, qui certainement est le Pharaon de l'Écriture, cela ne m'étonnerait point de votre part après ce que je vous ai vu faire. Mais je n'ai pas besoin d'aide en ceci; ce que je vous demande, c'est de ne pas me faire entendre un second éclat de rire comme celui-ci, qui m'a semblé tout à fait infernal; soit dit sans vous offenser, mon ami. — Sans vous offenser, reprit-il en descendant de ses pierres et en serrant la main de cet homme, car vous savez que je vous aime déjà comme un fils, quoique vous me soyez tout à fait inconnu. »

La main nerveuse et sèche du nouveau venu serra les petits doigts jaunes et maigres du Père, et il s'écria avec un accent ferme, mais douloureux, qui pénétra jusqu'au cœur du missionnaire :

« Dieu veuille, mon Père, que je sois inconnu à tout le monde; moi et mes pareils ne devons désirer que cette destinée-là. Mais le temps va venir où je courrais bien des dangers, s'il y avait des dangers pour un homme qui, au fond, ne se soucie guère de ce qu'il deviendra.

— Eh bon Dieu! mon fils, dit le Père alarmé, que pouvez-vous craindre de cette retraite, où nous menons tout à fait la vie des anciens solitaires de la Thébaïde? Les Mamelouks n'ont pas paru depuis qu'ils ont enlevé le *myry* de l'an dernier; les habitants du Saïd sont très doux, et accoutumés à vous. A présent, de quels dangers parlez-vous?

— Oh! n'importe; ne faites pas attention à ce que je vous ai dit. Moi, voyez-vous, je suis toujours en voyage; ce temps de repos n'était qu'une halte. Mais vous, Père, préparez-vous aussi, car je me trompe fort, ou ceux qui viendront n'auront pas grande sympathie avec vous.

— Qui doit donc venir ici, mon Dieu?

— Des gens que je suis venu attendre, et que j'ai besoin de voir de près; je ne puis vous les nommer, mais ils se feront bien

voir et entendre; et je vous le dis sur mon honneur, dès qu'ils seront venus, il n'y aura pas un seul cheveu de ma tête en sûreté.

— En ce cas, mon fils, dit le Père en souriant, il faut compter sur la Providence.

— Nous sommes dans le pays de la fatalité, reprit l'étranger, qui en ce moment parlait français sans le plus léger accent, et nous verrons ce que l'un et l'autre amèneront. Qu'est-ce que cela me fait à moi?

— Heureux ceux qui ont confiance au Seigneur, et dont la conscience est en repos, dit le missionnaire avec résignation, mais cependant baissant la tête avec un air de préoccupation visible.

— Voilà! voilà les soupçons que j'inspirerai toujours, et vous ne pouvez vous en défendre, ajouta son interlocuteur avec un rire forcé; mais cela m'est égal. Oui, de pardieu! cela m'est égal, ajouta-t-il en élevant les mains, l'opinion des hommes m'est indifférente. Qu'est-ce que cela me fait?» ajouta-t-il après un repos. C'était sa phrase favorite.

Le père Servus Dei fut effrayé de ces exclamations, et voulut éviter d'y répondre. Il y avait dans ce jeune homme quelque chose qui le déconcertait et l'intimidait sans qu'il se l'avouât lui-même; il remonta paisiblement, en apparence, sur son échafaud de pierre, et prenant son pinceau, il se mit à barbouiller une croix dans la main d'Osiris avec la même couleur jaune, car il n'en avait qu'une. L'autre le laissa faire et se promena de long en large, les mains derrière le dos, dans la vaste cour pleine de débris où ils se trouvaient, marchant avec une vitesse qui suffisait pour faire reconnaître un Européen. Pendant environ un quart d'heure, on n'entendit que le bruit de ses pas, qui retentissait dans l'écho des mille piliers carrés qui formaient le grand péristyle; enfin, vers la vingtième fois qu'il repassa devant la petite lanterne du missionnaire, celui-ci se retournant un peu, le pinceau à la main, lui dit :

«Croyez-vous, mon fils, que ce soit une imprudence, d'après vos tristes prévisions, que de transformer cette figure païenne en un saint Jean, selon l'usage de nos pieux frères de la primitive

Église, qui n'ont eu qu'à ajouter une robe à ces images profanes d'Isis, que vous voyez ici près, pour en faire une représentation assez passable de la sainte Mère de Dieu?

— Eh mon Dieu! mon bon Père, reprit un peu brusquement l'interprète, car il n'était connu dans le pays que sous le nom de ses fonctions, usage assez général dans l'Orient, où l'on fait plus de cas du surnom que du nom, et cet usage favorise singulièrement l'incognito; mon Dieu! vous pouvez bien faire tous les petits barbouillages qui vous plairont sur la muraille, cela n'aura guère plus de conséquence aux yeux des Européens que les soldats que les enfants dessinent au charbon dans les rues de leurs villes.»

Quoique visiblement choqué de la comparaison, le père ne perdit pas de vue la circonstance où il se trouvait, et le mot échappé à l'interprète.

«Vous dites donc que ce sont des Européens qui doivent venir? dit-il en regardant un peu en dessous la physionomie de l'étranger, que sa lampe et la clarté croissante du ciel éclairaient assez. Celui-ci, sans chercher à se cacher, s'approcha davantage.

— Oui, dit-il d'un ton sérieux et solennel; oui, ce sont des Européens, des Européens sans pitié, sans foi, sans loi, sans mœurs, sans gouvernement régulier, plus barbares que les Bédouins et les Mamelouks. Voilà ce que j'ai à vous dire; tenez-vous pour averti, et réfléchissez. J'ajoute à cela, une fois pour toutes, que si vous voulez quitter le pays, il y a à Cosséir un brick qui vous portera où vous voudrez.

— Quitter le pays! dit le missionnaire avec chaleur. Ah! mon fils, ce n'est pas à soixante-deux ans, quand on en a passé quarante à étudier la langue, le caractère et les usages d'un peuple, que l'on songe à changer de pays, parce que ce pays change de maîtres. Et ne l'ai-je pas vu déjà en changer cinq fois? N'ai-je pas vu Ibrahim, le premier qui renversa les pachas en 1746? N'ai-je pas vu le Cheik-el-Beled, le fameux Aly-Bey, qui se déclara sultan d'Égypte, prit la Mecque et battit toutes les troupes du grand-seigneur? Cette main a touché celle de Dâher, son ami fidèle, en 1772; et j'ai été réduit à me cacher dans les tombes que vous voyez ici à Qournah, lorsque le brigand Mohammed lui succéda;

à présent je respire sous la protection de Mourâd et d'Ibrahîm, les Mamelouks. Eh bien! pourquoi notre Sauveur, qui m'a tiré de la dent des tigres, m'abandonnerait-il sous celle des loups? J'accomplis son œuvre, je suis son soldat, son serviteur, et il ne délaissera pas celui dont les services remontent jusqu'au temps du révérend, et j'oserais même presque dire du bienheureux Père Sicard.

— Vous avez raison, mon bon Père, vous avez raison, restez ici. Moi, qui suis plus exposé, j'y veux rester aussi; mais souvenez-vous que je vous ai averti.

— Et d'ailleurs, poursuivit avec la même vivacité le bon missionnaire, il se passera bien du temps sans doute avant que vos craintes se réalisent, et d'ici là la mission aura gagné et aura pris une attitude plus respectable; nous aurons jeté des racines plus profondes par la protection de Mourad-bey, que je regarderai toujours comme moins éloigné du royaume de Dieu que les autres beys des Mamelouks. Mourad-bey, je vous l'ai dit, m'a promis solennellement et avec serment qu'il me permettrait d'avoir une cloche.»

Et voyant un léger sourire sur les lèvres habituellement sérieuses de l'interprète :

«Vous riez, mais vous ne savez pas de quelle importance est une cloche dans une mission; ce fut toujours le désir le plus ardent qu'il y eut dans le cœur du P. Félix et dans le mien. Si nous avons une fois la cloche, nous pourrons appeler de loin notre petit troupeau, et je pourrai, sans mentir, nommer église ce qui ne serait qu'un débris de temple jusque-là; une fois cette cloche suspendue, et il me sera facile de le faire, pourvu que Mourad tienne sa promesse, une fois que la cloche aura retenti depuis El-Acâlteh jusqu'à Med-Amoud[1], qui doutera que la Sublime-Porte ne permette et ne protège ouvertement notre culte, comme en Syrie celui des Maronites, qui n'est autre chose que le culte catholique romain? Cette opinion établie, les tièdes seront réchauffés dans leur foi; vous verrez les ouailles accourir de tous les côtés, et la tribu des

[1] Villages aux deux extrémités de l'emplacement de Thèbes.

Beni-Ouassel pourra peut-être se joindre à celle des Ababdéhs; dès que mon troupeau se sera accru à ce point, on n'osera pas refuser aux cheiks de ces tribus la permission de construire ici, où je suis, un petit autel, et vous qui savez tout et qui êtes, je crois, catholique romain, vous m'aiderez à orner le temple du Seigneur. Il ne serait pas impossible qu'ils nous vînt des vases sacrés de Cosséir ou par la caravane de Damas, et les Cophtes qui se sont égarés, et qu'on pourra faire rentrer dans le sentier de la vraie foi, sont déjà habitués aux rites du vrai culte; ils ont des chapelains, des desservants, des .....

— Tenez, bon Père, voilà un enfant de chœur qui vous vient, interrompit l'interprète avec un rire caustique, en voyant s'avancer sous le premier pylône un beau cheval guidé par le petit Bédouin que nous venons de voir partir de la tente.

— C'est bien extraordinaire à cette heure», dit le père étonné, et descendant de son échafaudage en jetant son pinceau, il marcha précipitamment au-devant de l'enfant, qui en un seul bond fut à terre. Le jeune Arabe ne salua qu'en posant sa main droite sur son cœur, et faisant des gestes aussi composés, aussi graves et aussi lents que ceux d'un patriarche auraient pu l'être; il annonça dans sa langue que Yâqoub, cheik des Ababdéhs, avait reçu sous sa tente un Indou accompagné de ses esclaves, mais qu'on ne savait pas le sujet de sa mission, ni comment il était venu, parce qu'il ne parlait ni l'arabe, ni la langue des Francs; que le cheik désirait la présence et les services de l'interprète, et qu'il viendrait à la naissance du jour le consulter, si c'était son plaisir et son moment, car le caractère grave et la multitude des connaissances de l'Européen lui avaient acquis, dès son arrivée, une vénération presque superstitieuse de la part des cheiks et de tout le pays, qu'il n'était venu habiter que depuis six mois. Lorsque le missionnaire lui demanda quelle était là-dessus sa volonté, il réfléchit longtemps sur cette circonstance, et le débarquement d'un Indien sembla l'étonner; il interrogea l'enfant en arabe vulgaire, lui demanda depuis quand et comment l'Indou était débarqué, mais ses questions furent inutiles. Enfin il s'écria :

«C'est le commencement, ce doit être le commencement; qu'il

vienne»; puis, reprenant le style et la langue arabe avec la facilité d'un Bédouin et la prononciation fortement gutturale : «Dis au cheik Yâqoub, père de Souleyman : Youçouf èl Terjmân vous attend demain à l'heure où les Croyants doivent lire le chapitre de l'Aurore.»

Le père Servus Dei parlait moins bien l'arabe, qu'il avait appris pendant quarante ans; cependant il s'en servait toujours dans ses relations avec les Bédouins, et se faisait passablement entendre d'eux; il emmena celui-ci à quelques pas, et lui dit en faisant de nombreuses parenthèses : «Nous avons d'autres affaires à régler, mon enfant; tu diras au cheik Yâqoub que rien ne m'échappe, et qu'il y a ici un génie qui me dit tout. Je sais que son neveu Souleyman vient d'épouser sa fille Zahra; j'espère qu'ils se conduiront bien et en bons chrétiens, et ne manqueront pas de se présenter devant moi pour recevoir le sacrement du mariage et la bénédiction que j'ai seul le droit de donner; entends-tu bien, mon enfant? Moi seul, moi seul, il ne s'agit pas de consulter les fakyrs ni les santons, qui sont des menteurs. — (Je t'ai déjà dit de t'habiller plus décemment que cela, Taleb; tu es ici tout nu dans une église, mon enfant; ce serait tout au plus bon en plein champ.) — Oui, tu diras au cheik que si les deux époux ne se présentent pas ici, leur mariage sera nul devant Allah, entends-tu? — comprends-tu bien?»

L'enfant immobile jusque-là fit un signe d'intelligence.

«Et que Monkir et Eblis les attendent, s'ils ne viennent pas se présenter devant le prêtre de Issa[1].»

Taleb répondit gravement par une citation du Koran : «C'est Issa qui a changé une pierre en oiseau?

— Oui, mon enfant, c'est cela même», poursuivit le père, et se tournant vers l'interprète, comme pour s'excuser : «Ces pauvres gens n'en savent pas plus, dit-il en français, il faut bien parler un peu leur langage et hurler avec les loups, pour en faire un jour des brebis du bercail.»

Puis reprenant sa harangue : «Pour toi, Taleb; toi je t'ai promis

[1] Nom arabe de Jésus.

de te baptiser et de te faire enfant de chœur, mais tu es trop entêté, tu ne veux pas t'habiller; à dix ans! (tu auras dix ans au mois de Ssafâr[1], et tu ne portes pour vêtement qu'une calotte rouge sur la tête). C'est honteux, Taleb; va vite, et n'oublie rien; surtout qu'ils n'aillent pas chez le santon. — Monte vite à cheval; prends ta grande lance. Allons, saute. — Ce santon est un menteur, entends-tu? il ne passera pas le pont Al Sirât au jour du jugement, dis cela au cheik, entends-tu? — Ah! le voilà parti! ouf, ils me donnent assez de peine! ils ont la tête si dure, qu'il faut parler de notre sainte religion avec les noms du Koran de leur faux prophète, pour se faire entendre.»

Et l'enfant parti, le bon père, en s'essuyant le front, revint, prit le bras de l'interprète, et se promena de long en large avec lui, comme pour se remettre de la grande fatigue qu'il venait d'éprouver; il avait encore quelque scrupule dont il paraissait embarrassé, et dit en marchant :

«Ne soyez point scandalisé, mon ami, de ce que vous venez d'entendre : malgré leur amour fanatique de la fausse croyance, les Orientaux ont naturellement un besoin, j'oserais presque dire un instinct de religion qui ferait honte aux chrétiens, et j'ai pensé que, pour ne pas les heurter et pour les ramener, je ferais bien, par degrés, de leur parler leur langage; car, à tout prendre, leur faux prophète (que Dieu confonde!) a cependant montré quelque respect pour la personne divine de notre Seigneur Jésus-Christ : il dit, dans le Kôran, au chapitre *de la Table*, qui fut écrit à Médine, et qui contient cent vingt versets : «Allah dira à Jésus, fils «de Marie : Souviens-toi de la grâce que je t'ai faite et à ta mère. «Je t'ai fortifié par le Saint-Esprit; tu as parlé dans le berceau «comme un homme de quarante à cinquante ans; je t'ai enseigné «l'Écriture et la science, l'Ancien Testament et l'Évangile; tu as «guéri les aveugles-nés, tu as ressuscité les morts, tu as fait des «miracles que les impies disent être magie.» C'est peut-être ce qui fait que ses sectateurs montrent tant de vénération pour la mère

[1] Ce mois de l'hégire correspond au mois de juin (vieux style) et de messidor, style républicain.

de Dieu; ils l'appellent la mère du grand prophète Issa, et la révèrent jusqu'à faire empaler les Juifs qui osent blasphémer contre elle, tandis que des hommes élevés au sein du christianisme hésitent à lui rendre les honneurs et l'adoration qu'on lui doit! — Le saint sépulcre est un des termes de leurs pèlerinages de dévotion : j'ai vu dans la cité sainte des pèlerins turcs allant sur leurs genoux et se traînant à terre depuis la porte jusqu'au saint tombeau, et avant d'y entrer, ils ôtaient la laisse de leur turban; ensuite ils se prosternaient et faisaient de profondes inclinations en frappant le pavé de leur tête. Et considérant aussi que le grand-seigneur, parmi tous ses titres pompeux et magnifiques, se fait gloire du nom de protecteur et conservateur de la cité sainte, j'ai pensé que nous pouvions répondre, pour ainsi dire, à ces procédés que l'on pourrait regarder, en quelque sorte, comme des avances pour rentrer dans le giron de notre sainte mère l'Église. Le Père Félix n'était pas toujours de mon avis sur ce point, et ce fut souvent le sujet de quelques douces contestations; mais personne ne pouvait décider entre nous, car notre correspondance avec le Père procureur des missions du Levant avait été totalement dérangée par les événements inouïs de la révolution de France, que je n'ai sus que par vous depuis six mois, et auxquels j'ai peine à croire encore.

— Ils vous seront confirmés bientôt, mon bon Père, dit l'interprète en lui serrant la main; oui, sévèrement confirmés. Vous m'aviez pris en amitié parce que depuis longtemps vous n'aviez plus personne à qui parler français; eh bien! vous aurez bientôt des Français pour soutenir la conversation avec vous, et...»

L'interprète fut interrompu par un gémissement sourd qui se fit entendre derrière le péristyle; tous deux y coururent à grands pas, et distinguèrent un homme à cheval qui s'avançait lentement vers le grand temple qu'ils habitaient. Le missionnaire alla chercher sa fidèle lanterne, et, s'approchant timidement, reconnut un Mamelouk à l'élégance de son costume et à la richesse de ses armes; mais il fut effrayé du délabrement et de l'accablement total du maître et du cheval : l'animal, fatigué, harassé, traînait avec peine ses membres couverts de sueur et de sang, où s'attachait la pous-

sière comme une cendre délayée; il tirait une langue haletante et écumeuse, et allongeait sa tête jusqu'à terre : le Mamelouk laissait pendre un damas attaché par un cordon d'or à son bras droit, dont la main semblait à demi séparée par un coup de sabre; ses pistolets d'argent et sa carabine évasée tombaient aussi sur ses cuisses, à l'extrémité des longs cordons de soie qui les attachaient, comme des instruments inutiles qu'il ne pouvait plus manier. Il s'arrêta; et malgré sa blessure, portant sa main gauche au poignard de sa ceinture, il s'écria :

«Chiens de chrétiens! donnez-moi de l'eau.»

L'interprète saisit d'une main son bras, et de l'autre la bride de son cheval, et lui répondit en arabe :

«Dis-nous d'où tu viens, et tu auras de l'eau.»

Le reste d'orgueil du Mamelouk s'éteignit avec ses forces, et sa menace en avait été la dernière lueur. «Les beys sont vaincus, dit-il d'une voix étouffée, les maudits qui viennent ont les bras attachés les uns aux autres par des anneaux de fer. Laisse-moi gagner le désert, et donne-moi de l'eau.

— Déjà! dit l'interprète, Mourad-Bey déjà vaincu!

— Voilà une étrange nuit, il faut en convenir, dit le Père en présentant au Mamelouk l'extrémité d'une petite outre de peau de bouc. Tiens, mon ami, bois, nous secourons le pharisien et le gentil.»

Le malheureux but avec une avidité effroyable l'eau que renfermait l'outre, sans reprendre haleine une fois, et ouvrant fixement des yeux ardents; puis il la jeta brusquement, et regardant encore en arrière, comme s'il eût cru voir l'ennemi sur ses pas, il donna quelques coups de talon à son cheval épuisé, et du tranchant de ses étriers blessa et coupa les flancs du pauvre animal, qui partit plus vite qu'on ne l'eût attendu, et ne tarda pas à se perdre dans l'ombre du côté des déserts, au delà du vaste emplacement d'un hippodrome antique.

Les deux amis revinrent assez pensifs dans la grande enceinte du palais, et demeurèrent quelques instants sans parler, se regardant fixement l'un l'autre, mais ne voulant pas s'exprimer leurs sentiments. L'interprète se taisait, parce qu'il ne semblait pas croire

que ses paroles pussent être d'une grande utilité à un homme qui hésitait à suivre ses avis, et auquel, de son côté, il ne voulait pas se confier; le missionnaire gardait le silence par un reste de respect humain qui l'empêchait de témoigner trop de frayeur en présence d'un inconnu. Ce fut dans cette idée qu'il affecta de revenir une troisième fois à son ouvrage favori; et reprenant son pinceau, il se mit à passer des teintes jaunes sur l'auréole de l'Osiris devenu saint Jean; cependant il était visible que cette fois ce pinceau ne donnait plus les touches hardies et larges d'un grand maître, mais au contraire se promenait mollement sur des couleurs déjà *empâtées*, selon le terme des peintres, et ne faisait qu'accroître l'épaisseur de la couche d'ocre qui remplissait l'orbe de l'auréole. Le bon Père Servus Dei poussa son air d'assurance jusqu'à fredonner un *Magnificat*, et commencer en tremblotant un *Salve Regina*, puis il parla de choses toutes différentes de celles qui l'occupaient, et demanda d'un air distrait et sans se retourner, si l'interprète n'avait point passé quelque temps aux Indes orientales.

« A Séringapatam dans le royaume de Mysore, répondit l'autre avec son insolence accoutumée, et sans la moindre affectation; j'y ai fait connaissance avec le sultan Tippo-Saëb, et il me fit un accueil bizarre. Il était au moment de partir pour la chasse, cent éléphants étaient rangés sur la place de Séringapatam, sa capitale; lorsqu'il parut les souquedars crièrent : « Sa Présence, vos éléphants « vous saluent! » et les animaux fléchirent le genou trois fois; le sultan était suivi de ses tigres de chasse très apprivoisés, et que l'on menait comme une meute; ils étaient couverts d'un manteau traînant à raies d'or, et portaient chacun sur la tête un bonnet de drap. Tippo avec sa figure presque noire, et vêtu de gaze blanche, s'avança tout seul, nous regarda tous fixement, et sans rien dire, nous tourna le dos, monta à cheval, et partit pour la chasse.

— Et qui, *nous?* dit le Père impatienté en se retournant, qui étiez-vous? qui êtes-vous?

— C'est ce que vous ne saurez pas, à moins que d'autres que moi ne vous le disent, reprit l'interprète avec le même flegme, en se promenant encore de long en large.

— Comme il vous plaira, dit le Père Servus Dei.

— Comme il me plaira, en effet, dit l'autre.

— Vous faites peut-être mal, reprit le premier.

— Mais peut-être fais-je bien, repartit le second.

— Je puis être plus utile qu'on ne pense, dit le missionnaire tout en donnant force coups de pinceau.

— Je puis être plus dangereux qu'on ne croit, répéta l'interprète, en marchant toujours du même pas, et s'amusant à parodier les paroles de son interlocuteur.

— Vous êtes un plaisant, dit celui-ci en se retournant d'un air conciliant, car il ne demandait qu'à faire la paix.

— Je ne suis pourtant pas gai, je vous jure», répondit l'autre, et un nouveau silence commença.

Sans s'inquiéter le moins du monde de cette interruption, l'interprète tira de sa poitrine une petite montre d'or à double fond, et s'approchant de la lanterne, en prit la clef, et se mit à la monter gravement. Les mouvements reprirent leur battement régulier, et les aiguilles leur marche lente; il les regarda avec une grande attention, et porta plusieurs fois la montre à son oreille.

«Allons, allons, dit-il, en s'adressant à la montre, puisque les événements recommencent pour nous, recommençons donc à compter les heures et les minutes des jours. A quelle heure sera célébré ce mariage demain, bon Père? Je vous conseillerais de vous presser, si vous me demandiez mon avis.

— Hélas! dit le père, qui commençait à s'affecter sérieusement, la jeunesse rit et plaisante de toutes choses, parce qu'un sang brûlant coule dans ses veines, et qu'elle se sent assez de force pour recevoir le choc des événements; mais lorsque l'inquiétude entre une fois dans l'âme d'un vieillard, rien ne peut la combattre, si ce n'est une grande confiance dans la Providence, car ses forces diminuent tous les jours.»

En disant cela, il remit son pinceau dans le pot de couleur, et s'asseyant sur les pierres qui lui servaient d'échafaudage, il baissa la tête, et soupira profondément.

L'interprète changea de ton subitement, et lui serrant la main dans les siennes, lui dit avec une voix émue et attendrie :

«Ah! croyez, mon bon Père, que je ne me plais point à vous

tourmenter par de vaines prévisions, et que si je garde encore le secret de mon nom et de mon pays, c'est moins pour moi que pour vous-même, car aux yeux des gens dont j'attends la venue, vous seriez aussi compromis que moi-même. Aussi criminel, ajouta-t-il avec un rire de mépris, aussi criminel de lèse-nation. Ah! ah! vous apprendrez bientôt ce que c'est que ce crime-là. Je vous en dis assez, mon Père, pour que par la suite vous puissiez deviner ce que je suis, quand vous serez plus au fait des derniers événements de l'Europe; mais je ne vous ferai aucune confidence qui puisse vous compromettre et vous engager, je ne vous demande aucun serment, ne taisez rien de ce que j'ai dit, parlez de vos soupçons à qui vous plaira, je n'ai aucun droit à rien exiger de vous. Vous êtes libre, nous verrons ce que vous ferez.»

On put voir à la lueur de la lanterne la rougeur dont se couvrirent les joues du missionnaire. Il salua légèrement et ploya les épaules comme pour se résigner à une nouvelle humiliation, et dit avec douceur : «Mon frère, je n'ai fait que bien peu de bonnes œuvres, mais je puis dire que je n'en ai jamais fait une mauvaise avec l'intention de nuire.

— Il faut pardonner, reprit l'interprète, en appuyant son doigt sur la manche de bure du Père Servus Dei, il faut pardonner aux malheureux leurs craintes continuelles; je vous affirme ici, mon cher père, que depuis longtemps je n'ai parlé à aucun homme avec autant de confiance que je le fais avec vous. A présent je vous demande, soit que nous demeurions encore quelque temps ensemble, soit que nous nous séparions, je vous demande de ne plus me parler de moi; au premier mot que vous m'en diriez, je vous quitterais pour toujours, et ce serait avec la plus grande peine, car je ne désespère pas de vous être utile bientôt. Adieu, je vais dans ma cahute voir si je suis prêt en tout point à lutter contre l'orage, et préparer l'équipage d'un voyageur aussi perpétuellement en marche que le Juif errant. A demain matin, c'est-à-dire dans une heure ou deux tout au plus, car la nuit va finir.»

En disant ces dernières paroles, il serra la main du missionnaire, et le quitta. Il traversa à grands pas l'enceinte du palais ruiné, et à quelque distance en dehors du second pylône, gra-

vissant un petit monticule sablonneux qui s'étend en avant de la chaîne libyque, il entra seul dans une des cahutes de terre, du village de Medinet-Abou, entièrement abandonné depuis plus d'une année.

III

UNE LETTRE.

> **Souvenez-vous de cette journée : la peur vous faisait trouver la terre étroite pour fuir, et vous avez tourné le dos comme vaincus.**
>
> *Al-Koran*, chap. *de la Conversion.*

Le pauvre missionnaire n'eut pas un moment la pensée de s'aller coucher après le départ du compagnon de sa solitude, il ne songea même pas à reprendre l'occupation méritoire de sa peinture à fresque; tout à fait abattu par la conversation qu'il venait d'avoir, et par les tristes symptômes de guerre et de désastres qui étaient venus l'épouvanter, il demeura dans la position où l'avait laissé l'interprète; et, posant ses deux coudes sur ses genoux et sa tête dans ses deux mains, il se livra aux plus amères réflexions. Le chagrin de voir en danger le saint établissement qu'il avait si péniblement formé, et les germes de foi qu'il se flattait d'avoir jetés dans les cœurs, était le plus grave de ses soucis, et il cherchait dans son esprit de quel bouclier il pourrait s'armer pour protéger son troupeau naissant. Depuis la mort du P. Félix, il avait dû lutter seul contre les violences, les avanies, les vols à main armée et les trahisons de toutes sortes des Mamelouks, des Fellahs, des Bédouins et des Cophtes; à force de compositions, de douceur et d'art, il était parvenu à se maintenir à travers les passions opposées des tyrans et des esclaves, des infidèles et des schismatiques, à peu près comme un pilote habile maintient en

pleine mer une frêle chaloupe, et, les yeux toujours attachés sur sa boussole, présente tantôt sa voile tout entière, tantôt la moitié, tantôt le bord seulement, aux vents qui viennent l'attaquer; une autre fois la reploie et se laisse rouler au gré de la vague, puis profite d'un faible vent qui s'élève, pour revenir au point qu'il occupait dans la carte marine; et un moment après, se voyant emporté par les courants plus loin qu'il ne voulait, vire de bord tout à coup, met à profit le vent contraire, ne le reçoit qu'en partie, et s'armant de l'air contre l'air même, s'avance en louvoyant vers le point qu'il veut conserver, et réussit enfin à garder sa dangereuse position. Mais le pauvre Père voyait venir un nuage menaçant et inconnu dont il ne pouvait mesurer ni l'étendue ni la profondeur; il se perdait en conjectures pour deviner ce que ce pouvait être, et quelle armée avait pu vaincre Mourâd lui-même, ce redoutable bey qui partageait avec Ibrahim l'empire de l'Égypte; il ne voyait aucune puissance voisine qui eût pu réussir dans une telle entreprise; rien n'avait fait encore penser que la Porte voulût inquiéter dans son empire la féroce aristocratie des Mamelouks : il ne fallait donc pas attendre moins qu'une de ces grandes invasions par lesquelles, de temps à autre, un peuple se rue sur un peuple, une race écrase une race, efface ses lois religieuses et humaines, réduit son langage au silence pour en faire une science morte, et recouvre la civilisation précédente de tout le poids de la sienne, comme une couche de terre, éboulée tout à coup, laisse à peine quelques arbres et quelques grands édifices montrer leurs cimes et leurs pointes au milieu des aspects nouveaux des campagnes rajeunies.

Lorsqu'il venait à se représenter l'une de ces inondations d'hommes, auxquelles l'Égypte n'était guère moins sujette qu'aux inondations périodiques du Nil, le pauvre moine considérait avec effroi le peu de surface et de résistance qu'offrait sa chétive personne au choc d'un pareil bouleversement. Pourrait-il seulement conserver la liberté de ses pratiques religieuses sous les nouveaux conquérants? Saurait-il du moins se faire entendre d'eux? La seule langue européenne qu'il possédât était le français, sa langue naturelle; et si les Anglais étaient les nouveaux maîtres qu'il

devait attendre, son ignorance de leur langage, leur haine pour l'Église de Rome et pour la nation française l'exposerait à de grands dangers. Quelquefois il pensait que le terrible Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, était celui dont la venue était ainsi annoncée, par l'effroi qui le précédait toujours, et lui avait fait donner le surnom de *Boucher;* mais avec quelles armées aurait-il passé de la Syrie au Delta, et du Delta au Saïd? Les Druses et les Turkmans, réunis à toutes les forces des Ottomans du pachalik de Saint-Jean-d'Acre', ne lui auraient pas suffi pour traverser les déserts de Jaffa, et s'emparer du Nil, depuis Alexandrie jusqu'à Thèbes. D'où pouvait donc venir ce nouveau Cambyse, qui faisait déjà fuir devant lui-même les Mamelouks? Dans la confusion de ses idées, le père ne songea pas une fois qu'il fût possible à ses propres compatriotes de descendre sur la terre d'Égypte : le peu qu'il savait de la révolution française lui avait laissé la douloureuse conviction que sa patrie était en proie aux déchirements intérieurs d'une guerre civile, et qu'entourée d'ennemis, harassée par ses propres convulsions, l'épuisement la rendait capable tout au plus de conserver ses frontières. Dans son inquiétude, il ne pouvait s'empêcher de songer aux fréquentes prédictions de l'interprète, et à leur prompt accomplissement : loin que sa confiance en lui s'accrût par le succès, il ne pouvait se défendre au contraire de soupçons quelquefois injurieux à son compagnon du désert. Était-ce par des voies naturelles et légitimes que cet homme, qui n'avait aucune relation avec qui que ce fût, avait su et raconté tout ce qui se passait sur le globe entier, et annonçait un événement qui se hâtait de venir vérifier ses paroles? Quoique touché du mouvement d'épanchement et de sensibilité qui avait provoqué tout à l'heure ses confidences, le père les trouvait obscures, et se sentait troublé d'avance de la situation dans laquelle se jetait volontairement un jeune homme qui l'intéressait vivement, et lui inspirait une compassion que les soupçons ne pouvaient détruire. Il y avait six mois qu'un brick léger et armé en corsaire, sans pavillon qui le distinguât, avait jeté cet inconnu seul à terre à Cosséir; se trouvant dès son arrivée en relation avec les habitants, dont il parlait la langue comme s'il fût né à la Mekke, il était

venu avec une troupe de Bédouins à Médinet-Abou, et s'était emparé de droit d'une des cabanes abandonnées de ce village, avait fait au Père Servus Dei une visite de voisinage, et, lui parlant dès l'abord le plus pur français, avait réveillé dans le cœur de ce vieillard ce besoin de confiance et d'épanchement que les Français éprouvent plus que tous les hommes. Mais, lorsque le bon Père eut occasion de remarquer que les idiomes étaient comme indifférents à ce jeune homme, et que des gens de plusieurs nations diverses prenaient tout à coup, en l'entendant, le sourire d'intelligence d'un compatriote, il ne put se défendre de ce refroidissement involontaire que l'on éprouverait en découvrant qu'un homme, que l'on a reçu comme son proche parent, s'était présenté sous un nom supposé. Ses dernières confidences montraient une âme susceptible de quelques bons sentiments; mais s'il semblait s'avouer le compatriote des conquérants futurs, exposé à leur haine, cette délicatesse de ne pas vouloir faire l'aveu entier au Père, de peur de le compromettre, était-elle bien sincère? N'était-ce pas la honte d'un criminel qui se cache et veut se couvrir d'un beau voile? Ce n'était pourtant qu'à regret que le missionnaire accusait dans son cœur ce mystérieux jeune homme, car il se sentait un grand penchant à l'aimer, quoiqu'il eût trouvé en lui une ironie habituelle de propos qui avait quelque chose de froid, de désespéré et de sinistre, et un goût de sophisme qui faisait de toutes les conversations autant de disputes au fond desquelles son opinion véritable était aussi impénétrable que l'était le lieu de sa naissance.

Le bon vieillard, ne cessant ainsi de balancer dans son esprit ses soupçons et ses penchants, demeura, sur le compte de son compagnon, dans la plus complète incertitude, et elle lui arracha un profond et douloureux soupir. Résolu d'attendre la suite de ses actions pour asseoir un jugement sur lui, ses réflexions devinrent plus mûres encore lorsqu'il songea que cet homme était le seul qui eût avec lui ce rapport d'idées qu'une civilisation égale établit entre nous, et que depuis quarante ans il n'avait trouvé que lui et le révérend Père Félix, ce missionnaire qu'il avait perdu, en qui il lui fût permis de répandre les pensées

variées et fécondes de l'observation unie à l'instruction. Enfin le résultat des rêveries du bon moine fut celui où bien d'autres hommes sont arrivés comme lui, lorsqu'ils ont voulu porter la sonde dans le cœur de ceux qui les entouraient. Sa conclusion fut qu'il n'avait pas un ami.

Il leva les yeux sur les grands piliers carrés du péristyle, et contempla longtemps les hautes et majestueuses statues, coiffées encore de leurs tiares, qui se tenaient debout adossées à chaque pilier, les bras croisés sur la poitrine, comme un rang de sentinelles silencieuses. La lumière douteuse de la nuit commençait à faire place à celle du jour; on sentait s'évanouir par degrés la fraîcheur de l'ombre, et une sorte de vapeur étouffante annonçait l'approche du soleil de la zone torride. Une abondante rosée semait sur le sol et sur les pierres noires ou rougeâtres de petites lueurs innombrables qui étincelaient autant que des diamants, et comme en même temps les étoiles s'éteignaient au ciel, on aurait pu croire qu'elles en étaient tombées l'une après l'autre pour s'attacher à la terre. Les masses obliques du palais commençaient à prendre cette teinte dorée qu'elles tiennent du soleil qui les calcine. Le bon Père regarda tristement les murs comme des amis dont on va se séparer, car s'il s'était habitué à les considérer jusque-là comme son incontestable propriété, il ne prévoyait que trop que le moment était venu où il lui serait difficile de la conserver paisiblement. Il se leva tristement de son siège en pierre, et faisant lentement le tour des murailles, il s'inclina respectueusement devant chacune des croix fleuries, des niches de saints creusées dans la pierre et devant des dessins hiéroglyphiques que les solitaires, ses prédécesseurs, et lui-même avaient transformés en images de la sainte Vierge et de saint Marc, fondateur de l'église d'Alexandrie, qui fut envoyé par saint Pierre en Égypte pour l'établir. L'une des plus belles de ces représentations grotesques était autrefois un Osymandias foulant aux pieds deux Éthiopiens; mais, comme on en avait fait saint Pierre écrasant Eutychès et Nestorius, les fondateurs du schisme qui porte leur nom, ce fut cette peinture qui obtint la plus longue station de notre pieux personnage : arrivé enfin au milieu du mur du midi

sur lequel il avait cloué une simple et grande croix de bois, il se prosterna le front contre terre, et demeura profondément absorbé dans l'extase d'une prière sincère et fervente.

Ce fut dans cette attitude que le trouva son compagnon. Ce jeune homme entra lentement dans l'enceinte découverte du temple, et appuyant sa tête contre le genou de l'une des cariatides, il attendit, les bras croisés, que le Père eût achevé sa prière. Le jour naissant éclairait la physionomie noble et expressive ainsi que le bizarre costume de l'interprète; ses yeux creux et ardents étaient pleins d'une pensée inquiète; il était blond, et son teint hâlé, comme celui des hommes de mer, semblait fait pour être plus blanc, à en juger par la couleur plus claire de ses mains et de son cou à demi découvert. Son vêtement de drap bleu, le couvrant jusqu'au genou et serré d'une ceinture de cuir, était d'une forme très-ample, et l'on n'aurait pu dire si c'était la blouse d'un marin de l'Europe ou la robe d'un Arabe; mais ce qui décidait la question en faveur de l'Europe, c'était un chapeau rond vernis et luisant, de longs cheveux qui tombaient sur ses épaules, formant une grosse queue que nouait un ruban noir; on pouvait juger que ses cheveux avaient été poudrés, à la légère teinte blanchâtre qui n'avait pu totalement s'effacer. Il n'avait d'arme apparente qu'une sorte de coutelas recourbé, qui était un très grand poignard ou un très petit sabre, et pendait à une chaîne de cuivre. L'ensemble de sa personne avait à la fois quelque chose d'Européen et d'Asiatique qui donnait une juste idée de la double nature d'un interprète, et ne pouvait étonner dans le voisinage du port de Cosséir, où tous les Grecs, les Juifs et même les Arabes qui ont quelques rapports avec les consuls ou les commerçants européens s'empressent de mettre le chapeau rond, tirant vanité de leurs relations avec les peuples civilisés.

Il regarda quelque temps le Père sans que sa figure exprimât autre chose qu'une observation attentive pour laquelle il semblait que tout son être eût été créé; ses yeux fixes ne perdirent pas de vue la physionomie du moine absorbé dans sa prière, comme s'il eût voulu deviner si elle était sincère. Il ne parut pas que ce spectacle lui donnât le moindre désir de s'agenouiller devant la

croix, ni qu'une seule pensée religieuse résultât de sa méditation et de ses remarques; au contraire, un sourire un peu caustique erra un moment sur le coin de ses lèvres qui reprirent, tout à coup, leur expression sérieuse. Il tira de sa gaîne le poignard recourbé qu'il portait, et, comme par désœuvrement, se mit à achever sur les murs les deux dernières lettres d'une inscription qu'il y avait sans doute gravée lui-même précédemment.

«Je fais aussi mes hiéroglyphes, dit-il au Père lorsqu'il se releva. *Popule mi, quid feci tibi?*»

Et il continua en silence, sans ajouter aucune réflexion à la lecture de cette épigraphe, ne paraissant occupé que de la difficulté de tracer le point d'interrogation sur une pierre aussi dure. Le missionnaire ne voulant pas revenir sur la conversation précédente, et n'ayant l'air d'attacher aucun sens à ces mots latins, affecta d'être exclusivement occupé du mariage qui allait se célébrer dans la matinée, soutenant ainsi avec son compagnon cette petite ruse de conversation à laquelle leur fausse position vis-à-vis l'un de l'autre les avait habitués.

«Vous ne connaissez pas encore tous mes néophytes, Yousouf, dit le père; je ne vous ai pas nommé encore le neveu du cheik Yaqoub, qui est pourtant un de ceux qui me donnent le plus d'espérance : il s'appelle *Richesses-de-Dieu.*

— Richesses-de-Dieu! dit l'interprète avec la plus grande surprise; mais, en vérité, mon Père, vous avez des noms d'une complication prodigieuse dans votre mission!

— N'importe, n'importe, mon ami, dit le bon homme avec un léger mouvement d'impatience. La coutume des Arabes est qu'aucun enfant ne porte le nom de son père, et la nôtre est de leur en donner au baptême qui leur rappellent notre sainte religion; ce jeune homme, par exemple, se nomme Souleyman, mais je voudrais donner à ses frères l'habitude de l'appeler d'un nom plus chrétien.»

Là-dessus le Père se mit à raconter comment un jour que le jeune Arabe était malade, il lui avait jeté de l'eau sur la tête, et, par une innocente et pieuse supercherie, avait prononcé tout bas les paroles du baptême sur sa tête, le faisant ainsi chrétien malgré

lui-même. L'interprète fit bien encore quelques observations malignes sur ce qu'il nommait escamoter une âme, et représenta au Père qu'il ne pouvait regarder comme chrétien cet homme en qui la foi n'était pas alors bien vive; mais le Père Servus Dei cita, comme un exemple et une grande autorité, le trait du R. Père Brévedent, qui, pendant son séjour à Sennâr, en Éthiopie, fut appelé près d'une jeune Mahométane comme médecin, et, la voyant à l'extrémité, la baptisa, sous prétexte de lui faire boire une potion salutaire, et lui donna ainsi l'éternité, n'ayant pu lui conserver la vie. Ensuite il fit à l'interprète le portrait moral de son prétendu néophyte.

« C'est, dit-il, le plus brave et le plus entreprenant des Bédouins Ababdéhs; dans leur tribu, ces pauvres fanatiques admirent tant le feu surnaturel qui anime les actions hardies, qu'ils disent que deux anges lui ont ouvert la poitrine, comme jadis à leur prophète, et ont rempli son corps et son sang des rayons du soleil [1]. Il est certain que ce jeune fou a bien mérité d'avoir pour femme (et Dieu veuille que ce soit la seule!) cette petite fille arabe, car on m'a raconté de lui des traits d'amour qui surpassent ce que l'on doit à une créature; et même c'est là, soit dit entre nous, ce que je n'ai pu lui faire comprendre encore. On dit qu'une fois, au milieu du désert, l'eau vint à se tarir dans les outres que portaient les chameaux; Souleyman disparut de toute la vitesse de son cheval, et bientôt il revint lentement, nu-pieds, marchant sur le sable qui le brûlait, mais il tenait dans ses mains, pour Zahra, une jatte de lait, contre laquelle il avait changé tout ce qu'il possédait au monde. Un matin, un léopard vint à passer près d'elle; Zahra l'avait admiré : il partit seul, il le poursuivit pendant sept jours dans le désert, loin des puits et du Nil, se nourrissant de la

[1] Al-Monteki Gjannabi dit que deux anges vinrent trouver Mahomet, âgé de trois ans; ils portaient un bassin d'or plein de neige. Ils tirèrent Mahomet à part, l'emmenèrent sur une colline voisine, le couchèrent par terre, lui fendirent le ventre et lui ouvrirent ensuite la poitrine. Ils en tirèrent une certaine tache noire; ils lui lavèrent après cela le corps avec cette eau de neige; ils lui remplirent le ventre de lumière, et, l'ayant refermé, le laissèrent dans le même état qu'avant. C'est à ce trait sans doute que le missionnaire fait allusion.

gomme qui découle des palmiers; son cheval y périt, mais lui, il revint tout sanglant rapporter la peau tachetée que Zahra avait trouvée belle. On dirait que tant de passion épouvante la jeune fille elle-même, et je crois bien qu'une sombre jalousie est cachée dans cette flamme, comme un charbon noir au fond d'une fournaise. J'ai remarqué qu'elle n'osait témoigner un désir, ni montrer une crainte devant cet ardent jeune homme, et qu'elle n'osait presque pas parler devant lui, victime de sa passion, esclave de son esclave.»

Le bon Père ajouta encore quelque chose des projets qu'il avait d'adoucir les mœurs de ces jeunes gens, lorsqu'une fois il les tiendrait sous la loi de l'Évangile; mais voyant encore sur le visage de l'interprète le même rire qu'il y avait tant de fois remarqué avec chagrin, et qui semblait ne se manifester jamais que lorsqu'on formait un projet quelconque, il se rappela tout à coup les craintes qu'il venait d'oublier un moment, et poussant un profond soupir, il s'écria :

«Je ne sais vraiment pourquoi la Providence nous a réunis, et pourquoi je me suis involontairement attaché à vous, car jamais deux hommes n'eurent moins de rapports que nous deux!»

L'interprète, aussi calme après cette exclamation qu'avant, se contenta de tirer de sa poche une petite lunette marine, et en dirigea le point de vue hors du palais, vers le nord du désert, comme pour voir si celui qu'il attendait ne venait pas. Son vieux compagnon tourna involontairement la tête de ce côté, et plongea ses regards dans la plaine, sous le portique pesant du pylône, à demi enfoui dans le sable et les décombres.

«J'aperçois quelque chose de blanc, entouré d'hommes, qui marche vers nous, dit le missionnaire; qu'est-ce que cela peut être? dites-le-moi, mon ami.»

L'interprète ôta un moment la lunette de ses yeux, en essuya le verre, et le posa de nouveau sous ses sourcils froncés.

«C'est un éléphant blanc, dit-il; il porte un homme, et un enfant le conduit monté sur sa tête; ce n'est encore sans doute que l'envoyé indien. Je croirais volontiers que nous avons un peu de temps devant nous.

— Autant que mes faibles yeux me le permettent, reprit le vieillard en élevant sa main ridée au-dessus de ses sourcils blanchis, je vois une file d'hommes et d'animaux.

— C'est la tribu des Ababdéhs qui se retire, marche vers le Nil », dit Yousouf le drogman, ou Joseph l'interprète.

En effet, des yeux plus jeunes que ceux du missionnaire eussent pu, sans la lunette de son compagnon, distinguer à peu de distance la nombreuse tribu qui sortait lentement du bois d'acacias, derrière lequel elle avait campé cette nuit. Quelques cavaliers, drapés de manteaux blancs, armés d'une lance démesurée, s'élançaient en avant, et revenaient en tournant vers la lente file de bagages qui s'avançait d'un pas plus prudent. On pouvait distinguer des chameaux portant entre leurs deux bosses, comme dans une selle formée à cet usage, des femmes voilées et des enfants nus; des dromadaires, plus légers, chargés des tentes, des sacs de blé, de dattes, de café, et des outres pleines de l'eau du Nil, si précieuse au désert. On voyait parfois une jeune fille marcher légèrement auprès de ces animaux, portant un enfant sur sa tête, comme un vase de lait, avec une grâce toute particulière à son pays; une autre passait sans aucun vêtement, mais tenant avec soin sur son visage le masque de toile bleue, parce que la pudeur d'une fille arabe est surtout de cacher ses traits qui, seuls, dit-elle, la distinguent des autres femmes. Quelques vieillards à barbe blanche suivaient sur de beaux chevaux, et laissaient pendre jusque sur le sable les longues pipes qu'ils fumaient en avançant; des troupeaux de chèvres noires, et quelques moutons à longue laine, marchaient après eux; et la nombreuse tribu, disparaissant et se montrant tour à tour dans les inégalités de ce terrain sablonneux, décrivit un grand cercle, et s'arrêta sur les bords du fleuve, dont le crépuscule commençait à découvrir les larges contours.

« Ces gens-là sentent l'approche de la tempête comme les oiseaux de mer, dit l'interprète en les lorgnant toujours; ils vont mettre le fleuve entre eux et lui.

— Qui, lui?» dit le missionnaire impatient, qui oublia sa résolution de ne plus questionner. En effet, il eût aussi bien fait de se taire, car l'interprète ne donna plus signe de vie, et demeura

aussi immobile que les cariatides du temple, lorgnant toujours, jusqu'à ce que le cheik et les principaux de la tribu, conduisant l'Indien, fussent arrivés à vingt pas du pylône et des péristyles du palais ruiné. Là, toute cette troupe bigarrée et singulière s'arrêta tout à coup, et comme voulant s'en retourner, fit tout à coup volte face : «Venez, dit l'interprète au père, venez voir un Indien adorer le soleil; je suis bien trompé si cet homme n'est pas un brahme. Venez, je vous expliquerai sa prière.» Ils se hâtèrent d'aller au-devant de leurs nouveaux hôtes, et virent qu'en effet les Orientaux semblaient tous attendre la naissance du soleil, qui, en ce moment même, se montra dans toute sa gloire au-dessus de la chaîne arabique, comme un énorme flambeau derrière un tombeau de granit bleu, et jeta sur le firmament, azuré jusque-là, des flammes qui le rendirent pareil à une fournaise ardente. L'astre immense et sans aurore but et dessécha tout à coup la rosée de la terre, qui, en un instant, devint brûlante sous les pieds, et renvoya au ciel ses dévorantes chaleurs. Le Nil, comme si l'on eût arraché son voile, fut éclairé dans tout son cours, et parut comme endormi au milieu d'une forêt d'obélisques, de statues tronquées, de pylônes debout encore, de portiques renversés, de môles carrés et inébranlables, de pilastres isolés, de chapiteaux sans base, de soffites sans portes et de murs penchés, dont les pointes, les têtes, les angles, les cylindres et les masses, brillèrent subitement de mille nuances rougeâtres, grises, bleues, roses, noires ou dorées. A ce spectacle, le brahme fit un geste aux douze serviteurs indous qui l'accompagnaient, et ils se prosternèrent la face contre terre; lui, se tenant debout devant eux, la face tournée vers l'orient, s'éleva sur la pointe des pieds en étendant les bras, et le creux des mains tournées vers le ciel, il prononça cette prière :

«O soleil! œil du monde! Dieu de la lumière, des planètes et de la vie! venez, le dieu Vichnou emprunte de vous son éclat; vous êtes pur et vous purifiez.»

Et, prenant des mains d'un des sudras une petite soucoupe d'or, il versa en libation de l'eau, des fleurs rouges et de la poudre de sandal.

L'Européen, comme impatienté de ces cérémonies, s'avança

d'un air de mauvaise humeur vers l'Indien, au moment où il finissait sa libation, et le frappa sur l'épaule : le brahme se retourna en rougissant subitement, et comme s'il eût su parfaitement qu'il devait lui obéir, le suivit vers le temple de Médinet-Abou, avec une docilité qui rendit le Père Servus Dei totalement stupéfait. L'Indou, suivi de ses sudras et de la famille arabe, marchait à pied près de l'Européen, comme un écolier auprès de son maître qui lui fait répéter sa leçon. L'interprète paraissait même réprimander ce nouveau venu, qui, parvenu à la grande enceinte ruinée que nous connaissons, tira de sa poche un portefeuille de satin blanc, qui en renfermait un autre de moindre taille; dans le second était un troisième portefeuille parfumé.

«Il n'en finira pas, dit l'interprète, en français, au missionnaire. Enfin, on vit sortir d'un quatrième sachet une petite lettre sur papier jaune, barbouillé d'une écriture tortueuse et confuse.

— C'est lui! c'est bien lui! cria l'interprète en souriant d'un côté de la bouche seulement; tenez, Père, voilà l'homme : lisez, si vous pouvez.

— Je ne sais pas bien, mon ami, si ma vue a baissé ou si j'ai oublié le français; mais cette écriture ne ressemble à aucune de celles que j'ai vues dans ma vie. C'est une suite d'*et cætera* tortillés comme des serpents entassés dans un bocal.

— C'est tout simplement la main d'un homme d'action que l'écriture ennuie et qui se dépêche; mais lisez.»

Le missionnaire lut :

«A sa Présence[1] Tippoo-Saëb, sultan de Mysore. — Liberté-
«Égalité.»

«Liberté! Égalité! quels sont ces mots-là?

— Ce sont des mots, répondit l'interprète laconique; allez toujours.»

[1] Sa Présence. Ce titre équivalait dans les Indes au titre de Majesté en Europe.

Le Père continua en épelant, hésitant mille fois, et secouru comme un enfant à l'école :

«Je suis sur les bords de la mer Rouge avec une armée innom-«brable et invincible, remplie du désir de vous délivrer du joug «de fer de l'Angleterre. Envoyez à Suez un homme avec lequel je «puisse conférer.

«BONAPARTE.»

«Le charlatan! continua l'interprète, il n'a que trente mille deux cents hommes; mais n'importe : probablement il s'en servira bien.

— Bonaparte! je ne connais pas ce nom; mon ami, est-ce un Italien? d'où vient-il? est-ce un Espagnol? c'est un nom méridional.

— Oui, oui, papa, dit l'interprète, en lui frappant sur l'épaule, et lui parlant du ton que l'on prend avec un vieillard qui radote, et auquel on accorde tout ce qu'il dit. Oui, oui, vous avez raison. Ne vous en inquiétez pas trop, vous saurez tout cela bientôt. Il s'agit à présent de savoir ce qui se passe dans le Vostanieh[1], et d'envoyer un Ababdéh à la découverte.»

Il répéta cette demande en arabe au cheik Yâqoub, qui se contenta de deux gestes pour réponse : ôtant lentement sa pipe de sa bouche, il montra sa tribu en sûreté sur la rive droite du Nil, et jetant les yeux vers le nord, il indiqua un point blanc qui s'agitait dans la plaine comme les ailes d'un papillon; ce point grossit rapidement et devint le manteau flottant d'un Arabe, enfin un Bédouin à cheval, puis Souleyman, fils du cheik, en aussi peu de temps qu'il en faut pour lire le récit de son approche.

Le voir, c'était déjà l'avoir près de soi; aussi prompt que le vent enflammé de son pays, il arriva sur ceux qui l'attendaient, comme s'il eût été emporté par le galop effréné de son cheval, et l'arrêtant tout à coup à la manière des Arabes par la subite secousse d'un mors déchirant, on vit cet animal superbe, raidissant

[1] Moyenne-Égypte.

ses jarrets vigoureux avec un effort pénible à voir, glisser dans un long espace jusqu'aux pieds d'Yâqoub, qu'il couvrit d'un nuage de poussière.

L'aspect du jeune Bédouin était étrange et sauvage : debout sur ses larges étriers, et assis sur le rempart élevé de sa selle orientale, tenant à peine l'extrémité de ses longues rênes séparées, il jetait autour de lui des regards farouches; ses cheveux noirs à demi crépus formaient trois larges touffes sur sa tête, entourée d'un petit turban tissu de poils de chameau; son teint presque noir, son nez aquilin, ses lèvres épaisses, évasées et faisant la moue : tous ses traits annonçaient l'homme du désert, un vrai fils de la race nomade. Un manteau large et blanc l'enveloppait tout entier, et ses deux extrémités flottantes derrière lui pendant sa course semblaient être deux larges ailes; il portait à l'arçon de sa selle une sorte de sac, d'où tombaient sur le sable des taches rouges et larges.

«Que m'apportes-tu, Souleyman?» dit le cheik.

Celui-ci, sans répondre, saisit son offrande par cette longue touffe de cheveux que tout Musulman laisse croître sur sa tête, afin que l'ange Azraël l'emporte après sa mort chez les houris; il la secoua en l'air avec mépris, et la jeta sur le sable, où elle entra en roulant. L'Européen détourna la vue un moment; ensuite il se fit effort, et reporta les yeux sur ce jeune homme, dont la main était rouge comme celle d'un boucher. Il ne put s'empêcher de sourire ironiquement en regardant le missionnaire, qui se hâta de dire :

«Ne soyez pas étonné de cela; malheureusement ce sont là les mœurs du pays, et d'ailleurs, je crois que *Richesses-de-Dieu* n'a tué qu'un Mamelouk, mais je vous jure que ce jeune homme est d'un naturel très bon.

— Il n'a pas eu grand'peine à venir à bout de son ennemi, reprit l'interprète, faisant rouler cette tête avec le pied, car c'est ce pauvre diable auquel nous avons donné à boire. Mais ils ont leur honneur qui ne ressemble pas au nôtre.»

Cependant l'assertion du Père ne paraissait pas dénuée de vraisemblance, car le jeune Arabe descendit lestement de cheval, dit

quelques mots à son père d'une voix très douce, et s'en alla tranquillement attacher son cheval et puiser de l'eau dans le grand fleuve, avec la simplicité et la docilité d'une jeune fille.

La nouvelle qu'il donnait si paisiblement et qui était reçue de même par la famille, agita beaucoup plus les deux Européens.

« Avez-vous entendu? dit le missionnaire inquiet.

— J'ai entendu très clairement, répondit son compagnon, que l'on a jeté de la poussière des minarets, mais je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire.

— Qu'il y a un grand danger pour tout le pays; les Égyptiens s'avertissent ainsi de village en village depuis des siècles.

— Allons! Je ne l'attendais pas sitôt! Je vais continuer mon rôle; mais il sort un peu de la comédie pour tourner à la tragédie, mon père. »

En disant cela, il s'éloigna seul et se mit à marcher à grands pas dans le sable, avec la détermination d'un homme qui sait bien où il va.

IV

LES NÉOPHYTES.

> Les uns s'en moquèrent, les autres dirent : « Nous vous entendrons une autre fois sur ce point. »
>
> *Actes des Apôtres.*

Le Père Servus Dei se sentit plus à l'aise dès que son compagnon l'eut quitté. Il respirait toujours plus librement en son absence. N'ayant plus à rougir devant un Européen (témoin trop éclairé) des petites concessions qu'il faisait à l'Orient et à ses usages, il s'accroupit, les jambes croisées, devant ses hôtes Bédouins et devant l'Indou. La famille entière du cheik Yâqoub forma un cercle autour de lui, à l'ombre des murailles immenses du grand temple, que le Père nommait son église. Il s'était tellement fait

aux coutumes du pays, que sa physionomie avait pris l'expression, et son corps les attitudes d'un Arabe du désert. Chacun des Bédouins roulait dans ses doigts, en parlant, les grains d'un chapelet; le missionnaire roulait aussi le sien, qui n'avait d'autre distinction qu'une petite croix de cuivre suspendue au milieu. Espérant toujours les amener par degrés à sa fervente croyance, il faisait ainsi de continuelles avances et ne doutait pas de ses progrès dans leur âme, comme nous l'avons déjà vu. En ce moment, il avait quelque inquiétude, et tournait souvent la tête du côté du pylône, à travers lequel on voyait, comme dans un cadre rouge, Thèbes entière, et le cours du Nil, jusqu'à l'horizon du nord. Cependant cette préoccupation cessa dès qu'on se fut mis à boire le café, servi par les femmes à demi nues et à demi voilées, et s'effaça presque totalement dès qu'il eut commencé à parler à ses néophytes; la présence d'un Indien l'anima même au point qu'il s'imagina pouvoir le convertir, et se prépara à redoubler d'éloquence. Il parla pendant deux heures consécutives sur le sacrement du mariage, avec une conviction profonde. Il divisa son sermon en quatre points contre l'usage, afin de pouvoir suivre son système de politesse envers Mahomet. En conséquence il prit pour texte du premier point, le paragraphe de l'épître de saint Paul, aux Éphésiens : «L'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme»; pour texte du second point, le verset du Koran, tiré du chapitre des Femmes, écrit à Médine : «O peuple! craignez votre Seigneur, qui a créé l'épouse de l'homme de sa côte. Epousez celle qui vous agréera.» Le bon Père jésuite eut soin de supprimer la suite qui porte : «Ou bien les esclaves que vous aurez achetées.» Le troisième point eut pour texte ces paroles de la Genèse : «Or Jacob ôta la pierre du puits, fit boire le troupeau de Rachel et l'embrassa en pleurant»; et le quatrième point, ces mots du Koran, au chapitre de la Table : «Jésus, fils de Marie, je t'ai fortifié par le Saint-Esprit.» D'après ces bases, on peut se figurer ce que fut son sermon, dans lequel il s'attacha à démontrer à ses graves et patients néophytes, 1° qu'ils étaient chrétiens, et même l'avaient toujours été de père en fils, depuis le commencement du monde, puisque la Bible renfermait l'histoire de leurs pères; 2° il leur dé-

montrait non moins clairement que Mahomet avait toujours été bon chrétien, comme le témoignaient les nombreux passages du livre qu'il cita en abondance, et dans lesquels Mahomet raconte même plusieurs miracles de Jésus, négligés par les évangélistes, comme par exemple d'avoir formé un petit oiseau avec de la boue et l'avoir animé ensuite, avoir fait descendre du ciel une table chargée de mets, etc.

Le bon Père fut assez satisfait de l'effet de son discours; ses néophytes ne cessèrent de l'écouter avec attention, les uns fumant avec gravité, les autres mâchant de l'opium ou de la gomme, et tournant leur chapelet. A chaque interruption du prédicateur, le cheik criait *Allah!* en levant au ciel ses grands yeux, et ses enfants répétaient *Allah!* les uns après les autres. Souleyman surtout, assis sur ses talons, les genoux réunis, et se tenant ainsi en équilibre sur la pointe des pieds, à la manière du pays, avait croisé ses mains sur sa poitrine, et ne cessait de soupirer avec une ferveur qui avait quelque chose de farouche. Lorsque le discours fut fini, il étendit les bras et cria en se levant : « Allah! el Allah! Mahomet e rasoul Allah! » « Dieu est Dieu! et Mahomet est son prophète. » Conclusion du sermon à laquelle le père ne parut pas s'attendre. Il arriva aussi que le plus petit des enfants, Ababdéh Taleb, se glissa nu et roulant dans la poussière comme un petit serpent, et feignant de jouer au soleil avec des cailloux; mais il parvint à voler un petit reliquaire dans la poche du Père Servus Dei, sans que personne s'en aperçût. Le missionnaire ne le sut qu'en cherchant sa relique pour la montrer en témoignage à la fin du dernier point, et sentit un léger mouvement d'humeur en se voyant ainsi privé d'un de ses moyens de conviction les plus efficaces. A cela près, tout se passa dans l'ordre; mais le bonhomme sentait quelque inquiétude en voyant arriver successivement plusieurs cheiks Ababdéh, qui, tant que dura son discours, entrèrent et s'assirent silencieusement, formant de nouveaux cercles en dehors de son cercle, et ne donnant du reste aucun témoignage d'impatience ou d'ennui. Était-ce pour écouter le prêtre chrétien? il ne pouvait guère se flatter de ce succès imprévu. Était-ce pour la cérémonie nuptiale chrétienne? l'épouse ne paraissait pas, on

avait même renvoyé par un geste toutes les femmes, filles et esclaves, que l'on apercevait à l'ombre d'un petit bois d'acacias épineux, occupées à traire deux chamelles. Le Père, voyant le nombre des cheiks et de leurs fils accru peu à peu jusqu'à près de soixante, commença à se trouver un peu interdit, et vit sans déplaisir, pour la première fois, que l'interprète était revenu se placer derrière lui debout, et sans parler.

Le sermon était fini; on se taisait. Il prit son parti, et dit au cheik Yâqoub : «*Salam alicum*[1]. Allons-nous commencer?»

Le cheik ôta sa pipe et dit : «Nous allons commencer.» Alors il déroula un petit rouleau d'écorce de palmier préparée pour écrire, il prit aussi une sorte de pinceau noir, traça, au bas, un petit barbouillage carré de droite à gauche, avec des points au milieu. Il passa le rouleau et le pinceau à tous les cheiks qui signèrent successivement.

«Je ne croyais pas que les Arabes eussent leurs contrats de mariage», dit l'interprète dans ses dents.

Le Père Servus n'osait pas répondre, et regardait.

Le cheik fit signe à deux jeunes enfants noirs et nus, dont la tête était couverte de calottes rouges, et ils coururent hors du péristyle du temple. Un instant après, ils revinrent, conduisant une petite jument naissante, toute faible et gracieuse, qui pouvait à peine se porter sur ses jambes grêles et trop longues; une belle cavale libre et sans frein la suivait d'un air inquiet, la léchant ou la mordant doucement sur la crinière, comme pour la soutenir. On la plaça au milieu des Bédouins, et le cheik lut à haute voix :

«Je jure par l'Aurore, par la dixième nuit du mois djemady-el-Aouel, par le pair et l'impair et par l'arrivée de la nuit, que la belle Tariba est fille de la rapide jument Sobba, qui couvre la terre de sa queue, issue de Lazaz, qui dépassait le Semoum; de Mortagjez, plus vive que le tonnerre, issue elle-même d'Aldoldol, fille unique d'Al-Borack, la divine, jument du Prophète. *Alla Kerim*[2].»

[1] La paix soit avec toi.

[2] *Al-Coran*, chap. *de l'Aurore*.

La tribu répéta *Alla Kerim*; et la belle cavale grise, comme si elle eût attendu la fin de la cérémonie, saisit dans ses dents la crinière naissante de sa fille : on lui permit de la soulever et de l'emmener sur la fine poussière du Désert, comme pour lui apprendre à la fouler aussi légèrement qu'elle.

Le pauvre Père n'eut pas de peine à reconnaître là une de ces insolences perfides, si communes aux Arabes dans leurs relations avec les *chiens* de chrétiens, et n'étant pas le plus fort, il n'osa rien dire. Mais son amour-propre et sa bonne foi furent si cruellement blessés de cette avanie qui lui était faite en présence de l'interprète, qu'il baissa sur sa poitrine sa vieille tête tremblante et sa barbe grise; son front chauve, ridé, et habituellement pâle et jaune, était devenu d'une excessive rougeur, qui se faisait remarquer jusque sur la peau luisante de son crâne : il se retourna et s'approcha de la muraille comme un enfant honteux, et enfin il pleura.

L'interprète s'avança vers lui, et remarquant les grosses larmes qui roulaient sur la barbe du vieillard, lui serra la main avec force.

« Venez, venez, lui dit-il brusquement, ces gens-là ne valent pas la peine que vous vous donnez. Cela fait mal de voir pleurer un brave homme comme vous. »

Le bonhomme, tout à fait abattu, se laissa emmener sans résistance, et marchant à demi courbé, s'appuya sur le bras de l'interprète, comme il aurait pu faire sur celui de son fils. Il était tout pensif et ne disait rien, il ne voyait même pas trop le chemin qu'on lui faisait prendre; et son guide, le soignant avec une attention toute filiale, fut obligé plusieurs fois de couvrir la tête du Père avec son capuchon, et n'oublia jamais de le conduire à l'ombre ou d'un petit bois d'acacias, ou des pans de murailles, ou des murs de temple, ou des colosses tombés; il regardait avec un intérêt triste ce pauvre vieillard infirme, jeté tout seul dans un désert, au milieu des Barbares, sans autre appui que sa foi, et voué à une seule idée dans laquelle il était trompé, celle de son prosélytisme.

Tous deux marchaient silencieusement dans ces grandes soli-

tudes, et s'arrêtèrent au pied des rochers calcaires qui ferment la vallée des tombeaux. Ce ne fut qu'en cet endroit que le missionnaire s'aperçut qu'il avait marché : il s'arrêta, et essuya la sueur de son front.

«Mais où allons-nous, mon ami, dit-il? Je ne suis jamais venu ici depuis quarante ans que j'habite ce pays. Arrêtons-nous un peu, j'avoue que je suis fatigué.» Il s'appuya en même temps contre un rocher. «J'avoue aussi que la légèreté de mes néophytes m'a un peu ému; et Richesses-de-Dieu lui-même qui avait tant de zèle! Mais je sais d'où cela vient; ils auront vu le santon.

— Il y a donc un santon près d'ici?

— Hélas! oui. Un Beelzébuth, qui les fait retomber dans le péché tous les jours, et détruit mon œuvre évangélique...»

Comme il parlait, on entendit un bruit sourd et lointain, comme un coup de tonnerre, qui fut répété cent fois dans les souterrains de la chaîne libyque. L'interprète regarda son vieux compagnon d'un œil ferme et animé.

«Que pensez-vous de cela? dit-il; connaissez-vous ce bruit-là?

— Mais serait-ce... dit le Père en balbutiant.

— Le canon, dit l'interprète. Montez, montez vite, et vous verrez ce que ma lunette m'a fait apercevoir il y a une demi-heure.»

Le vieillard était trop troublé pour répondre, et ils suivirent un de ces larges sentiers à pente insensible, ouverts dans le roc par les mains gigantesques des Égyptiens, pour faire glisser, jusque dans la plaine, les colosses qu'ils taillaient dans le cœur même de la montagne.....

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

I. L'ORIGINE ET LE SENS DE L'ŒUVRE.

Au chapitre XX de *Cinq-Mars,* Vigny avait fait une place somptueuse à la primauté du génie poétique; il laissait paraître l'espoir, partagé avec toute sa génération littéraire, d'un avènement prochain du *règne de l'intelligence :* le rôle essentiel des grands écrivains dans les sociétés modernes semblait d'autant plus indispensable que le régime du sabre et le pouvoir de l'hérédité nobiliaire étaient également dépassés par l'esprit du temps, et qu'un retour à la théocratie paraissait improbable. Or le Régime de Juillet satisfit de moins en moins des espérances qui, aux approches de 1830, étaient fort impatientes : la royauté de Louis-Philippe associa bien à la «curée» un certain nombre d'écrivains, mais ne tarda guère à accorder aux puissances d'argent, aux grandes entreprises, une importance fort explicable : encore paraissait-elle une trahison à ceux qui avaient annoncé «l'empire toujours croissant de l'intelligence». Ils entendaient par là, non seulement le droit à la critique ou les revendications des «capacités», mais aussi les vues qui dominent, par l'expérience de l'histoire et la vie supérieure de l'esprit, les simples exigences des partis et des intérêts.

Dès la fin de l'année 1830, les notes prises au jour le jour par Vigny témoignent d'un agacement qui va croissant, et qui n'est pas moins révélateur parce qu'il se revêt d'une sorte d'humour, également hostile aux apostasies fructueuses, aux succès de l'improvisation facile, aux condescendances du talent pour la popularité, aux surenchères

des flatteurs de l'opinion. Au poète qui s'était trouvé plutôt en froid avec la Restauration, la Monarchie de Juillet n'agrée guère davantage, et son principal grief — auquel s'ajoutera maint ressentiment personnel — c'est que l'«esprit pur» ne s'y trouve pas assuré d'une meilleure situation que sous d'autres régimes. *Despair and die,* «désespère et meurs» : sera-ce donc l'issue obligée de tant d'enthousiasme généreux chez les plus désintéressés des écrivains?

La position du poète vis-à-vis du pouvoir — non sans une outrance caractéristique dans les revendications — va donc inspirer la seconde œuvre romanesque de Vigny. Qu'elle dût être fort différente de la première, l'auteur de *Cinq-Mars* s'en rendait si bien compte que son manuscrit a gardé, biffé au bas d'une page, un rappel de ce qu'il y avait de plus «frénétique» dans son premier roman — et qui ne devait pas reparaître dans l'œuvre en cours. Stello dit au Docteur-Noir :

(F° 6.) Commencez donc pour me consoler une douce histoire de malade [qui] où il n'y ait pas un Bourreau, pas un précipice, pas un monstre, pas un Damné, pas une sorcière, ni une tempête, ni un orage comme j'en ai fait dont bien me peine, favorable aux grands cris et sentimens criminels, [ni une scène d'auberge, s'il vous plaît,] et leur servant de basse continue; pas une émeute populaire, [je vo] surtout; c'est trop facile pour vous par le tems qui court, il ne faut qu'une fenêtre sur la Rue. Surtout je vous en conjure point d'Écoliers [c'est encore trop [facile] aisé, vous n'auriez qu'à copier tout autour de nous, Écoliers ministres, [critiq] conspirateurs en plein vent, écoliers capitaines, écoliers tacticiens] j'ai mon enfance en horreur.

Ce n'était pas le seul rappel donné au temps où Vigny écrivait *Cinq-Mars.* Le même feuillet, imputant d'abord les *diables bleus,* «monstres pluviatiles, infernales puissances de l'hiver et des brouillards», à une tendance au rhumatisme, portait ceci, qui fait allusion à l'impatiente époque où le 55ᵉ de ligne tenait garnison à la frontière d'Espagne :

Maudite soit la nuit [des] où dans les Pyrénées... mais [qu'importe à qui que] qui s'intéresse [à des] aux services longs et douloureux d'une armée évanouie? Ah! [si vous pou] mon ami, si vous pouviez...

Le mécontement de Stello, enfin, disait son fait à la médiocrité contemporaine :

(F° 10.) — [Je suis las des [jeunes] [nouveaux] livres] qui prennent l'air vieux, [autant que des vieu] piteux [et bonhomme] et mignard; de leur fausse bonne-foi, de leur crédulité sournoise, de leur rudesse étudiée, de leur sauvagerie parisienne, de leur [gaucherie] païsannerie citadine, de leur

dévotion impie, de leur sublimité pie, noire et blanche ou [comme l'antithèse] antithétique, [de leur] comme il vous plaira; de leurs effrois symétriques, de leurs trépas paralléliques, des ogres [faméliques] héroïques; des vierges sottes; des horreurs chirurgicales, aussi bien que je le suis de [la] prose poëtique, de poësie prosaïque, [l'une] sautant, l'une du bas en haut l'autre du haut en bas ; [la première] pour se joindre et mêler assez tristement parfois. Et nos Drames, ô mon fidèle ami, les Drames [à personnages escamotés, à colères boursoufflées, à ficelles tordues à dénouement] à scènes combinées comme une partie d'échecs, à événemens entassés géométriquement dans des cartons [magnifiques] peints, à personnages escamotés, nos Drames raides comme [le valet de cœur] la Dame de trèfle et [le valet de pique] son valet; nos chers Drames noirs et rouges comme le charbon [d'enfer] et le Diable, parlant en vers qui me font mal aux lèvres en passant. Si vous en êtes las pour les voir que suis-je donc pour les faire, hommes éternellement injustes!

[Et les [journaux] grands journaux et les petits [journaux et les gros journalistes et les petits] [qu'on se garderait de lire, n'était la crainte d'y voir son nom barbotant] qu'on se garderait de lire, n'était la crainte d'y trouver son nom barbotant malgré soi et la nécessité de le relever [du pied ou de la] de sa propre main [de peur de] pour empêcher la submersion — comment n'en être pas fatigué [à sentir] à mourir. Et les idées Aristocratiques filles de l'Orgueil et les idées Démocratiques filles de l'Envie — choisissez entre deux péchés mortels.

[Par Dieu j'ai la pluie en horreur et le soleil en dégoût] Je suis las de la fausse science, etc.

Il y a donc, chez Vigny, tout un frémissement d'impatience excédée, qui fait écho à la déception dont témoignent des œuvres comme les *Iambes* de Barbier. «Le Docteur Noir seul parut en moi, Stello se cacha.» (1832.) Œuvre de douleur — et d'insomnie, si nous en croyons l'aveu du poète et les crayonnages manuscrits de son labeur nocturne, — ces proses recueillent des griefs que domine, par ailleurs, la foi idéaliste de Vigny.

Cependant c'est une forme humoristique, au moins au début et dans ses allures apparentes, que prend la mauvaise humeur de l'écrivain. Il «polarise» les suggestions de l'intelligence et celles du cœur — «la tête est philosophe, le cœur est poëte» — en opposant le Docteur-Noir à Stello, en les mettant aux prises comme Sancho et Don Quichotte. Le *Tristram Shandy* de Sterne a certainement contribué à créer l'atmosphère et tels personnages de Vigny et à y introduire un certain maniérisme : là aussi triomphent les infiniment petits dans les plus grandes entreprises, le sens des gestes et des attitudes, l'illogisme fantaisiste des personnages, la cordialité d'un caporal Trim et l'humour

d'un Dr Slop, les dissonances foncières dans l'opinion qu'on peut se faire des choses. D'ailleurs, si «l'idée des Consultations et du Dr Noir m'est venue de cette observation très simple que les hommes sont tous malades de la tête» (*Journal* inédit, 1832), il était naturel que le spécialiste portât un nom qui rappelait par antiphrase le fameux Dr Blanche, le psychiâtre lettré, élève de Pinel, à qui se confièrent tant d'hommes de lettres à Montmartre et à Passy. Il ne paraît pas douteux, d'autre part, que les livraisons d'août et décembre 1830 de la *Revue britannique* n'aient aidé Vigny à animer sa confrontation du médecin et de l'hypocondriaque, l'un et l'autre tenant là une place éminente : le médecin — dans l'espèce le Dr Samuel Warren, auteur du *Diary of a physician*, — servant de confesseur à l'espèce humaine, le neurasthénique maudissant la vie dans ses accès de spleen. Un ami de Vigny, Lourdoueix, avait imaginé semblable dialogue dans ses *Folies du siècle* (1818).

Dans une note biffée de son manuscrit [f° 3], Vigny faisait dire à Stello que seul un peintre anglais, avant lui, avait éprouvé ce genre de détraquement causé par l'atmosphère : on songe aux sautes d'humeur de ce singulier ami de Sterne, Hall Stevenson, châtelain de *Crazy Castle*. Le *blue devil*, enfin, figurait dans la *Démonologie* de W. Scott et dans la *Fée aux miettes* de Nodier.

D'autre part, les singularités de Hoffmann dont la vogue est grande à ce moment, les truculences de Rabelais que Vigny pratique volontiers, ont contribué à l'attirer sur ce terrain de l'humour, assez peu analogue à ses dispositions profondes.

Ce n'est que chemin faisant (et sur les instances de Buloz) que Vigny a porté à trois le chiffre primitif de *deux* anecdotes contées par le Docteur-Noir à son client [f° 8 du manuscrit] : le triptyque ne s'est complété qu'en mars 1832. En 1831, une histoire d'Ancien Régime monarchique, une histoire de Régime Parlementaire, suffisaient à épuiser l'acrimonie du défenseur des poètes.

L'histoire d'Ancien Régime s'en tient à la légende de Gilbert — victime légendaire de la dure condition de l'homme de lettres — devenue d'assez bonne heure et sans raison le symbole du génie infortuné : Vigny a consulté la *Correspondance littéraire* de La Harpe et, sans doute, les éditions de Gilbert de 1788 et de l'an XII.

Pour l'idée de la «puce enragée», qui agrémente d'une élégance un peu façonnière la démonstration de la désinvolture royale, Vigny a pratiqué les deux volumes d'un recueil : *Paris, Versailles et les Provinces au XVIIIe siècle* (Paris, 1809), dont l'auteur anonyme, Du Gas

de Bois Saint-Just, réunit de nombreuses anecdotes bien faites pour documenter un narrateur en quête d'historiettes. Vigny trouvait là (I, 288, 294, 343) un souvenir des «petits soupers» du timide et défiant Louis XV le Bien-aimé, une allusion à M. de Beaumont, archevêque de Paris, une anecdote relative à M[me] d'Esclignac et à sa peur des puces enragées. Une certaine rancune à l'égard des oublieux Bourbons ne pouvait manquer de se faire sentir dans un récit qui mettait l'un d'eux en scène, et c'est M[me] de Châteauroux elle-même — morte avant la naissance de Gilbert! — que le manuscrit du poète nous présentait d'abord.

Assez habilement, Vigny a opposé en quelque sorte, aux *Plaintes du malheureux* de Gilbert, les vers de Clitandre à Trissotin (*Femmes savantes,* IV, 3). Lecteur de Chamfort (cf. *Mercure de France,* 16 janvier 1909), il s'est trouvé par lui confirmé dans cette idée que «l'espérance est la plus grande des folies»; mais il n'en espère pas moins, de son intervention pour les poètes, un sort meilleur dans l'avenir.

Quant à l'histoire de Chatterton, ou plutôt à sa légende, elle était depuis longtemps connue en France; mais, comme Ch. Nodier avait servi, à Amiens, en 1809-1811, de secrétaire à sir Herbert Croft, le premier défenseur passionné du *marvellous boy,* on peut admettre que le jeune Anglais qui avait tenté de se pousser au plus vite par une supercherie littéraire jouissait à l'Arsenal d'une réputation déjà faite.

Le poète français est d'ailleurs en 1832, et restera en 1835, au moment où sa pièce reprendra le même thème, assez médiocrement informé au sujet de son émule d'outre-Manche. H. Reeve, qui deviendra son ami et qui lui rend visite le 14 janvier 1835, très enthousiaste de *Stello,* notera que «son Chatterton est une pure abstraction fondée sur une biographie résumée de ce jeune garçon mise en tête de ses œuvres» : sans doute, en effet, les notices courantes ont-elles suffi à lui donner quelques repères. C'est le tome XV des *English Poets* de Chalmers (1810), qui lui fournit textes et glossaires. En somme, il le dira à propos de son drame :

> Chatterton n'était qu'un nom d'homme et j'écartais à dessein les faits exacts de sa vie pour ne prendre que ce qui la rend un exemple à jamais mémorable d'une noble misère (1839).

A quoi s'ajoutent, pour Kitty Bell, une dolente interprétation d'héroïnes à la Richardson et, peut-être, le souvenir de l'élégiaque Marceline Desbordes-Valmore.

Enfin, quelque atmosphère anglaise peut avoir été suggérée à l'écrivain français, avant tout séjour outre-Manche, par la saison de plage, en pleine colonie britannique, que Vigny fit à Dieppe en 1827 et qui fut peut-être agrémentée d'une excursion sur la côte d'en face.

Les deux récits concernant Gilbert et Chatterton paraissent dans la *Revue des Deux Mondes* des 15 octobre et 1er décembre 1831 : «Première consultation du Dr Noir, position du poëte dans la société.» Outre l'insistance de Buloz qui presse l'écrivain de poursuivre, une autre invite encore lui était adressée par Nodier, qui a publié dans la *Revue de Paris*, en 1829, la rapsodie qu'il appelle *Souvenirs et Portraits de la Révolution.* Or, dans son chapitre *La réaction thermidorienne,* le négligent conteur, avouant son absence d'ordre et de méthode, ajoutait : «. . .Mais quel tableau, grand Dieu! pour ces grands écrivains qui sont de grands peintres, un W. Scott, un Victor Hugo, un Alfred de Vigny, que celui de ces jours d'exception dont le caractère indéfinissable et sans nom ne peut s'exprimer que par les faits eux-mêmes. . .»

Avec ses dispositions à la *Tristram Shandy,* Vigny devait être enclin à conter ces faits du point de vue des infiniment petits, facteurs insoupçonnés des plus grandes choses. La réaction thermidorienne résulte, à en croire son récit, de la nonchalance d'un canonnier (qui, pour le fantassin Vigny, semble devoir sa drôlerie spéciale à Rudon l'artilleur, crayonné par G. Cavaignac dans *le Vieux Canonnier, Revue des Deux Mondes,* t. III, p. 275, 1831) : les humoristes se complaisent à attribuer à des causes ridicules les plus grands événements.

Mais le pathétique suprême, au gré de Vigny, et la farouche iniquité de toute cette époque, n'était-ce pas l'exécution d'André Chénier? Sa vieille admiration pour le poète des *Idylles* était presque une déclaration de profondes affinités; ne l'avait-on pas salué, dès 1825, comme son vrai continuateur.

Toi qui nous rends Chénier, jeune et brillant Vigny?

A l'heure présente — il termine *Stello* en mars 1832 — l'opposition grandissante et l'hostilité fondamentale entre les «avocats» et les «penseurs» qui lui paraissait caractériser le régime ne pouvait manquer de grandir jusqu'à le fausser l'holocauste d'André. Celui-ci était depuis assez longtemps la troisième figure d'une triade douloureuse,

et par exemple Ch. Loyson, dans le *Lycée français* de 1819, le mettait à côté de Gilbert et de Chatterton. Peut-être Vigny a-t-il pris connaissance des inédits de Chénier (cf. C. Kramer dans la *Rev. d'hist. litt. de la France,* 1925, p. 105).

Sur la tranquille frivolité et le stoïcisme involontaire des prisonniers de la Terreur, *Paris, Versailles et les Provinces* (I, 335) contenait des textes probants. Des personnes de son monde avaient connu Mlle de Coigny; d'autre part Vigny, le 27 décembre 1832, jetait cette ligne dans son *Journal :* «Note sur Mme de Saint-Aignan. Ma mère l'a connue — se la rappelle parfaitement.» Il se pique aussi d'avoir visité l'ancienne prison de Saint-Lazare.

Enfin l'*Histoire de la Révolution et de l'Empire* de Thiers, que Vigny a consultée de près (il note sur son manuscrit les pages 28, 244 du tome VI) contribuait à sa documentation générale, tandis que les *Mémoires sur les Prisons de 93,* ceux d'un *Prêtre régicide,* ceux de Thibaudeau, lui sont connus, et qu'une brochure vengeresse de l'époque, *L'agonie de Saint-Lazare sous la tyrannie de Robespierre* (Paris, s. d.), qui lui fournissait le nom du concierge Semé et l'âge de l'abbesse de Montmorency, lui permettait aussi de parler des tombereaux où les victimes étaient garrottées deux à deux. *La vie et les crimes de Robespierre et de ses principaux complices* (Paris, an V) peut l'avoir également documenté (p. 160, 178, 184). Il n'en a pas moins ignoré que c'est à la «Barrière renversée» que Chénier fut guillotiné, et que les cheveux du poète n'étaient pas «noirs et plats», mais châtain foncé.

Ce qui semble, plus que toute autre chose, avoir ému la bile de Vigny en 1832, c'est la cristallisation tendancieuse de la légende révolutionnaire, telle que les partis politiques la pratiquaient désormais. Un passage biffé porte témoignage de cette inquiétude :

(F° 95.) [Et ne me parlez pas de] [Aujourd'hui, à l'heure où je vous parle, on leur invente des systèmes, on leur fait l'honneur de les supposer dévoués volontairement à la haine de l'avenir par amour de l'humanité et de la patrie.]

C'est sur épreuves que Vigny, au chapitre XXXI, ajoutera quelques citations caractéristiques de l'esprit de système chez Saint-Just, comme pour protester davantage encore contre des doctrines de Salut Public dont l'injustice le révolte au même titre que la doctrine des souffrances expiatoires chez J. de Maistre.

Des «notes» (anciens papiers Ratisbonne) aident à faire com-

prendre la genèse de la plus importante des trois histoires enchâssées par Vigny dans son encadrement humoristique. Elles s'ajoutent à ce *memorandum :* «Tous les ouvrages de Robespierre et une dizaine de ses discours, l'éloge de Gresset, les *Institutions* de Saint-Just...» :

Nodier dans ses Souvenirs (à la fin) dit ceci : *On dit* que j'ai étendu Robespierre sur le lit de Procuste : *cela est possible, mais j'ai peur de l'y avoir grandi.* — Il est noble de l'avoir grandi sous la Restauration et de s'en accuser en 1832. — Moi je ne le grandirai pas, par esprit d'opposition. Je voudrais le peindre tel qu'il fut.

Je ne suis pas content des Souvenirs de Nodier. — Il gâte ce qu'il y a de bien dans les observations sur les hommes et les tems, par des fables trop romanesques et trop composées et empesées.

Mad[e] de Montcalm a connu M[lle] de Coigny, celle qui fut emprisonnée avec André de Chénier et pour qui il composa la jeune captive. — Elle épousa depuis M. de Fleury, divorça, puis épousa M. de Montron qui la ruina en faisant ce qu'il appelait arrondir la dot de sa femme, c'est-à-dire en vendant tous les jours un angle. Elle le quitta enfin et est morte depuis plusieurs années. — Elle était brune de peau, les yeux noirs; hardie et animée, enflammée de langage, [et mais] ressemblant à la Corinne de Gérard.

Mad. de S[t] Aignan souffre de voir l'étourderie de M[lle] de Coigny compromettre André Chénier il fait pour lui plaire des vers qui le perdent. Ces bourreaux barbouilleurs de lois.

Notes sur 93. — Le 9 Thermidor. Le 8 André de Chénier mourut (Thiers).

Ce fut une lutte entre la Convention et la Commune. — Henriot voulait faire feu. Le refus des canonniers fixa le sort du 9 Thermidor... Si un canonnier eût approché sa mèche la face du monde eût changé...

La Commune assiégeait les Tuileries.

La Convention assiégea l'Hôtel de Ville.

Les Sections se décidèrent pour la Convention qui envoya ses commissaires.

(Mesure meilleure que d'attendre à l'Hôtel de Ville les députés de section. — Robespierre fit cette faute.)

Robespierre — avocat froid — méchant et lâche. Thiers appelle les œuvres d'André Chénier d'*admirables ébauches.* Ce sont des tableaux parfaits.

D. La Commune et la Convention *s'excommunient* mutuellement. — Ceux qui attaquaient succombèrent — ce fut la première fois dans la Révolution. A ce signe on voit que le mouvement ascendant était fini (Mignet) (bien vu).

Le D[r] : il y avait là quelque chose de fatal.

Je crois qu'il ne devait plus rien produire puisqu'il est mort alors.

L'OPPOSITION À JOSEPH DE MAISTRE[1].

On peut s'étonner que, dans sa revendication de plus en plus véhémente en faveur des poètes, Vigny en soit venu à voir en eux non seulement des victimes de la dure concurrence sociale, mais les offrandes expiatoires de sociétés armées du droit de mort. De fait, les «chapitres de métaphysique et de philosophie» deviendront pour lui la grande affaire, «pages que bien des lecteurs passeront mais que d'autres étudieront. Dites-moi si vous pensez comme moi sur *la substitution des souffrances expiatoires.* Les trois histoires : l'élégie de Gilbert, le drame de Chatterton et le roman d'André Chénier ne sont que des accessoires qu'au premier abord le public prendra pour le principal intérêt. C'est l'appât que je lui jette pour saisir sa fugitive attention.» (à La Grange, 3 juin 1832).

Écrits sur un papier un peu différent du reste, rattachés à *Stello* d'un lien que l'écrivain ne semble pas avoir prévu tout d'abord, les chapitres XXXII et XXXVII sont datés expressément, l'un du 22 avril, l'autre du 27 avril 1832, et ce dernier porte la mention : «*au milieu de l'hist. d'A. Chénier*». Il est probable que la publication du *Dernier jour d'un Condamné* par Victor Hugo dans sa forme de 1832, et surtout d'un supplémentaire *Fragment sur la peine de mort* dans la *Revue de Paris* de mars 1832, a déterminé cette orientation : Vigny rejoignait là le libéralisme philosophique et la charité chrétienne, qu'avait conciliés sur ce point le sage Ballanche dont la pensée l'influença.

Au bas du f° 207, une liste dressée par Vigny atteste l'importance que prenait l'adhésion ou l'hostilité à la souffrance expiatoire :

Pour : St Athanase, St Bazile, St Grégoire de Nazianze, St Hilaire, St Grégoire de Nysse, St Chrysostome.
Contre : St Bazile [?], St Épiphane, St Jérôme, Anastase Ier et Justinien.

Avec une sorte de hâte impatiente, à la suite de : *la substitution des souffrances expiatoires,* Vigny a jeté les réflexions suivantes à l'adresse de Joseph de Maistre :

[Celui] C'était ainsi que [l'une des plus belles] un homme doué d'une des plus hardies et des plus brillantes imaginations philosophiques [les plus hardies] [que

[1] Cf. mon étude — alors assez hypothétique, et abondamment confirmée depuis — sur Vigny et Joseph de Maistre (*Alfred de Vigny,* 1912).

les] que le [monde ait vu luire] dont l'Europe ait jamais été éblouie, était arrivé à [une] [rattacher au pied de la croix, le premier a] rattacher au pied même de la Croix le premier anneau d'une chaîne effrayante et interminable de sophismes [sangla] ambitieux et impies, [dont] qu'il [admirait] inconsciemment, [les corollaires] et qu'il regardait...

Et c'est une des rares références du manuscrit qui porte, au bas du f° 205, la double indication : *Soirées de S. P.*, t. 1; *Soirées de S. P.*, t. 2. Enfin Origène avait sa mention plus spéciale, en attendant *Daphné :*

...cet Origène [qui pour premier sophisme, puisa dans] et pour première immolation, [puisa] crut trouver dans l'Évangile l'ordre qu'il exécuta, de faire, de lui-même, un Abeylard volontaire.

Enfin, les documents sur *Stello* que renferme, au Musée Condé de Chantilly, le troisième volume du manuscrit de *Cinq-Mars*, insistent sur la nécessité de «combattre la doctrine de sacrifice de Maistre. Rien de plus immoral. Source de crimes, car il n'y a pas de raison pour ne pas la pousser là». «Non *esprit faux*, mais *esprit falsificateur*, car il sait qu'il ment et a conscience du vrai», l'auteur des *Soirées* est, ici, pris à partie pour ses *Lettres sur l'inquisition espagnole.* Et c'est à ce propos qu'une haine vigoureuse des «systèmes» anime Vigny et son «analyse». «Le sacrifice de l'homme aux hommes» lui paraît une monstruosité, de quelque loi qu'il s'autorise, et il ne se lasse pas de renvoyer dos à dos les théoriciens de «l'ostracisme perpétuel» :

(Anciens papiers Ratisbonne.) L'ordre social est toujours mauvais. De tems en tems il est seulement supportable. Du mauvais au supportable, la dispute ne vaut pas une goutte de sang. C'est une théorie d'assassin. — C'est celle des septembriseurs et des inquisiteurs et de Ravaillac et de Louvel.

L'ordre social est mauvais et le sera toujours, [puisque] pendant le tems que Dieu lui-même a daigné habiter la terre, il lui eût été facile de nous indiquer une forme de gouvernement parfaite. Le genre humain a manqué là une bien bonne occasion qu'il ne retrouvera plus [qu'à la fin ou il]. Il faut donc se résigner à ne rien voir de stable, malgré le cri : *cette fois c'est pour toujours*, cri que jettent en chœur tous les législateurs à mesure qu'ils ont fait une institution.

Il est certain que des velléités d'action politique, déçues ou combattues, ont abouti à la «volonté de solitude» affirmée par Vigny à l'égard du Pouvoir : car c'est de cette solitude-là, souvent mal comprise par l'exégèse Vigny, qu'il s'agit pour lui.

LES PROJETS DE CONTINUATION. — DAPHNÉ.

Très délibérément, Vigny avait écrit au bas de la dernière page du manuscrit de *Stello :* «fin de la première consultation». La *Revue des Deux Mondes,* en tête de sa livraison du 1er avril 1832, avait de même imprimé, comme titre de l'actuelle dernière partie : Les Consultations du Docteur Noir. Première consultation. Buloz fit de son mieux pour amener l'auteur à faire honneur à cette promesse implicite. Mais la suite de *Stello* va, en réalité, se confondre avec une bonne part du journal intime et devenir les «mémoires de sa vie» : sa confession perpétuelle en matière de foi, de rêve, de pensée, d'inquiétude religieuse. Écoutons-le plutôt :

Le Docteur Noir, c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant, doit être représenté par lui et par ses paroles, et toujours le malade doit être supérieur à sa triste raison de tout ce qu'a la poésie de supérieur à la réalité douloureuse qui nous enserre; mais cette raison selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence, et le silence sera la meilleure critique de la vie (1832).

Ou encore (1844) :

Le Docteur Noir est le côté humain et réel de tout; Stello a voulu voir ce qui devrait être, ce qu'il est beau d'espérer et de croire, de souhaiter pour l'avenir : c'est le côté divin...

Enfin, si Stello symbolisait ainsi «l'enthousiasme même» au gré de l'auteur, le Docteur-Noir devait être «armé contre les idées, jamais contre les hommes pour lesquels il avait une céleste pitié» :

Le but des *Consultations* doit être de *fortifier l'âme* contre tout ce qui s'attaque à sa partie faible. Les crimes viennent de faiblesse.

Les vrais éclaircissements sur les «suites» ébauchées par Vigny, ce serait, en somme, le *Journal* intégral du poète, où l'initiale Δ, le mot Δαϕνη groupent en particulier des remarques, des intentions, des notes de lecture, qui tiennent à la fois à la plus achevée de ces velléités de continuation et au cours de ses curiosités, de ses élans, de ses doutes : les rapports de la pensée et de l'action y trouvent surtout

leur place, mais presque tous les grands problèmes s'y présentent à leur tour.

Daphné n'est devenu la plus viable de ces «suites» qu'après avoir évincé, ou partiellement absorbé, dans les velléités du poète, d'autres sujets de *Consultations :* le suicide moderne, l'homme politique ou le vide des lois, l'idée de l'amour. Jadis, et peut-être dès 1816, un projet de tragédie avait familiarisé l'enthousiaste apprenti de lettres avec une figure impressionnante; dans des feuillets de cette époque, le titre de *Julien l'Apostat* désigne les épaves suivantes :

> Jupiter... Jupiter...
> Tes autels m'ont trahi leur secours n'est qu'une ombre.
>
> Ceux que l'on disait morts ont tué les vivants.
>
> L'amour est voisin du malheur. ESCHYLE, *Choéphores.*

Vigny n'a-t-il brûlé qu'en mai 1832 l'«assez mauvaise tragédie» dont ce seraient là les épaves? Dès cette année, en tout cas, le personnage de Julien le hante, rappelé à son souvenir, peut-être, par les *Études historiques* de Chateaubriand; rapproché de l'actualité par les différends de Lamennais avec Rome et par des troubles sociaux dont le sac de l'Archevêché, le 14 février 1831, avait semblé le prélude; destiné à fournir la première partie d'une «épopée à triple nœud et triple fable avec unité de pensée»; avoisinant, dans la rêverie de Vigny, d'autres épisodes significatifs de la vie spirituelle des temps modernes, comme Abélard remis en honneur par V. Cousin et Guizot. Le *Misopogon* de Julien est mentionné comme une lecture du 30 mars 1832 : mais Vigny prendra plutôt le contre-pied de cette rude apologie d'une rusticité qui s'opposait à la dépravation efféminée d'Antioche.

En 1833, le philosophe couronné devra faire sentir que «le Christianisme a rendu l'homme larmoyant»; Libanius apparaît à ses côtés. Le 18 mai, Vigny s'avoue à lui-même sa hantise de penseur évincé du domaine de l'action :

> Je ne puis vaincre la sympathie que j'ai toujours eue pour Julien l'Apostat. Si la métempsycose existe, j'ai été cet homme.
>
> C'est l'homme dont le rôle, la vie, le caractère m'eussent le mieux convenu dans l'histoire.

L'année suivante, cette remarque : «Une âme contemplative comme celle de Julien, quand elle daigne donner quelques-unes de

ses idées à l'action, la domine et l'agrandit.» Si, en mémoire de l'ancien projet, Vigny avait pu songer à la forme dramatique, si une figure de femme avait été imaginée un instant aux côtés de l'Empereur, l'année 1834 fixe, pour ce «poème épique en prose», «deux lignes parallèles dans la composition : «l'époque de Julien — notre époque», entrelacées par une action double». Complication que Vigny augmentera plutôt qu'il ne l'atténuera, à mesure qu'il s'efforcera de rattacher la plus grande crise religieuse de l'Europe dans notre ère à celle de la Réforme et du Rousseauisme humanitaire.

Une volonté d'expresse documentation est du même temps : dès le 14 juin 1834, Vigny reçoit d'H. de Triqueti une «pédante liste de Grecs déjà transmis en latin» qui permettent d'étudier le Bas-Empire. S'il n'a pas absorbé cette vraie bibliothèque, il a conservé par devers lui diverses références données par son informateur.

Il lit le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, feuillette sans leur emprunter plus que des détails les biographes de Julien ou des Empereurs comme Tillemont, La Bletterie, Le Beau, Jondot, Beugnot, Tourlet, mais se réfère principalement à Gibbon et à son *Histoire de la décadence de l'Empire romain* (trad. Guizot, 1812, t. III à V surtout) : le pullulement des sectes chrétiennes, les dix-huit symboles issus de l'arianisme, Aetius et l'*homoousion* (consubstantialité), Athanase l'adversaire des Ariens, la nomenclature des Basilidiens, Valentiniens, Marcionites, le système des Sabelliens qui finit où celui des Ébionites commence (cf. M. Citoleux, *Alfred de Vigny*, p. 259).

D'autre part, beaucoup de ses lectures, faites ou reprises dans les années 1834-1837, ont pour objet la même documentation générale ou particulière, Epictète, Libanius, Ammien Marcellin, Grégoire de Nazianze, saint Jean Chrysostome, saint Jérôme surtout; les œuvres de Julien et plusieurs dialogues de Platon l'amenant à sentir «sous la robe usée [du christianisme] le platonisme toujours vivant». Il n'est pas surprenant que la cellule principale du récit projeté devienne de plus en plus le *Banquet de Libanius* (1836) tel que le raconte le comparse juif Jechaïah. La rédaction principale de *Daphné* se poursuit surtout de mai à septembre 1837; ce qui, initialement, aurait été la revendication symbolique des hautes vertus dans l'action, est désormais une étude anxieuse sur les origines du Christianisme et les chances de survie de l'Hellénisme. Libanius, simple rhéteur d'Antioche, devient le sage parfait, le Docteur-Noir de cet autre Stello qu'est l'ardent Julien, dépouillé de l'humeur rustique du *Misopogon* et inclinant à une mort volontaire après qu'il a vu l'inanité de sa tenta-

tive. Polyeucte à rebours, ce dévot attardé des dieux cède la place au Galiléen. En 1839, Vigny n'hésite pas à condamner son effort :

> Julien hâta la chute de l'Hellénisme et du Paganisme en essayant de le rallumer sans foi réelle. Le calcul parut clairement aux yeux des Peuples et piqués d'être pris pour dupes par une société de savants, ils s'éloignèrent plus vite de la religion grecque idolâtre. — Son amour profond du beau et sa vertu ne suffirent pas, car jamais ils ne suffiront à sauver la multitude d'elle-même. Elle était lasse de ses Pénates, il lui en fallait d'autres.

Le rattachement de l'histoire de Julien au problème chrétien fait reparaître plusieurs projets envisagés par Vigny pour opposer, semblablement, un pur effort théosophique à l'instinct utilitaire des masses et à la scolastique des esprits doctrinaires. Écarté Astrolabe, «fils d'Héloïse et d'Abailard, le type de ce que fut l'homme jeune et passionné dans le *vrai* moyen âge», sorte d'Ange «allant de son père à sa mère et les consolant» (1832-1833), Lamuel, ou Samuel, ou Emmanuel aurait représenté (1837) un Lamennais versant dans la secte parce qu'il ne sait pas se dégager avec dignité de l'obéissance, «réformateur religieux dans un siècle froid, broyé entre l'*enclume* et le *marteau*, et de son sang sortira l'idée»; François, «symbole de l'état religieux et moral de la France» (1840), aurait été un jeune Israélite élevé sans religion par son père, banquier réaliste, «Barbare judaïsé», et s'éprenant d'une jeune fille pieuse : Christian (surtout en 1842) aurait repris les traits essentiels de cette donnée. La connexion de divers récits, à ce moment, est absolue dans l'esprit de Vigny, qui écrit le 14 septembre 1840, après avoir transformé son Δ familier en un tétraèdre : «La seconde consultation a la forme d'une Pyramide. Daphné en est la large base, + et + sont postées au centre et au sommet et Lamuel couronne l'édifice.»

En 1844, il est certain que la continuation la plus assurée de *Stello* est la *Deuxième Consultation du Docteur-Noir ou le Religieux*, proclamant la supériorité du sentiment religieux véritable sur la théologie, la «théurgie». Le 21 octobre, Vigny est à peu près décidé à détacher, comme «fragment avant la publication» d'une suite de *Stello*, l'épisode de l'*Apostat*. Mais l'année suivante il réitère à Buloz les objections qui l'ont fait renoncer à ce dessein et même à achever la *Deuxième Consultation*, plaidoyer d'une idée dangereuse : il se félicite «d'avoir eu le courage de renoncer à un succès» et suppose que son œuvre «eût pu être interprétée favorablement aux Jésuites».

En 1845, l'ordonnance du Docteur-Noir reste celle-ci :

Eh! pourquoi donc avez-vous cru nécessaire de dire à ces hommes comme à des enfants : Il y a à droite la punition, à gauche la récompense; ici le fouet, là les gâteaux.

Que ne disiez-vous : Aimez le Bien pour sa Beauté — la Beauté pour son excellence.

Sans crainte de rien, sans espoir de rien.

En 1849 et 1850, Buloz étant revenu à la charge, Vigny, redoutant la diffusion de principes d'anarchie sociale, est plus que jamais décidé à ne pas contribuer, pour sa part, à disloquer les tutelles courantes. *Daphné ou les neuf vases* (1851) : titre qui voisine avec cette idée que «les Barbares toujours renaissants» ont besoin d'une croyance au niveau de leur faiblesse d'esprit, mais aussi que Libanius estime les Barbares «plus sains au salut du monde» que les décadents de l'Atticisme : en 1853, ces Barbares sont aussi bien des sauvages américains que des émeutiers parisiens, ou que les nouveaux venus que Julien voudrait contenir, et contre lesquels (1857) ce chef croit les soldats chrétiens de Rome insuffisants : «Le christianisme affaiblit la défense de l'Empire.»

Julien fut grand surtout à mes yeux parce qu'il défendit la Foi en un *monde surnaturel* et mystique, sans laquelle il n'y a pas de Religion et la terre retombe dans le matérialisme... Julien dut se dire : Plutôt le *paganisme*, qu'un Dieu dont les serviteurs disent : c'est un homme et un philosophe (février 1852).

L'image du Taurobole — le taureau immolé à Neptune sous le sang duquel Julien faisait passer ses adhérents — le hante vers ce moment. En 1859 — après que Vigny a refait connaissance avec le bouddhisme — Julien serait rattaché par sa pensée et par son initiation (reçue à Macella d'un sage hindou) à la rêverie religieuse de l'Inde. Juillet, août, novembre 1861, mars 1862 voient encore le poète, en proie au cancer qui l'emportera, confier au papier de suprêmes notes, «la Cité des Dieux», «Julien le Pieux», «l'Anachorète», dont *Daphne* se trouve encore et toujours le centre.

Il est bien imprudent, comme on voit, de donner au fragment de *Daphné* un sens définitif. L'«esprit pur» en matière de religion est d'une incarnation aussi malaisée qu'en poésie; son acceptation par les «multitudes» peut être le martyre de ceux qui en sont possédés : telle est l'idée que Vigny, sous tant de reprises et d'ébauches, a le

moins volontiers abandonnée dans cette confession indirecte de sa maturité. Et aussi : «l'esprit grec dirige le monde, l'esprit de Socrate et de Platon...»

LES SCÈNES DU DÉSERT, FRAGMENTS DE L'ALMÉH.

Un roman historique sur Bonaparte sollicita de bonne heure la curiosité de l'officier-poète, et le *Journal* garde trace de velléités précoces dans ce sens. C'est, d'autre part, un poème sur les *Sept merveilles du monde* qui le tente : la septième serait les *Pyramides d'Egypte*, et cette suprême merveille, la seule éternelle, aurait eu cette surprenante fortune d'être associée à un prodigieux épisode de la moderne histoire. D'autre part, l'immobile Orient aurait vu se mesurer Christianisme et Mahométisme, Ancien Régime et Révolution en l'un de ses carrefours.

En 1829, lectures, projets, documentation qui va jusqu'à des textes du Coran et des listes de noms arabes, ont de plus en plus Bonaparte pour centre : double hardiesse de la part du romancier de *Cinq-Mars*, de l'ancien garde du corps. Vigny voudrait dédier l'*Alméh*, romanesque évocation de la campagne d'Egypte, à la première génération du XIXe siècle : «J'ai fait ce livre pour vous et le dédie à vous qui avez l'âge de ce siècle si jeune encore et déjà si grand...»

La *Revue des Deux Mondes*, qui opérait à ce moment même sa transformation de magazine de voyages en un périodique littéraire, publie en avril et mai 1831 le fragment publié plus haut; mais comme le poète, en 1829, envisageait comme pouvant donner deux volumes in-8° un «grand roman sur les Français en Égypte», sans doute en avait-il écrit davantage.

En 1841, l'*Alméh* occupe à nouveau la pensée de Vigny.

Vigny avait trouvé, outre une documentation assez variée et sérieuse, le mot de l'*alméh* (lettré, savant, en arabe) dans le *Voyage dans le Levant* du comte de Forbin (Paris, 1819, p. 237), et l'*Histoire de l'expédition d'Égypte et de Syrie* d'Ader lui aurait rendu les mêmes services que pour *la Sérieuse* et *Servitude*. Enfin, son ami A. de Beauchamp (*Mémoires secrets et inédits...*, 1825, I, 340), signalait un curieux épisode de l'expédition d'Égypte, la guerre sainte prêchée par un mahdi «annoncé aux hommes par le Coran».

II. LES TEXTES.

LES MANUSCRITS.

STELLO.

Contrairement à une indication donnée par le *Journal d'un Poète* le 20 mai 1832, Vigny n'a pas détruit le manuscrit de *Stello* (que M. Louis Barthou a eu la gracieuseté de nous communiquer). Il se compose de 277 grands feuillets où s'est fixé ce qui est, le plus souvent, le premier jet d'une inspiration presque toujours vive, voire fougueuse : les ratures, nombreuses pour des détails de forme, ne trahissent guère d'incertitude dans l'élan de l'imagination, et souvent une indication au crayon amorce, au terme d'un développement, la suite à y donner. Une pagination successive des diverses parties, des hésitations dans le numérotage et la répartition des chapitres, témoignent d'ailleurs du scrupule de composition ordinaire à Vigny. C'est ainsi que les chapitres XXXII et XXXVII actuels, on l'a vu, ont été insérés après coup dans sa rédaction.

Le manuscrit a servi à la première typographie de l'ouvrage et porte les noms des ouvriers de l'imprimerie.

Voici quelques passages — outre ceux qu'on a vus plus haut — que porte seul le manuscrit :

(F° 1. En tête du chapitre 1.) : «ce chapitre doit être mis à la place de l'autre 1er chapitre».

(F° 2.) Chapitre 2. [Ce que dit Stello au Docteur.
Stello était couché hier matin [à quatre heures de l'après-midi, souffrant horriblement, mais mortellement malade] sur un canapé, ne souffrant pas mais affaissé sous le poids d'un impérissable ennui, lorsque [fort] par un grand bonheur la porte de sa chambre s'ouvrit et il vit entrer le Docteur noir.

CHAPITRE II.

[*Symptômes et* [*les*] *choses singulières* [*que dit Stello*] *que Stello dit au savant docteur noir*]

(F° 3.) [Tout cet ennui vient du mal de tête sans nul doute et de la pluie qui est de tous] Eh! de tous les fléaux qui tombent du ciel c'est le pire à mon

sens. C'est cette pluie qui donne le [Blu] Diable-Bleu (Blue Devil) mot Anglais, monstre infatigable que l'humidité enfante]. Comment pourrai-je exprimer mon horreur pour cette pluie [qui tombe] et le mal qu'elle me fait? — quelle forme symbolique [lui] pourrais-je donner jamais à cette incroyable souffrance? — Ah! — j'y entrevois quelque possibilité grâce à un Savant. Honneur soit rendu au bon Docteur Gall.

(F° 4.) Eh bien, mon ami, sachez donc que dès qu'il va pleuvoir je sens autour de [ma tête] mes cheveux tous les Diables de la migraine qui sont à l'ouvrage sur mon crâne pour le fendre. Ils y font l'œuvre d'Annibal aux Alpes.

(F° 5.) Hélas! hélas! mon Dieu, pourquoi avez-vous permis à ces petits monstres pluviatiles de s'attaquer à cette bosse du Merveilleux? C'était la plus grosse de toute ma tête et celle qui me fit faire [quelques Élévations, vers vous, Seigneur] quelques poëmes qui m'élevaient l'âme vers le ciel inconnu, comme aussi toutes mes plus chères et secrètes folies. S'ils la détruisent que me restera-t-il en ce monde ténébreux?

(F° 7.) ... il ne me reste rien qui me garantisse des mouvemens déréglés de mon cœur et je le sens tout prêt à me faire tomber dans une crise toute particulière... çà n'allez pas vous moquer de moi... mon cœur me conseille de me dévouer pour une opinion politique et une sublime forme de gouvernement que je vous détaillerai...

A part de légers détails — en particulier la substitution de Mlle de Coulanges à Mme de Châteauroux comme héroïne de la première histoire, — ce sont là les principales variantes qu'offrent les 42 premières pages du manuscrit. Quant à l'histoire de Chatterton, qui occupe les 40 pages suivantes, elle appelle différentes observations :

Vigny, très hésitant en général sur les termes anglais à employer, les a presque toujours ajoutés dans un blanc qu'il avait laissé. Il avait commis (f° 50) le solécisme de faire dire à Kitty : «Do you know read English?» devenu «... a English letter», puis «elle me demanda en anglais si je saurais la lire» et de faire écrire à Chatterton : «I will only confie to you». Le langage forgé par Chatterton était du «treizième siècle». *Clouds of sable* était traduit par «nuages de la couleur du sable». Mrs Bell était régulièrement écrit Mistriss Bell. Un détail, relatif à la pitoyable Kitty, était d'abord plus bref :

(F° 76.) Elle était si effrayée, ses yeux ouverts démesurément avaient une expression de Méduse si extraordinaire que je frémis moi-même et la quittai brusquement pour monter. — Je ne savais vraiment où j'allais...

Avant de trouver son titre *Tristesse et Pitié,* le chapitre XIX s'était intitulé : *Le cœur les plaint, l'esprit les méprise* et *Dur comme la pensée.*

Dans ce chapitre — un des plus raturés du manuscrit — un passage dont l'élaboration est curieuse à suivre :

(F° 87.) [Je crois que] [Le] [Peut-être que le tems [est une chose] invisible comme l'air, [mais comme lui il] et qui se pèse et se mesure, comme lui aussi apporte aux hommes des influences [certaines] inévitables. Il y a des heures néfastes. Telle est pour moi celle [de l'aube] [de la froide aurore] de l'aube humide, tant célébrée [, et] qui [m'apporte une] ne m'amène que l'affliction et [l'effroi] l'ennui, parce qu'elle éveille [à la fois] [la foule] tous les cris de la foule [qui] pour toute la démesurée longueur du jour, dont le terme me semble inespéré. Dans ce moment, si vous [lisez] voyez revenir la vie dans nos regards, elle y revient par des larmes, mais c'est [le calme] la vie enfin et c'est le calme adoré des [noires heures] heures noires qui me la rend.

Ah! je sens en mon âme une ineffable Pitié, [une indulgence sans borne] pour ces glorieux pauvres [que] dont vous avez vu [la fin] [la mort] l'agonie et rien ne m'arrête dans [mon amitié] ma tendresse pour ces morts bien-aimés. [S'ils furent méchans parfois, oh! qu'ils eurent bien raison de l'être!]

Le début du chapitre XX ne tardait pas à insister sur la sinistre grandeur de l'époque évoquée par Vigny :

(F° 93.) ... leurs têtes ramassées entre leurs épaules reployées, comme pour les cacher et les défendre [d'un vent [de mort] empoisonné qui soufflait de tous côtés et partout. Et cependant l'aspect général de notre grande Nation était sévère et majestueux] un caractère de grandeur et de gravité sombre était empreint sur tous [les] ces fronts menacés et jusques sur la face des [petits] enfans; [ce même caractère que donne la mort à ceux qu'elle touche]. C était comme ce masque sublime que nous met la mort. — Alors les hommes s'écartaient les uns des autres ou s'abordaient brusquement comme des combattans [qui s'att] Leur salut ressemblait à une attaque, leur bonjour à une injure, leur sourire à une convulsion, leur [costume] habillement aux haillons d'un [pauvre] mendiant; leur coiffure à une [guenille sanglante] guenille trempée dans le sang; leurs réunions à des émeutes, leurs familles à des [tanières] [terriers] repaires [de loups [défians] sauvages] d'animaux mauvais et défians; leur éloquence au cri des halles, leurs amours aux orgies [noctur] Bohémiennes; leurs [fêtes] cérémonies publiques à [des] de vieilles tragédies romaines manquées sur des traiteaux [*sic*] de province; leurs guerres à des migrations de peuples sauvages [poussés par la faim] et misérables; [leurs] [leurs] [leurs dates à des parodies] [leurs noms d'époques et de jours] les noms du tems à des parodies poissardes [*en note :* les sans culottides].

C'est au cours de la rédaction que Mme de Saint-Aignan s'est vu attribuer son âge exact.

«Ajouter des noms», se prescrit Vigny au crayon, en plein cha-

pitre XXVIII. Au lieu du couplet et du madrigal remémorés à Robespierre par Joseph Chénier (cf. à ce sujet Schroeder, *Robespierre homme de lettres* dans la *Revue du dix-huitième siècle*, mai-déc. 1916), cette autre gaillardise :

Quand l'escadron audacieux
Des enfans de la terre
Jusque dans le séjour des dieux
Osa porter la guerre,

Bacchus, rassurant
Jupiter tremblant
Décida la victoire
Tous les Dieux à jeun
Tremblaient en commun
Lui seul avait pu boire.

Le symbolisme de certains détails était plus marqué dans le manuscrit :

(F° 220.) La Nation humiliée ployait le dos et roulait par troupeaux entre [la Liberté et la Guillotine, dégoûtantes l'une de la pluie qui [la] détrempait des couleurs] une fausse statue, [la] une Liberté qui n'était que l'image d'une image et [un] un réel échafaud, teint de son [plus] meilleur sang. [L'eau qui ne pouvait laver la guillotine avait]

(F° 224.) J'étais devant l'hôtel de ville. Je le reconnus à son cadran [lumineux pareil à une [une immense] horloge suspendue dans l'air] lumineux qui semble de loin une large lune...

Au chapitre XXXVIII, l'évocation des intellectuels malheureux se lisait ainsi :

(F°° 249-250.) Levez les yeux [au pl] à ce plafond et figurez-vous y voir monter ces fantômes [paisibles et] mélancoliques : [entre Tasse] Torquato Tasso, les yeux brûlés de pleurs, couvert de haillons, [n'ayant pas une] dédaigné même de Montaigne (ah! philosophe qu'as-tu fait là) et réduit à [ne] n'y plus voir, non par cécité mais... ah! je ne le dirai pas en français, que la langue des Italiens soit tachée de ce cri de misère qu'il a jeté :

Non avendo candella per iscrivere i suoi versi.

Milton aveugle jetant, à un libraire, son Paradis perdu pour dix livres sterling, — Camoëns recevant l'aumône à l'hôpital des mains de ce sublime esclave, qui mendiait pour lui, sans le quitter, — Cervantès [au lit] [ayant à peine une plume dans son lit de mort pour é] tendant la main de son lit [de mort et] de misère et de mort. — Lesage en cheveux blancs suivi de sa femme et de ses filles allant demander un azile pour mourir, à un pauvre chanoine son fils. — Corneille manquant de tout, *même de bouillon* dit Racine au Roi, au grand Roi! — Dryden à soixante et dix ans mourant de misère

et cherchant dans l'astrologie une vaine consolation aux injustices humaines. — Spenser errant à pied à travers l'Irlande moins pauvre et moins désolée que lui, [rêvant à la Reine des fées et qui] [et ne pouvant] [portant] et mourant avec la Reine des fées dans sa tête, [et] Rosalinde dans son cœur, et pas un morceau de pain sur les lèvres. — Wondel ce vieux Shakespeare de la Hollande mort de faim à quatre-vingt-dix ans et dont le corps fut porté par quatorze poëtes [aussi] misérables et pieds nus. — Samuel Royer qui fut trouvé mort de froid dans un grenier. — Buttler, qui fit Hudibras et mourut de misère. — Floyer Sydenham et Rushworth chargés de chaines comme des forçats. — [Rymer vendant [qui vendait ses livres publiés pour avoir du papier.] — [J.-J.] Rousseau qui [lutt] se tua [ne pouvant] pour ne [plus] pas vivre d'aumônes. — [Winkelmann poëtique antiquaire], Malfilâtre [mort dont] que la faim *mit au tombeau*, dit Gilbert à l'hôpital, [et tous ceux encore que je ne nomme pas et dont les noms cachés dans les honteuses annales de tous les peuples, tous les peintres, avec tous ces] sont placés dans le ciel [de chaque] des peuples [de chaque nation] et furent souillés sur sa terre].

Après cet amer martyrologe, un chapitre, devenu le XXXIXe, semble resté «en l'air» et, avant de s'appeler «Du mensonge social», a porté les titres successifs de «Dernière crise», «Dispute», «République des lettres», «Inégalité, Liberté, Solitude». Le passage de ce chapitre qui commence par «La neutralité...» et finit par «...ne pense plus à ce qu'il a fait» est ajouté d'une main pénible, sans doute au lit ou dans une position incommode.

DAPHNÉ.

Le manuscrit de *Daphné*, que M. Eug. Carré a bien voulu nous communiquer, se compose de grands feuillets d'une pagination discontinue, reliés aujourd'hui en deux volumes avec un certain nombre de documents relatifs à l'élaboration de cette œuvre. L'état du manuscrit, par ses remaniements et ses surcharges, témoignerait à lui seul du scrupule incessant de l'auteur, ainsi que des perpétuels retours qui ramenaient celui-ci à une œuvre devenant ainsi la confession continuelle de certaines de ses années. Il manque au manuscrit les pages allant de 100 à 118, enlevées après que le gendre de L. Ratisbonne en eut pris la copie qui servit depuis à la publication de M. Fernand Gregh.

Celle-ci, faite d'après cette copie Tréfeu (sauf pour les quelques feuillets en question, que M. Gregh a eus entre les mains), diffère pour quelques détails du manuscrit. En dehors des menues différences

de ponctuation, de majuscules, d'orthographe désuète, — *agraffe, boëte, apperçu, applati*, etc., — voici diverses variantes à signaler :

ÉDITION DELAGRAVE.	MANUSCRIT ET PRÉSENTE ÉDITION.
P. 9. ... des épanchements divins de l'âme.	P. 276 (*supra*). ... des épanchements dévoués de l'âme.
P. 12. ... je vais consommer sa guérison.	P. 277. ... je vais continuer sa guérison.
P. 37. ... *inter missae solemnia.*	P. 287. ... *inter missarum solemnia.*
P. 80. — A Vénus-Uranie, reprit-il, levant sur nous...	P. 308. — A Vénus-Uranie, dit-il. Et il prit une couronne de violettes et de lierre qu'il mit sur la tête de Chrysostome. A Vénus-Uranie, reprit-il...
P. 100. ... nous nous taisions avec une plainte remplie de pitié et de bonté.	P. 318. ... nous nous taisions avec une crainte remplie...
P. 105. ... de tous les cœurs de l'assemblée.	P. 321. ... de tous les coins de l'assemblée.
P. 118. ... il me paraît avoir tout à coup une chaîne d'idées.	P. 328. ... il me paraît avoir tout à coup une vue claire de toute une chaîne d'idées.
P. 120. ... les langes chrétiens qui l'enveloppaient. Dès qu'il n'a plus vu...	P. 329. ... les langes chrétiens qui l'enveloppaient, le jour où il apprit qu'Arius triomphait et que le Dieu Jésus n'était qu'un homme sage aux yeux des chrétiens.
P. 132. Mais de quel homme ne mériterais-je pas la violence?	P. 335. Mais de quel homme ne mériterais-je pas le mépris par la violence?
P. 171. «*Auguste, prends garde à toi, fuis!*» *et tombant en arrière...*	P. 356. «Auguste, prends garde à toi.» Puis, tombant en arrière...

VARIANTES DIVERSES DU MANUSCRIT.

P. 276 ci-dessus. (Au haut du f° 5.) Dev. sur l'ignorance humaine.

P. 278. ... le cœur est poëte, la tête est philosophe.

P. 282. Jean-Louis se retrouve dans le dernier chapitre.

P. 283. ...spectacle l'un à l'autre. [Nulle colère ne remuait ces masses épaisses et tristes.] Les seules victimes...

P. 285. (Au bas du f° 20.) Παράκλητος. Saint-Esprit intercesseur.

P. 286. ...plaire à vous qu'à lui : [O mon ami quelle femme quelle vierge n'a pas brûlé pour vous?] *te magis offendere*...

P. 289. Elle ne pense qu'à notre arrivée. [Elle tient son rosaire, la bonne, l'heureuse, simple fille. Elle demande à Dieu de retrouver son malade.] Elle va droit... (en marge, f° 26 *bis*) : Trivulce [Lamuel, le jeune Lamuel].

P. 291. ...une assez dangereuse lecture [et il faut se tenir ferme sur l'étrier pour n'en pas être ébranlé dans ses idées premières. Mais si elle a des poisons ce n'est que pour les hommes pareils à lui, pour ceux que l'idéal entraîne à perte de vue et que la métaphysique et la Théologie passionnent comme un amour].

P. 293. Il est épris de Daphné. [Oh! Daphné! Daphné! Daphné! où es-tu?] Qu'est devenue ta cendre? Tu n'es plus mais ta cendre vole parmi nous et nous la respirons tous sans le savoir.

P. 295 (en tête des quatre lettres). A abréger encore. Tout est dans l'idée que je prête à Libanius sur les cultes, et l'originalité de la composition est dans la nouvelle interprétation donnée au mot semi-fabuleux : *Tu l'emportes, Galiléen.* J'aime à le faire dire à Julien comme conclusion de son entretien philosophique. — J'aime à penser que s'il l'a dit, ce qui est fort douteux historiquement, il l'a dit de la sorte.

P. 296. ...derrière des grillages. Ces derniers adorateurs des Dieux sont des hommes d'un courage éprouvé. Tristes et silencieux devant ces sortes d'orgies publiques, ils conservent publiquement l'attitude de citoyens et ne craignent pas de se rendre à Daphné, malgré les insultes perpétuelles des Nazaréens. Il est vrai qu'ils sont enhardis et contenus par la toute-puissance du jeune Empereur dont la main est partout sans qu'on la voie]. On voyait revenir...

P. 304. ...et le chercher dans les bois. [Je vis sur une table de marbre un manuscrit de Démosthène qu'il copiait encore malgré son âge avancé et sur lequel il avait mis en note qu'il le copiait pour la huitième fois.] Le soleil se couchait...

P. 305. Tout me rappelait la ville des morts. [Je me rappelai le mot du fossoyeur et je [ressentis beaucoup de tristesse dans mon âme] frémis involontairement.

...d'en être effrayé: [l'Empire est près de sa destruction, mais la terre est-elle aussi proche de sa destruction].

P. 308. Quelles paroles as-tu prononcées? [Comment par le plus éloquent et le plus sage des hommes, n'avez-vous pas] par quel sentiment ou par quelle pensée...

...que nous sommes tous perdus. [Je viens parce que j'ai encore tressailli au souvenir de nos entretiens et que l'amour de la souveraine beauté, l'adoration de la Vénus Uranie] Libanius sourit...

P. 308. ...le visage de son maître. [Je sais, dit-il, en lui rendant la coupe, que tu caches une idée nouvelle sous le voile de cette fable, car dès longtemps tu nous as montré le sens tout symbolique, mais j'attends de toi la vérité simple, sans ironie et sans images, sans traditions fabuleuses ou Poëtiques, la vérité mâle si toutefois, dans notre]

P. 309. ...uniquement occupé de lui. [Tu es tombé dans la confusion, lui dit-il, parce que tu as fait trop d'attention]

P. 315. ...l'ancien temple de Cérès-Dêo (en note : De δήω, j'invente, pour l'invention de la culture), d'abord [Mercure Epaphrodite].

P. 316. ...à réciter selon la cadence usitée parmi les chrétiens, [le traité de Philosophie Platonicienne [ouvrage des] écrit en grec par les juifs d'Alexandrie et que les Chrétiens attribuent à Salomon quoique l'original Hébreu n'existe pas et qu'ils nomment le livre de la Sagesse].

P. 317. Nous nous remîmes à observer. [Julien s'était assis et l'assemblée assise comme lui se disposait à écouter l'Évêque qui s'avança suivi d'un grand nombre de prêtres. Il y eut une chose en ce moment qui me montra que les hommes de notre temps ne sont pas changés par leurs changements extérieurs; ce fut la froideur et la nonchalance de l'assemblée, tandis que le jeune lecteur était enflammé et que les [émotions profondes se trahissaient par les] choses du ciel [étaient]. Julien, le jeune Julien...

P. 332. ...Paul est-il donc toujours esclave?

[— Il n'a jamais voulu être affranchi, répondit Julien, je l'ai laissé faire car il a la liberté d'Épictète et son âme toute digne de ce sanctuaire de Daphné où elle s'est formée n'a cessé de régner et de souffrir sans orgueil et sans gémissements. Puisse la mienne l'égaler jusqu'à la fin de ma tâche.

Je ne pus m'empêcher de frapper mes mains avec surprise et de m'écrier :

— Quoi! triomphant Empereur du monde! c'est vous qui parlez ainsi?

— Ah! que sont les victoires de la guerre, reprit-il...]

P. 335. ...je compris [la grandeur de tout ce qui se passait devant moi] ce qui se passait.

P. 336. ...qui attend le coup d'une habile épée. [Hélas! telle est la faiblesse de notre nature, que l'arme que nous redoutons le plus est la vérité.]

P. 357. ...est mort comme Epaminondas, [vainqueur des ennemis, de la mort]

P. 360. [troupe immonde d'oiseaux ténébreux, d'orfraies et d'oiseaux ténébreux et repoussants] (pour la suprême invective de Julien).

Le manuscrit a rejeté un fragment retrouvé par M. P. Flottes :

QU'EST-CE QUE DAPHNÉ ?

La nuit était silencieuse et le sommeil ne pesait plus sur les yeux de Stello. Il marchait dans sa chambre, agité par l'activité de ses pensées, activité violente que les songes avaient multipliée. Il croyait voir devant lui les visages (?) mélancoliques de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier, et la voix ferme et inflexible du Docteur-Noir résonnait encore dans ses oreilles. Le spleen inexorable ne cessait pas de déchainer autour de sa tête les légions d'idées sinistres, qu'il avait douloureusement décrites lui-même dans son premier accès. Cependant, dompté par le sinistre raisonneur, il s'était résigné et avait étouffé volontairement et sans gémir le désir d'action du poëte sur les sociétés ! A présent, il cherchait dans l'immensité un point d'appui sur lequel il pût asseoir ses pensées toujours errantes. Une impression ineffaçable de tristesse lui fit chercher partout quelqu'un qui fût aussi triste que lui-même et, songeant que le souvenir des plus grandes douleurs de la terre modérerait le sentiment des siennes, il se prit à songer au peuple de l'Univers qui avait le mieux compris la tristesse de la vie : les Juifs...

LES IMPRIMÉS.

Les Consultations du Docteur Noir. Petit fragment d'un gros livre. Première Consultation. *Stello ou les Diables bleus (Blue Devils).*

C'est sous ce titre compliqué que la *Revue des Deux Mondes* publia d'abord l'ouvrage (15 octobre et 1er décembre 1831, t. IV, p. 171 et 475; 1er avril 1832, t. VI, p. 5). L'intéressant, c'est que les deux chapitres d'opposition aux théories maistriennes n'y figurent pas. C'est aussi *après* cette publication que l'auteur a contrôlé et rectifié quelques-uns des mots anglais qu'il employait. En dehors des particularités typographiques propres à la *Revue,* Vigny se soumet à l'orthographe courante de divers mots, *cou* pour *col, asile, boîte,* mais laisse imprimer *mistriss* et *mycroscope* deux fois, *parantbèses,* etc. Quelque maladresse dans la désignation des répliques, l'emploi des italiques, etc. Peu de majuscules encore comme initiales de mots significatifs, poëte, esprit, éternité, etc. Beaucoup moins de virgules que dans les éditions à venir, et une ponctuation négligée en général. Vigny a corrigé la Conciergerie en Saint-Lazare.

Les Consultations du Docteur-Noir. Stello ou Les Diables bleus (*Blue Devils*), par le comte Alfred de Vigny. Première Consultation. Paris, Gosselin; Renduel, MDCCCXXXII. In-8° de 436 pages. Everat, imprimeur.

Journal de la Librairie, 9 juin 1832. Trois gravures de T. Johannot gravées par Brevière, représentant un épisode de chaque histoire.

«J'ai achevé de corriger moi-même, et moi seul, porte le *Journal d'un Poète* à la date du 20 mai 1832, les épreuves de la première édition de *Stello.* Cette édition vaudra mieux que le manuscrit...» Il s'agit, après la publication dans la *Revue des Deux Mondes,* de paraître dans toute l'efficacité du rôle de défenseur des poètes que Vigny s'est assigné. Les chapitres *De la substitution*... et *De l'ostracisme*... sont introduits.

Deux faux titres, l'un avant, l'autre après la page de titre, avec un libellé un peu différent. Dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, le chapitre XLII a été ajouté après la table. Peu de majuscules symboliques. Dans le récit de la Terreur, quelques passages ajoutés aident à l'allure de l'action.

Stello, ou les Diables bleus. Par le comte Alfred de Vigny. *Première Consultation.* Bruxelles, Louis Hauman et Cie, éditeurs, 1832; in-12 de 412 pages.

Le *Journal de la Librairie* ne porte naturellement pas trace de cette contrefaçon. Des coquilles assez nombreuses; en général, reproduction pure et simple du texte précédent.

P. 75 : les longues Ladyes; p. 163 : *L'aideur spirituelle;* p. 386 : l'Hérédité de la Propriété.

Les Consultations du Docteur-Noir, par le comte Alfred de Vigny. *Première Consultation.* Troisième édition. Paris, Gosselin, MDCCCXXXVI; in-8° de 504 pages. Imprimerie Bourgogne et Martinet.

Journal de la Librairie, 24 septembre 1836. Faux titre : Stello ou les Diables Bleus. Première Consultation du Docteur Noir (sans tiret ici). Mêmes gravures que dans la première édition. Une certaine indécision dans l'emploi des majuscules symboliques ou historiques (Poëte, Terreur, Peur, mais : époque organique, pouvoir). La prodigalité des virgules est sagement limitée; guillemets supprimés, sauf pour J. de Maistre. Le chapitre XLII ou dernier manque.

Quelques coquilles (p. 268, etc.); un peu d'incertitude dans la disposition des répliques (p. 275, 316, etc.).

LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR. STELLO, par le comte Alfred de Vigny. *Première Consultation.* Tome VII des œuvres complètes chez H. Delloye et V. Lecou. Paris, 1838; in-8° de 456 p. Imprimerie de Béthune et Plon.

Journal de la Librairie, 22 décembre 1838.

Le chapitre XLII manque. Correction soignée en général. Des majuscules symboliques (Poëte, Poésie, Esprits, Mort, Terreur, Peur, mais ange, bible, époque organique). Pas de guillemets, sauf pour la lettre de Chatterton et les rappels de J. de Maistre.

LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR (*Première Consultation*). STELLO, par le comte Alfred de Vigny. Cinquième édition. Paris, Charpentier, 1841; in-18 de 390 pages. Imprimerie Béthune et Plon.

Journal de la Librairie, 5 février 1842. Suivi de *Mademoiselle Sedaine.*

Le chapitre XLII manque. Typographie en général assez correcte.

Vigny avait signé le 19 septembre 1841 un traité avec l'éditeur Charpentier, qui avait inauguré en 1838 sa bibliothèque in-18. *Cinq-Mars,* les *Poésies complètes, Servitude et Grandeur militaires,* le *Théâtre* avaient été mis en vente vers la fin de l'année 1841 : «*Stello* que j'y ajouterai dans peu de jours», écrit le 12 janvier 1842 Vigny. Le tirage (à 3,466 exemplaires) mettra près de dix ans à être épuisé.

LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR (*Première Consultation*). STELLO. Par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Sixième édition revue et corrigée. Paris, Charpentier, 1852; in-12 de 316 pages. Imprimerie Gratiot. Suivi de *Mademoiselle Sedaine.*

Journal de la Librairie, 17 avril 1852. Vigny constatait en 1851 que *Stello* était épuisé en librairie. L'auteur demande à l'éditeur «moins de lignes à la page» pour sa réédition : il a toujours souhaité que, même par sa disposition typographique, son livre humoristique eût quelque chose d'un peu libre et aéré. Le tirage (à 1,091 exemplaires) fut épuisé en décembre 1855. Vigny avait tenu à faire annoncer par Busoni (*Illustration* du 31 juillet 1852) cette édition, «revue avec un soin de la forme et un respect du public devenus bien rares aujourd'hui».

LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR NOIR (*Première Consultation*). STELLO. Par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Septième édition revue et corrigée. Paris, Librairie Nouvelle, 1856; in-8° de 358 pages, dont 258 pour *Stello.* Suivi de *Mademoiselle*

Sedaine et du Discours de réception à l'Académie. Imprimerie Simon Razon et Cie (Bibliothèque nouvelle).

Journal de la Librairie, 23 février 1856. Assez correct.

Œuvres complètes. *STELLO,* par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Huitième édition revue et corrigée. Paris, Librairie Michel Lévy frères, 1863; in-18 jésus de 367 pages. Imprimerie Claye.

Journal de la Librairie, 22 août 1863.

Œuvres complètes. *STELLO,* par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Neuvième édition revue et corrigée. Paris, Librairie Nouvelle Michel Lévy frères, 1865; in-18 jésus de 355 pages. Imprimerie Loignon et Cie (Bibliothèque contemporaine).

Journal de la Librairie, 27 juillet 1865.

LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR (*Première Consultation*). *STELLO,* par le comte Alfred de Vigny, de l'Académie française. Dixième édition revue et corrigée. Paris, Michel-Lévy, 1868; in-18 jésus de 351 pages. Imprimerie Bouret.

Journal de la Librairie, 18 juillet 1868. Suivi de *Mademoiselle Sedaine* et du Discours de réception.

Réédité sans changement dans la Nouvelle Collection Michel-Lévy et dans les autres rééditions de la maison Lévy (in-18 jésus en 1873, in-12 en 1880, in-18 en 1882).

Œuvres complètes de Alfred de Vigny. *LES CONSULTATIONS DU DOCTEUR-NOIR* (*Première Consultation*). *STELLO.* Paris, Lemerre, MDCCCLXXXIV; petit in-12 de 485 pages. Imprimerie Unsinger.

Journal de la Librairie, 8 novembre 1884. Suivi de *Mademoiselle Sedaine* et du Discours de réception. Forme le tome IV de cette édition des Œuvres complètes en 8 volumes de la Petite Bibliothèque littéraire.

Dans l'ensemble, suit les éditions immédiatement antérieures, mais corrige quelques coquilles persistantes jusque-là. Laisse Cromwel, p. 305; Wondel, Buttler, Floyer, Sydenham, p. 323.

STELLO, par Alfred de Vigny. Avec une introduction de Jules Case. Paris, 1901; in-8° de 334 pages. Société artistique du Livre illustré, 4, rue des Petits-Champs.

Tiré à 500 exemplaires, illustré de 65 compositions de G. Scott,

gravées sur bois par Eug. Dété. 350 exemplaires sur velin, numérotés.

Journal de la Librairie, 8 juin 1901. L'Introduction fait l'éloge de Ratisbonne, qui s'était chargé d'écrire une notice que sa mort l'a empêché de donner. Les compositions de G. Scott restituent d'une manière ingénieuse l'atmosphère des trois récits : elles sont un peu clairsemées pour Chatterton. Texte amélioré : p. 54, le duvet hérissé; p. 55, Eh! pourquoi cela? p. 63, Ophélia; p. 108, je l'entendis; p. 111, Ce second coup; p. 136, comme ange gardien; p. 142, par les rues; p. 196, reçus à Versailles; p. 207, mort de chacun; p. 284, un cri étrange, inentendu; p. 302, de lie... Ailleurs subsistent des leçons discutables.

Œuvres complètes de Alfred de Vigny. *STELLO.* Édition définitive. Paris, Delagrave [1906], Grand in-12 de 296 pages.

Journal de la Librairie, 31 mars 1906. Quelques leçons fautives, p. 56, 143, 167, 206, 210, 227, 265, 282, 286, 288, etc.

Alfred de Vigny. *STELLO.* Notices et annotations par Gauthier-Ferrières, lauréat de l'Académie française. Bibliothèque Larousse, Paris, Larousse [1913]. Petit in-8° de 184 pages.

Journal de la Librairie, 21 novembre 1913.

Quatre gravures hors texte : portrait de Vigny en 1832, lithographies de Maurin. Aucun recours aux premières leçons, mais une correction typographique fort attentive. Des notes, au bas de quelques pages, donnent la référence de la plupart des citations insérées par Vigny dans ses récits.

Il faut ajouter à cette liste diverses réimpressions dans les Collections Nelson, « Les meilleurs Livres » (Fayard), « Les meilleurs auteurs classiques » (Flammarion). *Une Histoire de la Terreur* a été éditée à l'usage des classes, par J. Denis, dans la Collection Teubner (1913).

DAPHNÉ.

Du vivant de Vigny, et malgré les velléités qu'on a vues, rien n'avait été donné au public d'une œuvre qui eût cependant été assez vite mise en forme. R. Eude avait publié (*Annales pol. et litt.* du 4 août 1907) « L'entrée des Romains à Antioche », quand F. Gregh révèle (*Revue de Paris,* 15 juin, 1er et 15 juillet 1912) le premier texte

imprimé, qui fut cité par divers périodiques et servit ensuite à l'établissement de l'édition suivante :

DAPHNÉ (*Deuxième Consultation du Docteur-Noir*); œuvre posthume publiée d'après le manuscrit original avec une préface et des notes par Fernand Gregh. Édition définitive. Paris, Delagrave,

In-12 de XLVII-240 pages. Voir plus haut, p. 435. Les notes de F. Gregh avaient paru dans la *Revue de Paris* en mai et juin 1912.

Une édition illustrée des *Quatre Lettres de Joseph Jechaïah* (format 250 × 165^{mm}) a été «construite» en 1925 par F.-L. Schmied.

SCÈNES DU DÉSERT, FRAGMENTS DE L'ALMÉH.

Publiées dans la *Revue des Deux Mondes* d'avril et mai 1831, où elles occupent une cinquantaine de pages, les *SCÈNES DU DÉSERT, FRAGMENTS DE L'ALMÉH*, étaient envisagées par le poète, en 1829, comme pouvant amorcer deux volumes in-8°.

Le *Tableau anthologique de la littérature française* d'H. Mager (Berlin, 1837), donne à nouveau deux extraits de ce fragment : *Une tente arabe* et *Un palais désert*. La *Bibliotheca romanica* promet une réédition de ce fragment.

III. JUGEMENTS ET OPINIONS.

Ce fut d'abord, dans *Stello*, le renouvellement de la *manière* de Vigny qui surprit. Prenant les devants, le prospectus de la *Revue des Deux Mondes*, annonçant en tête de la livraison d'octobre 1831 «la suite prochaine des *Consultations du Docteur-Noir*», rappelle que «le public a vu avec étonnement l'auteur de *Cinq-Mars* et de la *Maréchale* changer brusquement...» Et cette forme inattendue, chez le poète de *Moïse*, est encore signalée dans une annonce de 1832 du même périodique. Le *Journal général de la littérature* (p. 134) loue «des idées neuves, souvent profondes, des pensées mises en action...» La *Revue de Paris*, d'abord, fait écho, et annonce «un spirituel pastiche où se trouvent très artistement fondues la manière de Sterne et la manière d'Hoffmann». Quelques jours après (juin 1832, p. 128), la même revue daube sur «les réflexions et les digressions d'un ou deux personnages factices dont l'originalité d'emprunt s'amuse à distraire l'attention du lecteur, à peu près comme le paillasse, le clown, ou le *gracioso* des anciennes parades...»

La *Revue des Deux Mondes* est bien obligée (15 juin) de défendre son auteur, «cavalièrement» traité par le magazine rival; un bout de chronique incident observe que la *Revue des Deux Mondes*, sans cela, n'aurait point parlé de ce livre «dont il ne nous est peut-être pas permis de faire l'éloge» : Vigny ne s'est pas plaint sans raison que *Stello*, «fait, non pour être lu, mais pour être étudié», ait d'abord donné «le vertige à la critique». Dès le 23 avril, le *Charivari* s'était fort égayé du «mal à la tête» du ridicule Stello.

Il faut dire qu'avec l'épidémie de choléra, l'équipée de la duchesse de Berry en Vendée, le procès des Saints-Simoniens, l'année 1832 avait d'autres façons d'occuper l'attention du grand public.

Mais, déjà, les passions politiques s'étaient emparées de l'œuvre. Voici, le 28 avril 1832, avant la publication en volume, un dur article de l'*Européen* de Buchez qui prend la défense de la tradition révolutionnaire, insultée dans le troisième récit de *Stello*. A. Chénier, «petit aristocrate libéral», la mort des marquis sous le couperet de la guillotine : ce n'est pas de quoi autoriser des attaques collectives contre

les nécessités de la Terreur; «nous aurions laissé passer sans réflexion la leçon de M. de Vigny, s'il n'insultait des noms que nous entourons de notre respect et de notre admiration».

Il est visible que les républicains déçus, au début du régime de Juillet, montaient bonne garde : David d'Angers, le 25 juin 1832, retrouve dans *Stello* «le génie d'un poëte, mais trop le grand seigneur vexé contre la pauvre espèce humaine». Le *Constitutionnel* du 22 août n'est content, ni du «style pimpant», ni des «plaisanteries dédaigneuses sur les gens qui *puent* le peuple». Le *Mercure du XIXe siècle* proteste (1832, p. 483) contre les détracteurs de Robespierre.

St.-C. [Saint-Chamans?] dans la saint-simonienne *Revue encyclopédique* de septembre 1832, soulignait le scepticisme politique de Vigny, souhaitait que les poëtes se mêlent davantage à la vie de leur temps, reconnaissait d'ailleurs le douloureux problème, regrettait enfin l'excessive rigueur que les partisans de la Révolution manifestaient, «ardeur si véhémente qu'ils pourraient bien à leur tour avoir nui à la bonté de leur cause». La polémique, en effet, est déchaînée; le 29 septembre 1832, l'*Européen* revient à la charge, et, examinant *l'esprit des conventionnels,* il relève les attaques contre Robespierre, fulmine contre «l'infâme *Journal des Débats,* le jésuitique *Constitutionnel;* un Janin, un Barthélemy, un Alfred de Vigny, et toute la race des écrivains mercenaires... race matérialiste d'égoïstes...»

La mesure, ici, était dépassée, et on le fit bien voir au journal de Buchez; le 6 octobre, une *Variété* faisait amende honorable :

> Une erreur grave que rien ne justifie, et qui a tenu à l'absence momentanée du rédacteur en chef, a fait placer, dans le premier article de notre dernier numéro, le nom de M. Alfred de Vigny à côté de ceux de deux hommes que l'opinion publique a marqués au front... L'opinion de M. de Vigny est loyale... c'est un honorable écrivain...

Une discussion explicite de la thèse de Vigny tarde donc à se manifester. A défaut de Sainte-Beuve, G. Planche (*Revue des Deux Mondes,* 1er août 1832; *Portraits littéraires,* I) discerne à travers la manière «inattendue et nouvelle» de l'écrivain, «le plus personnel, le plus intime et le plus spontané de ses livres»; il se contente d'admettre avec Vigny que les poëtes sont «les enfants perdus de l'humanité».

Après une brève et défiante mention dans le numéro du 9 octobre, paraissait dans le *Temps* des 19 octobre et 20 novembre 1832 un article assez embarrassé, d'autant plus important pour l'avenir que l'auteur,

qui ne signait que de ses initiales, devait devenir un intime de Vigny : Philippe Busoni reconnaissait que *Stello* avait passé presque inaperçu, et que ce n'était pourtant pas seulement «la boutade passionnée et peut-être injuste d'un esprit supérieur à qui le mécompte des idées politiques a donné le spleen». L'histoire médiocrement comprise et interprétée, un attachement contestable à l'ancienne aristocratie n'empêchaient pas de «proclamer hautement qu'il n'y a pas chez nous (M. de Chateaubriand excepté) d'homme plus profondément poète que l'auteur de *Stello*».

D'autres protestations s'élèvent — non plus contre la partiale présentation de Robespierre, mais contre l'utilisation de la légende de Chénier : Molé, Pasquier, G. de Chénier se feront les porte-paroles de cette objection. Il faut dire que, dès 1833, Mme Jenny Bastide, dans ses *Contes vrais,* reprenait et développait l'épisode de Saint-Lazare dans le sens de Vigny.

Selon Vigny, «après deux ans», l'opinion s'est trouvée conquise. En réalité, la faible rumeur de *Stello* ne tardera pas à se fondre dans le bruit, bien plus violent, suscité par *Chatterton.* Le «droit à l'existence» des poètes sera discuté alors jusqu'au Parlement. D'où un retour d'attention donné au livre de Vigny.

Rolle (?), dans le *National* du 16 février 1835, contestait les exemples allégués par Vigny, mais apportait à la discussion de sa thèse une compréhension qui toucha l'écrivain. Ces adhésions trop rares n'empêchent pas le poète de se plaindre, dans la *Dernière nuit de travail de «Chatterton»*, que *Stello* n'eût converti personne. L'étude de Sainte-Beuve (*Revue des Deux Mondes,* 15 octobre 1835; *Portraits contemporains,* II) est élogieuse, mais ne manque pas de critiquer «un certain manque de réalité, une certaine apparence de poétique chimère, qui tient moins encore à l'arrangement et à la symétrie qu'à un jour mystique, glissant on ne sait d'où...».

Et les poètes? Th. de Banville, dans la préface des *Cariatides* (1842), ne veut plus des jérémiades qui se servent de Gilbert aussi bien que de Chatterton pour un vain apitoiement. Mais vers la même date Champfleury constate, dans la mansarde où Murger réunit ses amis, «une tendance à la Chatterton» et une estime particulière pour les préfaces de Vigny : il y a là une extrême-gauche de la littérature qui, en attendant Jules Vallès et la Commune, trouve dans la bohème sa protestation contre la société. En 1844, l'*André Chénier* de J. Dallière à l'Odéon (27 décembre 1843) amène G. de Chénier, neveu d'André, à protester vivement (*La vérité sur la famille de Chénier*) contre les cha-

pitres où *Stello* mettait si haut le poète — au détriment, dit l'auteur, de la vérité, et surtout de son père et de son frère. D'autre part, Ch. Labitte, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1844, félicitait Vigny de «l'instinct de poëte» qui lui avait fait à peu près deviner la vérité (reproduit dans *Etudes littéraires*, 1846).

Quelle était, à cette époque, la fortune de l'ouvrage à l'étranger, puisque Vigny se tourne volontiers du côté de l'élite occidentale qui remplacera pour lui un public français inattentif à son gré? L'Italie semble s'en être tenue au vif intérêt suscité par *Chatterton*, et que *Stello* n'avait fait que préparer vaguement : c'est pourtant du récit, non du drame, que partait la pièce de C. Zanoli Caffereni en 1841.

En Allemagne, L. Robert, à qui E. de La Grange avait communiqué *Stello*, s'en était épris au point d'en entreprendre la traduction (1832), et il y a là un effet intéressant de notre romantisme; de même, G. Herwegh, à qui Mme d'Agoult avait fait lire en particulier l'épisode d'A. Chénier, «charmant, réel et idéal tout à la fois», en reste très pénétré, et il est probable que c'est à ce roman que Grillparzer fait allusion avec éloge le 12 septembre 1842. C'est vers la même date qu'un correspondant imprévu, le prince Maximilien-Joseph de Bavière, place *Stello*, «ouvrage profond et intéressant à la fois», «roman et traité de philosophie», au-dessus de la plupart des œuvres du romantisme français.

La *Foreign Quarterly Review* d'avril 1833 préfère l'*André Chénier*, plus direct, de cet «habile mais capricieux *je ne sais quoi* littéraire», aux autres récits du livre.

J. Stuart Mill (*London and Westminster Review*, avril 1838; *Dissertations and Discourses*, I) met très haut la valeur artistique d'un livre dont il discute la thèse : n'est-ce pas la vanité qui empêcha Gilbert et Chatterton de gagner leur vie?

Le *Dublin University Magazine* (1843, n° 127) fait élection de Vigny dans la médiocrité de la production «parisienne» et ne répudie pas ses idées sur la mission du poète; Kitty Bell est la plus réussie des héroïnes de l'écrivain.

A la même curiosité sympathique se rattache la publication du *Docteur Noir* dans *The Parlour Library* (1847, etc.) et de *Stello* dans les *Advanced French Texts*.

En Russie, Polevoï, en 1832, donne des fragments étendus de traduction, et Biélinski, dans la *Molva* de 1836, à propos d'une autre version médiocre, voit dans *Stello* «une des meilleures œuvres de la littérature française».

Cependant, mêlée quoi qu'en eût son auteur au tumulte des idées aux alentours de 1848, l'œuvre de Vigny tendait à faire derechef figure sociale : s'il ne la citait pas (1841) dans la partie consacrée aux hommes de lettres de son *Organisation du travail* (excluant la «propriété littéraire»), Louis Blanc avait remarqué le chapitre *De la substitution* et en avait fait l'éloge à l'auteur. Loménie (*Galerie...*, 1840) en retient le «fatalisme dédaigneux» en matière historique. C'est une «belle action» au gré de la *Galerie de la Presse* (1840); Mlle Ozenne (*Mélanges*, 1843) y condamne l'exagération et le suicide.

On joue en 1845, à la Porte-Saint-Martin, un *Stello* dont Vigny s'inquiète comme d'un «travestissement». De plus en plus, le soupçon de «socialisme» s'attache à une thèse qui pourrait intéresser l'État au sort des déshérités. «Attendrissant plaidoyer en faveur d'une idée peu réfléchie, développée avec un rare talent», dit l'*Encyclopédie des gens du monde;* «lieux communs», dit le *Dictionnaire de la Conversation*, et qu'il faut laisser au socialisme d'Hugo. E. Faure (*Revue indépendante*, 10 février 1846) voit dans *Stello* une «phase nouvelle» de la carrière de Vigny, une forme impossible à classer, une thèse ancienne qui est peu juste en un temps où beaucoup d'écrivains font fortune.

Fallait-il la médiocrité brillante des lettres françaises au cours du Second Empire pour remettre en pleine valeur, mais au gré d'un nombre limité de fervents, les conseils donnés par Vigny aux écrivains désintéressés et dédaigneux des faciles succès de salon et de boulevard? Nettement (*Littérature sous le gouvernement de Juillet*, 1859) distingue ici la double «révolte de la raison humaine contre les énigmes philosophiques dont elle est entourée, révolte de la raison individuelle contre les énigmes du monde social». Eug. de Mirecourt (les *Contemporains*, 1855) reconnaît que «ce livre si vrai, si profondément senti, donne la pensée de M. de Vigny tout entière..., sa règle de conduite, sa philosophie, sa conviction, sa foi». *Stello* est, pour Barbey d'Aurevilly, «un chef-d'œuvre dans l'ordre le plus élevé,... le plus aristocratique de la pensée» (*Pays*, 15 mai 1860).

Cependant la mort du poète, en 1863, replaçait dans la série même de ses créations «l'œuvre la plus marquante de notre auteur» selon E. de Porry (1864), parce qu'elle dénonce l'incompatibilité entre l'âme des poètes et le monde politique; «l'œuvre capitale du poète» pour G. Brusson (1869), l'indice de «la monomanie de l'établissement du poète» (D. Bernard dans la *Revue du monde catholique*, 10 avril, 25 mai 1864). Pontmartin (23 janvier 1864; *Dernières semaines littéraires*) est plus favorable à la forme qu'au fond.

Dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1867, Émile Montégut, un des rares critiques qui aient su voir vraiment clair dans le conflit d'idées où se place la pensée politique de Vigny, admire les trois nouvelles, «la grâce et la coquetterie mêmes»; «mais si le plaidoyer est beau, il est peu concluant... Sous toutes les latitudes et dans toutes les sociétés, les poètes ont été et seront éternellement malheureux; mais, pour trouver le secret de leurs infortunes, ce n'est pas à la société, c'est à la nature qu'il faut s'adresser». Ch. de Moüy, de même, dans la *Presse* du 12 janvier 1864, signale la «donnée fausse» et le «paradoxe» du plaidoyer, que F. Clincamp (*Nouv. Biographie générale Didot*, 1866) juge «entortillé et chimérique». G. Vattier estime naturelle cette «manifestation», et c'est tout (*Galerie des Académiciens*, II, 1864). Lamartine se contente d'une mention assez brève et Sainte-Beuve (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1864) rappelle l'antithèse perpétuelle de l'homme de pensée et de l'homme de pouvoir. C'est en somme le *Vigny* d'A. France qui conclut cette période de la destinée posthume de Vigny (1868), transformant celui-ci, à faux, en un hôte perpétuel de la tour d'ivoire, mais mettant dès lors *Stello* en un fort beau rang.

C'est au contraire sa signification sociale qui devra se dégager peu à peu, alors que les particularités de forme avaient si longtemps arrêté la critique. Il s'en faut qu'on y parvienne sans détours.

Blaze de Bury (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1881) joint les nouvelles de Vigny à celles de Mérimée «pour témoigner du degré de perfection où fut porté de notre temps l'art du récit».

E. Des Essarts (*Portraits de maîtres*, 1888) déclare *Stello* «ingénieux et chimérique», E. Faguet (*Dix-neuvième siècle*, 1887) répugne au «pénible» et à l'«entortillé» qui y règnent, Paléologue (1891) à la forme indirecte qu'y prend la pensée du poète. Dorison (1892) cependant insiste avec force sur la portée de la «tristesse de Stello».

En raison de ces réserves, beaucoup de traités de littérature ne font vers cette époque aucune place à une œuvre jugée accessoire ou excentrique. Cependant C. Mendès, qui dresse pour 1900 le bilan poétique du siècle, voit dans *Stello* «la propre âme de Vigny, avec tous ses intimes orages que suivra un calme apparent, peut-être si orageux encore...» (*Mouvement poétique français*, 1903).

Dans sa préface de 1901 (*supra* p. 442), Jules Case donne raison à Vigny en allongeant le martyrologe des poètes des noms de Villiers de l'Isle-Adam, Verlaine, Becque, et en faisant de la FOULE un quatrième pouvoir avilissant. Mais c'est, en somme, à une certaine inter-

prétation du romantisme qu'est liée, au début du XXe siècle, la fortune de *Stello*. P. Lasserre (*Romantisme français*, 1907) y voit «de la frénésie et de la manie romantiques concentrées», R. Canat (*Solitude morale*, 1904) y retrouve l'essentiel de la psychologie aristocratique des poètes de l'époque. Très goûtée de P.-M. Masson (1908), cette œuvre «où l'art paraît se moquer de soi, tout en jouissant de sa propre virtuosité, et où les prédications sociales ont un délicieux envers d'ironie», semble au contraire à E. Lauvrière (1909) caractéristique de la morbidesse et du maniérisme de son auteur. A. Guiard, l'année suivante, distingue bien (*La Fonction du poète*) par où ce «sacre du poète» diffère du rôle que V. Hugo lui assigne.

J.-N. Nickels (1910) le trouve «touffu, compliqué, paradoxal»; R. de Gourmont (*Temps* du 24 mars 1912) n'en retient guère que le Robespierre du troisième récit.

Pour E. Dupuy, qui reconnaît que *Stello* s'est démodé, «il y a là, n'en doutez pas, les plus belles pages de prose qui soient sorties de la main d'Alfred de Vigny (1913)» : c'est le chapitre du *Réfectoire* qu'on mettrait ainsi hors de pair. Rosny jeune place *Stello* parmi ses livres préférés (*Temps* du 28 août 1913), et il est certain que le renouveau de gloire dont Vigny bénéficiait à la veille de la guerre comportait, pour *Stello*, un retour de faveur : la «destinée du poète dans le monde» semble à J. Calvet (*Pages choisies*, 1914), l'idée générale à laquelle s'élève le poète; Gauthier-Ferrières voyait dans *Stello* (1913) «peut-être le plus beau livre de Vigny», en tout cas celui où il a mis le plus de lui-même, Jean Giraud (1913) une «œuvre étrange... où le poète confesse ses peines de penseur».

Les conditions faites après la guerre à l'intelligence désintéressée auraient pu donner à *Stello* un renouveau d'actualité : sans doute des espoirs positifs et utilitaires, cependant, dirigent-ils la majorité des intellectuels d'un autre côté, de même que l'auteur de *Chatterton* avait été oublié par les organisateurs de la Société des gens de lettres en 1837. Néanmoins, tandis que l'abbé Delmont range Vigny parmi «les malfaiteurs intellectuels» (l'*Univers*, 18 août 1918), F. Strowski (*Histoire des lettres*, 1923) trouve dans *Stello* «cette fantaisie et cette liberté créatrices, sans lesquelles toute œuvre romantique est mauvaise». F. Vandérem, s'étonnant de la vague de faveur dont bénéficie Vigny, et contestant la valeur philosophique de sa pensée, met, bien au-dessus de *Cinq-Mars*, *Stello* «autrement significatif, original» (*Bulletin du Bibliophile*, 1er septembre 1922). M. Revon (*Nouvelles littéraires*, septembre 1924) «avoue que *Stello* n'a pas de bien vifs attraits pour

notre siècle», tandis qu'E. Estève (1924) regrette que ces «études sur les questions du temps présent» aient adopté une forme ingénieuse sans doute, mais artificielle. Enfin, pour P. Perrier (*Artiste ou Philosophe*, 1924), «l'erreur de Stello est de croire à une antipathie naturelle entre l'art et le pouvoir, antipathie qui existe seulement entre le pouvoir et les philosophes» : mais peut-être l'«art» et la «philosophie» sont-ils pris ici dans un sens un peu différent de celui qu'entendait Vigny, et le «pouvoir» est-il, d'autre part, confondu avec l'esprit collectif? Le livre de P. Flottes mettra cela au point.

Alors que G. Saintsbury (*French Novel*, 1919) préférait *Stello* à *Cinq-Mars*, B. Croce (*Critica*, 20 janvier 1919) restait assez désorienté devant le caprice et l'outrance de cette défense des poètes. M. Fubini (1922) trouve faiblement développés les germes poétiques renfermés dans les trois épisodes, et plus «voulu» que «senti» le ton du dialogue qui les encadre.

De cette revue d'opinions — contradictoires, comme il convient — que faut-il conclure? Si *Stello* n'était que «de la littérature», on pourrait en faire aussi peu de cas que John Bell des vers de Chatterton; mais c'est la protestation d'un poète contre le prosaïsme, avec une destinée entière de grand écrivain pour en garantir la sincérité. Banville, dès lors, a raison, qui, «bénissant le généreux maître à qui il a dû une grande part de son audace et de sa tranquille fierté», constate que ce poète-là a pris pour lui toutes les souffrances des poètes.

DAPHNÉ.

L. Dorison, en 1892 et en 1894, avait révélé cette œuvre fragmentaire où «Vigny aspirait à peindre la situation religieuse de son temps» et en avait donné une analyse dans *Un Symbole social* : c'étaient là, à part les indications fournies par Ratisbonne, avec les fragments épars dans le *Journal d'un Poète*, les premières appréciations portant sur cette œuvre inconnue : *le Bois de Daphné*, «pièce antique» de Stadler (1852), ne lui doit rien. Ce n'est qu'après la publication en volume que critiques et poètes la soumettront à un jugement : F. Gregh y voit posée la question de la morale indépendante; P. Souday (*Temps* du 14 mai 1913) lui trouve «quelque séchereresse et gaucherie, mais plus de pittoresque» qu'il n'est ordinaire à Vigny, et «une idée extrêmement ingénieuse et suggestive, sinon absolument neuve et convaincante».

E. Dupuy (1913) ne partage pas cet enthousiasme, *Daphné* n'apportant ni «nouveauté visible pour le fond», ni, malgré l'éclat et l'accent de plusieurs scènes, «la révélation d'un mérite éminent de la forme». De cette froideur pour une œuvre médiocrement chrétienne, P. Souday semble s'alarmer (*Temps,* 28 janvier 1914) : il est lui-même assez sévère pour Vigny, «qui pontifiait», mais tient à mettre en bonne place une œuvre où l'hellénisme est célébré.

P. Savj-Lopez (*Nuova Antologia,* 16 novembre 1913) place très haut cette interprétation saisissante de la première crise véritable du christianisme, tandis que H. F. Muller (*Mod. Language Notes,* mai 1914) insiste sur la clairvoyance qui, dans l'interprétation des «patronats précaires de la basse antiquité» (*supra* p. 311), faisait de Vigny un précurseur de Fustel de Coulanges. Les historiens du christianisme ont beau jeu, d'autre part, à démasquer l'insuffisance documentaire ou critique du poète : le R. P. Lagrange (*Correspondant,* 25 mars 1914; *Mélanges d'histoire religieuse*) trouve Libanius flatté, mais estime qu'il y avait du mérite à discerner dans Julien «le réformateur chimérique, enivré par ses rêves qu'il prend pour des extases»; Ch. Guignebert (*Grande Revue,* 25 mars 1914) trouve au contraire, pour cette dernière figure, le tracé «trop élémentaire», et discerne la thèse centrale de *Daphné* dans l'idée que «la religion apporte avec elle l'illusion nécessaire au maintien de la morale sociale et privée». Les biographes ultérieurs, Fubini (Bari, 1922), W. Lednicki (*Vigny,* Varsovie, 1923) s'y arrêtent; et même un spécialiste de l'Apostat, comme J. Bidez, en rappelant l'affabulation imaginée par Vigny, ne lui tient pas rigueur d'avoir ignoré l'initiation de Julien à Mithra. E. Estève insiste sur la double complication dont s'enveloppe *Daphné* (1924). E. Bendz consacre à ce fragment toute une brochure (Paris, 1923), témoignage d'une affection attendrie pour une œuvre «originale autant que belle, de bon conseil et d'avertissements graves», et s'arrête en définitive à l'exhortation, donnée par Vigny, de «jeter ses idées dans une forme toute philosophique ou poétique».

FRAGMENTS DE L'ALMÉH.

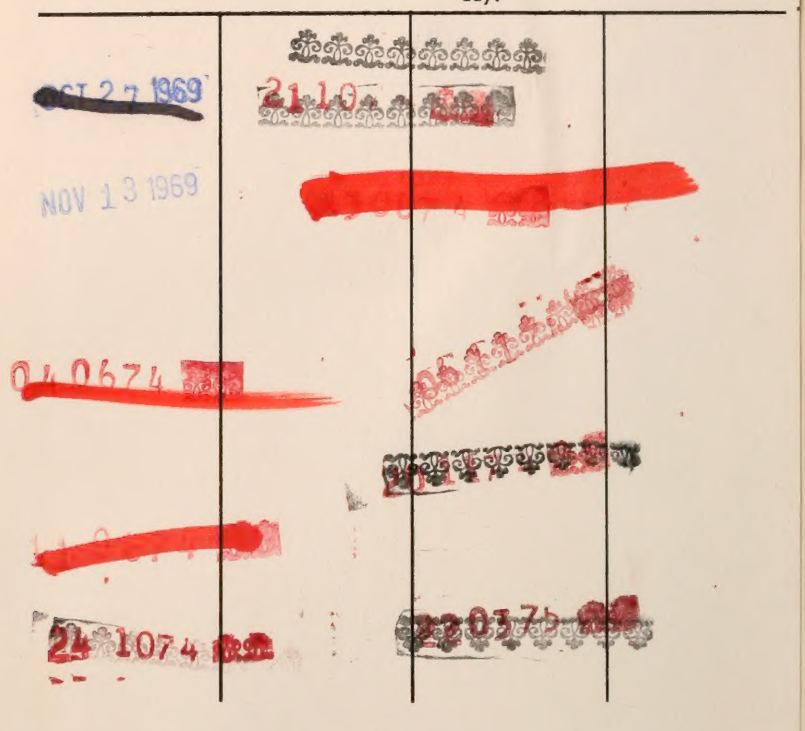
L'*Alméh* n'avait guère été cité, du vivant de son auteur, que par son ami G. de Pons (*Adieux poétiques,* 1860, p. 265) qui, envieusement, en faisait état contre les œuvres connues de Vigny. A. Barbier y fait allusion dans ses *Souvenirs personnels* (1883) en même temps qu'à

d'autres écrits inachevés. L'œuvre dort ensuite jusqu'au moment où elle bénéficiera de la faveur retrouvée par son auteur. Avec des extraits appropriés, H. Girard l'analyse dans un feuilleton du *Temps*, 24 juin 1913, A. Beaunier dans le *Figaro* du 5 juillet 1913, en regrettant que ces «fragments magnifiques» soient restés des fragments.

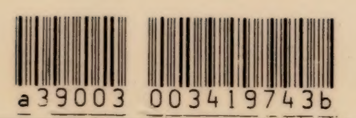
Em. Henriot, dans le *Temps* du 10 juillet 1923, y revient à propos des *Reliquiæ* du poète. Et, désormais, on ne pourra s'intéresser à l'orientalisme et à ses problèmes, sans se préoccuper de cette œuvre inachevée.



TABLE DES MATIÈRES.



NOV 13 1969
24 10 74


a39003 003419743b